
U d'/of OTTAWA
39003002464534



LES MERVEILLES DIVINES

DANS

# LES SAINTS

## DU MOYEN AGE;

Par le P. G. ROSSIGNOLI,

de la Compagnie de Jésus.

---

OUVRAGE TRADUIT DE L'ITALIEN

Par le Chanoine D.-G. HALLEZ,

licencié en Théologie, professeur d'Éloquence sacrée au séminaire de Tournai.

PARIS — P.-M Laroche, Libraire-Gérant, RUE BONAPARTE, 66.

LEIPZIG — L. A. Kittler, Commissionnaire, QUERSTRASSE, 34.

H. CASTERMAN

TOURNAI

1867

# MERVEILLES DIVINES

DANS

# LES SAINTS DU MOYEN AGE.

## Ire MERVEILLE.

### L'HUMBLE SAINTETÉ RÉVÉRÉE DES GRANDS DU SIÈCLE.

*Nimis honorati sunt amici tui, Deus.*
De quelle gloire vous comblez vos amis, Seigneur! Ps. 138. 17.

On rencontrerait difficilement dans les annales de l'Eglise un personnage à la fois plus humble, plus dépourvu de science humaine et néanmoins plus honoré des grands et plus rempli de la vraie sagesse, que le bienheureux Gilles, simple convers de l'ordre séraphique. Il était si illettré que c'est à peine s'il savait lire, et malgré son ignorance, il l'emportait en lumière et en sagesse sur les plus profonds théologiens. Dieu l'avait favorisé d'un grand nombre de visions dans lesquelles il lui avait dévoilé clairement les plus sublimes mystères. C'est pourquoi le Bienheureux disait un jour que s'il avait à chanter la messe, il ne dirait pas : *Credo in Deum*, je crois en Dieu, mais *cognosco Deum, et factorem cœli et terræ*, je connais Dieu et le créateur

présence, ils s'embrassèrent étroitement sans proférer une parole, et se baisèrent au front, comme deux amis anciens entre qui eût régné la plus grande intimité. Longtemps ils se tinrent ainsi embrassés et unis cœur à cœur avec les marques d'une bienveillance extraordinaire, sans pouvoir se dire un mot de félicitation. Enfin, satisfaits de cette entrevue, ils se séparèrent toujours en silence. Le frère Gilles étant de retour à sa cellule, les frères lui demandèrent quel était cet étranger qui lui avait témoigné tant d'affection : C'est le roi très-chrétien, c'est Louis, roi de France, dit-il. A cette parole, saisis et affectés, ils reprochèrent au frère Gilles sa rusticité, et lui dirent qu'il aurait dû adresser quelque bonne parole au monarque pour le remercier d'être venu le visiter de si loin. — Ne soyez pas en peine, répondit le frère, si les langues étaient muettes, les cœurs parlaient; car, pendant que nous nous tenions embrassés, nous avons été éclairés d'une lumière céleste qui nous a fait lire dans le cœur l'un de l'autre les sentiments qui s'y passaient. Oh ! si vous saviez quelles douces affections nous nous sommes échangées alors. Mais une langue humaine ne saurait les exprimer. Je puis vous dire que le saint roi est parti, le cœur rempli de la plus grande consolation possible. — Ainsi ces deux grands serviteurs de Dieu conversèrent entre eux à la façon des anges qui, sans le secours des paroles, se découvrent réciproquement leurs pensées.

La simplicité du frère Gilles, estimée des grands du monde, l'était plus encore par les vrais savants. Un des principaux docteurs de l'ordre des prédicateurs, grand théologien, avait une peine extrême à concevoir

comment la Mère de Dieu était demeurée Vierge, après, comme avant la naissance de son fils Jésus. Ses hésitations au sujet de ce mystère lui donnèrent du scrupule. Dieu voulait par là humilier un si grand savant. Après beaucoup de recherches et d'études pour s'ôter cette épine de l'esprit, apprenant que le frère Gilles était un homme favorisé des communications du ciel, il se décida à aller lui proposer sa difficulté. Le bon frère connut encore par révélation l'arrivée du théologien et le but de sa visite. Il alla donc au devant de lui, et le prévenant, il lui dit, en frappant la terre de son bâton : Mon cher père, Marie fut vierge avant son enfantement; et à ces mots, un lis magnifique sortit de terre. — Marie fut vierge dans son enfantement, ajouta-t-il en frappant le sol une seconde fois, et soudain apparut un second lis semblable au premier. — Marie fut vierge après son enfantement, continua le frère, en frappant une troisième fois, et un troisième lis également éclatant vint s'unir aux deux autres.

Cela fait, sans même dire adieu au docteur, il s'éloigna et s'enfuit en toute hâte vers son monastère. Le théologien reconnut à ces traits le frère Gilles. Il fut parfaitement délivré de ses perplexités, et alla publier partout que l'humble simplicité des serviteurs de Dieu l'emporte sans comparaison sur la science la plus raffinée des théologiens de l'école. Telle est la vérité que le dévot Thomas à Kempis met en ces termes sur les lèvres de Jésus-Christ : C'est moi qui enseigne aux hommes la sagesse, et qui donne aux petits une connaissance plus claire que celle qui pourrait leur venir des hommes. *Ego sum qui doceo hominem sapientiam,*

*et clariorem intelligentiam parvulis tribuo, quam ab homine possit doceri.* (Liv. 3. chap. 43.)

Laurent Surius, 23 avril. *Vie de S. Gilles, Frère mineur.*

---

# IIe MERVEILLE.

## ENSEIGNEMENTS MÉMORABLES D'UN SAGE IGNORANT.

*Testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis.* Ps. 18. 8.

La loi du Seigneur est fidèle; elle communique la sagesse aux petits.

Nous avons déjà parlé de la simplicité du bienheureux Gilles, un des premiers compagnons de saint François d'Assise. Exposons ici quelques-unes des maximes de ce sublime ignorant, doué d'une sagesse toute céleste.

Deux des plus vénérables Cardinaux du sacré Collége ayant entendu vanter son éminente vertu et l'efficacité de ses prières, allèrent le visiter, afin de se recommander à son intercession. Il leur dit : Mes révérends pères, les pauvres prières d'un homme tel que moi ne vous sont pas nécessaires; vous avez une foi et une confiance plus vives que moi, et voilà ce qui est requis pour prier avec fruit. — Comment, répliquèrent-ils, aurions-nous ces vertus dans un degré plus éminent que vous, religieux? — Comment? repartit le frère. Dites-moi, de grâce : ne croyez-vous pas et n'espérez-

vous pas vous sauver? — Sans doute, répondirent-ils. — Eh bien, reprit le frère, voilà précisément ce qui prouve que vous avez plus de foi et de confiance que moi. En effet, après avoir vécu au sein des richesses, des honneurs et des commodités de la vie, vous croyez et vous espérez pouvoir entrer dans la joie du paradis; moi au contraire, tout en vivant dans la pauvreté, l'humiliation et la souffrance, je crains et je tremble d'être condamné aux supplices de l'enfer. — Cette réflexion inattendue, inspira aux deux prélats une crainte salutaire de se perdre et une grande circonspection à l'égard de l'affaire du salut.

Un gentilhomme très-affectionné à l'ordre séraphique lui demanda s'il pouvait obtenir et conserver dans le siècle la grâce divine : Pourquoi pas? répondit le serviteur de Dieu. Cela se peut, cela se peut fort bien. Mais pour moi, je préfèrerais avoir un degré de grâce en religion que dix dans le siècle. — Le gentilhomme marquant de la surprise à cette parole, le frère ajouta aussitôt : En religion, la grâce s'accroît aisément et se perd difficilement, parce qu'on y est soutenu par une foule de bons exemples et de saintes exhortations, et qu'on y trouve mille préservatifs contre les dangers. Dans le siècle au contraire, la grâce augmente difficilement et se perd aisément. Les scandales, les embûches, les tentations y sont innombrables. Voyage qui voudra sur cette mer inconstante, pour moi je veux marcher sur la terre ferme.

Un jour, le frère Gratien, confident du frère Gilles, le pria de lui indiquer le meilleur emploi qu'il pourrait faire des talents dont Dieu l'avait doté. Est-ce de prêcher aux peuples, ou d'entendre les confessions, ou de

remplir les autres ministères de l'ordre? lui demanda-t-il. — Après avoir réfléchi un moment, le frère Gilles répondit, comme son biographe le rapporte : *Nihil potes gratius facere Deo quam ut teipsum a collo suspendas.* Vous ne pouvez rien faire de plus agréable à Dieu que de vous pendre par le cou. — Le conseil étonna grandement Gratien. Gilles ajouta : Celui qui est suspendu dans l'air, est détaché de la terre et élevé vers le ciel. Faites la même chose en esprit. Par la droite intention, détachez-vous des choses terrestres et élevez-vous vers les célestes. En agissant ainsi conformément à la règle, quoi que vous fassiez, vous ferez des œuvres très-agréables à Dieu.

Il donna une réponse analogue à un jeune homme qui recourait à lui pour être reçu dans l'ordre séraphique. S'étant aperçu qu'il était trop attaché à ses parents, il lui dit : *Si istud vis facere, abi prius et jugula parentes tuos.* Si vous voulez être reçu dans l'ordre, allez d'abord égorger vos parents. — Quoi ! répliqua le jeune homme, vous me conseillez de devenir parricide? — Ce n'est pas crime, répliqua le saint homme, mais sacrifice, de faire périr ses parents de cette mort spirituelle dont je parle, et qui consiste à les faire mourir dans votre cœur, en reportant sur Dieu l'affection excessive que vous avez pour eux. L'éternelle vérité proteste que celui qui aime son père ou sa mère plus que Dieu, n'est pas digne de Dieu : *Qui amat patrem aut matrem plus quam me non est me dignus.* (Matth. 10. 47.)

C'est à peu près dans le même sens qu'il avait coutume de dire à ses confidents spirituels, en jouant sur les termes : si vous voulez voir clair, arrachez-vous

les yeux et faites-vous aveugles. Si vous voulez entendre, bouchez-vous les oreilles. Si vous voulez parler avec sagesse, coupez-vous la langue et soyez muets. Pour faire festin, jeûnez. Pour vous enrichir, défaites-vous des richesses. Que celui qui aspire aux honneurs, se mette sous les pieds de tout le monde. Qui se met en chemin pour aller à Dieu, doit d'abord sortir de lui-même. — Voilà la vraie sagesse. Elle n'est comprise que du petit nombre. Me comprenne qui peut, car je sais ce que je dis.

Pour conclure cet article, je vais résumer ici en peu de mots ses autres sentences les plus importantes :

1. Notre chair est le plus vaillant soldat que Lucifer ait dans la guerre qu'il nous fait. Celui qui triomphe de la chair, triomphe de tous ses ennemis.

2. Celui qui obéit fait une excellente oraison. Je quitterais l'entretien d'un ange pour courir où mon supérieur m'appelle. La moindre chose faite au gré du supérieur, vaut mieux que les plus éclatantes, entreprises de notre libre choix.

3. Celui qui cherche à éviter le combat des tentations, cherche à fuir la couronne de gloire. On ne mérite pas une aussi belle récompense, à tenir garnison dans une citadelle, en temps de paix, qu'à la défendre en temps de guerre.

4. Celui qui se venge, change le bien en mal; celui qui pardonne, change le mal en bien. Celui-là glorifie Dieu et mérite davantage, qui remet les offenses, que s'il donnait à manger à cent pauvres, ou jeûnait cent samedis.

5. Il y a autant de vertu à savoir se taire à propos, qu'à savoir parler. Il y a beaucoup de gens qui de-

vraient avoir un cou de cigogne, afin que leurs paroles eussent un plus long trajet à faire et fussent plus réfléchies.

6. Un ecclésiastique lui demandant un jour s'il était mieux de donner bon conseil aux autres ou de pratiquer de bonnes œuvres, il lui répondit : Lequel des deux vaut mieux de faire un pèlerinage à la Terre-Sainte, ou d'indiquer le chemin aux autres?

7. Un religieux se dissipait dans les choses et les amitiés extérieures. Il lui dit à l'oreille : *unum uni*. Une seule chose pour un seul. Comme l'autre ne comprenait pas, il ajouta : Vous n'avez qu'un cœur ; qu'il soit uniquement à Dieu.

Tels étaient les enseignements de cet ignorant vraiment éclairé. Ils lui valurent une si haute réputation de sagesse, que les hommes les plus spirituels le consultaient comme un oracle sur les choses de Dieu.

Laurent Surius, 23 avril. *Vie du B. Gilles, mineur.*

---

# IIIe MERVEILLE.

## LA FIDÉLITÉ ENVERS LA VIERGE RÉCOMPENSÉE PAR DES GRACES ADMIRABLES.

*Fideles in dilectione acquiescent illi, quoniam donum et pax est electis suis.* (SAP. 8. 9.)

Ceux qui sont fidèles à son amour se reposeront en elle; car la paix et le bien sont le partage de ses amis.

L'histoire du jeune Liégeois, d'abord enfant prodigue, puis saint pénitent, est fort célèbre. Je me garderai bien d'en altérer la touchante simplicité par des ornements étrangers; c'est pourquoi je l'emprunte au récit même de Césaire de Citeaux.

Un jeune seigneur, doué de grands talents et de richesses considérables, se voyant, par la mort de son père, maître de dépenser et de vivre à son gré, se laissa aussitôt entraîner à des prodigalités ruineuses. Entré au service, il ne rêvait que chevaux, tournois et parures, au point qu'il consuma son riche patrimoine, et qu'il en vint à vendre ses terres, ses propriétés et ses fiefs à un riche et puissant officier. Ainsi réduit à l'indigence, il ne savait quel parti prendre. De désespoir, il résolut de s'exiler plutôt que de mendier dans son pays natal. Il se promenait un jour dans la forêt, l'air triste et roulant dans son esprit toute sorte de pensées, quand un de ses anciens serviteurs, homme pervers et hypocrite rusé, le voyant plongé dans la tristesse, l'accosta

et lui dit : Qu'y a-t-il donc, seigneur, que je vois la tristesse peinte sur votre visage? Est-ce que peut-être l'argent vous manque? Ne vous inquiétez pas de cela ; car si vous le voulez, je trouverai bien moyen de vous en fournir en abondance. — C'est ce que je désirerais ardemment, répliqua le jeune seigneur, si la chose se peut sans injustice. — Pour redevenir riche, lui répondit l'autre, il suffira que vous fassiez quelques pas avec moi. — Sur ce dire, le seigneur se laissa conduire en aveugle, sans soupçonner le précipice où il allait tomber.

Ils marchèrent une partie de la nuit jusqu'à un endroit de la forêt qui était fort touffu. Là commença à s'établir un colloque mystérieux entre le conducteur et un personnage invisible. Le jeune homme demande à son guide avec qui il causait. — Silence, de grâce, répondit le guide, si vous voulez que vos vœux soient exaucés. — Et il continue l'entretien, en élevant un peu la voix. Mais dites-moi donc, répliqua le jeune seigneur, à qui vous vous adressez? — Au prince des démons, lui dit l'autre ; ne le voyez-vous pas? — A ces mots, le jeune homme frémit et un frisson d'horreur parcourut tous ses membres. Ce fut pis encore, quand il entendit son compagnon tenir au démon le langage que voici : Roi de l'abîme, j'ai amené devant votre majesté mon bien-aimé maître ; vous êtes assez puissant pour lui faire recouvrer son ancienne opulence. — Je suis prêt, répondit le démon devenu visible, à le combler de richesses et d'honneurs, au-delà même de ses souhaits, pourvu qu'il soit docile et fidèle. — Il n'hésitera pas, reprit l'entremetteur, à reconnaître votre souveraineté, si vous rétablissez sa fortune

et sa considération. — Avant tout, ajoute Satan, je veux qu'il renie Dieu et qu'il renonce à son service. — A cette exécrable proposition, le jeune homme sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, et il refusa d'en venir à cette abjuration impie. Mais son perfide séducteur s'efforça de le persuader par toute sorte de raisons : Quel si grand mal y a-t-il à dire cette simple parole, *abrenuntio,* je renonce? lui dit-il. — Enfin il fit tant qu'entraîné par ses mauvais conseils, le jeune homme consentit, bien qu'à contre-cœur, à renier Dieu. Le démon applaudit et dit : Voilà qui est bien, mais cela ne suffit pas; il faut de plus qu'il renie la Vierge à laquelle il s'est consacré. — Oh! pour cela, s'écria le jeune homme, je n'en ferai rien, et qu'il n'en soit plus question, je ne veux pas en entendre parler. — Et pourquoi pas? répliqua l'enchanteur. Est-ce que vous allez tout gâter par vos scrupules? Courage! vous avez fait le plus, et vous craignez de faire le moins? Quand on a renié le Créateur, on peut bien renier une créature. — Quoi qu'il en soit, repartit le jeune homme, vous n'extorquerez jamais de moi une parole contre ma céleste Avocate. Je préfère aller mendier mon pain de porte en porte et mourir mille fois de faim. Je suis même bien au regret de l'avoir contristée, en renonçant, comme j'ai eu le malheur de le faire, à son divin Fils.

Vaincu par le refus inébranlable de notre jeune homme, le démon se retira, tout en le maudissant et en jurant de le faire périr de misère. Les deux voyageurs retournèrent donc sur leurs pas, emportant avec eux, non de l'argent, mais d'énormes péchés; celui-là pour avoir conseillé une impiété, celui-ci pour avoir eu

la faiblesse de céder, bien qu'aussitôt après, il en eût conçu du repentir. Chemin faisant, ils rencontrèrent une église dont la porte était restée entr'ouverte. Le jeune homme se sent poussé d'y entrer. Là, apercevant au-dessus de l'autel une image de la Vierge tenant Jésus entre ses bras, il se jette à genoux, et pénétré des mêmes sentiments que le publicain de l'évangile, confus de sa perfidie, n'osant pas lever les yeux au ciel, il se frappe la poitrine, en disant : Seigneur, soyez propice à un pauvre pécheur ! *Nolebat nec oculos ad cœlum levare, sed percutiebat pectus suum dicens : Deus, propitius esto mihi peccatori.* (Luc 18. 13.) Puis, s'animant à la confiance, il recourt à la Mère de miséricorde qu'il avait refusé de renier. Il répand à ses pieds des larmes brûlantes, éclate en gémissements, lui fait les plus touchantes supplications, la conjure au nom de sa tendresse pour son Fils de lui obtenir le pardon de son crime. Et la Vierge lui inspire une contrition si vive de sa faute qu'il est au moment de s'évanouir de douleur.

Cependant, par une disposition toute providentielle, en ce moment là-même, survient l'officier auquel notre jeune prodigue avait vendu ou hypothéqué tous ses biens. Cet homme, voyant l'église ouverte et entendant parler à voix haute, suppose qu'on y célébrait les saints mystères. Il entre, et voit prosterné devant l'autel le jeune homme qui lui était si bien connu. Sa première pensée fut qu'il se lamentait d'avoir perdu sa fortune.

Poussé par la curiosité, il s'avance doucement et se place derrière une colonne pour tout observer. Il entend le pénitent s'avouer indigne de prononcer le

saint nom de Dieu qu'il a si indignement renié, et s'adresser avec instance à la Mère des miséricordes.

Mais voici d'autres merveilles. La Vierge très-clémente, parlant à son Fils par l'organe de son image, lui dit d'une voix distincte : Mon fils bien-aimé, faites grâce, je vous prie, à mon serviteur. — Mais l'enfant, au lieu de répondre, détourne le visage loin du suppliant. La divine Mère réitère sa requête : Mon Fils, ayez pitié d'une âme qui a failli par séduction plutôt que par méchanceté. — Jésus se tournant du côté opposé avec un air d'indignation : Il m'a renié, dit-il; je ne veux plus de lui. — Alors la sainte image, quittant sa place, déposa le divin enfant sur l'autel, et s'agenouillant à ses pieds, fit cette troisième prière : Mon Fils, je vous en supplie, pardonnez-lui en ma considération. *Rogo, fili, ut propter me dimittas ei hoc peccatum.* L'enfant, étendant la main, releva sa Mère et lui dit : Ma mère, je n'ai jamais pu me résoudre à vous rien refuser. Je lui pardonne tout par amour pour vous. *Mater, nunquam tibi aliquid negare potui. Ecce propter te totum dimitto.* Après cela, la sainte image reprit sa place accoutumée, portant le divin enfant entre ses bras.

Doublement heureux d'avoir été absous de sa faute par la vivacité de sa contrition, et du châtiment par l'indulgence du Sauveur, le pénitent sortit de l'église, en essuyant ses larmes. L'officier qui avait tout observé, le suivit à peu de distance, et le joignit bientôt. Feignant de venir d'un autre côté et de le rencontrer par hasard, il lui demanda pourquoi il avait les yeux rouges et humides. Le jeune homme lui répondit que c'était peut-être à cause de la température. Non, non, répli-

qua l'officier, vous ne réussirez pas à me donner le change. Je connais à merveille le sujet de votre tristesse, je veux y porter remède. J'ai une fille unique, héritière de toute ma fortune; je vous l'offre pour épouse, s'il vous est agréable de la prendre pour femme. Comme dot, je ne me bornerai pas à vous rendre tout ce que vous m'avez vendu et donné en gage, mais je vous ferai héritier de toutes mes richesses.

Le jeune homme ne balança pas longtemps à acquiescer à la proposition; la jeune personne l'agréa aussi très-volontiers, et le mariage fut célébré à la satisfaction de toute la parenté. L'époux entra en possession d'un bien considérable; il fut heureux dans son union, et aux dérèglements de sa vie passée il fit succéder une conduite vraiment chrétienne.

N'est-il pas vrai qu'il gagna plus par sa fidélité à la Vierge qu'il n'eût gagné à un reniement impie et sacrilége? C'est ainsi que Marie aime à prouver la vérité de cette parole : J'aime ceux qui m'aiment. J'ai à ma disposition les richesses et la gloire, l'opulence et la justice, pour en enrichir ceux qui m'aiment et combler leurs trésors. *Ego diligentes me diligo. Mecum sunt divitiæ et gloria, opes superbæ et justitia, ut ditem diligentes me et thesauros eorum repleam.* (Prov. 8. 17.)

Césaire, de l'ordre de Citeaux. *Miracl. célèbr. l 2. chap. 12.* — Henri Gran. *Germ. Mag. Dist. 6. ex. 13.*

---

# IVe MERVEILLE.

## TENDRESSE ADMIRABLE DE L'ENFANT JÉSUS POUR DES AMES INNOCENTES.

*Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.*
Mes délices sont d'être parmi les enfants des hommes. PROV. 8. 31.

Le Sauveur du monde prenait plaisir à être accosté par l'enfance : *Sinite parvulos venire ad me.* (Matth. 19. 4.) Et plus d'une fois, depuis qu'il est remonté au ciel, il lui a fait des faveurs merveilleuses, la traitant avec familiarité, jouissant de ses caresses, lui accordant des présents. Telle est sa bonté pour les âmes innocentes.

C'est ce qu'on voit dans l'histoire du bienheureux Bernard de l'ordre de Saint-Dominique. Cette histoire est assez connue; nous y joindrons toutefois certaines particularités mémorables qui lui donneront un air de nouveauté.

Ce grand serviteur de Dieu faisait l'office de sacristain dans son couvent de Santareno en Portugal. Il s'acquittait de cet emploi avec une modestie angélique qui lui conciliait le respect de tous. Il avait formé pour le service de l'autel et de la messe deux jeunes enfants qui semblaient des anges, tant à cause de la candeur de leur vie que de leur grande modestie extérieure, surtout quand ils étaient vêtus de leurs robes blan-

ches. Pour les récompenser de ce service, Bernard leur apprenait les premiers rudiments de la grammaire. Il tâchait en même temps de leur inspirer une piété sincère. Chaque jour, de bon matin, ces enfants venaient à l'église, portant avec eux une petite provision de pain et de fruit pour leur déjeûner. Après avoir servi quelques messes, ils avaient coutume de se rendre dans une chapelle écartée où était une belle image de la Mère de Dieu portant l'enfant Jésus. C'est là qu'ils prenaient leur repas. Or, plus d'une fois, il arriva que le divin Sauveur, qui se repaît parmi les lis, *qui pascitur inter lilia,* charmé de l'innocence de ces enfants, descendit des bras de sa divine Mère, et se mettant de leur compagnie, leur demanda une portion de leur déjeûner, chose que ces enfants lui accordaient de très-bonne grâce. Mais à la fin, voyant que lui de son côté n'y contribuait en rien, ils prirent le parti de rapporter le cas à leur maître : Père, lui dirent-ils sur un ton de plainte, cet enfant qui est là porté par la Vierge, vient chaque matin nous demander une part de notre déjeûner, sans jamais nous offrir rien du sien. Que faut-il que nous fassions?

Le saint homme, ayant entendu le naïf rapport de ces âmes innocentes, et sachant que le Seigneur a protesté qu'il faisait ses délices d'être avec les enfants des hommes, *deliciæ meæ esse cum filiis hominum,* reconnut aussitôt à ce trait la bonté ineffable du Sauveur. Faites comme je vais vous dire, leur répondit-il ; si demain, cet enfant revient encore prendre part à votre déjeûner, dites-lui hardiment : « Seigneur, vous venez tous les matins déjeûner avec nous, mais vous ne nous apportez pas le moindre bonbon. De grâce, soyez un

peu plus libéral envers vos amis. Invitez-nous à votre tour, et notre maître aussi, à la table de votre Père. » Ainsi dressés, ils attendirent le lendemain dans la chapelle que l'enfant vînt leur faire sa demande accoutumée. Et lorsqu'il parut, ils lui firent la leur très-gentiment, le suppliant de leur rendre la pareille et de les inviter conjointement avec leur maître chéri à la table de son père.

L'enfant répondit avec un vif empressement qu'il les invitait fort volontiers; il ajouta qu'ils donnassent avis à leur maître de se disposer pour le jour de sa glorieuse Ascension qui était prochain, parce que ce jour-là il voulait les avoir tous trois à table dans sa société.

Cette réponse obtenue, les enfants coururent la porter au père. Celui-ci la regarda comme un oracle infaillible, et se disposa avec la plus grande ferveur à ce glorieux banquet, dont Jésus-Christ disait à ses apôtres : Je vous ai préparé un royaume, pour que vous buviez et mangiez à ma table dans mon palais. *Dispono vobis regnum, ut edatis et bibatis super mensam meam in regno meo.* (Luc 22. 30.) Il conta à son confesseur tout ce qui avait été promis aux enfants, et mit en ordre tous les objets de l'église, comme pour les consigner en d'autres mains. Le matin du jour de l'Ascension, après avoir récité les heures canoniques, il se revêtit pour la messe et sortit pour la célébrer, assisté des deux enfants. Quand il eut accompli avec une dévotion extraordinaire le divin sacrifice, tous les trois ensemble fermèrent les yeux et posèrent légèrement le front sur le marche-pied de l'autel. C'est ainsi qu'ils passèrent de la manière la plus paisible au bien-

heureux festin du ciel. Les corps demeurant couverts des ornements sacrés aux pieds de l'autel, y paraissaient dormir doucement, rappelant cette parole du psalmiste : Lorsque le Seigneur aura donné du repos à ses élus, ils se verront tout à coup dans son héritage; *cum dederit dilectis suis somnum ecce hereditas Domini.* (Ps. 126. 2.) Les religieux du couvent se rendant, comme de coutume, à l'église, après leur réfection, virent les trois corps prosternés à distance et crurent d'abord qu'ils dormaient. Mais ils s'aperçurent bientôt qu'ils étaient trépassés, et apprirent avec étonnement de la bouche du confesseur les circonstances de ce merveilleux trépas. Ils les renfermèrent donc tous les trois dans le même tombeau, d'où il s'exhala ensuite un parfum très-délicat. Ils firent aussi graver sur la pierre sépulcrale toute cette histoire, depuis l'apparition de l'enfant Jésus jusqu'au bienheureux trépas de ces trois favoris du ciel.

Oh! qu'elles sont admirables les tendresses du divin amour pour les âmes innocentes! Où trouver une mère qui aime ses enfants avec autant d'affection que le Sauveur en montre ici pour ces petites créatures? Qui aurait jamais cru que le Dieu de majesté, devant qui les séraphins tremblent de respect, s'abaisserait jusqu'à se faire petit enfant pour fraterniser avec de petits enfants, jouer avec eux, leur demander une part de leurs menus plaisirs, et avoir sujet de les récompenser ainsi en paradis?

Fortunés enfants, jouissez des délices du divin amour à cette table céleste! repaissez-vous des fruits des collines éternelles! Mais n'oubliez pas de nous envoyer une goutte de cette ambroisie, une miette de ce pain

céleste; afin que prenant en dégoût les vains plaisirs de la terre, nous aspirions uniquement aux joies du ciel.

P. Godefroid Henschenius. S. J. 8 mai. *Vie du B. Bernard.*

---

## Ve MERVEILLE.

### PROVIDENCE ADMIRABLE DANS LA DÉLIVRANCE D'UN PRISONNIER.

*Cum te consumptum putaveris, orieris ut lucifer.* JOB. 11. 17.

Lorsque vous vous croirez perdu sans ressource, c'est alors que vous vous lèverez comme l'étoile du matin.

La conduite de la Providence envers l'homme a bien souvent de quoi nous ravir d'admiration, et c'est avec raison que le Sage a dit qu'elle se jouait dans le gouvernement de ce monde, *ludens in orbe terrarum.* (Prov. 8. 31.) Nous aurons lieu de le remarquer dans les aventures d'un seigneur normand, le comte de Bacqueville, qui était fort dévot à saint Julien, et qui dut à la protection de ce saint des faveurs signalées.

Charles VI régnait alors en France. La Hongrie étant menacée par les Turcs, une grande partie de la noblesse française s'arma pour la défendre. Le comte de Bacqueville, qui était plein de valeur et avide de gloire, ne fut pas le dernier à vouloir prendre part à l'expédition. Mais son épouse, dame de la plus haute

distinction, s'opposait à son dessein, ne pouvant souffrir que son mari qu'elle chérissait tendrement, s'éloignât de ses foyers et allât s'engager dans les hasards d'une guerre lointaine et périlleuse. Enfin pourtant, vaincue par ses instances, elle se résigna à le laisser partir. Ayant donc tout disposé, le comte prit congé de son épouse, et pour la consoler, au moment de partir, il tira de son doigt son anneau nuptial, le brisa en deux, lui en donna la moitié, et se réserva l'autre, voulant signifier par là que cette séparation lui fendait le cœur, à lui aussi, et qu'il lui garderait une inviolable affection de loin comme de près. Il joignit ensuite les autres chefs de l'expédition, et après un voyage heureux, il arriva en Hongrie, où il se distingua autant par sa prudence dans les conseils que par ses hauts faits sur le champ de bataille.

Mais enfin il plut à la divine Providence, dont les jugements sont impénétrables, de donner la victoire aux Turcs. Ils firent un grand carnage de l'armée chrétienne, et emmenèrent un grand nombre de prisonniers en Turquie. Au nombre des seigneurs français qui tombèrent entre leurs mains fut le sieur de Bacqueville. Il échut en partage à un pacha sans humanité qui le fit jeter dans une étroite prison. Le prisonnier trouva moyen d'écrire à sa femme, afin qu'elle envoyât le prix de sa rançon. Toutefois ce fut en vain. Il n'en reçut jamais de réponse, de sorte qu'il dut vivre sept ans entiers dans un misérable esclavage, passant d'un maître à un autre, et d'un méchant à un plus méchant jusqu'à ce qu'il en rencontrât un dernier qui était un tigre. Celui-ci fatigué des promesses réitérées et toujours inutiles que son esclave lui avait faites d'une

bonne rançon, résolut de le faire périr. En conséquence, il chargea un janissaire, digne serviteur d'un tel maître, de saisir la première occasion favorable pour s'en défaire.

Cependant le comte eut vent des dispositions de son cruel patron. Désespérant de sauver sa vie, il se disposa par les actes de piété les plus fervents à recevoir la mort de la main de Dieu. Se voyant privé de tout secours humain, il implora celui du Ciel avec toute l'humilité possible. Il se recommanda surtout avec les plus vives instances à saint Julien, son ancien patron, et fit vœu de lui bâtir une magnifique chapelle, si par son intercession, il parvenait à recouvrer sa liberté. Sa prière terminée, il fut surpris d'un doux sommeil, et lorsqu'il se réveilla, au lieu du cachot, où il attendait la mort d'heure en heure, il se trouva libre au milieu d'une forêt. Dans le premier moment, il croyait être le jouet d'un rêve, et pensait, comme saint Pierre délivré miraculeusement de sa prison, que tout ce qu'il voyait n'était que fantôme. *Existimabat se visum videre.* (Act. 12. 19.) Mais voyant le ciel ouvert de toutes parts et la terre couverte de verdure à ses pieds, en touchant de ses mains les rameaux des arbres voisins, il se convainquit que ce n'était pas un songe, mais une réalité. Il se figura donc qu'il avait été transporté par miracle dans quelque forêt de la Turquie, afin qu'il pût ainsi retourner librement dans son pays ; en conséquence, il commence par se prosterner pour rendre de ferventes actions de grâces à saint Julien, son libérateur. Il se met ensuite à circuler çà et là dans le bois, et bientôt il rencontre quelques jeunes bergères à qui il demande en turc comment se nommait cette forêt.

Celles-ci crurent qu'il parlait latin et lui répondirent en français, qu'elles ne le comprenaient pas. En entendant la langue de son pays, le comte pensa de nouveau rêver. Il reprend sa question, et cette fois, en français. Vous êtes, lui répondirent les bergères, dans la forêt de Bacqueville. Elle appartenait en effet au prisonnier maintenant délivré, qui bien des fois l'avait traversée à la chasse. Plus étonné que jamais et comme hors de lui-même, il promène alors ses regards autour de lui et reconnaît clairement qu'il se trouvait en Normandie, à peu de distance de son château, et comme saint Pierre il fut obligé de dire : Je vois maintenant évidemment que le Seigneur m'a envoyé son ange et m'a tiré des mains d'Hérode; *nunc scio vere, quia misit Deus angelum suum et eripuit me de manu Herodis.* (Act. 12. 21.) A coup sûr, il pouvait ainsi nommer son maître barbare.

Il s'achemine donc en toute hâte vers le château. Sur son passage, il rencontre une quantité de seigneurs des environs qui s'y rendaient pour assister aux noces de la comtesse qui, persuadée de la mort de son premier époux dont elle n'avait pas reçu de nouvelles depuis sept ans, s'était décidée à se remarier. Par une secrète disposition de la Providence qui sait ménager ses secours à propos, le comte arrivait encore à temps. Il prie le concierge de réclamer pour lui une audience de la comtesse, en lui disant qu'il avait à lui communiquer un message de la plus haute importance. On lui répondit que l'heure était fort mal choisie pour parler à la comtesse, puisqu'elle s'habillait au moment même pour aller recevoir la bénédiction nuptiale. L'étranger n'en fit que de plus vives instances, et

déclara qu'il était d'autant plus urgent qu'il parlât à la comtesse. Alors le portier, bien qu'avec répugnance, alla annoncer à sa maîtresse qu'un certain pèlerin, vêtu d'un accoutrement étrange, était à la porte et l'importunait pour obtenir audience.

Pieuse et charitable comme elle l'était, la comtesse, supposant que c'était pour demander de l'assistance, ordonna de lui donner un écu d'or. Non, répondit l'étranger, ce n'est pas une aumône, mais une audience que je sollicite; et je vous certifie que votre maîtresse sera très-charmée, dans son propre intérêt, de m'avoir entendu, avant d'aller à l'autel.

Un langage si résolu, et plus encore l'étrangeté de son costume turc, firent enfin naître le soupçon que cet étranger pourrait bien apporter des nouvelles du sieur de Bacqueville. Le portier retourna promptement rapporter la réponse à sa maîtresse; il lui dit que l'étranger avait déclaré qu'il y avait urgence de le recevoir avant le mariage, sans doute parce qu'il avait quelques renseignements à lui donner sur son premier mari si regretté.

A ces mots, la comtesse ne balança plus à le recevoir. Il entra à pas lents dans l'antichambre, attirant sur lui tous les regards. Chacun se demandait qui était cet homme, à la face pâle et amaigrie, avec cette barbe et cette chevelure négligées et cet accoutrement à la mauresque. La comtesse le reçut dans l'embrasure d'une fenêtre; elle était revêtue de ses habits de noce et pompeusement parée. Il lui fit une profonde révérence et commença par lui dire : J'arrive, Madame, de Turquie, où j'ai connu un prisonnier qui se disait le comte de Bacqueville, seigneur, comme je l'ai ouï dire,

de ce château, et votre époux. Il y a maintenant sept ans qu'il a été fait prisonnier, en combattant en Hongrie. Oh ! si vous saviez que de maux il a soufferts ! Il les endurait avec patience dans l'espoir que le prix de sa rançon ne tarderait pas à lui être envoyé. Je ne saurais vous dire combien de lettres il a écrites à cet effet. — Aucune, répliqua sur-le-champ la comtesse, ne m'est jamais parvenue. Aussi ai-je vécu tout ce temps dans de mortelles angoisses, croyant qu'il avait péri avec le reste de la noblesse française. Autrement, si j'avais su qu'il était encore en vie et esclave, je n'aurais épargné ni or, ni argent, ni fortune, pour lui rendre sa liberté. Oh ! que n'a-t-il prêté l'oreille à mes remontrances ! il n'eût pas exposé sa vie à tant de misères, ni accablé mon âme de tant de chagrins ! Maintenant me voici.... Elle voulait achever ; mais les sanglots et les larmes étouffèrent sa voix. Elle reprit ensuite : Dites-moi, bon pèlerin, auriez-vous quelque autre nouvelle à me donner de mon époux bien-aimé ? Mon cœur me dit que vous en avez une meilleure à m'annoncer. Voyant à ce langage et à ces larmes qu'il n'était pas encore reconnu, l'étranger répondit : Madame, si je vous le montrais, le reconnaîtriez-vous bien ? La comtesse changea de couleur, comme si ces paroles l'avaient frappée au cœur. Reprenant alors son ancien ton de familiarité : Chère épouse, lui dit-il, est-ce que tu ne reconnais pas ton mari ? Eh bien ! regarde cet anneau brisé et rapproche-le du fragment que je t'ai laissé à mon départ, et tu verras qui je suis ; tu verras que les cœurs brisés se réunissent à cette heure.

A la vue de cet anneau brisé, la comtesse considéra avec plus d'attention les traits de l'étranger et ne

douta plus un instant. Saisie d'une vive émotion, elle éclate en larmes de joie et de douleur de le revoir, mais si défiguré; elle l'embrasse tendrement, sans pouvoir proférer autre chose que ce cri : O mon époux ! ô mon cher époux ! et en parlant ainsi, elle tombe évanouie entre les bras de son mari, non moins tremblant ni moins attendri. Le majordome et les autres serviteurs qui se tenaient à distance causant entre eux, les voyant embrassés, se doutèrent de la reconnaissance et accoururent aussitôt baiser la main à leur maître, en lui souhaitant affectueusement la bienvenue.

La joyeuse nouvelle se répandit comme l'éclair dans tout le château. Parents, alliés, amis, tous s'empressèrent de féliciter le comte de son heureux retour, et les fêtes qu'on préparait pour la célébration du nouveau mariage servirent à sanctionner l'ancien. Il n'y eut de mécompte et de chagrin que pour le nouveau fiancé et pour sa parenté, qu'un renversement si étrange et si inopiné plongèrent dans la plus grande consternation.

Pour le comte, fidèle à son vœu et plein de reconnaissance envers son saint libérateur, il n'eut rien de plus pressé que de mettre la main à la construction d'une magnifique chapelle en l'honneur de saint Julien. L'édifice achevé, il fit suspendre au-dessus de l'autel les trophées de son esclavage en mémoire et comme un monument perpétuel de sa merveilleuse délivrance. Il eût pu à bon droit y joindre comme inscription ces vers du poète lyrique :

*Non si turbi uman core, e non disperi.*
*Dell' aita del ciel nei casi avversi.*
*Non son le doglie eterne:*
*E sovente improviso,*
*Suol di grembo al dolor nascer il riso.*

Que l'homme ne se trouble, ni ne désespère du secours du Ciel dans les adversités. Les épreuves ne sont pas éternelles, et souvent la joie jaillit à l'improviste du sein même de la douleur.

P. Henri Engelgrave, S. J. Fête de S. Joseph, 19 mars.

---

## VI[e] MERVEILLE.

### LA DÉVOTION ENVERS LA MÈRE DE DIEU RÉCOMPENSÉE PAR DES GRACES SIGNALÉES.

*Sicut qui thesaurizat, ita qui honorificat matrem.* ECCL. 3. 5.

Celui qui honore sa mère est semblable à celui qui amasse un trésor.

On voit par la vie de Gualter de Bribach, combien la Reine du ciel est libérale de ses faveurs envers ceux qui l'honorent sincèrement. Issu de l'illustre maison des comtes de Louvain, Gualter s'était consacré, dès sa plus tendre enfance, au service de la Vierge. Il lui adressait de fréquentes prières, jeûnait le samedi en son honneur, ne manquait jamais de faire l'aumône, quand on la réclamait en son nom ; il se plaisait surtout à faire célébrer des messes pour obtenir sa protection. A ces exercices de piété, il mêlait cependant le goût des tournois et des combats. Un jour donc qu'il se rendait à une joute avec d'autres seigneurs, il passa en face d'une église, où le prêtre se disposait à dire la

sainte messe, et il engagea ses compagnons à l'entendre avec lui. Ceux-ci s'excusèrent, en alléguant que le tournois ne souffrait pas de retard, et que leurs rivaux les attendaient. Ils le laissèrent donc seul à la messe. Gualter pria le prêtre de la célébrer solennellement en l'honneur de la Mère de Dieu. L'office achevé, il se dirigea vers le théâtre du tournois. Chemin faisant, il rencontra quelques soldats qui lui apprirent que la lutte était finie. Comment, s'écria-t-il, sitôt? Et qui donc a remporté la victoire? — C'est Gualter qui a obtenu la palme, répondirent-ils. Gualter a fait des prodiges inouïs de valeur et d'adresse. — A cette réponse, celui-ci crut qu'ils se moquaient de lui; mais arrivé sur le terrain, voilà que plusieurs seigneurs se présentent à lui, et le prient d'user d'indulgence envers les vaincus, et de ne pas leur imposer des conditions trop dures. — Mais, répliqua Gualter, je n'ai pas de conditions à vous imposer; je ne suis pas entré en lice avec vous. — Oui, oui, répondirent-ils, nous nous avouons vaincus. Nous avons très-bien reconnu votre devise, entendu votre voix, et éprouvé la valeur de vos armes.

Le champion de la Vierge se rendit compte alors de la prétendue victoire; il s'aperçut que la Mère de Dieu, pour le récompenser de la messe qu'il avait fait célébrer en son honneur, avait envoyé un de ses Anges en sa place, et que c'était celui-ci qui, sous son enseigne, avait lutté et remporté une glorieuse victoire. Il rendit en conséquence de tendres actions de grâces à la Reine du ciel.

Il arriva une autre fois que Gualter se rendant à je ne sais quel combat, s'arrêta de nouveau dans une

église dédiée à la Vierge pour assister au divin sacrifice. Après la consécration, pendant que le prêtre levait le calice, tout à coup, parut au-dessus de l'autel une croix d'or d'une beauté merveilleuse. Cette croix portait une inscription conçue en ces termes : « Moi, la Mère de Dieu, je fais don de cette croix à mon cher Gualter. » Après la messe, le prêtre se retourne vers le peuple, et dit à haute voix : Y a-t-il dans cette nombreuse assistance quelqu'un qui se nomme Gualter? On le lui montra du doigt; il l'appela, et l'ayant conduit dans la sacristie : Prenez cette croix, lui dit-il; c'est la Vierge qui vous l'envoie; lisez l'inscription, et recevez ce précieux cadeau que vous fait le Ciel. Gualter la reçut avec le plus profond respect et la garda toujours religieusement. Elle était d'une couleur si vive et si brillante, qu'elle éclipsait par son éclat tout ce qu'il avait jamais vu de plus beau.

Des faveurs si extraordinaires allumèrent dans le cœur de Gualter une dévotion toujours plus ardente envers la sainte Vierge. Il ne songeait qu'à inventer sans cesse de nouveaux moyens de l'honorer. Il résolut de se consacrer à son service en qualité de vassal et d'esclave. Il se mit donc une corde au cou, et s'agenouillant devant l'autel de Marie, il pria un prêtre de l'offrir en cette qualité à la Vierge, et il s'engagea à lui payer comme tribut une redevance annuelle. Cette consécration fut extrêmement agréable à la Reine du ciel. Elle glorifia son serviteur dans la cour des grands du monde, et le mit en vénération auprès des princes, des rois et des empereurs.

C'était la coutume de Gualter de jeûner au pain et à l'eau les veilles des fêtes de la Vierge. Or, il arriva

qu'un de ces jours de jeûnes, son domestique lui ayant servi un verre d'eau, Gualter la trouva changée en un vin délicieux. Là-dessus, Gualter se mit à le gronder et lui défendit sévèrement de le tromper encore à l'avenir. Le serviteur protesta qu'il lui avait donné de l'eau pure qui venait d'être tirée du puits. Si vous ne m'en croyez pas, lui dit-il, j'irai en tirer de l'autre. — Il courut en effet au puits; mais l'eau fut pareillement changée en un vin exquis. Gualter fut donc obligé de reconnaître que son avocate, pour le récompenser de ses jeûnes, avait renouvelé le miracle de Cana, et il continua à goûter ce nectar délicieux, comme un rafraîchissement que le Ciel lui offrait.

Peu satisfait de toutes ses pratiques, Gualter voulut dédier sa propre personne au service de sa Souveraine. Ayant appris que l'ordre des Citeaux est spécialement consacré à son honneur, il conçut le désir de s'enrôler dans cette sainte milice, et d'échanger ses riches vêtements de prince pour la tunique de moine. Dès lors, il n'eut plus de repos, avant d'avoir été admis dans ce saint ordre, où il multiplia sans mesure ses tendres hommages envers Notre-Dame. Sans cesse il avait entre les mains où des images ou des livres qui retraçaient ses grandeurs; ses lèvres ne faisaient que répéter ses hymnes, ses cantiques et ses louanges. La Vierge, en témoignage de sa reconnaissance, accorda à son serviteur la puissance de chasser les démons du corps des énergumènes; il lui suffisait à cet effet de leur montrer une image de la Vierge ou de réciter un simple *Ave Maria*. On avait fait don au monastère d'un cheval de grand prix et d'une grande beauté. L'abbé jugeant qu'une si riche monture ne convenait pas à de pauvres

religieux, jugea à propos d'en faire hommage au comte de Hollande, afin de concilier ses bonnes grâces au monastère. Pour que ce don lui fût encore plus agréable, il chargea Gualter qui était une de ses connaissances et de ses amis d'aller le lui offrir. Or, pendant qu'il était en route, accompagné de deux autres frères, voilà que le cheval, apercevant au loin d'autres coursiers au haut d'une montagne, rompit le mors, se mit en fuite et courut se perdre dans les forêts. Les religieux restèrent ébahis de cette fuite. Gualter, sans se déconcerter : Jamais, dit-il, nous ne parviendrons à le saisir, à moins que la Mère de Dieu ne veuille bien nous le ramener. A peine eut-il proféré ces paroles, que le cheval, comme s'il eût été guidé par une main invisible, revint sur ses pas, et semblable à un tendre agneau, s'approcha du serviteur de Dieu, lui tendit le cou pour recevoir la bride et se laisser conduire paisiblement.

La mort de ce grand serviteur de Marie répondit à sa vie. Elle fut révélée d'avance à un moine de Citeaux qui était venu de France en Brabant au monastère de Villars. Ce religieux étant à la porte de l'église, se mit à réciter l'office de Notre-Dame, après quoi il fut surpris d'un léger sommeil. Pendant qu'il dormait, il lui parut voir la Reine du ciel accompagnée d'un grand nombre de religieux. Elle passa devant lui sans daigner lui accorder un regard. Le religieux en conçut du chagrin. Cependant, la vision continuant, il lui parut entendre la Vierge qui disait à un moine de son cortége : Va et invite ce religieux qui dort à la porte de l'église, à venir à ma suite. Là-dessus il s'éveille, et entrant dans le monastère, il ne tarda pas à reconnaître que le

moine que la sainte Vierge avait délégué vers lui, était Gualter : c'était le même extérieur, c'était toute sa physionomie.

La vision ne tarda pas à se vérifier. Le saint religieux, étant tombé malade, entendit la voix de la Mère des miséricordes qui l'invitait à la suivre : Gualter, mon cher fils, viens posséder le royaume qui t'a été préparé. *Veni, dilecte mi, possidere paratum tibi regnum.* Il mourut d'une mort très-paisible; peu de temps après, l'autre religieux que Gualter avait aussi invité de la part de la Vierge à se mettre à sa suite, mourut aussi de la mort des prédestinés.

Plaise au Seigneur que ce grand serviteur de Marie nous rende le même service. Que son exemple nous affectionne d'abord au culte de la souveraine du monde, et que nous ayons ensuite le bonheur d'aller porter sa récompense dans les cieux.

P. J. Bollandus, S. J. 22 janvier. *Vie du B. Gualter de Bribach.*

---

## VII<sup>e</sup> MERVEILLE.

### EMPIRE DE L'INNOCENCE SUR LES CRÉATURES PRIVÉES DE RAISON.

*Glorificabit me bestia agri.* ISA. 43. 20.
Je serai glorifié par les animaux sauvages.

Le Seigneur s'est plu à multiplier les merveilles pour nous montrer quel eût été l'empire de l'homme sur les

êtres même privés de raison et de sens, s'il avait persévéré dans l'état d'innocence. Une des plus remarquables est celle que nous trouvons dans la vie de sainte Rose, la première fleur que l'Amérique ait produite dans le champ de la sainteté. Cette belle âme, désirant se dérober au commerce du monde, s'était construit une petite cellule champêtre, à l'extrémité du jardin de ses parents ; là, elle goûtait le repos de la solitude au milieu de la ville de Lima. Tout autour, elle avait semé et planté les fleurs et les arbustes les plus beaux et les plus odoriférants qui abondent au Pérou, et surtout la grenadille, dont les feuilles retracent si bien les instruments de la passion du Sauveur, ce qui lui a valu le surnom de fleur de la passion. Elle aimait à se nourrir de cette plante, comme si par là elle avait voulu faire passer dans son cœur le sentiment des cruelles souffrances de son époux crucifié. Elle avait cultivé et dressé si artistement une plante de romarin, qu'elle formait une sorte de calvaire surmonté de la croix, ce qui étant venu à la connaissance de la vice-reine du Pérou, elle désira avoir cette rareté en sa possession. Mais à peine transporté au palais, le romarin languit et se dessécha, au grand déplaisir de la gouvernante. Rose, informée de la mésaventure, répondit en souriant, qu'en effet il était bien difficile de faire fleurir la croix au sein des délices d'une cour. La plante fut donc reportée dans son petit jardin, et là, elle ne tarda pas à reprendre sa vie et sa beauté primitive.

Rose prenait surtout son plaisir à cultiver un basilic. Elle le nommait ses délices et aimait à respirer la douceur de son parfum. Or, un matin qu'elle était allée pour le voir et l'arroser, elle le trouve déraciné

et étendu sur le sol, presque entièrement desséché. Grande fut sa douleur; elle ne put s'empêcher d'exhaler des plaintes. Le Sauveur lui apparaissant sur l'heure : Pourquoi, ma fille, lui dit-il, ces gémissements et ces doléances? — Ne voyez-vous pas, Seigneur, répondit-elle, qu'une main cruelle a détruit et déraciné mon basilic? — Une main cruelle! dites-vous, répliqua le Sauveur; eh bien! c'est moi, c'est moi-même qui l'ai arraché. — Et pourquoi, Seigneur? ajouta la Sainte. — Pourquoi? reprit le Sauveur; parce que vous y étiez trop attachée. Ne l'appeliez-vous pas vos délices? Je veux être l'unique objet de votre amour; c'est à moi seul que vous devez votre cœur et vos affections. Je suis la fleur des champs et le lis des vallées : *Ego flos campi et lilium convallium.* (Cant. 11.)

On voit par là quelle grande pureté de cœur l'Epoux céleste exige de ses épouses. Il ne souffre pas qu'elles ouvrent leur cœur à la moindre affection trop sensible, même pour un objet innocent, comme une fleur. *Amor Dei impatiens consortis est,* dit saint Bernard. L'amour de Dieu ne souffre pas de partage.

Mais il est temps de faire voir jusqu'où les animaux les plus importuns étaient dociles et respectueux envers la Sainte. La cellule qu'elle avait construite, se trouvait dans un endroit fort humide, au voisinage d'une fontaine qui arrosait tout le jardin. Ce lieu était comme le rendez-vous d'une incroyable multitude de bourdons et de cousins qui, ne trouvant point un abri plus commode contre le froid de la nuit ou la chaleur du jour que la pauvre cellule de Rose, s'y abattaient par nuées. Or, ces insectes semblaient avoir changé d'instinct, dès que la Sainte s'y retirait, soit pour faire oraison,

soit pour prendre quelque repos. Pas un n'osait s'approcher d'elle, ni la molester. Il en était tout autrement des étrangers. Sa mère venait souvent l'y voir, et parfois elle était accompagnée d'autres dames. Aussitôt les moucherons se mettaient en mouvement et assaillaient les visiteuses en si grand nombre et avec tant de fureur, qu'il était impossible d'échapper à leurs dards ; en peu de moments, visages et mains, tout était couvert de piqûres très-sensibles. Tout le monde se demandait avec étonnement, comment Rose pouvait esquiver ou supporter un si intolérable tourment ; mais la surprise était plus grande encore, lorsqu'on venait à remarquer que le visage de la Sainte ne portait pas la moindre trace de piqûre. On voulut connaître son secret. Elle répondit avec un sourire modeste que lorsqu'elle était venue fixer sa demeure en cet endroit, elle avait fait un pacte avec les moucherons qu'on se respecterait mutuellement et qu'on vivrait en bons voisins. Chacune des deux parties, continua-t-elle, observe la convention, et de plus, nous nous accordons tous ensemble pour louer continuellement le Seigneur. Et en effet, chaque matin au point du jour, en ouvrant sa porte et sa fenêtre pour laisser sortir ses petits hôtes de la nuit, la Sainte les avertissait de célébrer d'abord avec elle les louanges divines. Alors les moucherons voltigeaient autour d'elle dans un si bel ordre et bourdonnaient avec un si doux murmure, qu'on les eût pris pour des êtres raisonnables et capables d'obéissance. Ils ne s'éloignaient jamais de la cellule pour aller à la recherche de leur nourriture, qu'après avoir reçu la bénédiction de la Sainte. Le soir tombant, ils rentraient au gîte et y recommen-

çaient leurs évolutions et leurs concerts, jusqu'à ce que Rose leur imposât silence ; et sur son ordre, le calme le plus profond s'établissait parmi eux.

L'empire qu'elle possédait sur ces animaux parut surtout en ce que, sur sa défense, ils n'osaient même pas molester les personnes étrangères. Un jour, la sœur Catherine de Sainte-Marie, religieuse du tiers-ordre de Saint-Dominique, qui était venue la visiter, fatiguée des importunités de ces insectes, en tua un qui l'avait mordue au visage. Rose, affligée de l'accident, la pria de ne plus en tuer aucun, et lui promit en retour qu'elle n'aurait plus rien à craindre de leur part. C'est ce qui arriva effectivement à la grande surprise de tous les assistants. La jeune Vierge prit un engagement tout semblable en faveur de sa mère, en faveur de Gonzalve, trésorier du roi à Lima, et de la dame Marie Ufategui, son épouse, qu'un sentiment de piété portait à visiter fréquemment la servante de Dieu, afin de profiter de ses entretiens spirituels. Dès lors, tous ces personnages furent à l'abri des morsures des cousins. Quant à ceux qui étaient guidés par la curiosité ou par désir de passer le temps, les moucherons les assaillaient sans pitié et leur couvraient la face et les mains de taches roussâtres, quoi qu'ils fissent pour s'en défendre.

Cette diversité de conduite fait ressortir d'autant mieux l'admirable pouvoir que l'innocente Vierge exerçait à son gré sur ces animaux naturellement si importuns. Telle est la prodigieuse vertu de l'innocence virginale. Que d'autres admirent les glorieux confesseurs du Christ domptant la férocité des lions, des ours et des panthères; pour moi, je ne trouve pas

moins merveilleuse la soumission et la docilité de ces insectes ; dans ce trait, je découvre une preuve tout aussi grande de la bienveillance du Seigneur pour ses Saints. Il n'est pas moins admirable dans les petites choses, dit saint Augustin, que dans les grandes. *Idem in minimis, qui et in maximis.*

Tiré du P. H. Eugel. S. J. et de la *Vie de la Sainte,* décrite par le P. J Dominique Léon, de l'ordre des Prédicateurs.

---

## VIIIe MERVEILLE.

### FAVEURS SINGULIÈRES ACCORDÉES A L'OBÉISSANCE.

*Erit velut fillus altissimi obediens.*
Le Très-Haut traitera en enfant l'homme qui aime l'obéissance. ECCL. 4. 11.

On voit briller les perles de toutes les vertus sur la couronne qui orne le front de sainte Catherine de Bologne ; mais parmi toutes ces perles, le diamant de la sainte obéissance resplendit d'un éclat incomparable. Dès son entrée au monastère, elle s'offrit entièrement à l'Epoux céleste entre les mains de sa supérieure. Celle-ci, pour éprouver la jeune novice, eut soin de lui commander des choses très-pénibles. C'est ainsi qu'elle lui enjoignit un jour de quitter la tunique religieuse, et d'aller, couverte de méchants haillons jusqu'à la maison de sa mère, en traversant la ville de Ferrare, pour rentrer ensuite au monastère. Catherine n'eut pas

plutôt entendu l'ordre qu'elle se mit en devoir d'ôter sa tunique ; satisfaite de son obéissance, la supérieure la retint. Un soir, elle était assise près du foyer. On lui enjoignit de sauter au milieu des charbons ardents ; elle se lève à l'instant pour exécuter cet ordre ; on la retint de nouveau. Il lui arriva néanmoins un jour d'éprouver une certaine répugnance pour obéir. Elle se trouvait à l'ouvroir parmi ses consœurs, la main appliquée au travail et l'esprit absorbé en Dieu. Tout à coup, elle se dresse de son siége, se met à genoux et fait une profonde révérence. Surprises de la nouveauté, ses sœurs lui demandent ce qu'il y avait, s'imaginant sans doute que la servante de Dieu était favorisée d'une apparition céleste. Elle refusa de répondre, jusqu'à ce la mère abbesse étant survenue, lui demanda ce qu'elle avait vu. Alors elle répondit sans détour et sans délai, mais avec la rougeur sur le front que la Mère de Dieu lui était apparue. Non contentes de cela, les religieuses l'interrogèrent avec curiosité pour savoir ce qui lui avait été dit. Catherine repartit : La révérende mère m'a seulement obligé à dire ce que j'avais vu, et non pas ce que j'avais entendu.

La supérieure l'avait chargée du soin du four, emploi qui lui était d'autant plus cher qu'il était plus humble. Elle s'en acquittait volontiers, malgré qu'il lui donnât beaucoup à souffrir, vu la délicatesse de sa complexion. La chaleur lui faisait mal à la tête et l'éclat du feu nuisait sensiblement à sa vue. Craignant donc d'en devenir aveugle, elle en eut du scrupule, et se crut obligée en conscience d'en donner avis à la supérieure. Celle-ci, dans la vue d'éprouver la vertu de Catherine, lui répondit qu'elle ne craignît point tant pour sa santé,

et qu'elle continuât son office, en s'abandonnant entre les mains de la divine Providence. L'humble vierge répondit à l'instant : J'ai rempli ce que me dictait la conscience ; maintenant je suis prête à mourir s'il le faut, pour obéir. *Feci quod mihi conscientia dictabat esse faciendum; prompta de cetero etiam mori, si obedientia jusserit.* Elle retourne pleine de joie à son office. Pour récompenser sa vertu, Dieu se plut à la glorifier par un insigne miracle.

Le père Albert de Sarzane, provincial de l'ordre de Saint-François, devait aller prêcher au monastère. Afin de pouvoir assister au sermon, selon l'ordre donné à toute la communauté, Catherine mit le pain au four de fort bon matin, pour que la cuisson fût faite à temps. Mais le prédicateur vint plus tôt qu'on ne l'attendait, et il arriva au moment où le pain commençait à cuire. On sonne pour le sermon ; la servante de Dieu se hâte d'y courir, mais auparavant, faisant un signe de croix sur l'entrée du four, elle dit : Que le bon Dieu daigne bénir et faire réussir ces pains. Elle alla ensuite entendre la prédication, sans plus penser à ses pains.

Le prédicateur parla pendant cinq heures. Au bout de ce temps, elle retourne au four, et trouve des pains superbes, d'une couleur vermeille, sans ombre de brûlure, en un mot cuits en perfection, tandis qu'ils auraient dû n'être plus que des braises. Le bruit de cette merveille s'étant répandu dans toute la ville de Ferrare, plusieurs habitants coururent demander par grâce un fragment de ces pains, qu'ils conservèrent comme des reliques. Mais les religieuses étant allées voir le four, elles sentirent s'en exhaler un parfum très-suave, qui

continua de se répandre pendant bien des années au jour anniversaire du prodige.

Catherine qui aimait tant l'obéissance, savait en parler aux autres d'une manière sublime. Devenue maîtresse des novices, elle les exhortait à mettre cette vertu au premier rang de leurs affections. La vie religieuse, disait-elle, c'est l'échelle du ciel, échelle composée d'autant de degrés qu'il y a de vertus. Mais l'obéissance les franchit tous d'un seul pas, comme le marque saint Jérôme qui dit que l'obéissance renferme toutes les vertus, et que, du premier pas, elle avoisine une âme tout près de Jésus-Christ. *Obedientia summa virtutum est; nam simplici gressu hominem ducit ad Christum*. En un mot, elle en parlait d'une manière si persuasive que toutes ses filles semblaient avoir des ailes, quand il s'agissait d'obéir. Aussi, quoi qu'elles eussent à faire de difficile ou d'aisé, elles désiraient toujours avoir l'ordre de la supérieure. Racontons un seul trait à ce sujet.

Catherine étant passée en qualité d'abbesse, du monastère de Ferrare à celui de Bologne, avait emmené avec elle une sœur très-distinguée par sa régularité, et qui se nommait Samaritaine. Cette sœur, au grand chagrin de la communauté, tomba gravement malade. En effet, elle était un modèle vivant de vertu, et on disait d'elle qu'elle dépendait des ordres de sa supérieure de la même manière que les rayons dépendent du soleil. La maladie fut longue, pénible et accompagnée de douleurs continuelles. Jour et nuit, Catherine était au chevet de son lit pour l'encourager à la patience et la fortifier contre les tentations du malin esprit. La malade appelait la mort de tous ses vœux pour mettre

un terme à cette pénible agonie, mais la mort était sourde à ses prières. Enfin elle fut saisie d'une faiblesse mortelle. Lorsqu'elle en fut revenue, elle ouvrit paisiblement les yeux vers la mère abbesse qui l'assistait et s'efforça de mouvoir ses lèvres pâles, comme si elle eût voulu dire quelque chose, l'abbesse lui fit signe qu'elle comprenait qu'elle souhaitait mourir : Ne vous efforcez pas de parler, lui dit-elle. Je comprends le désir de votre cœur ; eh bien, je vous commande en vertu de la sainte obéissance, de vous envoler à l'instant au paradis dans la société de votre bon ange gardien. *Ego tibi in virtute sanctæ obedientiæ impero : ut angelo tuo sancto comite, ex templo ad paradisi gaudia proficiscaris;* à peine eut-elle entendu l'ordre que, tournant les yeux vers ses consœurs comme pour leur dire adieu, elle rendit doucement son âme à son Créateur. Ainsi cette sainte âme qui avait toujours vécu sous la conduite de l'obéissance, ne put mourir que par l'ordre de l'obéissance.

Mais retournons à Catherine. Après avoir pratiqué toute sa vie une obéissance parfaite, elle voulut encore en donner une preuve merveilleuse après sa mort. Ce n'est pas ici le lieu de rapporter de quelle façon édifiante et sainte elle termina sa précieuse carrière. Je me borne à faire remarquer que son corps qui avait été pendant la vie un sanctuaire d'innocence, demeura entier et sans corruption après sa mort ; il conserva même ses couleurs vermeilles et exhalait un parfum très-suave. C'est ce qui attira au monastère un grand concours de monde, non-seulement de la ville de Bologne, mais de toute l'Italie. Tous voulaient voir et revoir ce prodige perpétuel d'où émanaient tant de grâces. Ce concours fut tel qu'il finit même par in-

commoder les religieuses, en les obligeant fort souvent à transporter leur précieux dépôt près de la grille de l'église. C'est ce qui leur donna l'idée de faire construire un trône, ou un siége de bois précieux, porté sur quatre roulettes. Ce trône étant mobile, on le fait glisser aisément jusqu'auprès d'une fenêtre, et on expose ainsi le saint corps à la vénération du public.

Quand ce travail eut été achevé, on désigna quatre religieuses pour porter le sacré dépôt en procession ; les autres devaient suivre avec des flambeaux. Tout le monde pensait que le corps ayant été amaigri par la maladie et restant toujours flexible, on pourrait aisément l'asseoir sur le siége qui lui était destiné. Mais l'attente générale fut trompée. Le corps devint tout d'un coup si dur et si inflexible qu'il fut impossible de le poser sur son trône. Les sœurs en furent très-affligées, d'abord à cause de l'inutilité des grandes dépenses qui avaient été faites, et puis, parce qu'elles ne pouvaient exposer convenablement et avec honneur les reliques de leur sainte mère. Cependant l'abbesse, nommée Illuminée Bembi, qui avait été une des plus ferventes compagnes de Catherine, se mettant à genoux devant elle, lui tint ce discours : Catherine, ma mère et ma sœur, en vertu de l'office que je remplis, bien qu'indigne, et au nom de la sainte obéissance dont vous nous avez laissé tant de beaux exemples, à nous vos filles et vos disciples, je vous ordonne de vous prêter à ce qu'on vous asseoie sur ce siége pour la gloire de Dieu et pour notre commune consolation. Elle n'avait pas achevé que le corps de Catherine se mit de lui-même en mouvement comme s'il avait été en vie, et qu'il s'assit sur le trône qui lui était pré-

paré, mais avec tant de grâce et d'aisance, qu'on l'y voit encore droit, plein de majesté, et immobile, sans aucun soutien, tel qu'une reine assise sur son trône.

A ce merveilleux spectacle, je vous laisse à juger quelle fut l'admiration et la joie de tout le monastère. Les religieuses ne se lassaient pas de contempler ce corps virginal qui respirait je ne sais quoi de céleste, de grave et d'attrayant qui touchait jusqu'au cœur tous ceux qui le contemplaient.

La renommée ayant publié ce prodige, de tous les points de l'Europe, on vint en pèlerinage pour révérer ce corps sacré, assis comme sur un trône de gloire. Je nommerai seulement deux grandes princesses qui vinrent lui offrir leurs hommages et leurs présents. Ce furent Isabelle, épouse de Ferdinand, roi de Naples, et Hippolyte, fille de François Sforce, duc de Milan, qui se rendirent exprès à Bologne, s'agenouillèrent devant le corps de la Sainte, lui baisèrent humblement les pieds et ayant ôté leurs diadèmes, les placèrent sur la tête de Catherine pour être un monument éternel de leur piété. Ces diadèmes, dirent-elles, conviennent bien plus à celle qui est l'épouse immortelle du Roi du ciel qu'à nous dont la puissance ici-bas ne doit durer qu'un jour.

O sainte obéissance! ô vertu sublime! vous êtes pour ainsi dire l'arbitre de la vie et de la mort. Vous avez le pouvoir de procurer une mort sainte à l'âme détachée de la vie, et de rendre une vie nouvelle à celle qui a déjà subi la mort, puisque vous savez conserver sans corruption son corps inanimé. On peut dire, en un sens, de sainte Catherine, ce que l'Apôtre a dit

de Jésus-Christ. *Factus obediens usque ad mortem. Propter quod et Deus exaltavit illum, ut in nomine Jesu omne genuflectatur.* (Ad. Phil. 2. 8.) Elle a été obéissante jusqu'à la mort; c'est pourquoi Dieu l'a tellement glorifiée que tout le monde vient fléchir le genou devant son corps miraculeux. Ce corps continue de rester dans la même situation. Il a les mains étendues; ses doigts sont ornés d'anneaux très-précieux; de la main droite, il tient un crucifix d'argent, et de la gauche, le livre des sept armes spirituelles.

P. Godefroid Henschenius, S. J. Tiré de Jacques Grassetto, S. J. 9 mars. *Vie de Ste Catherine de Bologne.*

---

## IXe MERVEILLE.

### L'HUMILITÉ RÉCOMPENSÉE PAR LA SAGESSE ET LA GLOIRE.

*Sapientia humiliati exaltavit caput illius, et in medio magnorum considere illum fecit.*

La sagesse de l'humble fera sa gloire; elle lui vaudra un siége parmi les chefs de son peuple. ECCL. 21. 1.

J'ignore si les annales de l'Eglise font mention d'un homme qui ait été à la fois plus humble et plus honoré que le séraphique Docteur saint Bonaventure. Nous n'avons pas à nous appesantir sur son humilité; tout le monde sait qu'il fit ses délices de demander l'aumône, de balayer le cloître, de servir à la cuisine, de laver la

vaisselle, de couper le bois, et surtout de s'employer au service des malades les plus rebutants. Il mettait toute son étude à cacher sous le boisseau l'éclat de sa science; il observait en perfection cette maxime de la véritable humilité : Aimez à être inconnu et à être méprisé. *Ama nesciri et pro nihilo reputari.* Mais plus il se cachait, plus Dieu le découvrait et le mettait en réputation de sagesse auprès des plus grands personnages. Qu'il nous suffise de dire que le collége des cardinaux étant assemblé pour élire un pape, et les sentiments ne s'accordant pas sur le choix à faire, ils convinrent unanimement de s'en rapporter au suffrage de saint Bonaventure, qui n'était encore que simple religieux, protestant que celui qu'il désignerait serait à leurs yeux le pape légitime, lors même qu'il se désignerait en personne. On ne peut donner une plus haute marque d'estime que celle-là. Bonaventure, sans nul égard pour les cardinaux présents, nomma Théobalde Visconti, archidiacre de Liége, grand serviteur de Dieu, qui était alors dans la Terre-Sainte, pour le service de l'Eglise. Sur sa proposition, Théobalde fut élevé incontinent au suprême pontificat, sous le nom de Grégoire X.

Le nouveau pontife voulant produire au monde les grands talents dont le Seigneur avait comblé Bonaventure, prit la résolution de le faire cardinal. L'humble religieux n'en fut pas plus tôt informé qu'il prit la fuite et courut se cacher en France. Mais sur l'ordre du pape, il dut rebrousser chemin, et arrivé en Toscane, il alla s'enfermer dans un pauvre couvent de son ordre, nommé Mugello. Les envoyés du pape ne tardèrent pas à venir l'y joindre, pour lui remettre le chapeau de cardinal. Dans ce moment-là même, le saint homme

s'occupait à la cuisine à laver la vaisselle, comme eût pu faire le dernier des frères servants. Le portier courut avec empressement lui porter la nouvelle, croyant lui faire chose bien agréable ; mais le serviteur de Dieu, sans s'émouvoir, lui répondit qu'avant de recevoir les ambassadeurs, il devait terminer l'ouvrage qu'il avait entre les mains. Dites-leur, ajouta-t-il, qu'en attendant, ils peuvent suspendre le chapeau cardinalice à la branche du cornouiller qui se trouve près de la porte. Ces paroles sont celles de l'historien. *Oblatum galerum ad proximæ arboris, corni dictæ, ramusculum appendi jussit, exaltatæ a Deo et ejus vicario humilitatis trophæum clarissimum.* Lorsqu'il eut achevé son humble besogne, se tournant vers ses frères, il leur dit ces paroles mémorables : Voilà que nous avons fait l'office de frère mineur; il s'agit maintenant d'affaires plus importantes; mais, croyez-le bien, mes frères, le premier est plus sûr pour le salut, les autres sont bien plus graves et plus difficiles. *Postquam fratris minoris explevimus munera, experiamur alia graviora. Salutaria hæc, mihi credite, fratres : illa vero magnarum dignitatum ponderosa et periculosa.* Après cela, il alla au devant des envoyés, et reçut le chapeau avec une exquise urbanité. L'arbre auquel il avait été suspendu devint un objet de vénération, et on le montrait comme une curiosité aux étrangers.

Bonaventure étant arrivé à Rome, fut envoyé par le Souverain Pontife au célèbre concile de Lyon. Il y donna les plus beaux exemples d'humilité, en même temps que les preuves les plus éclatantes de sagesse et de science. Mais Dieu se plut à l'appeler à lui au milieu de cette sainte entreprise, en lui accordant une mort digne

d'envie. Et ici encore, comme pour exalter l'humilité la Providence voulut que son serviteur eût des funérailles d'une splendeur jusque-là inouïe. En effet elles furent honorées de la présence du souverain pontife Grégoire X, d'un bon nombre de cardinaux, des patriarches de Constantinople et d'Antioche et de cinq cent trois archevêques et évêques, sans compter une multitude d'autres prélats. Deux monarques y assistèrent, savoir Baudouin II, roi de Jérusalem, et Jacques, roi d'Aragon, avec les ambassadeurs de Michel Paléologue, empereur d'Orient et du grand seigneur des Tartares. Plusieurs autres princes de l'Europe y étaient aussi présents. On chanta la messe des morts, après laquelle l'oraison funèbre fut prononcée par le célèbre Pierre de Tarentase, cardinal, et dans la suite pape sous le nom d'Innocent V, qui prit pour texte de l'éloge du défunt ces paroles du roi David : Je pleure sur toi, Jonathas mon frère, qui étais si aimable et si beau. *Doleo super te, frater mi Jonatha, amabilis et decorus nimis.* (2. Reg. 1.) Mais le plus bel éloge du défunt, ce furent les larmes et les gémissements de toute cette sainte assistance qui s'écriait les larmes aux yeux que la colonne de l'Eglise était tombée. *Corruit columna christianitatis.* Le pape lui-même alla jusqu'à dire publiquement que la mort de ce saint homme était une perte irréparable pour l'Eglise. *Ecclesiam in Bonaventuræ obitu inæstimabile damnum passam esse.*

Il faut l'avouer, jamais empereur, au retour d'une expédition glorieuse, ne reçut les honneurs d'un semblable triomphe. Jamais il n'y eut un pontife romain qui obtint des funérailles plus splendides. Enfin, on peut dire en toute vérité du docteur Séraphique que la

terre a été illuminée de l'éclat de sa science et que son tombeau a été environné de gloire. *Repleta est terra scientia ejus, et erit sepulchrum ejus gloriosum.* (Is. 11. 10.)

Pierre Ribadeneira, S. J. et Louis Donius, etc., 14 juillet. *Fleurs du Cardinalat.*

---

## Xe MERVEILLE.

### AVEC QUELLE SOLLICITUDE LE DIVIN PASTEUR CHERCHE LES BREBIS ÉGARÉES.

*Vadit ad ovem, quæ perierat, donec inveniant eam.* LUCÆ. 15. 4.

Il va vers la brebis perdue et jusqu'à ce qu'il la retrouve.

Il n'est peut-être point de titre dont le Sauveur du monde se soit autant glorifié que du titre de bon Pasteur. Je suis, dit-il, le bon Pasteur. *Ego sum Pastor bonus.* C'est en ces termes qu'il nous témoigne avec quelle tendre charité il va à la recherche de ses brebis, et se donne tout entier pour leur salut. Le bon Pasteur sacrifie sa vie, ajoute-t-il, pour ses brebis. *Bonus Pastor animam suam dat pro ovibus suis.*

Le fait suivant est une nouvelle preuve, entre une infinité d'autres, en faveur de cette vérité. Le roi don Sanche se plaisait à le raconter à son fils pour lui inspirer l'amour de la pureté et imprimer dans son âme la crainte du Seigneur.

Une jeune personne noble et riche, et non moins

distinguée par sa beauté, avait eu le bonheur d'être éclairée à la fleur de l'âge sur le néant et la vanité des biens de la terre. Ayant donc pris conseil, elle résolut de dire adieu au monde et de se consacrer à l'époux céleste.

Elle choisit dans ce dessein un monastère où fleurissait la règle de Saint-Benoît et que les rois d'Angleterre avaient richement doté. Entrée au noviciat, elle commença par y mener une vie sainte, pleine de ferveur, agréable, par conséquent, à Dieu et de grande édification pour ses sœurs. Aussi, le démon, jaloux d'un si beau début, mit-il en œuvre toutes ses ruses, afin de la faire sortir d'une voie si parfaite.

Il conduisit dans ce monastère un jeune gentilhomme d'un extérieur extrêmement attrayant, au moment précis où la jeune religieuse se trouvait à la grille du parloir. A peine eut-il arrêté les yeux sur elle qu'il résolut de l'épouser.

Dès ce moment, il ne rêva plus, le jour et la nuit, qu'aux moyens de pouvoir converser avec elle. Après avoir ruminé longtemps, l'idée lui vint de se faire passer pour le cousin de la religieuse, afin d'obtenir un accès plus facile au parloir.

Hélas! les cœurs vicieux sont capables de tout.

Pauvres âmes, qu'un perfide tentateur veut entraîner au mal, n'oubliez jamais la prudence et la vigilance chrétiennes. Veillez et priez sans cesse, afin que vous puissiez toujours résister efficacement aux efforts du démon.

Introduit sous ce titre mensonger, aussitôt après les compliments d'usage, il s'étudia à s'insinuer dans les bonnes grâces de sa prétendue parente, en se gardant

bien toutefois de lui découvrir le fond de sa pensée. Des discours, on en vint aux lettres et aux présents, jusqu'à ce qu'enfin, cédant aux suggestions de l'esprit malin, elle oublia ses sacrés engagements, et convint de sortir de son cloître un soir après Complies. Elle devait passer ensuite par l'église, et de là dans une cour, qui donnait sur la voie publique. Le jeune homme devait l'attendre dans cette cour et l'aider à franchir l'enceinte du monastère.

Tout étant ainsi réglé, et la nuit étant venue, pendant que ses consœurs se livraient au repos, elle entre dans l'église par une porte dérobée, au-dessus de laquelle était l'image de Jésus crucifié, ayant à ses pieds Notre-Dame des Douleurs.

Or, pendant qu'elle se dirigeait précipitamment vers la cour, une voix sortit de l'image de la Vierge qui lui dit ces mots : Malheureuse, où vas-tu? Pourquoi abandonner mon Fils et te jeter entre les bras du démon? *Quo properas, infelix? Cur præ dæmonio Filium meum abdicas?* Cette voix lui causa un grand effroi.

Toutefois, sans faire cas d'un si grave avertissement, elle poursuit hardiment sa marche vers la cour, tant était profond l'aveuglement de son cœur. Alors l'image de Jésus crucifié détache miraculeusement ses mains et ses pieds, et, descendant de la croix, se met en toute hâte à poursuivre la brebis fugitive qui courait se jeter dans la gueule du loup. Mais comme l'obstinée ne suspendait pas encore sa fuite, le Sauveur en vint jusqu'à lui lancer le clou qui perçait sa main droite. Le clou alla se fixer à la joue de la jeune fille et y fit une blessure profonde.[1]

Rebelle aux invitations de l'amour, elle fut bien contrainte de s'arrêter par la violence de la douleur. En effet, pour le coup, elle tombe évanouie sur le sol qu'elle arrose avec abondance de son sang, au milieu de souffrances aiguës.

Cependant l'image du Christ, ayant accompli son œuvre, retourna à son état primitif, sauf cependant que le bras droit resta suspendu, et la main dégagée du clou lancé contre la fugitive. Depuis, elle est toujours demeurée dans cette situation, comme pour perpétuer le souvenir du prodige.

Le lendemain, dès l'aube du jour, le signal des matines ayant été donné, les religieuses descendent au chœur. Elles entendent l'église retentir d'affreux gémissements et de cris de douleur. Saisies d'étonnement, et ne pouvant se rendre compte de ces lamentations, elles se rassemblent, se consultent et s'enhardissent à pénétrer dans l'intérieur de l'église. A peine ont-elles fait quelques pas qu'une voix lugubre les appelle : Venez, mes chers sœurs, au secours, au secours d'une malheureuse! Relevez-moi; j'ai été blessée gravement par le crucifix, en punition de l'horrible trahison que j'ai commise contre Jésus et contre sa très-sainte Mère. Les religieuses s'empressent; elles voient leur consœur nageant dans son sang et se débattant dans des douleurs atroces. Elles la relèvent, lui tirent aussi doucement que possible le clou enfoncé dans la joue, enveloppent la blessure. Cependant la victime, plus affligée désormais de sa faute que du châtiment qui en avait été la suite, est transportée devant le maître-autel. Là, l'abbesse entonne le psaume *Miserere*, auquel tout le chœur

répond, afin d'implorer la divine miséricorde en faveur de la coupable.

Que les vierges consacrées au Seigneur apprennent par cet exemple, combien il est dangereux de donner accès dans leur monastère à des personnes capables de leur inspirer un amour autre que celui du divin Epoux. Qu'elles comprennent par là combien le Seigneur est jaloux de posséder seul les affections de ses épouses.

P. Henri Engelgrave, S. J. Tiré de Michel Sanchez de Ortéga, 3 février. Fête des trois martyrs du Japon.

---

## XI^e MERVEILLE.

### BREUVRAGE ET ALIMENT MERVEILLEUX QUI CONVERTISSENT LES AMES.

*Cibavit illum pane vitæ et intellectus, et aqua sapientiæ salutaris potavit illum.*

Il l'a nourri d'un pain de vie et d'intelligence, et il l'a abreuvé des eaux salutaires de la sagesse. ECCLI. 15. 3.

Un mandarin ou prince chinois se vantait de posséder une liqueur capable de préserver de la mort et de rendre immortel. Pour le désabuser, un philosophe avala sous ses yeux toute la fiole. Le prince en colère courut sur lui, l'épée à la main, pour le tuer. Le sage, en se défendant, lui dit : Si votre breuvage est aussi puissant que vous le croyez, vous essaierez vainement

de me donner la mort ; et s'il n'a pas la vertu que vous prétendez, quel mal y a-t-il à vous détromper ?

Ce qui fut un trait de folie chez ce mandarin, devint dans saint Bernard un trait de sagesse ; il composa un breuvage qui délivrait les âmes de la véritable mort et leur donnait la véritable vie. Un jour, une troupe de jeunes seigneurs frivoles et licencieux se rendit à Clairvaux pour voir un saint dont la renommée publiait tant de merveilles. C'était au temps du carnaval, époque destinée aux festins et aux réunions. Ces jeunes gens, suivant l'usage et leur penchant, cherchèrent donc au voisinage de l'église un local propre à donner un tournoi. La chose déplut à Bernard ; il les pria avec d'affectueuses instances de renoncer à ces jeux dangereux, du moins pendant ce temps, et de lui accorder ces quelques jours de carnaval. Cette jeunesse effrénée ferma l'oreille à la demande du Saint et persista dans son projet insensé. Alors le Saint ajouta : j'ai confiance que le Seigneur m'accordera ce que vous me refusez. Ensuite, il leur fit porter de la cervoise qu'il commença par bénir, et engagea ces messieurs à goûter de ce breuvage de salut, comme il le nomma. Tous en burent joyeusement, excepté un petit nombre qui, soupçonnant dans cette potion, une vertu ou un charme propre à les détourner des plaisirs du carnaval, refusèrent l'invitation de l'abbé. Leur soupçon n'était pas sans fondement. A peine les premiers eurent-ils fait quelques pas hors du monastère, que leurs cœurs étant changés, ils se mirent à s'entretenir de l'instabilité des choses humaines, de la vanité des honneurs, de la fragilité des plaisirs, des misères de cette vie, et des récompenses ainsi que des peines de l'autre. Peu à peu, ils

se sentirent tellement pressés d'échanger l'esclavage du monde pour le service de Dieu, que soudain et de concert, ils résolurent de retourner au monastère et de demander humblement leur admission. Là, à force de patience, de constance et de générosité, ils s'affermirent dans le bien et persévérèrent glorieusement jusqu'à la mort.

Une semblable conversion a de quoi surprendre; celle qui va suivre ne mérite pas moins d'admiration. Sur l'ordre du pape Eugène IV, le saint abbé était allé à Cologne pour prêcher la croisade et engager l'empereur Conrad à marcher à la conquête de la Terre-Sainte. Témoin des prodiges opérés par le Saint, le monarque voulut recevoir la croix de sa main, et à son exemple, une foule de seigneurs, et un peuple innombrable. Bernard prêcha en plein air sur la vanité des plaisirs et des honneurs du monde, et son éloquence toute céleste lui gagna un bon nombre de sujets distingués; il les reconduisit avec lui à Clairvaux, et ils y embrassèrent la vie religieuse. Parmi eux, il y avait un certain Alexandre, personnage aussi réputé pour sa science que pour ses grandes qualités. Encore à la fleur de l'âge et possesseur d'une belle et riante fortune, le docteur n'aspirait qu'aux grandeurs de la terre, sans penser aux biens célestes. Afin de gagner à Dieu une âme si noble, le Saint eut recours à toutes les industries que put lui inspirer sa charité ingénieuse. Un jour qu'il l'entretenait en particulier, il débuta par discourir sur les dangers du siècle et en vint à traiter du bonheur de la vie religieuse. Alexandre était trop clairvoyant pour ne pas comprendre où tendait le discours : A quoi pense votre paternité, dit-il au Saint,

de m'attirer ainsi dans ses filets et de vouloir m'emprisonner à Clairvaux? Dieu me garde d'en avoir jamais la pensée. Je me trouve trop heureux dans ma patrie pour songer à m'ensevelir dans un cloître. — La nuit suivante, pendant qu'il dormait profondément, il eut une vision admirable. Il lui sembla que le saint abbé venait le visiter au lit, accablé d'une fièvre violente, qu'il le levait et le guérissait, et qu'ensuite, il lui jetait sur les épaules une tunique de moine. Il la repoussait des deux mains et d'un air fâché. Mais le saint abbé revenant à la charge, la lui imposait de nouveau. Alexandre de son côté continuait de la rejeter tout courroucé. Enfin la troisième fois, le Saint l'emportait et malgré ses résistances, il réussissait à lui endosser la tunique, à passer les manches, à nouer le cordon d'une manière solide. Après quoi, il lui présentait sa crosse abbatiale, comme pour l'établir lui-même abbé. Cela fait, le Saint disparut sans dire une parole.

A son réveil, Alexandre rit beaucoup de ce songe; il n'en tint aucun compte et persista dans son éloignement pour la vocation religieuse. Mais il ne put tenir un jour entier contre cette image, et il fut contraint de se rendre, au moment où il y pensait le moins. Saint Bernard s'étant mis à table avec quelques-uns de ses moines, on lui adressa un poisson très-délicat de la part de l'archevêque de Cologne ou de l'empereur Conrad. Il le reçut avec action de grâces; mais considérant qu'il ne convenait pas à des hommes qui avaient fait profession de pauvreté, il lève les yeux au ciel, les abaisse sur le poisson, reste quelque temps pensif, et après une courte prière, il le bénit au nom du Père,

du Fils et du Saint-Esprit, espérant de le convertir en un aliment plus spirituel que matériel. Ensuite, il appelle un frère et lui dit d'aller le présenter à Alexandre qui était sur le point de se mettre à table. Celui-ci reçut de meilleure grâce le présent de Bernard qu'il n'avait reçu ses conseils. Il entame et goûte le poisson ; ô merveille de la grâce ! il se sent intérieurement tout remué, ravi en esprit et inondé de sentiments de dévotion. Attendri et pénétré de componction, il pleure, sans pouvoir s'expliquer le motif d'un changement si subit. Son songe de la nuit précédente lui revient alors à la pensée. Il voit clairement que Dieu l'appelle. L'inspiration le presse irrésistiblement. Sans attendre la fin du repas, il court trouver le saint abbé, et se remet entre ses mains, afin qu'il dispose de lui selon la volonté divine. Abandonnant dès lors ses vains projets et les fallacieuses espérances du siècle, il se rend avec lui à Clairvaux. Là, il se dépouille de ses riches vêtements, reçoit l'habit religieux de la main du Saint, selon la vision qu'il avait eue; et dans la suite, il y obtint le bâton pastoral, de sorte que tout se vérifia de point en point. En effet, ses éminentes vertus lui valurent d'être élu et créé abbé général de tout l'ordre de Citeaux.

Voilà certes des conversions prodigieuses. Nous pouvons y admirer les stratagèmes de l'aimable Providence. Elle ne tire point parti des jeûnes seulement, mais encore des aliments pour nourrir et fortifier les âmes. Elle est ce bon Pasteur qui attire au bercail la brebis égarée, non à coups de houlette, mais en flattant ses goûts, pensée qui répond à celle de saint Augustin : *Ramum viridem ostendis ovi et trahis illam ; sic trahitur*

*anima voluptate.* Vous montrez un rameau vert à la brebis et elle vous suit; c'est ainsi que l'âme est entraînée par l'attrait de la grâce. (*Tract. 26 in Joann.*)

1 Laurent. Surius, 20 août. *Vie de S. Bernard, abbé.* — 2. Henri Gran. *Germ. Mag. Spec. dist. 3. ex. 245.*

---

## XIIᵉ MERVEILLE.

### MAGNANIMITÉ DE DEUX SAINTS ÉVÊQUES VIS-A-VIS D'UN PUISSANT POTENTAT.

*Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum et non confundebar.* Ps. 118. 46.

J'ai proclamé vos ordonnances en face des rois, et je n'en ai pas rougi.

L'empereur Othon Iᵉʳ est surnommé le Grand, à cause des importantes victoires qu'il remporta sur les rois de Germanie, de France et d'Italie. Il joignait à la bravoure une piété très-édifiante qu'il témoigna, en particulier, en allant se jeter humblement aux pieds du pape Jean XII, à Rome. Il avait coutume de faire porter la lance du Sauveur à la tête de ses armées. Il fit le voyage de Rome à Puglia, à pieds nus, pour vénérer le temple de l'archange saint Michel. Toutefois il eut en diverses circonstances le malheur de ternir cette grande piété par des fautes inexcusables.

Ayant fondé un évêché à Magdebourg, il prétendit le doter et l'enrichir, en soustrayant de sa propre autorité

à celui d'Alberstad un domaine qui en dépendait. Mais Bernard, évêque d'Alberstad, s'opposa avec beaucoup de vigueur au projet impérial, et en vint même jusqu'à menacer le monarque de l'excommunication, s'il passait outre. Othon, courroucé de ce que le prélat s'arrogeait des droits sur ce fief qu'il prétendait relever de sa couronne, donna ordre à ses soldats de le saisir, de le mener à Quedelengor, et de l'y tenir prisonnier jusqu'à ce qu'il eût cédé. Mais la prison ne fut pas capable d'ébranler la constance d'un Pontife à qui les droits de son Eglise étaient plus chers que sa liberté.

Sa captivité se prolongea. En vain attendait-il de jour en jour que l'empereur, revenu de son emportement, s'apaisât et donnât ordre de le rendre à son diocèse. Le monarque ne paraissant pas disposé au repentir, l'évêque imagina un moyen étrange pour l'y obliger. On entrait dans la Semaine-Sainte. Le prélat désirait vivement de pouvoir présider aux fonctions du Jeudi-Saint dans sa cathédrale. Il envoya l'ordre à son maître des cérémonies de lui faire apporter à la prison tous ses ornements pontificaux, comme pour célébrer les divins offices. Les ayant reçus, il fit prier Othon qui résidait en ce moment au voisinage, de vouloir bien se rendre jusqu'à sa prison, puisqu'il ne lui était permis d'aller trouver sa majesté. Cependant il se pare de ses ornements. L'empereur supposant qu'il était enfin dompté et qu'il allait céder à ses exigences, consent à aller le voir et se fait accompagner d'un brillant cortége. Arrivé devant les barreaux de la prison, il n'est pas peu étonné de trouver Bernard en habits ponticaux, la crosse à la main et la mitre en tête. Mais il

le fut bien davantage, quand il l'entendit s'exprimer ainsi avec une assurance pleine de dignité : Sire, vous avez forfait à la justice, en mettant la main sur un prêtre, pontife du Très-Haut ; car je suis son ministre, quoique indigne. En conséquence, je prononce contre vous la sentence que vous méritez : En vertu de mon pouvoir épiscopal, je vous excommunie et vous retranche de la communion des fidèles et de la participation aux sacrements. — A un coup si imprévu, Othon feignit d'abord de sourire, et se tournant vers ses courtisans : Ce bon évêque, dit-il, a perdu le sens ; la prison lui a tourné l'esprit. — Mais de retour au palais, il réfléchit sur la formidable censure dont il venait d'être frappé ; le trouble et l'effroi s'emparèrent de lui, il pâlit, et, rentrant en lui-même, il fit relâcher le prélat et renonça à ses injustes prétentions. Quelle que fût sa puissance, elle ne put tenir contre la généreuse menace d'un prêtre de Jésus-Christ, captif par ses ordres.

On trouvera plus digne encore d'admiration le trait suivant de la vie de Guillaume, archevêque de Mayence et fils de ce même empereur Othon. Celui-ci avait épousé en secondes noces la reine Adelaïde, veuve de Lothaire, roi d'Italie, malgré l'affinité spirituelle qui existait entre eux. Cette alliance avait donc eu lieu au mépris des saints Canons. Le zélé prélat ne se laissa trahir, ni par son affection filiale pour son père, ni par son respect pour la majesté du souverain ; mais il l'avertit d'abord avec l'amour d'un fils, puis avec l'autorité d'un pasteur. Le monarque, aveuglé par la passion, ne voulut ni demander la dispense au pape, ni accéder aux remontrances de l'évêque, et il persis-

tait dans sa coupable union. Alors son fils, n'écoutant que le zèle de la maison de Dieu, le menaça des censures ecclésiastiques. Le père se crut outragé, et se laissant emporter par l'indignation, ordonna de renfermer Guillaume dans une étroite prison où il le retint pendant une année entière. Cette violence n'ôta rien au prélat de sa liberté d'esprit, ni de sa constance à répéter à l'empereur ses protestations ; il ne cessa de lui dire comme Jean-Baptiste à Hérode : *non licet tibi*, ce mariage est un scandale.

Enfin, à l'ouverture du Carême, la colère du prince s'étant un peu calmée, il fit ouvrir les portes de la prison pour que l'archevêque pût aller remplir ses fonctions. Mais celui-ci, voulant montrer que la prison lui importait peu, quand il s'agissait de la défense de la religion, refusa d'user de sa liberté, avant d'avoir achevé le psautier qu'il s'était mis à transcrire en lettres d'or sur le parchemin.

A sa sortie, voyant que l'empereur son père persistait dans son union illicite, loin de se relâcher du devoir de son ministère, il en vint enfin des menaces aux censures et prononça contre lui une sentence d'excommunication. Othon eut beau se plaindre et s'irriter de ce qu'après avoir pacifié l'empire par ses armes, il ne pouvait obtenir la paix de son propre fils. Il eut beau prétendre, qu'en épousant Adelaïde, il avait délivré de la captivité et rétabli dans son rang cette princesse, et qu'ainsi sa conduite méritait plutôt l'éloge que le blâme; l'archevêque demeura inflexible : Mon seigneur et mon père, dit-il à l'empereur, vous me reprochez de vous traiter avec trop de sévérité et sans égard, et de vous accabler sans profit du poids des

censures de l'Église. Mais vous vous faites l'ennemi de la vérité, et moi, je ne cherche que votre bien. On verra au jugement de Dieu lequel de nous deux trangresse la loi divine. Sachez que les monarques eux-mêmes comparaîtront à son tribunal, et préparez-vous à lui rendre compte. Je vous le prédis : les fêtes de la Pentecôte ne passeront pas, sans que vous et moi, nous n'ayons à répondre de notre vie devant ce Juge suprême.

Cette protestation fut une double prophétie. Fort peu de temps après, l'archevêque rendait saintement son âme à son Créateur ; et le jour même de la Pentecôte, pendant qu'environné de toute la pompe impériale et entouré des seigneurs de sa cour, l'empereur assistait au saint sacrifice, il fut frappé d'une attaque soudaine d'apoplexie et renversé de son trône par terre.

Il demanda et reçut, avec de vifs sentiments de componction, les derniers sacrements, et quelques heures après, il expira, changeant un jour de fête en une scène lugubre de deuil.

*Sic*, conclut l'historien, *qui de incestuoso conjugio contempsit inter homines judicari, ad tribunal æterni judicis coactus est pertrahi. Et qui subjectum sibi dedignatus est audire Pontificem, terribilem super se non potuit evadere majestatem*. Ainsi celui qui refusa d'être jugé par les hommes au sujet de son mariage illicite, fut appelé au tribunal du souverain juge ; et pour n'avoir pas prêté l'oreille aux avertissements d'un évêque humilié, il attira sur sa tête une sentence terrible de la Majesté suprême. Dieu voulut punir sa faute par une mort subite, afin, nous l'espérons,

de pouvoir ensuite récompenser son repentir et ses vertus.

1. Albert Granzi. *L. 4. Saxon. c. 7.* — Théatin. V. G. *Verbo Constantia* — 2. Laurent Surius, tiré du B. Pierre Damien. — Et Sigonius. *L. 7. des Rois d'Italie.*

---

## XIIIe MERVEILLE.

### LA SAINTETÉ DOMPTANT ET APPRIVOISANT LES ANIMAUX LES PLUS FÉROCES.

*Dabo pacem in finibus vestris; auferam malas bestias.* LEVIT. 26. 6.

Je ferai régner la paix sur vos frontières, et j'en écarterai les bêtes féroces.

Le séraphique patriarche saint François fut comme un autre Adam dans son état d'innocence, non-seulement à cause de la sainteté de sa vie, mais encore à raison de l'empire qu'il exerça sur les animaux. Je ne citerai ici qu'un seul trait de ce pouvoir. La ville de Gubbio était désolée par les incursions d'un loup d'une taille énorme et d'une férocité effrayante, qui rôdait sans cesse autour de son enceinte, et étranglait à l'occasion les hommes aussi bien que les animaux. En vain les habitants s'étaient-ils réunis en armes pour lui donner la chasse et le tuer; il échappait toujours à leurs recherches, et l'on ne trouvait aucun moyen de se débarrasser de ce dangereux assiégeant. La terreur

était si grande qu'on n'osait plus se hasarder de sortir pour cultiver les champs.

Le séraphique père, s'étant rendu à Gubbio, fut touché de la peine des habitants, et déclara qu'il voulait aller en personne à la recherche du loup. On lui représenta le danger extrême auquel il allait s'exposer; on le supplia avec larmes de renoncer à ce projet. Pour lui, plein de confiance dans la protection divine, armé seulement de son crucifix, il partit avec un de ses compagnons. Un bon nombre de citoyens se tenaient aux créneaux du mur de la ville, pleins d'anxiété dans la crainte que le Saint ne devînt la proie du loup. L'animal accourt, furieux, en poussant des hurlements et en grinçant des dents. Ferme et intrépide, le Saint lui oppose le signe de la croix, l'arrête, lui ferme la gueule, et le fait trembler comme un lièvre. Ensuite il l'appelle : Frère loup, lui dit-il, au nom de Jésus-Christ, viens ici et dépouille-toi de ta férocité. — O merveille! A l'instant même, la bête sanguinaire baisse sa tête orgueilleuse, et prenant l'air caressant d'un agneau, vient se prosterner aux pieds de François. Celui-ci, lui montrant le doigt, le gronde en ces termes : Tu es une bête trop vorace et trop meurtrière. Tu ne te contentes pas d'étrangler les animaux, mais tu fais périr des hommes créés à l'image de Dieu. Que de ravages tu as faits dans ces environs! Quel châtiment ne mériterait pas cette férocité? Cette ville aurait le droit de t'égorger cruellement pour te punir. Mais je suis venu en pacificateur pour te réconcilier une bonne fois avec ses habitants. Si tu me promets de ne plus leur faire de mal, je ferai en sorte qu'ils te pardonnent les injures qu'ils ont reçues de toi, et qu'ils

cessent d'être courroucés contre toi et de vouloir ta mort.

Le loup prêtait une oreille attentive à ce discours, et de temps en temps, il baissait le museau, agitait la queue et levait les pattes, comme pour exprimer son assentiment. Le Saint poursuivit : Puisque la convention est de ton goût, je te donne ma parole que les citoyens de cette ville pourvoiront à tes besoins, si bien que tu ne ressentiras jamais la faim; c'est elle qui t'a poussé jusqu'ici à faire un si grand carnage parmi les animaux et les hommes. Mais toi, prends bien garde de ne plus assouvir ta voracité à leur détriment. Me le promets-tu de bonne foi ? En signe d'assentiment, la bête inclina la tête à trois reprises. François ajouta : C'est bien, mais je veux encore un gage plus certain; voici que je te présente la main, donne-moi la patte. Alors le loup, comme s'il eût été doué d'intelligence, leva la patte et la posa sur la main droite du saint, au grand étonnement de tous ceux qui regardaient de loin cette scène.

Le traité conclu de la sorte, le séraphique père finit en ces termes : Or sus, loup, mon ami, puisque tu acceptes mes conditions, entre dans la ville avec moi pour ratifier la convention devant le public. Ne crains rien; je t'assure au nom du Très-Haut que personne ne t'enlèvera un poil et que tu seras accueilli avec bonté. — En achevant ces mots, il se dirige vers la porte et le loup le suit humble et doux.

Quand ils furent sur la place publique, il s'y fit un concours extraordinaire; hommes et femmes, grands et petits, tous voulaient être témoins du prodige dont le bruit remplissait déjà toute la ville. Là, le Saint fit

un sermon au peuple. Il lui dit que Dieu permettait avec justice que les bêtes féroces fissent du mal aux hommes, en punition des péchés du monde; que ce n'était là qu'une ombre des supplices qui sont réservés en l'autre vie aux méchants. Si l'on craint tant la voracité d'un loup, ajouta-t-il, à combien plus forte raison il faut redouter la rage implacable des esprits infernaux qui dévorent les âmes et les corps par d'éternels supplices. Faites donc de dignes fruits de pénitence, afin de ne point tomber sous la dent de ces monstres, maintenant que vous voilà délivrés des griffes du loup.

Enfin il conclut par ces paroles : Ce loup, chers habitants, m'a promis et s'est visiblement engagé à vivre en paix avec vous; à l'avenir, il n'attentera plus à la vie d'aucun homme ni d'aucun animal dans cette ville; il mènera parmi vous la vie d'un doux agneau; mais de votre côté, il faut que vous lui donniez parole que vous lui fournirez sa subsistance, de sorte qu'il ne meure pas de faim. Acceptez-vous ce pacte? Je me porte garant de sa fidélité. — Tous répondirent d'une voix qu'ils acceptaient la condition. Se tournant donc vers le loup : Tu as entendu, reprit le Saint, avec quelle bonté les habitants de la ville te pardonnent les dommages que tu leur as causés, et consentent à te donner le vivre? Eh bien! seras-tu fidèle à observer le traité, et les respecteras-tu désormais? — A cette demande, l'animal témoigna de son acquiescement, en se mettant à genoux et en inclinant la tête. Le Saint ajouta : Confirme donc ici publiquement ta promesse, en me donnant le même gage qu'au dehors des murs. — De nouveau, le loup lève une patte et la pose ami-

calement sur la main droite du bienheureux père, qui s'écrie alors : Que la paix soit donc pour toujours entre vous !

A la vue de si étonnants prodiges, toute la ville éclata en transports de joie. Chacun bénissait la divine bonté; on ne tarissait pas en éloges sur la sainteté du libérateur.

A partir de ce moment, le loup vécut en bonne intelligence avec les habitants. Quand il avait faim, il venait rôder autour des maisons comme un chien, cherchant et recevant de toute part de quoi manger. Il servait de jouet aux enfants qui le caressaient sans crainte. Il était devenu si doux pour les chiens mêmes que ceux-ci le suivaient sans aboyer contre lui. En un mot, il devint si doux et si pacifique qu'on pouvait dire en vérité de cet animal apprivoisé par saint François, ce qu'un poète avait dit par flatterie à César, que les lions mêmes oubliaient pour lui leur férocité naturelle.

*Hæc clementia non paratur arte,*
*Sed norunt, cui serviant, leones.*

Ce n'est point l'art qui enseigne cette douceur aux lions; mais ils reconnaissent en vous leur maître. (*Martial. l. 1. epigr. 105.*)

*Chroniq. des Frères mineurs, l. 10. c. 29.* — Henri Gran. *Germ. Mag. Spec. dist. 7. ex. 10.*

## XIVe MERVEILLE.

CELUI QUI MEURT AU MONDE PENDANT LA VIE, VIT AVEC JÉSUS-CHRIST A LA MORT.

*Beati mortui qui in Domino moriuntur.*
Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. APOC. 14. 13.

La vie de saint Guillaume, duc d'Aquitaine, qui fut grand prince, grand pécheur, et grand pénitent, a été écrite par une foule d'historiens. Je me borne à raconter ici de quelle manière il s'est converti. Je tire ce récit du *Miroir des princes* de Ranuce Pic, écrivain fort judicieux.

Saint Bernard, comme on sait, parvint à dompter ce prince farouche, en lui parlant avec la sainte Hostie entre les mains ; il réussit à le retirer de ses débordements, en le menaçant de la vengeance céleste. Dès ce moment, Guillaume résolut de faire une pénitence exemplaire, et en conséquence de pratiquer des austérités capables de balancer le nombre et la gravité de ses crimes, de changer la couronne ducale en un capuce de pèlerin, le sceptre en bourdon, les ragoûts délicats et somptueux en herbages, en pain et en eau, enfin de quitter son splendide palais pour la solitude. Pour mettre son projet à exécution, il pensa devoir entreprendre le pèlerinage de Saint-Jacques en Galice. Ayant donc disposé toutes choses et même dicté son

testament, il se hâta de se mettre en route, accompagné de ses barons, afin de ne point donner l'éveil sur ses desseins ultérieurs.

Arrivé dans ce lieu vénérable, il visita avec la plus grande piété les reliques du glorieux apôtre; puis, tirant à part trois de ses plus intimes confidents, il leur découvrit, en les obligeant au plus inviolable secret, que sa résolution était d'abandonner les vanités du monde et de se retirer dans quelque ermitage écarté pour faire pénitence de sa vie dissolue et scandaleuse. Pour que la chose, ajouta-t-il, puisse avoir lieu en secret et sans trouble, je feindrai qu'un accident m'est survenu et que je suis réduit à la dernière extrémité. J'interdirai à tous mes autres serviteurs l'entrée de mon appartement; vous seuls aurez accès près de moi, et vous laisserez croire par votre tristesse et vos larmes que je suis passé à une autre vie. Cependant, je me travestirai en pèlerin, et à la faveur de la nuit, je m'éloignerai, portant mes pas où il plaira à Dieu, sans qu'aucun des miens puisse jamais me revoir. Pour vous, vous ferez préparer un cercueil où vous mettrez un poids égal à celui de mon corps, et vous me ferez faire des obsèques convenables dans l'église de Saint-Jacques, où vous laisserez ma prétendue dépouille. Après cela, vous retournerez en Aquitaine, en affectant de la douleur de m'avoir perdu; vous remettrez mon testament entre les mains du roi Louis que vous prierez en mon nom d'exécuter mes dernières volontés, spécialement en ce qui regarde mes deux filles Eléonore et Pétronille.

Une communication si imprévue jeta les trois courtisans dans la consternation. Le premier d'entre eux

entreprit de le dissuader d'un dessein, qui ne s'accordait pas, dit-il, avec sa qualité de prince, que ses habitudes passées lui rendraient bientôt intolérable, qui serait préjudiciable à ses vassaux et pernicieux à lui-même. Mais le duc l'interrompit d'un air sévère, en lui disant qu'il ne voulait rien entendre qui le détournât de sa résolution irrévocable et qu'il entendait être obéi de point en point; il les conjura en même temps, au nom de l'amitié qu'ils lui portaient, de garder fidèlement le secret.

Dès lors, les trois officiers se soumirent sans réplique. Guillaume feint d'être saisi d'un mal mortel; tous ses serviteurs d'accourir autour de son lit. Il leur déclare qu'il se sent à toute extrémité, les exhorte à se conformer à la volonté de Dieu, et les congédie en leur témoignant le désir de n'être pas distrait davantage par leur présence, parce qu'il veut se disposer plus paisiblement au grand passage. Il ne retient auprès de lui que ses trois confidents. C'était le jour du Vendredi-Saint. Il avait choisi expressément ce jour consacré par la mort du Sauveur. A minuit, vêtu en pèlerin, il embrasse pour la dernière fois ses amis fondant en larmes et se met en route.

Après son départ, les trois confidents, se remettant de leur émotion, prennent le cercueil qui était préparé à l'avance, le chargent de manière à faire illusion, et se mettent à répandre la nouvelle de la mort de Guillaume, dont ils exposent la bière couverte d'un drap noir, avec défense de l'ouvrir. Ils ordonnent des obsèques solennelles, auxquelles toute la cour assiste en grand deuil. Le cercueil est ensuite inhumé en face de l'autel du saint apôtre.

Les funérailles achevées, les officiers du duc retournèrent en Aquitaine et y portèrent la triste nouvelle de la mort de leur maître. Ils la confirmèrent, en présentant à Louis VI, dit le Gros, roi de France, le testament par lequel le duc instituait Eléonore, sa fille aînée, héritière de son duché, à condition qu'elle épouserait le fils aîné du roi, nommé aussi Louis; à sa fille cadette, il assignait les fiefs de la Bourgogne, pour qu'elle épousât Rodolphe, comte de Vermandois. Toutes ces dispositions ne permirent point de douter que le duc Guillaume eût cessé de vivre.

Pour lui cependant, il fut, dit l'historien, conduit par la Providence à l'ermitage d'un saint moine, afin d'y faire son apprentissage dans la milice spirituelle qu'il entreprenait, et les moyens d'exercer une pénitence qui fût proportionnée à ses anciennes iniquités.

Cet ermite, après l'avoir suffisamment formé à la pratique de l'oraison, du jeûne et de la prière, lui imposa ou lui conseilla, par une inspiration du Ciel, de porter toute sa vie sur la chair nue une cuirasse de fer et sur la tête un casque d'acier, pénitence vraiment rude et admirable par laquelle il voulait lui apprendre que toujours et partout, il avait à combattre contre le démon, le monde et la chair, les trois redoutables ennemis du salut, et qu'ainsi il devait toujours marcher armé pour résister à leurs assauts.

Guillaume profita de ces leçons; il combattit et remporta de glorieuses victoires sur lui-même, et il termina sa vie par une heureuse mort que le Ciel se plut à honorer de grands miracles, et à couronner de gloire au séjour des Saints.

Il n'est donc point de pécheur, si criminel qu'il ait

été, qui ne puisse aspirer à la vertu et à la sainteté. Nous voyons dans saint Guillaume comment la grâce divine peut changer un lion féroce en un doux agneau, un corbeau en une colombe, un vase d'abominations et d'immondices en un vase étincelant de pureté, comme s'exprime l'Apôtre : *Vas in contumeliam erit vas in honorem sanctificatum*. (2. Timoth. 2. 20.)

Ranuce Pic. *Spec. princip.* — Laurent Surius, 10 février. *Vie de S. Guillaume.*

---

## XV^e MERVEILLE.

### EMBUCHES CACHÉES DANS LES RICHESSES, DÉCOUVERTES PAR UNE VISION.

*Sedet in insidiis cum divitibus.* Ps. 9 8.
L'ennemi se tient en embuscade à côté des riches.

L'histoire n'a pas conservé le nom de ce saint prédicateur qui avait reçu de Dieu le merveilleux talent de convertir les avares et les usuriers. Un jour qu'il prêchait avec beaucoup de véhémence contre l'usure, il arriva par hasard ou pour mieux dire par une disposition de la divine Providence, qu'un avare très-adonné à ce vice entra dans l'église. Par les contrats usuraires, disait alors le prédicateur, on vend son âme au tyran infernal pour une poignée de monnaie. Cette parole entendue en passant resta enfoncée comme un dard dans le cœur de cet homme. Doublement déchiré,

d'un côté par la pensée qu'il devait restituer le bien mal acquis, et de l'autre par la crainte d'encourir les supplices éternels, il ne savait auquel des deux partis se résoudre. Un violent accès de fièvre qui le surprit, le fit pencher vers le plus sage. Il fit appeler le prédicateur, et lui confessa avec des sanglots et des larmes que les grandes richesses dont il jouissait étaient le fruit de ses usures et de ses fraudes; il ajouta qu'en écoutant son sermon, il avait ouvert les yeux sur la gravité de ses fautes, qu'il craignait beaucoup d'être damné à cause de cela, enfin il lui demanda quel remède il y aurait à un si grand mal.

Le prédicateur, voyant l'état dangereux du malade, s'arrêta quelque temps comme irrésolu. Découvrirait-il franchement à ce pécheur la nécessité de tout restituer? Ne serait-ce pas peut-être le précipiter dans le désespoir? Car il savait que c'est une immense difficulté de se dépouiller et de se réduire à la mendicité. Le malade s'apercevant des perplexités du prêtre : Que craignez-vous, mon père? lui dit-il pour l'animer. Dites librement ce que vous pensez : je suis prêt à exécuter vos avis, quand même il faudrait en venir à l'abandon complet de toutes mes possessions. — Là-dessus, le prédicateur lui déclare sans détour qu'il ne voyait d'autre moyen plus sûr pour lui d'échapper à la damnation, que de choisir quatre personnes d'une probité parfaite, de remettre entre leurs mains les biens mal acquis à charge de les restituer aux créanciers, et de se retirer dans un hospice de charité pour s'y préparer à la mort qui ne pouvait guère tarder.

Le Seigneur qui voulait sauver ce pauvre pécheur, lui inspira le courage de suivre à l'instant ce salutaire

avis. Il mande quatre amis en qui il avait confiance, et les charge de faire la restitution de toutes ses usures. Renonçant ainsi à tout ce qu'il possédait, il se fait transporter dans un hôpital public, résolu d'y mourir en pauvre ou d'y vivre de charités, s'il échappait à la mort. Telle fut l'efficacité du repentir que la grâce sut inspirer à ce pénitent.

De retour dans sa maison, le prêtre se félicitait d'avoir été l'instrument et le témoin d'un changement si merveilleux. Mais la nuit suivante, il eut une vision bien propre à troubler sa joie. Deux démons lui apparurent : l'un qui avait l'air assez jeune ne cessait de soupirer et de témoigner du désespoir, tandis que l'autre, sous l'aspect d'un vieillard à barbe blanche et longue, semblait ricaner son jeune confrère : Etourdi, lui disait-il, pourquoi ces soupirs ? pourquoi ces plaintes et ce désespoir? — Ah ! c'est avec raison que je me lamente, répondit le jeune. Ne sais-tu pas que l'âme de cet usurier pour laquelle j'ai déployé toute mon industrie depuis tant d'années, vient d'échapper à mon pouvoir? Il est près de mourir. Je croyais l'offrir comme une riche proie à Lucifer, et la voilà qu'elle s'arrache de mes mains, en consentant à restituer! Comment m'excuser auprès de notre chef, qui m'avait chargé de cette conquête? — Le vieux répliqua : Enfin, on voit bien que l'expérience est l'apanage de la vieillesse. Jeune insensé, tu pleures de ce qui devrait être pour toi un sujet de joie? Laisse tes jérémiades, essuie tes larmes et livre-toi à l'allégresse : tu as bien plus gagné que tu n'as perdu. Qui ne donne volontiers un pour avoir quatre? Tu as perdu une âme, tu peux en enfiler quatre. Dis-moi : est-ce que cet usurier n'a

pas chargé quatre exécuteurs testamentaires de sa restitution? Et tu crois qu'ils la feront? Eh bien! une longue expérience me donne la conviction qu'il n'en sera rien. Et tous les quatre tomberont dans tes filets, et tu les attireras, si tu veux, dans notre infernal royaume. Tourne donc tes stratagèmes et tes embûches contre eux. Fais en sorte qu'ils se mettent à dépenser l'argent de l'usurier pour leurs propres besoins et ceux de leurs parents. Ce sera merveille, s'il leur vient en pensée de le restituer aux créanciers. Ils se laisseront plutôt arracher la peau du dos que de se dépouiller du bien d'autrui, une fois incorporé dans le leur. Voilà donc une augmentation de butin à présenter au prince des enfers. Quelles louanges, quelles actions de grâces tu recevras de lui pour avoir quadruplé ta conquête!

Cependant le zélé prédicateur qui, ravi en extase, voyait des yeux de l'esprit les deux démons et entendait leur étrange conversation, revint à lui-même tout stupéfait de cette scène. Il ne se contenta pas de rapporter la vision aux quatre exécuteurs testamentaires, mais il la publia hautement en chaire, et répéta souvent avec force que ceux-là s'exposent gravement au péril de la damnation qui se chargent à la légère d'exécuter les dernières volontés, et d'acquitter les legs.

L'histoire rapporte que l'avare sincèrement converti mourut, en donnant des signes sensibles de prédestination; en effet, il n'avait rien omis de ce qu'exige le vrai repentir auquel Dieu a promis le pardon et le ciel! Mais quant aux quatre amis qu'il avait chargés de ses restitutions, elle ne dit pas s'ils remplirent leur

mandat avec la fidélité voulue, ou bien s'ils firent tourner la succession à leur profit, de sorte qu'on ne sait si le rusé démon a deviné juste, et si l'autre, pour une âme perdue, n'en a pas gagné quatre. L'historien termine son récit par cette sage réflexion : *Videant igitur quicumque morientium executores, ne propter alienam substantiam, propriam velint animam condemnare, et pro vilissimo pretio vitam vendere sempiternam.* Que les exécuteurs des dernières volontés prennent donc garde de ne pas vendre leur âme pour le bien d'autrui et de ne pas échanger la béatitude éternelle contre un gain passager et infime.

Henri Gran. *Germ. Spec. Dist. 16. ex. 22.*

---

## XVI^e MERVEILLE.

### LA SAGESSE DES GRANDS INSTRUITE PAR LA SIMPLICITÉ DES PETITS.

*Stulta mundi elegit Deus, ut confundat sapientes.* I CORINTH. 1. 27.

Dieu a choisi les insensés selon le monde pour confondre les sages.

Un proverbe vulgaire dit que la sagesse se cache souvent sous un pauvre habit : *Sæpe sub tenui palliolo latet sapientia.* (Cicer. 3. Tusc.) Nous allons le voir vérifié dans la leçon que deux hommes d'une extrême simplicité donnèrent à deux éminents personnages de l'Eglise.

Henri, cardinal d'Albano de l'ordre de Citeaux, avait été député par Clément III auprès de Frédéric, empereur d'Allemagne, à l'effet de publier et d'exciter une croisade générale contre les Sarrasins. Pour compagnons de voyage, le légat prit avec lui quelques moines cisterciens. Un matin qu'ils faisaient route ensemble, le prélat les pria de dire chacun un mot d'édification pour les distraire de la fatigue du voyage. Tous s'en excusèrent, et l'un des principaux, mû par je ne sais quelle raison, engagea le cardinal à enjoindre à un l'un d'eux, simple frère convers, aussi riche de vertu qu'il était pauvre de science, à discourir devant eux. Après bien des difficultés fondées sur son ignorance, après s'être confessé incapable d'ouvrir la bouche devant des hommes aussi doctes, ce dernier, contraint par l'obéissance à parler librement, se mit à proposer en toute simplicité quelques pieuses considérations. Puis, entrant en matière, il en vint à faire l'éloge de l'abstinence et à s'élever contre le luxe en des termes qui témoignaient que l'Esprit-Saint lui-même gouvernait sa langue. A notre mort, dit-il, lorsque nous serons conduits aux portes du ciel, notre saint père Benoît viendra à notre rencontre, et voyant ses moines mal nourris et mal vêtus, il les reconnaîtra aussitôt, les accueillera avec joie et les introduira dans les joies du paradis ; mais quand il verra le cardinal Henri richement vêtu et somptueusement nourri, il demandera qui il est. Celui-ci lui répondra sans doute qu'il est aussi un moine cistercien. Mais le saint patriarche le regardant au visage et examinant l'étoffe de son vêtement, répliquera : Où sont donc les traits pâles de mes moines, la pauvreté de leur tunique, la maigreur de

leur corps exténué par les jeûnes? que s'il persiste à dire qu'il a fait profession dans l'ordre de Citeaux, Benoît, pour s'en assurer, voudra qu'on ouvre l'estomac d'Henri, pour voir de quoi il s'est nourri. Si on y trouve des légumes, du poisson, des herbages comme ceux des autres religieux, il dira qu'on peut le faire entrer dans le ciel, comme étant un de ses vrais disciples. Si, au contraire, on y remarque des viandes délicates, des poulets, des oiseaux, des ragoûts, il dira qu'à s'en tenir à sa règle, on peut l'exclure, attendu qu'il n'a pas été un moine régulier.

Le moine avait ainsi parlé les yeux baissés ; se tournant ensuite vers le cardinal, il ajouta d'un ton modeste : Eh bien! Monseigneur, qu'est-ce que le cœur vous en dit? Votre Eminence portera-t-elle le vrai cachet des enfants de Saint-Benoît, de manière à espérer son admission au ciel? Je dois bien le croire... — Le cardinal accueillit la leçon avec un sourire plein de bienveillance, et donnant des éloges à la bonne simplicité du convers, il dit : Jamais personne ne m'a parlé comme vous. *Nunquam sic locutus est homo.* (Joan. 7. 46.)

En somme, on voit que Dieu parle aux simples : *Cum simplicibus sermocinatio ejus.* (Prov. 3. 32.) Et cette exhortation ne fut pas sans fruit. Henri modéra la dépense de sa table, qui, bien qu'assortie à sa dignité de prince de l'Eglise, excédait peut-être les bornes de l'observance religieuse.

L'autre trait que nous avons à citer a quelque chose de plus gracieux. Un archevêque de Cologne, électeur de l'empire, vêtu moitié en prélat, moitié en guerrier, avec la croix sur la poitrine et l'épée au côté, escorté

d'un plus grand nombre de soldats que de clercs, chevauchait vers la capitale à la tête d'un escadron de cavalerie. Il longeait un champ où travaillait un bon laboureur de mœurs patriarcales. Celui-ci, voyant passer le cortége, s'interrompt et n'a pas assez de ses yeux pour regarder l'archevêque, dont le costume étrange excite en lui une surprise voisine de l'ébahissement. L'électeur le remarque, et arrêtant son cheval, il l'appelle à lui et lui dit d'un air de bonté : bon homme, je serais curieux de savoir pourquoi, à mon approche, tu as quitté ta charrue et tu t'es arrêté à me regarder les yeux fixes comme une merveille. Le laboureur répondit avec candeur et ingénuité : Seigneur, puisque vous me le commandez, je vous dirai sincèrement ma pensée et le sujet de mon étonnement. En vous regardant, je me suis demandé à moi-même, si saint Martin, quand il était évêque, s'en allait dans cet équipage, l'armure au dos, le casque en tête, et entouré de soldats.

L'archevêque rougit un peu de la réflexion, et repartit sans humeur : Il y a bien de la différence entre saint Martin et moi. Il était seulement évêque et n'avait qu'une juridiction spirituelle. Pour moi, outre mon évêché, je suis seigneur temporel. Comme évêque, j'ai la crosse, et comme prince, je porte le sceptre. Aujourd'hui vous me voyez en capitaine à la tête d'un escadron armé; dimanche, si vous venez dans ma cathédrale, vous me verrez comme évêque remplir les saintes fonctions à l'autel.

Le laboureur parut satisfait de la réplique. L'archevêque allait poursuivre sa route : Si Votre Seigneurie me le permet, ajouta le manant avec un petit sourire

et d'un ton respectueux, j'aurais encore une demande à lui faire. — Dites franchement et sans crainte, répondit le prélat. — Seigneur, reprit le campagnard, voici ce que je voudrais savoir : si par malheur, ce qu'à Dieu ne plaise, le prince temporel dont vous me parlez venait à se damner, où irait l'évêque dont vous me parlez aussi? A cette fine question, le prélat ne répondit qu'en témoignant son étonnement et sa confusion. Il éperonna son coursier et continua sa route tout rêveur, réfléchissant sur le sérieux avertissement que l'Esprit-Saint venait de lui donner par la bouche d'un simple manant. Dans la suite, il prit ses mesures de telle manière que les intérêts de sa principauté ne causassent aucun préjudice aux obligations de l'évêque. *Et sic incederet per bona temporalia, ut non amitteret æterna, et redderet quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei Deo.* (Matth. 12. 17.)

1. Henri Gran. *Germ. Mag. Spec. Dist. 6. ex 47.* — Césaire. *L. des Mir. l. 5. ch. 59.* — 2. Théophile Raynaud, S. J. *In asceter. de religioso loricato. Apoc. 6.* — Henri Gran. *Germ. dist. 20. ex. 59.*

# XVII^e MERVEILLE.

## GRANDEUR D'AME D'UN CONFESSEUR A L'ÉGARD D'UN PRINCE DE LA TERRE.

*Noli quærere fieri judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates, ne forte extimescas faciem potentis.* ECCLI. 7. 6.

N'aspirez pas à devenir juge, si vous n'avez pas le courage de briser l'iniquité ; car vous pourriez trembler et faillir en face des puissants.

L'autorité d'un confesseur tient de la toute-puissance ; il faut aussi qu'elle soit accompagnée de beaucoup de grandeur d'âme. Cette magnanimité a brillé dans saint Raimond de Pennafort. Choisi en qualité de confesseur par Grégoire IX, toujours il pratiqua dans le saint tribunal la maxime de l'Apôtre : *Argue cum omni imperio ; nemo te contemnat.* Reprenez en toute autorité, et que nul ne vous méprise. (Timoth. 2. 15.) Toujours, en effet, il agit avec respect, mais sans crainte à l'égard même de cette suprême autorité de Pontife et de Vicaire de Jésus-Christ, avertissant, corrigeant et au besoin imposant des pénitences proportionnées aux fautes. Parmi ces pénitences, nous citons avec plaisir une de celles qu'il prescrivit plusieurs fois à ce grand pape, et qui consistait à traiter sommairement et à faire expédier promptement par ses officiers les causes des pauvres qui recouraient à la cour romaine,

sans les faire languir soit pour l'audience, soit pour la conclusion. Le pape, en charitable pasteur qu'il était, acceptait volontiers ce genre de pénitences, et s'y conformait avec un admirable empressement. Plus d'une fois aussi, il témoigna qu'il estimait Raimond comme un des plus dignes ministres du Seigneur, à cause de la noble liberté avec laquelle il exerçait son office de confesseur et cette puissance sans bornes, comme dit saint Jean Chrysostôme, que Dieu a donnée à ses prêtres. *Omnifariam potestatem a Deo concessam sacerdotibus*. (Hom. 5.)

Mais ce qu'il y eut de plus digne d'admiration, ce fut la conduite qu'il tint à l'égard de Jacques, roi d'Aragon, surnommé le conquérant. Ce prince gardait à la cour une dame du nom de Bérengère dont la conduite était scandaleuse. Raimond étant son confesseur, le reprit d'abord avec beaucoup de douceur, puis, avec un zèle plein de charité, il l'engagea à rompre avec cette femme. Le roi promettait toujours et n'effectuait jamais. Or il arriva qu'ayant à faire un voyage dans l'île de Majorque, il désira se faire accompagner de son saint confesseur. Celui-ci s'y refusa, à moins que le roi n'eût auparavant congédié Bérengère. Il lui en donna sa parole, et toutefois il la fit passer en secret dans le vaisseau qui devait le transporter. On débarque dans l'île. Le Saint, s'apercevant qu'il avait été trompé par le roi, va le trouver aussitôt et lui dit d'un ton ferme et résolu : Sire, il faut que cette femme soit éloignée de la cour, ou je m'en retourne sur-le-champ à mon couvent de Barcelone. — Le roi feignit de vouloir la congédier ; mais en même temps, il dépêcha un messager au port, avec ordre de menacer

de son courroux tout marin qui aurait l'audace de transporter Raimond en Catalogne. Le Saint voyant que le monarque cherchait à le payer de belles paroles, et ne sachant pas d'ailleurs la défense qu'il avait intimée aux nautonniers, se décida à partir. Une nuit donc, après matines, il va prendre la bénédiction de son prieur et se dirige vers le port, dans le dessein de s'embarquer sur un vaisseau prêt à faire voile pour l'Espagne. Mais ni dans ce vaisseau, ni dans aucun de ceux qui se trouvaient au port, on ne voulut le recevoir à cause de la défense du roi. Il se rendit donc à Soglière, autre port de la même île; mais là encore, il fut repoussé d'un patron d'une barque en partance pour la Catalogne. Alors Raimond se dirigea vers un promontoire qui avançait assez dans la mer, et dit à son compagnon : Vous allez voir quelle embarcation le Roi du ciel va nous fournir en place de celle que nous refuse un roi de la terre.

A ces mots, il tire son manteau, l'étend sur les eaux, et prenant son bourdon à la main, il fit le signe de la croix, se plaça sur ce manteau comme sur une barque et s'y établit non-seulement sans crainte, mais avec une entière sécurité. Il invita son compagnon à y entrer et à le suivre; mais celui-ci, frappé de stupeur à la vue du prodige, n'en eut pas la hardiesse et resta sur le rivage. Le Saint souleva une partie du manteau en l'air en guise de voile et la soutint par l'extrémité de son bourdon qui lui servit ainsi de mât. Il se mit alors à naviguer, secondé d'un vent doux et favorable qui se leva au moment même, comme pour seconder son évasion. Mais par un nouveau prodige, le vent arrêta en même temps la marche d'une embarcation

que le roi avait expédiée à sa poursuite. Il fallut à peine six heures au Saint pour franchir les soixante milles qui séparent l'île de Majorque de Barcelone.

Lorsque du rivage de cette dernière ville, on commença à l'apercevoir, une foule considérable courut sur la plage, afin de contempler la merveille. On croyait à l'apparition d'un fantôme, et plusieurs firent le signe de la croix, mus par je ne sais quelle terreur. Enfin, le Saint aborda, et dès qu'il eut pris terre, il retira son manteau et s'en revêtit de nouveau ; il était aussi sec que s'il sortait du vestiaire.

Tout le peuple, témoin de ce spectacle, se précipita à ses pieds et voulut les lui baiser. Raimond, prenant son bâton en main, s'achemina directement vers son couvent, et le trouvant fermé, il y entra miraculeusement, sans attendre qu'on vînt lui ouvrir, et à son entrée, il alla demander la bénédiction au supérieur de la maison, laissant la foule ravie des merveilles qui venaient de s'accomplir sous ses yeux et dont elle rendait gloire et louange à Dieu : *Magnificabant Deum dicentes : vidimus mirabilia hodie.* (Luc. 5. 26.)

Le roi Jacques, apprenant ces prodiges, rentra en lui-même et fit cesser le scandale. Plus que jamais, il conçut la plus grande vénération pour l'homme de Dieu. Le manteau miraculeux devint aussi un objet de culte pour la ville. On le portait chez les malades, et il opéra des guérisons surprenantes.

C'est ainsi que le Seigneur se plut à témoigner combien il est honoré par ceux qui, constitués juges au saint Tribunal, savent au besoin se mettre au-dessus de toute considération humaine. La sainte Eglise, dans son office de saint Raimond, bénit Dieu d'avoir choisi

en sa personne un si digne ministre du sacrement de Pénitence, et d'avoir glorifié sa magnanimité par des miracles si éclatants : *Deus, qui beatum Raymundum pœnitentiæ sacramenti insignem ministrum elegisti, et per maris undas mirabiliter traduxisti*, etc.

P. Pierre Ribadeneira. S. J. 6 janvier. *Vie de S. Raimond, confess.* — Laurent Surius.

## XVIII<sup>e</sup> MERVEILLE.

### COURONNE D'HOMMAGES OFFERTE A LA TRÈS-SAINTE VIERGE, ET RÉCOMPENSÉE PAR D'INSIGNES FAVEURS.

*In capite ejus corona stellarum duodecim.*
APOC. 12. 1.
Elle a sur la tête un diadème de douze étoiles.

Je veux raconter ici une grande merveille opérée par la glorieuse Vierge Marie en faveur d'un de ses dévots serviteurs ; ce sera un encouragement pour toutes les âmes qui aiment à honorer cette Reine puissante du ciel et de la terre.

Il avait coutume de la couronner chaque jour d'un diadème mystique, en mémoire de ces douze étoiles dont saint Jean vit son front orné : *In capite ejus corona stellarum duodecim*. Il lui adressait douze sortes de louanges qu'il avait lui-même composées en son honneur et qui lui avaient été inspirées par sa tendre piété. Chaque matin, à son lever, se mettant à genoux les bras en croix, il récitait un *Pater* en l'honneur de

Dieu le Père; il y ajoutait quatre *Ave,* en mémoire des quatre prérogatives que Dieu le Père a accordées à la sainte Vierge, savoir : sa sanctification dès le premier instant de sa Conception, le salut de l'archange Gabriel, sa fécondation par le Saint-Esprit, et la Conception du Verbe éternel. Ensuite, il disait un second *Pater* en l'honneur de Dieu le Fils, et le faisait suivre de quatre autres *Ave,* en mémoire des quatre priviléges accordés par Dieu le Fils à sa Mère, et qui sont sa virginité sans tache, sa fécondité sans corruption, sa grossesse sans incommodité, son enfantement sans douleur. Finalement, il récitait un troisième *Pater* en l'honneur du Saint-Esprit, et y joignait quatre *Ave* pour le remercier d'autant de grâces qu'il a faites à sa divine épouse, c'est-à-dire une foi très-vive des mystères, une profonde humilité qui la rendit très-obéissante, une sagesse consommée dans tous ses discours, une constance parfaite dans la vertu.

On ne saurait dire à quel point il gagna les bonnes grâces de la Vierge par ces pieux hommages; le cœur de Marie était tout à ce fervent serviteur, et ses mains répandaient sur lui des flots de grâces, parce qu'il ne laissait point passer un jour sans lui offrir très-exactement cette couronne de prières.

Or, il arriva que ce grand dévot de Marie concerta un jour je ne sais quel grand voyage, avec deux de ses amis. Déjà ils étaient fort avancés dans ce voyage, quand un matin de très-bonne heure, s'écartant de ses compagnons de route, il se retira dans un coin de l'hôtellerie pour payer à sa chère avocate le tribut ordinaire de ses hommages. Ceux-là, étant prêts à partir et ne pouvant supporter le retard, lui dirent

avec impatience et chaleur que ce n'était pas le moment de prolonger ses prières et qu'il fallait plutôt profiter de la fraîcheur de la matinée pour s'avancer. Mais le serviteur de Marie, sans s'émouvoir, continua jusqu'au bout sa pratique journalière, tantôt debout, tantôt à genoux, tantôt les bras en croix. A la vue de ces cérémonies, nos voyageurs ne purent se contenir; ils tirèrent l'un par son manteau, l'autre par le bras, et le traitant de petit saint et de faiseur de signes de croix, ils l'entraînèrent avec eux.

Vers le milieu du jour, comme ils pressaient leur marche, notre dévot resta de nouveau en arrière, s'occupant sans doute à prier. On arrive à une forêt. Une troupe de brigands tombe à l'improviste sur les deux premiers voyageurs, les dépouille et les égorge impitoyablement. Le troisième survient, ne se doutant aucunement du malheur de ses compagnons. Il est assailli à son tour par les brigands qui, les armes à la main, le menacent de mort. Dans un danger si formidable, privé de tout secours humain, il recourt à sa céleste protectrice. Elle lui inspira un parti salutaire; ce fut de prier ces brigands pour l'amour de Dieu et de sa Mère, de lui accorder quelques instants pour aller prier à l'écart, mais sous leurs yeux, selon qu'il s'était engagé à le faire chaque jour. Il ajouta qu'il reviendrait ensuite se livrer à eux et qu'ils feraient de lui tout ce qu'il plairait à Dieu.

La Vierge qui inspira cette demande à son bon serviteur, porta de même les brigands à y condescendre. S'étant donc écarté à la distance d'un jet de pierre, il se met à s'acquitter de sa pratique avec plus de ferveur et de confiance que jamais. A peine eut-il commencé,

debout, les bras en croix à réciter son premier *Pater,* ô prodige! la Reine du ciel apparaît plus brillante que le soleil, accompagnée de sainte Catherine et de sainte Lucie qui resplendissaient, elles aussi, comme des étoiles. La souveraine Maîtresse s'arrêta dans les airs au-dessus de la tête de son serviteur, sans qu'il l'aperçût; mais les brigands virent parfaitement ce qui se passait, du lieu où ils se tenaient. Le premier *Pater* prononcé, ils virent donc sortir de la bouche de l'étranger une rose magnifique, que sainte Catherine recueillit sur l'ordre de la Vierge et passa à sainte Lucie. Cette dernière tenait de la main gauche un cercle d'or et de la droite un fil d'or, avec lequel elle commença à former de cette rose une couronne. L'étranger continua et récita les quatre *Ave,* qui produisirent également quatre roses très-blanches. Sainte Catherine fit de même que pour la première, et sainte Lucie continua pareillement à tresser sa guirlande. Il dit le second *Pater* et les quatre *Ave* suivants; une rose couleur de pourpre et quatre autres aussi blanches que la neige lui sortirent des lèvres. Recueillies comme les précédentes, elles allèrent grossir la guirlande commencée. Il en fut de même du troisième *Pater* et des quatre derniers *Ave*. La couronne terminée se composait ainsi de trois roses rouges en l'honneur des trois personnes divines, et de douze blanches en l'honneur des douze prérogatives de Notre-Dame, à qui elle fut offerte par les deux Saintes. La Vierge, l'ayant reçue, la déposa de ses propres mains avec les marques d'une bienveillance spéciale sur la tête de son dévot serviteur, sans qu'il eût le moindre soupçon d'une faveur si insigne. Mais, encore une fois, aucun de ces détails n'échappa au

regard toujours plus attentif des brigands, qu'une secrète horreur tenait comme hors d'eux-mêmes, à l'aspect de toutes ces merveilles.

Notre voyageur revenant ensuite vers eux, selon sa parole, en fut reçu avec les plus grands témoignages de respect. Les brigands, dont la curiosité était au comble, lui demandèrent quelles étaient ces Dames si belles avec qui il s'était entretenu dans la prière. Il répondit qu'il n'en avait vu aucune et encore moins tenu conversation avec elles : Comment peux-tu nier le fait, reprirent les brigands, tandis que nous avons vu de nos propres yeux trois princesses magnifiques, l'une qui avait un port de reine, les deux autres ravissantes de beauté? Tu priais tantôt debout, tantôt à genoux, et cependant elles cueillaient de superbes roses qui te sortaient de la bouche, et dont elles tressèrent une couronne qui fut mise ensuite sur ta tête par leur Reine. Eh quoi! tu n'en as pas senti la merveilleuse odeur? Elles exhalaient un parfum céleste. Oh! que tu es heureux d'avoir reçu une telle couronne!

A ce discours, notre voyageur, saisi d'étonnement, leva les mains pour sentir s'il avait effectivement une couronne sur la tête. Il la tire de son front et en respire la suave odeur et reconnut aisément qu'elle était un présent de sa divine protectrice Marie.

Alors, il leur fit un récit détaillé de ses aventures. Ces deux hommes que je vois là sans vie, leur dit-il, sont mes deux compagnons de voyage. Ce matin, ils m'ont entraîné de vive force pour continuer notre voyage, sans me donner le temps de m'acquitter de mes dévotions accoutumées envers la Mère de Dieu. Donc, je les ai laissé prendre les devants, et je les

suivais tout à l'aise pour réciter mes prières. Je suis tombé dans vos mains, et vous m'avez accordé la grâce de pouvoir satisfaire à ma dette de chaque jour. Si vous désirez que je vous explique le mystère de cette couronne, voici, je pense, ce qui en est. Les trois roses rouges représentent les trois *Pater* que j'ai récités en l'honneur de la très-sainte Trinité. Les douze roses blanches signifient les douze étoiles ou les douze principales vertus de la Mère de Dieu, que j'honore par autant d'*Ave Maria*, selon la vision de saint Jean l'évangéliste, qui vit la Reine du ciel couronnée de douze étoiles : *In capite ejus corona stellarum duodecim*. Quant aux vierges qui cueillaient et tressaient les roses, je crois que c'est sainte Catherine et sainte Lucie pour qui j'ai une dévotion particulière. Que vous seriez heureux, si comme moi, vous vous mettiez sous la protection de Notre-Dame, et si, détestant vos péchés passés, vous recouriez à la miséricorde de son divin Fils!

Ces paroles furent comme autant de flèches qui pénétrèrent jusqu'au fond de ces cœurs durs, et les firent éclater en actes de contrition et en larmes de pénitence. Ils résolurent de changer de vie, et d'abandonner, non pas seulement leur infâme et criminelle profession, mais même les vanités d'un monde perfide.

En lisant ces amoureuses inventions de la plus clémente des Mères, qui ne s'enflammerait du désir de l'aimer et de la servir! Qui ne s'écriera avec le doux saint Bernard : *Totis medullis cordium, totis præcordiorum affectibus, Mariam veneremur; quia sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam.* Vénérons Marie du fond de nos cœurs et de toute l'étendue de nos affections; car telle est la volonté de

Celui qui a voulu nous accorder toutes les grâces par le moyen de Marie.

Jacob de Voragine, et Henri Gran. *Germ. Mag. Spec. in ult. append. B. Virg.*

---

## XIX^e MERVEILLE.

### L'ESPRIT DES TÉNÈBRES DÉGUISÉ EN ANGE DE LUMIÈRE.

*Ipse satanas transfigurat se in angelum lucis.*
Satan lui-même sait se transformer en ange de lumière. 1. COR. II. 14.

L'Apôtre a bien raison de nous avertir que la lutte principale que nous avons à soutenir, n'est pas précisément celle qui provient des ennemis visibles, c'est-à-dire du monde et de la chair, mais bien celle que nous suscitent nos ennemis invisibles, c'est-à-dire les princes et les puissances des ténèbres, les esprits infernaux : *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principes et potestates tenebrarum.* (Ephes. 6. 12.) Ces derniers nous attaquent tantôt à force ouverte, et tantôt en secret et par ruse.

De quelle sorte d'armes et de ruses n'usèrent-ils pas contre le vénérable Père Jordan, grand prédicateur et général des Dominicains, et en particulier pour le détourner de la prédication de l'évangile? Un jour qu'il conjurait un énergumène, le démon lui tint ce discours : J'ai une convention à vous proposer. Je vous

promets de ne plus tenter désormais vos frères, si de votre côté vous prenez l'engagement de ne plus prêcher aux peuples. — Dieu me garde, répliqua le saint prédicateur, d'imiter jamais ces impies qui ont fait un pacte avec la mort et un pacte avec l'enfer. *Percussimus fœdus cum morte, et cum inferno fecimus pactum.* (Isa. 28. 15.) Irrité de la riposte, le démon eut recours à la violence pour fermer l'issue à la parole divine; tantôt il chercha à lui faire prendre des boissons empoisonnées, tantôt à le blesser à la gorge. Mais toutes ses tentatives restèrent sans résultat. Dieu préserva toujours son serviteur d'une manière admirable, soit en lui découvrant le poison, soit en le guérissant par le moyen d'un baume céleste.

Satan voyant donc que la violence ne lui servait de rien, en revint à ses ruses. Le pieux général voyageant pour visiter les monastères de son ordre, tomba malade d'une fièvre aiguë dans une ville du Piémont. Comme il ne s'y trouvait aucun couvent de Dominicains, l'évêque l'accueillit dans son palais, à cause de la haute idée qu'il avait de sa sagesse et de sa sainteté. Il lui céda son propre appartement et son lit de parade, orné de rideaux à dentelles, et le coucha sur un matelas bien doux, lui donna des couvertures très-fines, et enfin lui fit servir des remèdes délicats et précieux. L'humble serviteur de Dieu ne voulait pas de toutes ces délicatesses; mais il fut contraint de s'y soumettre par un prieur de l'ordre, auquel on avait confié le soin du malade, et à qui par conséquent le malade devait pour lors obéissance. Le démon jugea l'occasion favorable pour le tromper et le vaincre, en lui faisant faire une imprudence et risquer sa vie.

Il comptait ainsi mettre un terme aux travaux glorieux du saint homme. Dès la première nuit donc, il lui apparut sous la forme d'un ange gracieux, environné de lumière, et le regardant d'un air surpris : Comment! lui dit-il, c'est vous, vénérable père Jordan, que je vois en cet état, vous, le grand prédicateur de la sainteté? Cette mollesse et ce luxe me disent que non; mais votre extérieur et votre physionomie me disent que c'est bien vous. Comment pouvez-vous goûter du repos au milieu de ces délices? Quoi? du sirop de hyacinthe, et des juleps délicats! Qu'est devenu votre esprit de mortification? Je ne voudrais pas qu'un tel scandale parvînt à la connaissance de vos frères, eux qui, après les plus rudes travaux, n'ont que la paille pour lit! Allons, levez-vous, et si l'observance régulière vous est encore chère, rejetez toutes ces commodités indignes d'un religieux qui fait profession de pauvreté. Mieux vaudrait languir sur la dure, que de vous amollir sur ce duvet. — Cela dit, il disparut. Il n'était pas encore parti que le saint homme s'élançant hors de son lit, se coucha sur le plancher.

Le matin, le prieur qui avait soin de lui, le trouve en cet état, tremblant de froid avec la fièvre. Etonné de cette nouveauté étrange, il l'avertit qu'il a transgressé ses ordres, le prie et le conjure d'être plus docile, ajoutant qu'il se rendait homicide de lui-même et donnait un mauvais exemple aux malades de l'ordre. Il le contraignit ainsi de se laisser reporter au lit.

Le démon ne se tint pas pour battu. La nuit suivante, il reprend la forme d'ange, et entr'ouvrant les draperies du lit, il lui tient de nouveau ce discours :

je pensais qu'il vous eût suffi d'un avertissement du Ciel pour vous ramener à l'observance régulière; mais je vois que l'amour-propre a pris le dessus. Voilà donc à quel point vous êtes rebelle à la lumière d'en haut! Obéissez enfin à la voix de Dieu qui vous ordonne d'abjurer cette fausse délicatesse, et qui veut vous guérir parmi les austérités de votre vocation.

Le bon religieux, chose à peine croyable, se laissa de nouveau persuader; il quitte une seconde fois son lit et s'étend sur le plancher. La nuit à peine écoulée, le père prieur revient le visiter et le voit étendu à terre, transi de froid et évanoui. Etourdi à ce spectacle, il élève la voix et s'écrie : Qu'est-ce que cela pour de l'austérité? Quel esprit étrange! Et il continua ses doléances sur le même ton, jusqu'à ce qu'enfin le général l'interrompant, lui répondit : Cessez ces murmures; ce n'est point par caprice que je suis ici; c'est par l'ordre d'un ange du Seigneur qui m'a formellement déclaré que la volonté de Dieu n'est pas que je sois couché si mollement. — Un ange du Seigneur! répliqua le prieur, cela ne peut pas être; c'est plutôt le père du mensonge qui vous a persuadé de contrevenir à l'obéissance. Ne savez-vous donc pas que ses piéges sont sans nombre? *Multæ sunt insidiæ dolosi.* (Eccli. 11. 3.) Ne voyez-vous pas que le malin esprit veut prolonger votre maladie et même vous faire mourir, pour entraver le bien que vous faites et empêcher la gloire de Dieu? Croyez-moi; remettez-vous paisiblement au lit, si le séducteur revient, faites qu'il soit le mal venu.

Jordan s'en tint à ce conseil. L'ange de ténèbres reparaissant pour la troisième fois, il le reçut en ces termes : Retire-toi, Satan, tu m'es un sujet de scan-

dale. *Vade post me, scandalum es mihi!* (Matth. 16. 23.) Oui, va-t'en, vilaine bête, chien infernal. Crois-tu pouvoir de nouveau me tromper avec tes beaux semblants? Retourne dans tes abîmes; je te reconnais, et je te déteste. — Le monstre se voyant découvert, s'évanouit comme l'éclair, en exhalant sa rage et son dépit.

Quant au serviteur de Dieu, il commença à entrer en convalescence, et se disposa à poursuivre le cours de ses missions apostoliques. Il y fit de si grandes choses, à la confusion des démons, que son nom devint aussi terrible à l'enfer qu'il acquit de célébrité dans l'Eglise.

Qui ne sera frappé des ruses et des artifices de Satan? Qui pourra échapper à ses trames, si les saints eux-mêmes en sont quelquefois victimes? Ah! Dieu seul a le pouvoir de nous en garantir. *De laqueo venantium, a negotio perambulante in tenebris, ab incursu et dæmonio meridiano.* (Ps. 90.) Par conséquent, comme l'Apôtre nous en avertit, c'est dans la puissance et la grâce de Dieu, que nous devons uniquement mettre notre espoir, et c'est par les seules armes de la foi que nous parviendrons à résister aux embûches de l'infernal ennemi. *Confortamini in Domino et in potentia virtutis ejus. Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias diaboli.* (Ephes. 11.)

Laurent Surius, 13 février, *Vie du V. Jordan, dominicain.*

---



# XX^e MERVEILLE.

## APAISER LES DISCORDES EST UNE ŒUVRE TOUTE DIVINE.

*Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.*
Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu. Matth. 5. 9.

Une des prérogatives principales du Fils de Dieu est d'unir les esprits dans la paix et la concorde, et de là vient qu'il est appelé le Prince de la paix : *Princeps pacis,* et la paix en personne : *Ipse est pax nostra qui facit utraque unum.* (Ephes. 2. 14.) Quiconque donc aspire à devenir d'une manière spéciale le fils adoptif de Dieu, doit s'appliquer à réconcilier les cœurs divisés et ennemis. C'est le moyen de vérifier en soi l'oracle de Jésus-Christ : Bienheureux sont les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu. *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.*

Saint Thomas, archevêque de Cantorbéri, s'est particulièrement distingué par cette vertu. Il est permis de douter, s'il fut plus admirable dans la lutte qu'il eut à soutenir pour la justice contre l'inique Henri II, roi d'Angleterre, ou dans le zèle qu'il déploya pour maintenir la paix entre des personnages de marque. Sa magnanimité et sa constance à combattre l'impiété du roi sont fort célèbres ; on connait moins sa dextérité à concilier les différends. Je veux en donner ici une seule preuve. Le fait ayant eu lieu après sa mort,

nous pourrons en conclure combien la paix lui fut chère pendant la vie.

Il y avait dans la Germanie inférieure deux seigneurs également illustres par la naissance et par l'autorité, Othon et Ermet, que des questions d'Etat avaient divisés au point qu'ils se portaient réciproquement une haine implacable. Ils tenaient continuellement leurs vassaux sous les armes non-seulement pour se défendre, mais pour attaquer leurs adversaires. Ni les prières de leurs amis, ni l'intervention des princes n'avaient réussi à calmer cette tempête qui menaçait la contrée d'une ruine entière. Cette ruine eut été inévitable sans l'heureux frein que mit enfin à la colère de ces hommes, si opposés en toutes choses, le seul sentiment sur lequel ils fussent d'accord. Tous deux professaient, à l'insu l'un de l'autre, une dévotion spéciale envers le glorieux martyr de Jésus-Christ, Thomas de Cantorbéri. Soir et matin, ils lui adressaient l'un et l'autre cette invocation : O Thomas, accordez-nous votre protection, et dirigez notre conduite, nos actes et notre vie. *Opem nobis, o Thoma, porrige; mores, actus et vitam corrige;* et conduisez-nous dans les sentiers de la paix, *et in viam pacis dirige.*

Ce faible hommage suffit pour engager le Saint à avoir pitié d'eux. Une nuit donc, pendant l'octave de la Pentecôte, il apparut à Othon et lui dit : Comment se fait-il que vous ayez tant d'aversion pour un homme que j'affectionne tant? Vous avez sans doute oublié les grands biens dont vous m'êtes redevable. Je suis le martyr Thomas que vous invoquez chaque jour, pour obtenir la grâce de marcher dans la voie de la paix;

et cependant, vous faites une guerre acharnée à votre prochain. Je viens vous exhorter à venir, le septième jour de juillet, après l'octave des princes des Apôtres, à mon autel dans l'église de Saint-Martin, sur les confins de l'Artois ; vous vous ferez accompagner de votre fils Grosson. Je suis peiné de voir que vous avez laissé refroidir votre charité : *Habeo adversum te, quod charitatem tuam reliquisti.* (Apoc. 2. 4.) Si vous négligez ce rendez-vous, sachez que vous n'échapperez pas au jugement terrible des hommes qui font la guerre injustement. — Cela dit, le Saint disparut au regard d'Othon et alla se montrer de la même manière à Ermet. Il lui reprocha pareillement de haïr un de ses clients, de méditer la mort d'un homme qu'il avait pris sous sa protection ; ensuite il lui enjoignit de se rendre de son côté avec son fils Alméric, au lieu et au moment marqués pour Othon, le menaçant, s'il refusait, d'une punition éclatante.

Chacun des deux crut à l'apparition et exécuta l'ordre qu'il avait reçu, sans soupçonner que l'autre y eût aucune part. Ermet arriva le premier, à la tête d'une compagnie de soldats, et il entra dans la chapelle de Saint-Thomas pour entendre la messe. Tout à coup survient Othon, aussi escorté de quelques troupes. Voyant son ennemi Ermet, à genoux, occupé du divin sacrifice, il alla prendre place devant le maître-autel, et là, détachant son épée, il la déposa sur le marche-pied et défendit à ses soldats de provoquer en aucune manière ses adversaires. Dès son entrée dans l'église, il avait été touché de cet esprit de charité qui réconcilie les ennemis et leur fait entendre ce doux langage : O hommes, vous êtes frères; pourquoi vouloir vous

faire du mal? *Reconciliabat eos in pace, dicens: viri, fratres estis, ut quid nocetis alterum?* (Act. 7. 26.)

Cependant, on informe Ermet de l'arrivée imprévue d'Othon, lorsque déjà ce dernier avait déposé son épée au pied de l'autel. Lui aussi sentit naître dans son cœur des sentiments de paix et de bienveillance envers son ennemi. Il tire donc également l'épée de son côté, la pose aux pieds de l'image de saint Thomas, et lui dit : grâces vous soient rendues, ô glorieux martyr, qui savez si bien rétablir la concorde entre les cœurs divisés. Oui, c'est vous qui m'avez enfin amené ici, pour embrasser un ancien ennemi qui redevient aujourd'hui mon ami. C'est à vous que revient l'honneur de cette réconciliation.

Le sacrifice terminé, Ermet sort de la chapelle; Othon va à sa rencontre avec toutes les démonstrations possibles de la plus cordiale affection, auxquelles l'autre répond par les marques les plus tendres d'amitié. Ils s'embrassent et se serrent étroitement, comme s'ils avaient voulu faire passer leurs cœurs l'un dans l'autre; ils se saluent mutuellement du titre de serviteurs de saint Thomas, d'amis de ce glorieux martyr, comme le Saint lui-même avait daigné les désigner, l'un et l'autre, en leur apparaissant.

Leurs deux fils, Grosson et Alméric, se donnèrent aussi l'accolade, comme de bons frères qui se reverraient après une longue absence. Ensuite les deux comtes se tenant toujours par la main, voulurent assister à une seconde messe qui fut célébrée à l'autel de leur saint pacificateur. Ils firent de concert leurs offrandes au prêtre, en action de grâces de la faveur qui leur avait été accordée. Au moment où le célébrant fit la

cérémonie du baiser de paix, en disant : *Pax vobis*, ils renouvelèrent leurs embrassements. Enfin, s'étant fait remettre leurs épées qui étaient de grand prix, ils les déposèrent entre les mains de l'image du Saint, afin qu'elles fussent un monument durable de la cessation de leurs différends et de leur parfaite réconciliation.

Plût au Ciel que le saint archevêque renouvelât ces merveilles à l'époque où nous vivons ! Plût au Ciel qu'il intervînt auprès de la divine majesté, afin d'obtenir par ses puissantes prières qu'une véritable paix règne entre les rois et les princes chrétiens ! *Ut regibus et principibus christianis pacem et veram concordiam donare dignetur.* (Prec. eccles.)

Th. Stapleton, *de mirac. S. Thomas Cantuar.* — P. Anton. Danroult. S. J. *Cath. hist. cap. 2. tit. 23. 559.*

---

## XXIe MERVEILLE.

### LE CIEL AIDE CEUX A QUI LES SECOURS HUMAINS FONT DÉFAUT.

*Factus est Dominus refugium pauperi, adjutor in opportunitatibus, in tribulatione.*

Le Seigneur s'est fait le refuge du pauvre et son protecteur dans la tribulation et le besoin. Ps. 9. 29.

La vie de sainte Ildégonde, vierge originaire de Cologne, fut un tissu de péripéties merveilleuses. Je ne veux en citer qu'un seul trait. Ayant pris un costume

d'homme et changé son nom en celui de Joseph, cette jeune vierge entreprit le pèlerinage de Jérusalem pour visiter les Saints Lieux. Là, elle séjourna plusieurs années, vivant dans l'hospice des chevaliers du Temple, tout occupée des exercices de piété et de l'étude des langues. De retour dans sa patrie, avant de rentrer au château de Nussia, qui était son berceau, elle alla loger à l'hospice des pèlerins de Cologne, où elle fut accueillie avec charité par le prêtre qui en était le recteur. Celui-ci, en conversant avec Ildégonde qu'il prenait pour un jeune étranger du nom de Joseph, (nom que nous lui donnerons dans la suite de ce récit,) remarqua que ce jeune homme était doué de grands talents, qu'il possédait plusieurs langues et paraissait apte à une foule de choses. Il en fut si charmé qu'il l'invita à se fixer auprès de lui dans l'hospice. Joseph accepta de bon cœur l'invitation, et servit à merveille, tant par ses avis que par ses œuvres, l'ecclésiastique, son hôte. Ce dernier, augmentant toujours son estime et son affection pour lui, désira l'avoir pour compagnon et pour auxiliaire dans un voyage qu'il eut à faire à Rome, pour appeler au jugement du pape d'une sentence prononcée par l'empereur Frédéric. Ils se mirent donc secrètement en route, afin de tromper les mesures de l'empereur qui, mécontent de l'appel, cherchait à intercepter toute correspondance et toute relation avec Rome. Arrivés près de Vienne, l'ecclésiastique, voulant éviter la rencontre des officiers impériaux, lança son cheval à toute bride, et laissa derrière son compagnon qui, fatigué de la marche, devait le rejoindre à pied un peu plus avant, lorsqu'il aurait pris quelque repos.

Or, il arriva que notre Joseph, en poursuivant sa marche, se trompa de chemin et entra dans une forêt. Là, il voit venir à lui un passant qui dépose à ses pieds un paquet d'effets précieux, le priant de le garder un moment, parce qu'il ne tarderait pas à venir le reprendre. C'était un voleur qui avait presque assassiné un voyageur, et qui était recherché et poursuivi par les habitants de l'endroit, armés contre lui. Pour fuir plus librement, ce brigand se déchargea de la sorte de son vol et alla se cacher dans un épais fourré, d'où il pouvait tout observer. Cependant ceux qui le poursuivaient, arrivent et tombent sur le paquet que Joseph gardait. Ils ouvrent et reconnaissent les effets dérobés. Il ne leur en fallut pas davantage pour se persuader qu'il était l'assassin. Ils se saisissent de lui et l'accablent de reproches et de mauvais traitements. En vain tâcha-t-il de se disculper; ces gens ne comprirent ni son langage, ni les signes qu'il leur faisait pour leur indiquer la retraite du brigand; ils crurent même que c'était autant d'artifices pour leur donner le change. Notre Joseph fut donc traîné au village voisin, et le vol trouvé entre ses mains servant d'accusateur et de témoin, il fut condamné à la potence. Quelle déplorable extrémité! N'ayant aucun moyen de l'éviter, l'infortuné se résigna entre les mains de la divine Providence. Pour toute grâce, il demanda et obtint un prêtre à qui il pût se confesser. Le confesseur comprenait sa langue. Il reconnut l'innocence de l'accusé et la fourberie du larron qui s'était caché dans le bois; il s'empressa d'engager les villageois à surseoir au supplice, les assurant que Joseph était un voyageur venu de Cologne et un homme inoffensif, tandis que le vrai voleur

était caché dans la forêt voisine ; que pour éclaircir la chose, ils feraient bien de recommencer leurs recherches. Dieu, le protecteur de l'innocence, voulut qu'on ajoutât foi à ce discours. Voilà donc de nouveau les paysans sur les traces du brigand. Après quelques tours, ils le découvrent blotti sous un buisson, ils le tirent de là, le mènent au magistrat. On le confronte avec le colonais ; et il nie tout avec effronterie. Comme il paraissait impossible de démêler la vérité, l'ecclésiastique proposa d'en venir à l'épreuve du fer rougi, moyen qui était en usage à cette époque, afin d'obtenir des aveux de la part des accusés. Cet expédient fut admis. Joseph toucha le premier le fer chaud, sans la moindre lésion ; il le mania même à plusieurs reprises, sans en ressentir la moindre douleur. Il n'en fut pas ainsi du véritable voleur qui n'eut pas plutôt effleuré le fer que sa main en fut brûlée. Ainsi convaincu du crime, il fut condamné au supplice de la corde, et suspendu à un arbre au voisinage de l'endroit où il avait commis son méfait.

L'innocent Joseph fut donc relâché avec de grandes marques de joie, et put se remettre en route ; mais à peine un mal a-t-il cessé, que souvent un autre commence : *Finis alterius mali gradus est futuri*, comme dit Sénèque. Sorti d'un mauvais pas, il tomba dans un pire. Les parents du brigand conçurent une telle rage contre celui qui l'avait trahi, qu'ils jurèrent d'en tirer vengeance. Ils le guettèrent sur le chemin par où il devait passer, et l'ayant surpris à l'improviste, ils lui jetèrent une corde au cou et le traînèrent près de l'arbre auquel était suspendu le cadavre du brigand. Là ils le pendirent lui-même à une branche, et serrè-

rent la corde sans pitié, jusqu'à ce qu'ils le crurent étranglé. Mais Dieu, le défenseur de l'innocence, envoya soudain du ciel un ange qui lui soutint le corps en l'air, et empêcha que la corde ne l'étranglât et lui fît éprouver le moindre mal. Il éleva même son esprit à une extase très-douce, pendant laquelle il vit des choses si agréables et entendit des concerts si harmonieux, qu'il lui semblait être en paradis. Il demeura ainsi suspendu quelque temps, jusqu'à ce que la divine Providence conduisît vers ce lieu quelques bergers, lesquels voyant que ce pauvre pendu semblait encore respirer, le détachèrent par compassion et le descendirent de l'arbre. Ils se mettaient en devoir de couper le nœud, lorsqu'un accident étrange vint tout à coup les interrompre. Une bande de loups assaillit et dispersa leur troupeau, si bien que pour courir à la défense de leurs brebis, ils laissèrent l'infortuné jeune homme étendu sur l'herbe avec sa corde au cou. Sa parfaite délivrance était réservée à son ange gardien. En effet, cet ange vint de nouveau pour le dégager de la corde et le remettre sur pied, après quoi, il lui présenta un très-beau cheval blanc qui le porta heureusement et rapidement à Vérone.

Il y fut accueilli avec de vifs transports de joie par l'ecclésiastique qui l'attendait, plein d'inquiétude, dans la crainte qu'un accident ne fût la cause de son retard. Il ne tarda pas à apprendre que ses craintes étaient fondées. Joseph lui raconta les mésaventures qui avaient failli deux fois lui coûter la vie, si le Ciel n'était venu miraculeusement à son secours. Le reste du voyage jusqu'à Rome fut heureux. Ils y expédièrent promptement l'affaire qui les y avait

amenés, et eurent une occasion favorable pour retourner en Germanie. Lorsqu'ils y furent arrivés, Joseph, fatigué de tant de courses, résolut de se retirer dans un monastère, afin d'y mener une vie sainte et plus paisible. Pendant qu'il délibérait sur le choix du lieu, il rencontra, par hasard ou plutôt par une disposition de la Providence, un saint moine esclavon, nommé Berthold, qui lui apprit quelle perfection régnait parmi les religieux de son monastère ; ce qui le détermina à s'y présenter. Il y fut reçu comme un pèlerin avide d'un saint repos, y fit profession et y mena une vie très-parfaite.

Au bout de deux ans, il fut attaqué d'une maladie mortelle, pendant laquelle il fit une confession générale au même Berthold, son directeur et lui rendit un compte exact de toute sa vie. Après avoir reçu les derniers Sacrements, il rendit sa sainte âme à Dieu et sa mort fut extrêmement douce. Lorsqu'il fut question de l'ensevelir, les religieux se disposèrent, selon la coutume, à lui laver le corps. Mais le confesseur, usant de la faculté qu'il avait après la mort de son pénitent, leur déclara que ce prétendu religieux était une personne d'autre sexe. Ce fut un grand sujet d'étonnement pour tout le monastère. Chacun s'enquérait des qualités du sujet. On apprit en partie par le rapport de Berthold, en partie par une relation venue de Cologne, que ce Joseph n'était autre qu'une jeune vierge, nommée Ildégonde, issue d'une famille noble, qui, pour l'amour de Dieu, avait fait le pèlerinage de la Terre-Sainte, et s'était ensuite vouée à la vie religieuse par amour de la perfection. Ces saints religieux conservèrent donc le corps comme un dépôt précieux qui leur était envoyé du Ciel.

Nous voyons dans cette vie plusieurs traits merveilleux de cette Providence que Dieu exerce sur ses élus, et qui nous apprennent, comme dit saint Jean Chrysostôme, qu'il ne les laisse pas jouir constamment de ses consolations, mais qu'il entrelace le cours de leur vie de tribulations et de joies. *Deus sanctos suos neque tribulationes, neque jucunditates sinit habere continuas; sed tum ex adversis, tum ex prosperis justorum vitam, quasi admirabili varietate contexit.* (Hom. 8 in Matth.)

P. Mathieu Raderus, S. J. *In Virid. Sanct. p. 1. 551.*

---

## XXII^e MERVEILLE.

### CONFIANCE INTIME DES SERVITEURS DE DIEU ENVERS LEURS SAINTS PATRONS.

*Invenit servus tuus fiduciam, ut oret coram te.* PARALIP. 17. 25.

Votre serviteur a trouvé de la confiance pour vous prier.

Quand la charité est grande, elle donne, comme le témoigne saint Bernard, dans de pieux excès : *Gaudet excessibus;* elle porte ceux qui en sont embrasés à des actes qui sembleraient inconvenants, si l'on ne connaissait les douces violences de l'amour. Qui est-ce, par exemple, qui ne taxerait pas de témérité la confiance pleine d'amour dont usa le père Bernard Col-

nago, de la compagnie de Jésus, envers son bien-aimé patron saint Antoine de Padoue, si ce saint lui-même ne l'avait justifiée et approuvée sensiblement? Ce grand serviteur de Dieu avait devant son prie-Dieu une image de son saint protecteur. Il le saluait, chaque fois qu'il rentrait dans sa cellule, et lui parlait souvent comme un ami à son ami. Il recourait à lui dans tous ses besoins, se consolait auprès de lui dans ses peines. D'ailleurs, on le trouvait toujours prêt à accorder tout ce qu'on lui demandait au nom et pour l'amour de son Saint chéri. Le Saint de son côté répondait à son affection et à son dévouement par des visites amoureuses et des grâces abondantes. Je vais en produire ici plusieurs beaux exemples, extraits des procédures authentiques.

Bernard venait de prêcher le carême à Catane. Les confrères de l'oratoire de Sainte-Agathe l'invitèrent à une promenade champêtre, promenade de dévotion et de délassement tout ensemble. Il accepta volontiers cette invitation, comme un moyen de les exciter de plus en plus aux exercices de la piété chrétienne. Après avoir célébré la sainte messe, Bernard se retira à l'écart pour réciter l'office divin; cependant ses compagnons se répandirent le long du rivage de la mer pour pêcher. Quand il eut terminé son office, il alla les joindre et leur demanda s'ils avaient fait une bonne pêche. Ils répondirent qu'ils avaient pris quantité de petits poissons; mais qu'ils n'avaient pu prendre une seule anguille, bien que ce poisson fût très-commun en cet endroit. Le père leur en témoigna sa peine; puis demanda à l'un d'eux son hameçon qu'il jeta à l'instant à la mer, en disant : Ah ça, mon

bon saint Antoine, faites-moi venir ici une de ces anguilles qui se tiennent au fond des eaux. — Cela dit, il retire l'hameçon ; une petite anguille y était prise avec un lézard. Le père, souriant, ajouta : Oh ! oh ! mon bon Saint, est-ce là un régal digne de votre munificence ? Il convient à ma bassesse ; mais non à votre libéralité, ni aux besoins de ces pieux confrères. Reprenez, je je vous prie, ce cadeau ; je le renvoie à la mer, et vous prie de nous donner quelque chose de mieux. — Plein de confiance, il lance de nouveau l'hameçon dans les eaux, le retire sur-le-champ, et en extrait une anguille d'une grosseur extraordinaire. A cette vue, tous éclatèrent de joie, comme à la vue d'un miracle ; on la fit cuire, et sa chair parut excellente. Mais le père n'en voulut pas goûter, sous prétexte de laisser et d'offrir sa part à son saint protecteur.

Telle était sa confiance, sa familiarité même à son égard, que souvent il lui faisait de tendres reproches et de douces plaintes, lorsque le Saint tardait un peu à condescendre à ses désirs. Une dame, ayant perdu un objet de valeur, fut très-affectée de cette perte. Dans son chagrin, elle va trouver le père Colnago et le supplie d'interposer sa médiation auprès de saint Antoine, pour lui obtenir la grâce de retrouver l'objet. Le père adressa en effet une fervente supplique au Saint. Comme la dame ne venait pas lui donner de nouvelles, il pensa que saint Antoine ne l'avait pas exaucé et il lui en fit ses plaintes. Ayant donc appelé un jeune enfant, il l'envoya à l'église du Saint, et le chargea de remettre une pierre entre les mains de sa statue, en lui disant de sa part : Le père Bernard vous informe que vous avez le cœur plus dur que cette

pierre, puisque vous n'avez pas exaucé la prière, qu'il vous a faite. On ne doit pas tant faire languir ceux qui sont dans le besoin. — L'enfant s'acquitta très-simplement du message. Mais en partant, il vit venir par derrière lui un frère franciscain d'un aspect vénérable, qui lui dit avec le sourire sur les lèvres : Voici votre pierre ; reportez-la au père Bernard, et répondez-lui que c'est lui qui a un cœur de pierre, puisqu'après tant d'expériences, il n'est pas encore persuadé que je lui ai accordé sa demande. — Bernard comprit par là qu'il était exaucé, et fit succéder les excuses aux reproches, en demandant pardon de sa défiance.

Une autre fois, le Saint ayant différé de lui accorder une faveur qu'il sollicitait depuis longtemps, il commença à s'attrister de ce qu'il exerçait tant sa patience. Le voilà donc, un beau soir, qui prend la plume et qui trace ces mots sur le papier : *Assez de délai, cunctatum est satis;* il met ce papier devant l'image du Saint, qui était sur son pupitre. Le lendemain matin, il trouve la réponse écrite miraculeusement de la main du Saint; elle achevait le vers latin commencé. *Vicit patientia, vicit,* la *patience a vaincu.* Le Saint marquait par là que la patience triomphe de tous les obstacles, obtient toutes les demandes et rend les dons de Dieu d'autant plus chers qu'on les a demandés et attendus avec plus d'instance. C'est la doctrine même de saint Augustin : *Cum Deus tardius dat, commendat bona, non negat. Desiderata dulciora; cito data vilescunt.* (De serm. Dom.)

Mais que diriez-vous, si j'ajoutais que la confiance de ce bon religieux passa quelquefois, jusqu'aux menaces? Quelquefois, quand il n'était pas exaucé, il prenait l'image du Saint. et joignant les hommages du

serviteur à l'indignation de l'amant, il commençait par la baiser à genoux, puis il la plaçait en dehors de sa fenêtre, pendant une nuit bien froide, en menaçant de ne pas la rentrer avant d'avoir obtenu ce qu'il désirait, ou d'avoir appris le motif du refus. Bien souvent l'expédient lui réussit; il fléchissait ainsi le cœur de saint Antoine et tirait de ses mains tout ce qu'il voulait. En voici un exemple. Un jeune sicilien ayant perdu un joyau précieux, eut recours au père Colnago et le pria pour l'amour de Dieu de lui prêter assistance dans cette contrariété. Le père lève les yeux au ciel et lui enjoint de se rendre à l'église de Saint-Antoine, et là, de prier de sa part le Saint de lui découvrir l'objet perdu : Vous aurez soin, ajouta-t-il, de lui dire qu'il se garde bien de vous rebuter, sinon la lampe de son autel restera sans huile pendant quelques jours. — Le jeune homme qui avait l'innocence d'une colombe, obéit sans retard et alla porter la requête au Saint, sans oublier la menace. Arrivé à l'église, il y trouve un religieux de Saint-François en prière, et lui expose le message dont il est chargé, la prière du père Bernard et la menace qu'il y a ajoutée de laisser la lampe de saint Antoine sans huile, si la grâce n'est point accordée. Le frère écoute avec attention, et satisfait de la confiance de l'un et de la docilité de l'autre, il répond en syriaque et déclare où et comment on peut retrouver le joyau. Le jeune homme, ne comprenant pas cette langue, demeure tout ébahi; mais il ne tarda pas à être instruit de la signification de la réponse. Il retourne chez lui, plein d'espoir, court à l'endroit marqué, met la main sur l'objet perdu, et rend les plus affectueuses actions de grâces au Saint.

En considérant ces beaux traits, ne vous semble-t-il pas, mon cher lecteur, que saint Bernard a bien raison de dire que le saint amour inspire plutôt de la hardiesse que de la confiance, et qu'il demande avec plus de présomption que de respect? *Amor intemperans hoc facit, et totius modestiæ et opportunitatis contemptum quemdam parit.* (Serm. 73. in Cant.) Toutefois, observons que sa hardiesse est innocente, et son indiscrétion, guidée par la sagesse. Il sait bien, en effet, que les Saints se complaisent davantage à nous voir recourir à eux avec une confiance qui tient de la hardiesse, plutôt qu'avec un respect qui sent la crainte. Voilà pourquoi l'Apôtre nous exhorte à ne jamais perdre ni laisser altérer notre confiance; car cette confiance sera la mesure des grâces que nous recevrons. *Nolite itaque amittere confidentiam vestram, quæ magnam habet remunerationem.* (Hebr. 10. 35.)

Laurent Finich. S. J. *Vie du P. Bernard Colnago, S. J. L. I. chap. 10.*

---

## XXIII[e] MERVEILLE.

### L'INCRÉDULE CONVAINCU PAR DES MIRACLES.

*Nisi signa et prodigia videritis, non creditis.*
Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez pas. JOAN. 4. 48.

Le Seigneur a souvent employé les miracles, non pas seulement pour convaincre la perfidie des Gentils

qui refusaient de croire aux mystères de la foi, mais encore pour inspirer aux fidèles une pleine confiance dans la parole ou l'autorité de ses serviteurs. C'est ce qu'il fit à l'égard de Denis, roi de Portugal, qui doutait des vertus et des miracles de saint Louis, ce grand serviteur de Dieu qui, méprisant les grandeurs du siècle, avait embrassé la pauvreté religieuse, et était ensuite devenu un saint Evêque. La reine Elisabeth, sa noble et sainte épouse, lui rappelait quelquefois la grâce miraculeuse que ce grand Saint avait obtenue au Dauphin de France.

En effet, Jean, fils aîné du roi Philippe, étant très-gravement malade, au point qu'on s'attendait à tout moment à le voir expirer, le roi son père, entrant dans sa chapelle et se prosternant devant l'image de saint Louis, son oncle, l'avait conjuré d'obtenir la guérison de son fils et avait fait vœu, s'il était exaucé, d'aller en pèlerinage à son tombeau et d'y offrir une statue d'argent du poids de ce même fils. Or, pendant qu'il priait de la sorte, plongé dans la plus vive anxiété, le Saint lui apparut environné de gloire, et lui promit de rendre la santé au dauphin. Après cela, lui-même en personne se rendit au lit du moribond et ayant mis la main sur lui, le guérit parfaitement en un instant. La reine Jeanne, mère du prince, était au chevet de son lit, n'attendant plus que son dernier soupir pour lui fermer les yeux. Le prince l'appelle d'une voix claire et ferme : Madame, dit-il, voici notre cher saint Louis. Faites-lui donc la révérence. Il est venu, dans sa bonté, pour me guérir par le seul contact de ses mains. Je suis guéri; je veux me lever. — A cette nouvelle miraculeuse, la reine convertit ses

larmes de douleur en larmes de joie, et elle congédia les médecins qui se présentaient, en leur disant : On n'a plus besoin de vous; un médecin plus puissant a guéri, ou plutôt a ressuscité mon fils. — Un messager courut aussitôt à la chapelle porter la joyeuse nouvelle au père. Celui-ci prévint le messager : Je sais, dit-il, que le prince est sauvé, grâce à l'intercession de notre bon saint Louis. Qu'on me prépare un vêtement de pèlerin ; je dois me rendre au tombeau du Saint pour le remercier de cette grâce. Il s'y rendit sans retard, et offrit à son autel, outre une statue d'argent représentant son fils, une quantité de riches présents.

Or, en apprenant ce miracle et plusieurs autres, que la renommée avait publiés jusqu'en Portugal, le roi Denis branlait la tête, en signe d'incrédulité. Il plut au Seigneur de le faire cesser et de le convaincre de la gloire de son serviteur par sa propre expérience, Le grand veneur de la cour, chargé du soin des faucons chasseurs, avait parmi ses oiseaux un faucon de grand prix qui était un des grands divertissements du roi et que celui-ci estimait à l'égal d'un trésor. Un beau matin, par je ne sais quel accident, on trouva ce faucon languissant, tremblant, les ailes abattues, en un mot, plus mort que vif. A cette vue, le grand veneur fut en proie à la plus grande peine, prévoyant le chagrin qu'en aurait le monarque et les reproches qu'il aurait lui-même à subir, pour sa prétendue négligence. Vivement inquiet, il résolut de prendre le faucon mourant et de s'en aller à l'église des Frères mineurs, où il y avait un autel dédié à saint Louis. Là, se prosternant devant l'image du Saint de qui

tant d'autres avaient obtenu toute sorte de faveurs, il le pria et fit vœu que s'il sauvait la vie à son faucon, il lui en aurait offert un de cire fine. Pendant qu'il priait avait ferveur, l'oiseau fit entendre ses derniers râlements, et s'étendit mort sur le sol. Il est impossible de décrire l'angoisse et le chagrin du veneur à ce spectacle. Il pose le corps de l'oiseau sur le marchepied de l'autel, et après avoir supplié le Saint de le fortifier du moins dans sa disgrâce, il part tout soucieux et va trouver Denis qui était à deux lieues delà. En le voyant paraître, le roi lui demanda aussitôt des nouvelles de son faucon. Le fauconnier qui tremblait d'avance, faillit s'évanouir à cette demande ; mais faisant un effort sur lui-même, il raconta en sanglotant l'accident survenu à l'oiseau. Il ajouta qu'après avoir épuisé inutilement toutes les ressources humaines, il avait fini par recourir au Ciel, et qu'il avait porté l'oiseau à l'autel de saint Louis, afin d'implorer son assistance; mais que, pendant qu'il priait, l'oiseau était mort. A cette nouvelle, le roi se trouble; déjà il se disait en lui-même : Voilà les miracles que ces bonnes gens obtiennent de ce saint-là. Pendant qu'il raisonnait ainsi, tout à coup il voit arriver à lui le faucon ressuscité. L'oiseau vint d'un vol rapide se jeter à ses pieds; il paraissait tout enjoué. Pourquoi m'affliger par de fausses nouvelles? dit alors le prince au fauconnier. Vois, cet oiseau n'est-il pas sain et sauf? — Sire, répondit le fauconnier, c'est indubitablement un miracle de saint Louis. Il a laissé mourir votre faucon, afin de rendre sa faveur plus éclatante. — Cela dit, il appelle le faucon qui vint aussitôt se placer comme de coutume sur son poing. Denis com-

mença dès ce moment à ajouter foi à la puissance merveilleuse du Saint.

Mais pour affermir davantage sa foi, Dieu permit qu'il en ressentît personnellement les effets. Etant un jour allé chasser dans la forêt de Montréal, il fit la rencontre d'un ours de taille extraordinaire, qu'il se mit à poursuivre seul de toute la vitesse de son coursier. L'ours se sentant pressé, se jeta hors de voie et courut se cacher dans un massif. Le roi qui ne s'était pas aperçu de l'écart poursuivit sa course. L'ours sortant de sa retraite lui sauta par derrière sur les épaules et le saisissant avec ses griffres par la ceinture, le précipita en bas de son cheval. Le roi roulé à terre sous la bête, tenait d'une main les rênes du cheval, et de l'autre cherchait à se garantir des griffes de la bête, mais avec peu d'espoir d'y échapper, quand, par bonheur, la pensée lui vint de se recommander aux mérites du saint thaumaturge. Il le conjure donc de tout son cœur de lui sauver la vie dans un si pressant danger. O merveille! à l'instant, le Saint lui apparaît, en habit de Frère mineur, avec la mitre en tête : Que faites-vous? dit-il au monarque en souriant; dégaînez le poignard que vous portez à la ceinture, et frappez hardiment cette bête. — A ces mots, le roi, qui était à demi-mort, reprit ses sens. Sa main droite était libre. Il tire son poignard et l'enfonce dans le flanc gauche de l'ours près du cœur; l'animal tombe mort sur le coup.

Délivré d'un si grand péril et rendu pour ainsi dire à la vie, Denis rend des actions de grâces à Dieu et à son libérateur; puis remonte à cheval, laissant le poignard enfoncé dans le cœur de l'ours, comme un

trophée de son courage. Plein de joie et d'un air de triomphe, il allait rejoindre ses courtisans qui lui apprêtaient à manger dans un lieu champêtre. Mais ici survint un nouvel épisode qu'on nous saura gré de ne pas passer sous silence. Chemin faisant, il rencontre un paysan à qui il demande d'où il venait : Je viens, répondit celui-ci, du village où se prépare le dîner du roi. Puisse ce dîner l'étouffer, et Dieu le lui faire payer chèrement! — A cette brusque saillie, Denis comprit qu'il n'était pas connu de cet homme; il ajouta : Mais quel mal vous a fait le roi pour le maudire de la sorte? — Le villageois, pensant parler à un étranger : L'intendant de la table du roi, dit-il, m'a enlevé de vive force une génisse, trois chevreaux et quatre poules, sans m'en payer un denier, en prétendant que tout appartient au roi et qu'il est le Dieu du pays. Aussi je les donne tous au diable, et je m'en vais comme un désespéré, pour ne pas voir dissiper mon avoir, sans pouvoir y porter remède. — Etonné de ce brigandage, le roi se fit suivre du villageois, en lui promettant qu'il lui aurait fait donner pleine satisfaction. Arrivé au lieu du rendez-vous, et ayant pris des informations, il ordonna qu'on satisfît entièrement ce pauvre homme, ainsi que tous ceux à qui on aurait pris quelque chose à cette occasion. Ensuite il fit châtier d'une manière exemplaire l'injuste pourvoyeur, afin que les autres apprissent par cet exemple à ne point abuser du nom et de l'autorité du rôi pour nuire à qui que ce fût. Enfin, il fit ramener sur un char de triomphe l'ours qu'il avait abattu, et raconta le miracle opéré en sa faveur, en exhortant tous ses officiers à avoir une grande dévotion pour son saint libérateur.

Lui-même leur en donna l'exemple, en faisant construire une magnifique chapelle en son honneur dans l'église de Saint-François.

C'est ainsi que le ciel glorifia devant un monarque de la terre celui qui, pour l'amour de Dieu, avait renoncé au trône et au sceptre. *Magnificavit eum in conspectu regum, et dedit illi coronam gloriæ.* (Eccli. 45. 1.)

Laurent Surius, 16 août, *Vie de S. Louis, évêque.* — Marc de Lisbonne, *Chroniq. des Frères mineurs, p. 2. l. 6. chap. 19. 20.*

---

## XXIV^e MERVEILLE.

### LA MAIN QUI FRAPPE LE PÉCHEUR, LE GUÉRIT PAR LA PÉNITENCE.

*Vulnerat et medetur, percutit et manus ejus sanabunt.* JOB. 5. 18.

Il blesse et il guérit, il frappe et ses mains cicatrisent les blessures.

Les poètes ont feint que la lance d'Achille avait la propriété de guérir comme de blesser :

*Si ferit iratus, sanat placatus Achilles,*
*Atque eadem vulnus, quod dedit, hasta levat.*

Si Achille blesse en courroux, il guérit apaisé, et sa lance ferme la plaie qu'elle a faite elle-même. Quoi qu'il en soit, l'histoire atteste qu'il en fut réellement ainsi de la main du grand patriarche saint Benoît, car

elle eut la vertu de guérir, après avoir blessé. Nous en tirerons une preuve remarquable de la vie de saint Henri, empereur. Il n'était que duc de Bavière, et n'avait pas encore été élevé à l'empire. Un jour donc qu'il voyageait avec une nombreuse escorte de chevaliers, il alla demander l'hospitalité dans un monastère de Saint-Benoît, où il fut accueilli avec toute la charité et les égards dus à son rang. Là, il souffrit qu'on transformât en écurie pour ses chevaux une salle où les religieux avaient coutume de s'assembler pour tenir chapitre. Le saint patriarche ne put voir du ciel cette inconvenance sans un vif déplaisir. La nuit suivante, il apparut en songe à Henri avec un air mécontent, et le reprit sévèrement du peu de respect qu'il avait pour lui et pour ses fils spirituels, en profanant un lieu consacré à des exercices de religion et de pénitence. De la réprimande, il passa au châtiment, et lui donna sur le flanc un coup de la verge qu'il tenait en main. A l'instant, le duc sentit circuler comme du feu dans ses entrailles, et à partir de là, il commença à souffrir de la gravelle, et dans la suite, la pierre se forma et lui causa de terribles douleurs. S'étant levé, il reconnut et déplora sa faute. Il en demanda humblement pardon au Saint, et tâcha de l'apaiser par toute sorte d'hommages et à force de présents qu'il fit aux monastères de son ordre.

Deux de ces présents sont dignes d'être mentionnés. Le pape Benoît VIII, en conférant le diadème impérial à Henri, lui offrit solennellement à Rome, une pale d'or, ornée de pierres précieuses, et surmontée d'une croix. Cette pale représentait la Mappemonde et faisait entendre qu'Henri était établi chef de l'empire, afin

qu'il le gouvernât sous l'égide de la croix. Le monarque admira ce présent et l'agréa de très-bonne grâce; puis il l'envoya par les mains d'un de ses seigneurs au monastère de Cluny, qui était de l'ordre de Saint-Benoît: cette image de la Mappemonde, dit-il, convient mieux à ces bons religieux qu'à moi, parce qu'ils ont renoncé généreusement au monde et qu'ils lui sont supérieurs par le mépris qu'ils en font.

Une autre fois, il ôta son diadème de son front, et, tout enrichi qu'il était de perles précieuses, il le fit encore offrir au même monastère, pour signifier qu'il soumettait son empire et sa personne aux ordres et à la protection du saint patriarche.

Mais peu satisfait de ces témoignages de piété, il voulut se transporter en personne au Mont Cassin pour y révérer le tombeau du Saint, et le prier de vouloir bien le délivrer des douleurs atroces que la pierre lui faisait souvent souffrir : c'est, se disait-il, la main de Benoît qui m'a puni coupable, c'est la main de Benoît qui me soulagera pénitent.

Lorsqu'il y fut arrivé, Dieu, voulant que la grâce fût d'autant plus éclatante, permit que l'empereur endurât des tourments plus cruels que jamais, si bien qu'il fût bientôt réduit à toute extrémité. Se voyant à deux doigts de la mort, le prince redoubla ses supplications au Saint, et loin de désespérer, il conçut au contraire une confiance plus vive de sa guérison; car il n'ignorait pas les miracles sans nombre que le Ciel avait opérés en ce lieu pour la gloire du Saint qui y avait mené une vie angélique. Sa confiance ne fut point trompée. Une nuit, pendant qu'il était entre somme et veille, il lui sembla voir saint Benoît qui

lui demandait d'un air de compassion et d'intérêt de quoi il souffrait. Le prince lui ayant répondu, le Saint reprit : Puisque vous avez mis votre confiance en Dieu et en son serviteur, voici que je viens par l'ordre du Ciel pour vous guérir. — En disant ces mots, le Saint parut lui faire une légère incision au côté, puis passer la main droite par cette ouverture, et retirer une grosse pierre qu'il lui remit entre les mains, en signe de la grâce qui lui était faite. Ensuite, touchant très-délicatement la plaie, il la ferma et disparut. L'empereur s'étant éveillé complétement, et cherchant à s'assurer si sa vision n'était qu'un songe ou bien si elle était une réalité, s'aperçut qu'il tenait la pierre en main, et toute souffrance avait cessé.

Il appela donc d'une voix joyeuse ses courtisans qui se tenaient dans l'antichambre, et leur raconta la merveille que Dieu venait d'opérer en sa faveur par l'intervention de saint Benoît. Ceux-ci changèrent leur tristesse en joie, et célébrèrent cette guérison avec les plus vifs témoignages d'enthousiasme. Mais le prince, jaloux d'en rapporter toute la gloire à Dieu, les engagea à supplier de concert avec lui son médecin et son avocat céleste, de vouloir bien être lui-même l'interprète de sa reconnaissance auprès du Seigneur, comme il avait été l'instrument de ses ineffables bontés à son égard.

Dès ce moment, il quitta le lit, plein de vigueur et de santé; puis il demanda qu'on réunît les religieux au chapitre, afin de faire l'éloge du Saint et de célébrer sa gloire dans le lieu même où il l'avait jadis offensé par inconsidération. Là, il leur montra la pierre extraite miraculeusement de ses entrailles, ce

qui les remplit d'une pieuse admiration ; il donna mille louanges et mille bénédictions au Saint qui avait été son libérateur, et lui exprima toute sa reconnaissance, de ce que, après avoir puni sa faute dans un de ses monastères, il avait récompensé dans un autre la sincérité de son repentir.

Enfin, en témoignage de sa gratitude, il fit offrir à l'abbé divers objets de vaisselle en or, en argent, et en pierres précieuses, ainsi que des étoffes précieuses pour orner l'église et l'autel de Saint-Benoît; il protesta qu'il y laissait son cœur, en retour de la pierre qu'il emportait avec lui, comme souvenir perpétuel de la grâce reçue et comme garant irrécusable du miracle opéré par le Saint. *Lapis iste vobis erit in testimonium, ne forte postea negare velitis.* (Josué. 24. 17.)

Laurent Surius, 16 juillet. *Vie de S. Henri, empereur.* — Ranuce Pic. *Spec. princip. p. 2. l. 1.*

---

## XXVe MERVEILLE.

### VISION TERRIBLE D'UN PÉCHEUR OBSTINÉ.

*Terrebis me per somnia, et per visiones horrore concuties.* JOB. 7. 14.

Vous m'effraierez par des songes, et vous me frapperez d'horreur par des visions.

Quand une âme a vieilli dans l'habitude du péché, ni les promesses ni les menaces ne sont capables de l'amollir ; il ne faut rien moins qu'un miracle de la

grâce. Entre une multitude d'exemples, celui de Pierre Diaz, évêque de Rodrigue, en Espagne, nous semble mériter d'être ici rapporté. Ce prélat avait malheureusement conservé dans l'épiscopat les habitudes vicieuses qu'il avait contractées dans le siècle. Mais malgré des penchants et des défauts tout à fait indignes de son caractère, il eut toujours une grande dévotion pour le séraphique père saint François. Il pratiquait en son honneur certains exercices de piété, et faisait d'abondantes aumônes à ses religieux.

Or il arriva, l'an mil trois cent quarante-trois, que cet évêque étant tombé dans une maladie mortelle, son domestique qui se tenait dans l'antichambre, fut témoin d'une vision effroyable. Il vit une quantité de corbeaux noirs et hideux voltiger sur le trône épiscopal et mettre en pièces les ornements pontificaux de son maître. Alors se montra une frère mineur qui se plaçant derrière le trône, chassait de la main ces vilains oiseaux. Ce frère s'adressant au domestique : Va, lui dit-il, et dis à ton maître qu'il se confesse de ses péchés, et en fasse pénitence; car ces corbeaux sont des démons qui, après avoir déchiré ses vêtements, en viendront à déchirer ses chairs. — Le serviteur entre de grand matin dans la chambre du prélat, lui fait part de la vision et s'acquitte du message dont le frère l'a chargé. Mais son maître se moqua de l'avis et dit d'un ton dédaigneux qu'il n'était pas assez grièvement malade pour avoir besoin de confession. C'est la réplique ordinaire des pécheurs obstinés, alors même qu'ils sont le plus dangereusement malades.

Trois jours après, le même serviteur eut une seconde vision. Il lui parut voir des dogues affamés qui

attaquaient l'évêque à belles dents, pendant qu'il siégeait sur son trône; et ils l'auraient dévoré, si le même frère n'était venu à son secours et n'avait chassé ces mâtins voraces. Le frère dit encore au serviteur : Retourne trouver ton maître, et réitère-lui l'avis de se confesser; car les monstres infernaux vont l'assaillir pour lui ravir la vie et l'âme tout ensemble. Le serviteur ne manqua pas de faire la commission et de rapporter point par point ce qu'il avait vu. Vous croyez sans doute, mon cher lecteur, que le prélat fut touché et atterré de ce nouvel avertissement. Hélas! ce qui devait servir à amollir son obstination ne fit que l'accroître. Il regarda cette vision comme le songe d'un cerveau malade.

A peine trois autres jours s'étaient-ils écoulés, qu'une troisième apparition plus terrible que les premières vint frapper les regards du bon serviteur. Un grand feu paraissait allumé dans la cheminée de la salle; une chaudière pleine de soufre et de poix était en ébullition. Autour du feu se tenaient d'affreux démons tout noirs de fumée, qui, armés de crochets, tâchaient de saisir l'évêque pour le jeter dans cette chaudière bouillante. Mais le frère qui à deux reprises déjà l'avait sauvé, le protégea encore cette fois. Puis il insista auprès du serviteur pour qu'il retournât sans délai auprès de son maître et lui racontât cette troisième vision, en lui signifiant de ne plus différer davantage à se confesser, car il ne lui restait plus que quelques heures avant de comparaître au tribunal du Juge éternel. Le serviteur lui répondit : Mon père, déjà je l'ai averti deux fois de votre part; soyez sûr qu'il ne me croira pas; si vous ne me donnez quelque signe qui

puisse le convaincre. — Eh bien! reprit le frère, approche donc et trempe le bout du doigt dans cette chaudière, afin qu'il porte la trace du feu et de la poix. Ne crains pas; car tu n'en ressentiras aucune douleur. Après cela, tu iras à ton maître, et tu lui diras : François d'Assise, pour qui vous avez tant de dévotion, m'a enjoint trois fois de vous avertir en son nom ; et maintenant pour preuve de la vérité, il veut que je vous montre ce doigt tout noirci de soufre et de poix ardente. La chaudière est en pleine ébullition et toute prête à vous recevoir, si vous ne vous hâtez de faire une sincère pénitence de vos péchés. — En entendant de telles menaces et surtout à la vue de ce doigt brûlé, l'évêque fut saisi d'horreur, et rentrant en lui-même, il manda sur-le-champ un confesseur, se confessa à contre-cœur, et la confession à peine achevée, rendit soudain les derniers soupirs.

Les frères et les cousins du prélat virent cette mort sans trop de chagrin. Ils en firent mystère, jusqu'à ce qu'ils eussent eu le temps de se partager et d'emporter ses dépouilles. Cela fait, ils le firent transporter solennellement à sa cathédrale, pour lui faire de magnifiques obsèques. Or, pendant qu'un nombreux clergé chantait autour du catafalque l'office des morts, tout à coup l'évêque se lève et s'assied sur le cercueil, à la grande stupéfaction des assistants qui, dans leur effroi, songent à prendre la fuite. Mais il leur dit d'une voix sépulcrale : Ne fuyez pas, vous n'avez rien à craindre; j'étais réellement mort, mais grâce à Dieu, je reviens à la vie. Sachez qu'à l'instant où mon âme quitta le corps, elle fut présentée au tribunal de Dieu ; elle devait subir une sentence d'éternelle damnation, parce

que la confession que j'ai faite n'était pas accompagnée d'une douleur sincère et surnaturelle, mais inspirée par la crainte servile de la mort, sans égards pour l'offense de Dieu. Mais mon miséricordieux père saint François, à qui j'ai toujours été affectionné, a fait intervenir ses humbles et ferventes prières, et m'a obtenu une grâce extraordinaire qui a suspendu les foudres de la divine justice. Il a allégué en ma faveur trois choses : Premièrement, la grande dévotion que j'ai toujours eue pour lui ; secondement, les fréquentes aumônes que j'ai faites aux pauvres ; troisièmement, ma ferme confiance dans la miséricorde divine et dans les mérites du sang de Jésus-Christ. Pour ces motifs, le souverain Juge a daigné me faire la grâce, par un privilége tout à fait singulier, de me rendre la vie ; il m'accorde un sursis de vingt jours pour faire une vraie pénitence. Au bout de ce temps, je mourrai définitivement et comparaîtrai de nouveau au redoutable tribunal.

Cela dit, il fit chercher ses vêtements, et descendit de son lit funèbre. Le peuple et le clergé lui firent l'accueil que suppose un tel prodige. Le même jour, qui était celui de la translation du corps de saint François, il monta en chaire et fit une prédication très-pathétique dans laquelle il débuta par déclarer à ses nombreux auditeurs le prodige dont il avait été l'objet, ce qui toucha tout le monde jusqu'aux larmes. Ensuite, il exalta la puissance, la bonté et la charité de son séraphique père avec une onction si pénétrante qu'il inspira à tous une tendre dévotion pour lui. De retour à son évêché, il eut soin de retirer des mains de ses proches ce qu'ils avaient emporté de sa succes-

sion, et en fit de larges aumônes aux pauvres, aux hôpitaux et aux églises. Enfin, il se livra tout entier aux exercices d'une austère pénitence, accompagnée de prières continuelles; et il redoubla toujours de ferveur, à mesure qu'il voyait approcher le terme. Il se munit ensuite des derniers Sacrements, exhorta son clergé à la perfection, bénit son peuple, et rendit pieusement son âme à son Créateur.

On l'enterra solennellement dans la cathédrale de Rodrigue. Sa tombe est fort belle. Elle est placée sous la voûte de la grande chapelle. On y voit son portrait en relief; il est revêtu des ornements pontificaux. Au-dessous, on lit cette courte épitaphe qui perpétue la mémoire du miracle :

*Hic jacet Episc. Petrus Diaz,*
*quem olim a mortuis suscitavit*
*Divus Franciscus.*

Ci-gît Monseigneur Pierre Diaz,
qui fut ressuscité d'entre les morts
par saint François.

Considérez ici, pieux lecteur, d'une part, la confiance que vous devez avoir dans le recours aux Saints, d'autre part, la crainte que doivent vous inspirer l'attache au péché et l'abus du sacrement de Pénitence. Il est certain qu'on ne peut compter sur un privilége extraordinaire. Les miracles, en fait de conversion, ne peuvent nous servir de règles. En effet, c'est un axiome de droit qu'on ne doit regarder comme règle que ce qui ne sort pas des lois communes. *Quæ a jure communi exorbitant, nequaquam ad consequentiam sunt trahenda.* (De reg. jur. in 6.) Or, la loi commune, le droit commun, c'est que celui qui

diffère sa conversion jusqu'à la mort, meurt dans l'impénitence.

P. Marc de Lisbonne. *Chroniq. des Frères min.*

---

## XXVIe MERVEILLE.

### LA CONSTANCE D'UNE VIERGE VICTORIEUSE DE TOUS LES ASSAUTS.

*Certamen forte dedit illi, ut vinceret.*
Le Seigneur l'a soumise à de grands combats, pour qu'elle remportât la victoire. SAP. 10. 12.

Le Dante, dans son troisième chant sur le paradis, feint d'avoir vu, parmi les chœurs des bienheureux, la jeune et illustre vierge Piccarda, qui lui raconte les épreuves qu'elle eut à subir sur la terre, et la gloire dont elle jouit au ciel.

Pour qu'on puisse démêler la véritable histoire de cette héroïne d'avec les ornements de la fable, nous allons la rapporter ici d'après les chroniques de l'ordre séraphique. Piccarda, fille de Simon Donati, un des principaux seigneurs de Florence, fut douée de tous les avantages de la nature et de la grâce qu'on peut désirer dans une jeune personne. Dès son enfance, elle fit preuve d'un jugement solide, s'attacha aux exercices d'une piété exquise, et forma le projet de consacrer sa virginité à l'Epoux céleste. Mais comme elle était d'une beauté rare, les principaux cavaliers de la ville ambitionnaient sa main et cherchaient tous les moyens

de l'obtenir. Ces recherches lui déplurent singulièrement ; elle était d'autant moins contente d'elle-même qu'elle plaisait davantage au monde. Ses parents, qui la chérissaient comme la prunelle de leurs yeux, la promirent pour épouse à un jeune seigneur également distingué par sa naissance et ses richesses. Cet engagement causa un indicible chagrin à la demoiselle, qui nourrissait des pensées bien différentes dans son cœur. Aussi, pendant qu'on faisait les préparatifs des noces et qu'on disposait la corbeille de mariage, elle se détermina, par une inspiration d'en-haut, à déserter la maison paternelle. Sans donc en dire un seul mot à ses parents, elle part à la dérobée, n'ayant d'autre compagnie que son ange gardien, et s'en va au monastère de Saint-Pierre, où un grand nombre d'illustres vierges vivaient sous la première règle de Sainte-Claire. Elle sut si bien exposer sa cause, qu'elle fut admise sans retard dans l'intérieur du cloître, où elle changea son nom de Piccarda en celui de Constance. Elle se montra digne de ce nouveau nom par l'invincible générosité avec laquelle elle résista à toutes les attaques qui lui furent livrées, afin de la faire renoncer à sa sainte détermination. En effet, son père et son frère, profondément blessés de sa fuite, firent des recherches actives, et étant parvenus à découvrir sa retraite, n'omirent aucune tentative pour la ramener dans le siècle.

Ils essayèrent d'abord de la gagner par les flatteries et les promesses les plus propres à éblouir : elle pouvait, lui dirent-ils, devenir la première dame de Florence. Ce moyen ne réussissant pas, ils en vinrent à des reproches acerbes, l'accusant de déshonorer sa

famille; ils eurent même recours aux menaces, lui déclarant qu'après l'avoir tirée de vive force de son couvent, ils la traiteraient en esclave. Mais tout fut inutile; la jeune vierge fut également insensible aux prières et aux menaces, comme une montagne qui se rit des tempêtes et un rocher qui se joue des vagues.

Voyant donc que tous leurs discours n'étaient pas capables d'ébranler sa constance, ils résolurent d'employer la violence. Son frère, nommé Fores, jeune homme d'un caractère bouillant, entreprit de l'enlever de vive force. Une nuit donc, ayant escaladé le mur du monastère, il entra dans le cloître, suivi d'une bande de soldats, et ayant surpris sa sœur, il la fait enchaîner malgré ses protestations et ses larmes. Ses gens l'emportent au dehors par le même chemin par où ils étaient venus, et l'emmènent au logis paternel. Là, on lui arrache sa tunique de serge et on la revêt d'un magnifique manteau nuptial. Ses pauvres consœurs furent doublement désolées et de l'affront qu'on avait fait au saint lieu et de la perte d'une si digne religieuse. Elles adressèrent donc de ferventes prières au Seigneur, pour qu'il voulût bien l'assister dans une épreuve si critique. La jeune personne une fois ramenée dans sa famille, ses parents ne cessèrent plus de l'obséder et de déployer tous les genres de manœuvres, caresses, promesses, crainte, menaces, afin de la décider à se marier. Mais rien ne put triompher de cette âme virginale; elle répondait à tout : Je suis fiancée au Roi du ciel; je vous laisse à juger si je dois l'abandonner pour un seigneur de la terre; jamais je ne m'y résoudrai, quelles que soient vos promesses ou vos persécutions. — Néanmoins ses

parents ne se désistèrent pas de leur dessein. Tout étant prêt pour la noce, le père fixa le jour de la cérémonie.

La jeune personne en étant informée, en conçut un extrême chagrin, et elle se serait évanouie de douleur, si elle n'avait été soutenue par l'espérance que Dieu lui viendrait en aide. Le matin du jour fixé, elle s'adressa avec toute la ferveur possible à son céleste Epoux : Mon très-doux Seigneur, lui dit-elle, vous à qui j'ai consacré tout mon cœur, ah ! ne souffrez pas que l'holocauste que je vous ai offert de ma personne vous soit ravi par un homme mortel, et que la perle de ma virginité tombe dans la fange ! Je vous en supplie, ô l'Epoux bien-aimé de mon âme, faites que cette beauté, quelle qu'elle soit, qui m'est en horreur autant qu'elle plaît à des yeux mortels, soit ternie par une infirmité hideuse ; que mon pauvre corps soit couvert d'ulcères et de plaies ; qu'il exhale même une odeur si insupportable que tous m'aient en abomination et m'évitent jusqu'à mon dernier soupir. Je ne vois pas de moyen plus efficace pour garantir la consécration que je vous ai faite de mon cœur et mettre ma virginité à l'abri de toute atteinte.

Une prière si héroïque pénétra soudain jusqu'au Ciel et obtint immédiatement son effet. Au moment où toute la maison se livrait à l'allégresse, ne songeant qu'à la fête qui allait avoir lieu, la jeune fille reçut du Ciel la nouvelle que ses vœux étaient exaucés, et que sous peu de jours, la solennité du mariage serait changée en deuil et en larmes. Ce jour-là même, elle eut un accès de fièvre qui fut comme l'avant-coureur de la révolution qui devait s'opérer ; en peu de temps,

tout son corps se couvrit de pustules affreuses d'où sortaient du pus et des vers. La généreuse jeune fille les regardait comme les perles et les fleurs de sa virginité. Tous en la voyant étaient émus de compassion ; elle seule se réjouissait dans son cœur, bénissant Dieu de la grande grâce qui la délivrait d'une alliance profane. Au bout de huit jours de souffrances continuelles , endurées avec une invincible patience , et même avec une joie sensible, elle fut réduite à la dernière extrémité. Dans cet état, elle demanda à ses parents d'être revêtue de l'habit de Sainte-Claire, afin de mourir du moins, puisqu'elle n'avait pu vivre sous ce costume ; elle les pria aussi de la faire inhumer dans le caveau des religieuses, pour jouir après sa mort de la compagnie de celles avec qui on ne lui avait pas permis de vivre. Après avoir obtenu ces grâces, elle expira paisiblement, la sérénité sur le front, la joie au cœur, le doux nom de Jésus sur les lèvres, et elle alla ainsi jouir à jamais des noces du céleste Epoux,

*Qui pergit inter lilia*
*Septus choreis virginum,*
*Sponsus decorus gloria,*
*Sponsisque reddens præmia.* (Hymne des vierges )

De cet Epoux qui se promène parmi les lis, entouré du chœur des vierges ; de cet Epoux brillant de gloire qui récompense si magnifiquement ses chastes épouses.

P. Marc de Lisbonne. *Chronique des Frères mineurs. 2 part. liv. 2. chap 54.*

## XXVII^e MERVEILLE.

### DIEU MANIFESTE SA PROVIDENCE DANS LES CAS DÉSESPÉRÉS.

*Adjutor in tribulationibus, quæ invenerunt nos nimis.* (Ps. 45. 1.)

Dieu est notre secours au milieu des tribulations qui nous accablent.

Alonzo Zuazo, seigneur espagnol d'une piété éminente, dut la conservation de ses jours à des prodiges de plus d'un genre, Dieu le destinant à détruire l'idolâtrie et à propager la vraie foi dans un grand nombre de lieux. Il faisait voile vers la Nouvelle-Espagne sur un grand navire, chargé de cinquante-cinq passagers. lorsqu'au milieu d'une nuit obscure, il fut surpris par un des plus furieux ouragans qui aient jamais bouleversé l'Océan. Nulle espérance de salut ne restait aux pauvres navigateurs que la confiance en Dieu. Sur les exhortations d'Alonzo, tous se mirent en prière; ils invoquèrent surtout la Reine du ciel, en lui redisant les strophes de l'*Ave maris stella*. L'embarcation, presque engloutie dans les flots, revint alors à la surface, et un rayon de lumière apparut pour guider sa marche. Enfin, poussée par la violence du vent, elle alla se briser contre les écueils, et une partie des passagers ainsi qu'une grande quantité de marchandises devinrent la proie des vagues. Quarante-sept échappèrent au naufrage, en grimpant sur les rochers; mais les

vagues en fureur les poursuivirent dans cette retraite, et en arrachèrent quelques nouvelles victimes. Vers le milieu du jour, le calme venant à renaître, ce danger s'éloigna, mais pour faire place à un autre qui n'était pas moins critique. Ces roches dépouillées n'offraient pas un seul brin d'herbe pour assouvir la faim des naufragés.

Alonzo, voyant le cas désespéré, se mit à genoux pour se recommander à la divine Providence. Sa prière achevée, Dieu permit qu'on découvrît aussitôt, au pied du rocher, un canot ou espèce de barque qui y était échoué et à moitié enseveli dans le sable. Il descend avec quelques aides pour renflouer cette barque, dernière planche de refuge ; et après l'avoir raccommodée de son mieux, il y entre avec trois compagnons. Puis, ayant exhorté ceux qui restaient à espérer en Dieu, et leur avoir promis qu'il leur renverrait le canot pour les prendre, s'il parvenait à gagner la terre-ferme, il se dirigea vers l'Orient. Après avoir cheminé quelque temps, il découvrit une petite île, et ayant abordé, il se jeta à genoux pour baiser cette terre et rendre ses actions de grâces à l'auteur de tout bien.

Au point du jour, Zuazo se disposait à renvoyer le canot, afin de prendre les autres passagers, lorsqu'on entendit des voix lamentables et qu'on les vit arriver l'un après l'autre, celui-ci en rampant sur les rochers, celui-là en nageant d'un banc à un autre, si bien que tous abordèrent à la petite île. Grande fut la joie avec laquelle ils furent accueillis et embrassés. Mais elle fut bientôt changée en tristesse, quand on reconnut que cette plage était déserte et n'offrait absolument rien à manger. Comme il y avait déjà longtemps qu'ils étaient

à jeun, ils semblaient devoir périr de faim et de soif, lorsque, par un bonheur providentiel, parurent cinq tortues d'une grosseur extraordinaire. En les apercevant, le capitaine, qui s'était recommandé aux cinq plaies du Sauveur, dut considérer ce présent comme un effet de sa prière. Aidé de plusieurs de ses compagnons, il les retourna sur le dos et leur enleva leur conque; puis il se mit à sucer la liqueur qui sortait de leurs blessures. Les autres l'imitèrent; ils trouvèrent cette boisson plus douce que le nectar, tant ils étaient excédés par le besoin. Au moyen de la chair de ces tortues, ils purent subsister quelques jours, au bout desquels on découvrit au loin une autre petite île, où Alonzo envoya la barque, afin de voir s'il ne se s'y trouvait pas d'eau potable. Les envoyés revinrent en disant qu'il ne s'y trouvait pas une goutte d'eau douce, mais qu'en revanche elle abondait en oiseaux de différentes espèces. A cette nouvelle, les naufragés ranimèrent leur confiance; le religieux capitaine les exhorta à se confier en Dieu qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui : *Qui non derelinquit sperantes in se;* il leur rappela l'exemple des Israélites à qui la Providence envoya dans le désert une nuée de cailles pour les rassasier : *Pluit super eos sicut arenam maris volatilia pennata.* (Ps. 127. 27.) Il y fit donc passer son monde en diverses fois. L'île renfermait en effet un si grand nombre d'oiseaux, qu'on ne pouvait faire un pas, sans rencontrer les œufs qu'ils pondaient. Une rencontre si heureuse fit éclater tous ces pauvres gens en actions de grâces; ils ne savaient comment remercier cette douce Providence qui leur procurait une si précieuse ressource dans la nécessité où ils étaient.

Aussi, avant d'en profiter, tous se mirent à genoux pour rendre hommage à la bonté divine.

Malgré cette abondance, plusieurs d'entre eux finirent par succomber, consumés par une soif dévorante; car depuis douze jours, ils n'avaient pu se procurer une seule goutte d'eau douce, et l'eau de la mer était un poison mortel pour eux. Le capitaine eut la charité d'ensevelir ces morts de ses propres mains, et il les inhuma dans le sable, après avoir récité sur eux les prières de l'Eglise. La soif de ces malheureux était si excessive, qu'ils collaient leurs lèvres aux pierres, afin de se rafraîchir un peu. Un page d'Alonzo, nommé Louis, ayant vu sur le rivage une louve marine qui allaitait ses louveteaux, s'approcha d'elle doucement dans l'obscurité, et tenta d'appliquer sa bouche à une des mamelles de l'animal. Mais quelque précaution qu'il prît, la louve, sentant que c'était un mouvement étranger, se redressa sur lui, lui enfonça ses griffes dans la jambe et la déchira jusqu'à l'os. Touché de compassion à la vue de cet accident, Alonzo referma la plaie, l'arrosa d'eau marine, la banda, si bien qu'au grand étonnement de tous, elle guérit promptement.

Dans une telle détresse, quel parti prendre? Le pieux capitaine recourut de nouveau à son refuge ordinaire, c'est-à-dire à la prière. Il conjura la divine bonté de daigner ajouter le bienfait de l'eau à celui de la nourriture dont elle les avait si libéralement pourvus : *Aperiret fontes aquarum.* Un second miracle fut le fruit de sa prière. Parmi ceux qui avaient péri de soif, il y avait une jeune fille de onze ans, appelée Agnès. Avant d'expirer, cette enfant fit signe qu'elle avait quelque chose à dire. On s'approche pour re-

cueillir ses paroles; elle raconte qu'une dame d'un certain âge lui était apparue, vêtue de blanc et de vert, brillante comme le soleil; que cette dame avait déclaré qu'elle était sainte Anne, l'aïeule de Jésus-Christ, et lui avait demandé où était Alonzo. L'enfant le lui montrant du doigt, lui avait répondu : Le voilà, Madame. — Allez donc lui dire de ma part, reprit la dame, qu'il se rende à une île que je lui indiquerai du côté de l'Occident; là, il découvrira une source d'eau douce, et ainsi il ne mourra pas de soif dans ces déserts.

Sur ce rapport, le capitaine, ayant découvert l'île, leva les mains au ciel, et ordonna aussitôt à quatre de ses hommes de diriger le canot vers l'endroit désigné par la Sainte. Y étant arrivés, ils se mirent à sonder en divers endroits, mais en vain; partout il ne se présentait à eux que des filets d'eau saumâtre. Le découragement succédant à la confiance, ils n'attendaient plus que la mort. Alonzo les encouragea; il les assura que la promesse de la mère de la très-sainte Vierge ne faillirait pas et qu'ils verraient se renouveler le prodige autrefois opéré par le prophète Elisée, c'est-à-dire le changement de l'eau salée en eau douce. Afin d'obtenir cette grâce, il les engagea à se retirer deux à deux à l'écart, pour demander pardon à Dieu de leurs péchés, et lui faire vœu de continence pendant une année, s'il daignait exaucer leurs humbles prières. Pendant que lui-même épanchait son âme devant Dieu, il se sentit inspiré d'ordonner une pieuse procession, en forme de croix, au travers de l'île. Cette cérémonie se fit avec beaucoup de piété; le capitaine entonna les litanies des Saints, auxquelles ses compagnons répondirent d'une voix faible, mais avec les sentiments d'une dévotion sincère.

La procession terminée, au centre même de la croix qu'on avait parcourue, Alonzo fit creuser la terre par un de ses compagnons, les autres restèrent à genoux, attendant pleins de confiance. O merveille! A peine eut-on creusé la profondeur d'une coudée, qu'il jaillit une source d'eau très-douce. Alonzo en remplit une conque, et fit signe à ses compagnons de ne point boire, avant qu'il eût offert les prémices au Très-Haut et à la glorieuse sainte Anne, en répandant cette eau en forme de croix, comme David avait offert en libation l'eau de la citerne de Bethléem. *Libavit eam Domino.* (2 Reg. 21. 16.) Ensuite il en donna une gorgée à chacun en guise de communion, et enfin il leur permit d'en boire à volonté.

Il ne faut pas demander avec quel empressement et quel plaisir, ils satisfirent leur soif. Il nous suffira de dire qu'avec cette provision d'eau, et au moyen de la chair des tortues et des oiseaux qu'ils allaient prendre de temps à autre dans les différentes îles, ils vécurent moins péniblement, en attendant le moment heureux où ils sortiraient de cette triste position.

Leur espérance s'accrut encore, lorsqu'ils eurent conçu l'excellente idée d'employer leur canot au transport des débris de leur vaisseau. Jean Sanchez, en pilote expérimenté, avait eu la précaution de les faire repêcher et de les rassembler, pour le cas de besoin, dans le creux d'un rocher. Le mât, les cordages, les voiles et les autres gréements du navire, il avait sauvé tout ce qu'il avait pu. Alonzo fit donc rapporter le tout dans l'île où était la source d'eau douce. Tous se mirent en devoir de reconstruire la felouque. Les clous retrouvés ne suffisant pas, ils en firent au moyen

d'épées brisées en morceaux, et pour boucher les jointures, on les tamponna avec des câbles réduits en étoupe, qu'on enduisit de graisse de tortue. Enfin, comme c'est la nécessité qui est mère de l'industrie,

*Providet extremis prudens solertia rebus;*

elle leur suggéra les moyens de se façonner une embarcation.

Mais pendant qu'ils travaillaient avec le plus de zèle, un incident les jeta de nouveau dans le plus sérieux embarras. Le canot qui leur servait à transporter les provisions, fut englouti par une bourrasque imprévue, ce qui les laissa complétement au dépourvu. Ils furent ainsi forcés de jeûner pendant quelques jours, et le désespoir était près de s'emparer d'eux, quand, par un nouveau trait de Providence, pendant qu'ils étaient en prière, le Ciel leur envoya une quantité de tortues et de loups-marins dont ils firent leur proie. Ce secours inattendu leur rendit le courage et leur permit d'achever leur travail.

La felouque étant donc en état de tenir la mer, Alonzo la fit approvisionner de chair de tortue, et d'eau douce, qu'on enferma dans des outres formées de la peau des loups marins, puis il l'expédia vers la Nouvelle-Espagne avec une pancarte sur laquelle il avait écrit, au moyen du sang de tortue, ces simples paroles : « Alonzo Zuazo a fait naufrage près des îles Alacranes ; il demande secours. »

L'embarcation fut montée par Gonzale Gomez, François Velestrée et Jean d'Arenas, qui, tous trois, avaient fait vœu à l'occasion de leurs malheurs, d'embrasser la religion de Saint-François. En arrivant à Villa-Ricca,

ils donnèrent aussitôt avis au gouverneur de la ville, que le chevalier Alonzo Zuazo se trouvait depuis plus de quatre mois aux iles Alacranes, privé de tout secours humain, et qu'il fallait se hâter de lui envoyer un vaisseau, si on voulait le sauver. Le gouverneur ne différa pas un moment. Il expédia un vaisseau bien équipé et approvisionné pour le prendre.

Après une navigation laborieuse, il parvint enfin en vue de l'île le jour solennel de Pâques. Dès qu'il fut aperçu de l'île, nos naufragés le saluèrent avec d'indicibles transports de joie et au milieu d'acclamations enthousiastes. Tous se jetèrent à genoux pour bénir mille et mille fois le Seigneur, sa divine Mère et sainte Anne. Ils coururent au rivage, où ils reçurent les plus chaleureux embrassements. Eux, de leur côté, racontèrent leurs merveilleuses aventures, et spécialement la découverte de la fontaine, qui de douce qu'elle avait paru jusque-là, redevint alors amère et salée; la faveur, cessant avec le besoin, constatait bien le miracle.

Avant de mettre le pied dans le vaisseau, Alonzo voulut donner à ces îles un nom qui répondit à ses aventures. A la première, où ils s'étaient désaltérés avec le sang de tortue, il donna celui de *sanguis testudinum,* sang de tortue. Il appela la seconde, *providentia volucrum,* providence des oiseaux, parce qu'il y avait trouvé une quantité d'oiseaux pour sa nourriture. Enfin il nomma la troisième, *fontalia Elisei,* la fontaine d'Elisée, à cause de la source d'eau douce qu'il avait eu la faveur d'y rencontrer.

Tous ceux qui lui étaient restés s'étant embarqués, au nombre de dix-sept, le pieux capitaine entonna le *Te Deum laudamus,* qui fut répété de concert par tous

les assistants. Après une courte et heureuse traversée, ils arrivèrent à Villa-Ricca, où ils furent reçus avec une joie inexprimable. Fernand Cortez, le célèbre conquérant de la Nouvelle-Espagne, fit offrir dix mille ducats à Alonzo pour compenser la perte qu'il avait faite par suite de son naufrage.

Ainsi ses grands malheurs aboutirent à une plus grande prospérité. Alonzo se montra toujours plein de reconnaissance pour les faveurs qu'il avait reçues de Dieu. Il en donna les plus éclatantes preuves, en se vouant avec zèle au service du Seigneur et à la propagation de la foi. Ne pouvant entrer sur ce sujet dans les détails convenables, je me contente de dire qu'il vécut en apôtre, et qu'il répondit constamment par la plus tendre dévotion aux bontés de sa céleste protectrice, sainte Anne. Jamais il n'oublia ce qu'il devait à son intercession. *Fontes amari oldulcati sunt eis ad bibendum, et annonam de cælo consecuti sunt.* (Judith. 5. 15.)

J.-B. Ramus. *De Navig. ad Indos, l. 20. cap. 11.* et *Hist. ind.*

# XXVIIIe MERVEILLE.

## EST SAINTEMENT RAVI CELUI QUI PRÉTENDAIT RAVIR.

*Erunt capientes, qui se ceperunt.* Isa. 14. 2.
Ils captiveront ceux qui les avaient faits captifs.

Souvent la Providence permet que celui qui tend des piéges au prochain, tombe lui-même dans un piége, et que celui qui ne songeait qu'à pervertir, soit l'heureuse conquête de la grâce. En voici un exemple.

Trois frères de race noble, chevaliers de Saint-Jean et seigneurs d'Eppe et Marche en Picardie, s'étant croisés pour la défense de la Terre-Sainte, tombèrent au pouvoir des Sarrasins dans une bataille sanglante où ils avaient fait des prodiges de valeur. On les emmena au Caire, où ils furent présentés au calife ou soudan d'Egypte, qui, frappé de la noblesse de leur extérieur et touché de leur courage, conçut le plus vif désir de les gagner à sa secte et de les attacher à son service. Il usa d'abord de menaces, puis employa les promesses, afin de les attirer au mahométisme; mais ces valeureux chevaliers lui répondirent que, s'ils avaient quitté leur patrie, c'était pour étendre la foi de Jésus-Christ, et non pour la renier, et qu'ils regarderaient comme le comble de la gloire de donner leur sang pour une si belle et si sainte cause. Le soudan ne put s'empêcher d'admirer en secret cette magna-

nime réponse; il affecta toutefois de paraître menaçant. Il les fit enfermer au fond d'une tour, avec ordre de ne leur donner qu'une stricte mesure de nourriture. Puis, s'imaginant qu'il les avait domptés, il envoya à la prison une troupe d'imans pour attaquer leur foi par le raisonnement.

Cette seconde tentative n'eut pas plus de succès que la précédente. Bien qu'ils fussent plus habiles à manier les armes qu'à discuter sur la religion, nos chevaliers, éclairés d'une lumière céleste, surent si bien confondre les sophismes de ces faux docteurs et confirmer les mystères de notre sainte foi, que leurs adversaires durent se retirer confus. Le barbare calife en fut outré de dépit, et pour vaincre leur constance, il les fit charger de chaînes et réduire au pain et à l'eau, de manière à les empêcher seulement de mourir de faim.

Persistant toujours dans le dessein de les contraindre à abjurer, il s'avisa d'un troisième expédient vraiment adroit. Il avait une fille, à la fleur de l'âge, nommée Ismérie, d'un extérieur agréable, très-spirituelle et très-gracieuse dans sa conversation et ses manières, et aussi parfaitement instruite des dogmes de sa secte. Il la fit venir et lui enjoignit d'aller voir ses prisonniers et de déployer pour l'amour de lui toutes ses ressources, son industrie, son talent, afin de les gagner au mahométisme. La jeune fille se rendit au désir de son père, et composant son ton et ses manières, elle dit aux chevaliers qu'elle avait appris que le calife son père se disposait à les faire périr d'une mort très-cruelle; que, touchée de compassion, elle venait les exhorter à ne pas s'obstiner dans leur attachement pour un homme crucifié. La religion de Mahomet est

bien préférable, leur dit-elle. En l'embrassant, vous vous assurez pour le présent toutes les richesses et les dignités que vous pouvez désirer, et puis la vie bienheureuse que nous a promise le grand prophète. L'un des chevaliers lui répondit avec beaucoup de politesse qu'il remerciait infiniment Son Altesse de ce qu'elle daignait s'intéresser à leur sort et leur rendre visite; après quoi, il protesta que, quelque brillantes que fussent ses offres, ils préféraient à tous les trésors du monde, la foi du vrai Dieu qui, pour le salut du genre humain, était descendu des cieux sur la terre. En somme, il parla de notre sainte religion d'une manière si persuasive, qu'Ismérie en conçut la plus haute idée et se retira à demi-convaincue. De retour auprès de son père, elle lui rapporta l'insuccès de sa première démarche, en ajoutant toutefois qu'elle n'était pas sans espoir de triompher à une nouvelle attaque. Le calife l'encouragea à poursuivre son entreprise, et elle retourna à la prison, où elle réitéra ses premières offres auxquelles elle joignit toute sorte d'arguments. La dispute ainsi engagée sur la vraie religion, le même chevalier dit des merveilles de l'incarnation, de la mort et de la résurrection du Fils de Dieu, et finit par parler de sa divine Mère, assurant qu'il suffisait de contempler son image pour se sentir porté à l'aimer. A ces mots, la princesse exprima le désir de voir cette image et leur demanda s'il en avait une. Sur la réponse négative du chevalier, elle s'informa s'il ne pourrait pas du moins faire son portrait. J'espère que oui, repartit le chevalier en ce moment inspiré d'en haut, pourvu que la Vierge m'assiste et que j'aie à ma disposition les instruments nécessaires, un pinceau, et

des couleurs, ou du bois et un ciseau. — La jeune fille courut à l'instant lui chercher tout ce dont il avait besoin.

En son absence, les deux frères cadets témoignèrent leur déplaisir à l'aîné de ce qu'il s'était engagé inconsidérément à une chose dont il était incapable, n'ayant pas le talent de peindre ou de sculpter. Mais ce dernier les exhorta à avoir confiance : C'est Dieu, dit-il, qui m'a inspiré de faire cette promesse ; il m'aidera à la remplir ; il suffit que nous lui en demandions humblement la grâce. — Ils se mirent donc en prière ; après quoi, tous les trois furent surpris d'un doux sommeil. Mais bientôt, ô prodige! Ils sont réveillés par une musique harmonieuse et par une éclatante lumière, et ils aperçoivent au milieu d'eux une très-belle statue de la Vierge, façonnée de la main des anges et déposée par eux dans la prison sur l'ordre exprès de la Reine du ciel. En même temps, ils se trouvent dégagés de leurs chaînes. A l'instant, ils se jettent à genoux pour offrir les plus ferventes actions de grâces à la Mère de Dieu.

Le lendemain matin, Ismérie revient à la tour, et, en ouvrant la porte, elle respire une odeur délicieuse, et aperçoit une vive lumière. L'aîné des chevaliers lui dit aussitôt : Voici, princesse, la statue de la Vierge, travaillée de la main des anges ; nul mortel n'y a mis la main. — A son aspect, Ismérie fut saisie d'étonnement et tomba à genoux pour lui rendre hommage. Dans le même moment, la Mère de Dieu lui changea tellement le cœur que, se rendant à la grâce, elle donna sa parole aux chevaliers qu'elle se ferait chrétienne et qu'elle chercherait les moyens de leur rendre

la liberté. Elle les pria ensuite humblement de lui faire cadeau de cette image, ce qui lui fut accordé gracieusement, et elle l'emporta secrètement dans son cabinet. Là, elle fit une prière que la miséricordieuse Vierge ne tarda pas à exaucer. Une nuit, elle lui apparut, l'exhorta à recevoir le saint baptême et à prendre le nom de Marie, lui promettant qu'elle l'aiderait à sortir de son pays et à se rendre en France avec son image miraculeuse qui serait l'instrument d'une foule de grâces.

Encouragée par cette vision consolante, la princesse ramassa aussitôt tout ce qu'elle possédait de joyaux, d'or et d'objets précieux ; elle les enferma en cachette dans un sac, où elle mit aussi la petite statue enveloppée d'une étoffe très-fine. Puis, profitant des ténèbres, elle alla doucement vers la prison qu'elle trouva ouverte par miracle, et d'un ton joyeux : Chevaliers, dit-elle, la sainte Vierge m'est apparue cette nuit, elle m'a promis de m'aider à fuir. Levez-vous donc et partons ; je veux m'éloigner avec vous, afin d'embrasser la loi de votre Dieu.

Les chevaliers ne se firent pas prier. Ils se hâtèrent de sortir de la tour et de la ville, sans que personne les vît. Après avoir marché quelque temps, ils arrivèrent à un bras du Nil qui leur coupait la voie. Ils ne savaient comment le traverser, quand ils virent arriver à eux une chaloupe montée par un jeune pilote qui s'offrit avec bienveillance à les transporter. Quand ils eurent traversé le fleuve, ils reconnurent que ce pilote était un ange ; car en un clin d'œil, lui et sa barque s'évanouirent à leurs yeux. Voyant donc que la divine Providence veillait sur eux, ils poursuivirent

gaîment leur route. Cependant Isméric, fatiguée du voyage, demanda un peu de repos. Tous quatre allèrent s'abriter près d'une haie et s'endormirent d'un sommeil paisible.

Un nouveau prodige eut lieu en ce moment. Tout d'un coup, sans se réveiller, ils furent transportés, par les mains des anges, d'Egypte en France et déposés en Picardie, au voisinage des terres dont les chevaliers étaient seigneurs. A leur réveil, un paysage nouveau frappe leurs yeux ; ils ne savent où ils sont, quand un pasteur venant à passer avec son troupeau, ils lui demandent en arabe quel était ce pays. Il leur répondit en français; eux-mêmes alors le questionnèrent en cette langue et apprirent qu'ils étaient dans le pays de Laon, et près du château d'Eppe. Touchés de reconnaissance pour ce nouveau prodige, ils se prosternèrent aussitôt pour en remercier le Ciel et la divine Marie; puis se hâtèrent de partir. Mais en traversant un certain jardin, la statue de la Vierge devint si pesante, que ni Ismérie, ni les chevaliers ne purent l'emporter, qu'après avoir fait une prière. C'était un signe que la Vierge voulait être honorée en ce lieu. En effet, on y bâtit dans la suite une église magnifique en son honneur, et elle y est vénérée sous le titre de Notre-Dame de l'Allégresse.

En entrant sur leurs terres, les chevaliers y furent reçus avec les plus vives démonstrations de joie par leurs parents et leurs amis, qui ne se lassaient pas d'entendre le récit de leurs merveilleuses aventures, et surtout ce qui regardait Ismérie qui, par amour de la religion, avait abandonné sa patrie et sa couronne.

Enfin, quand elle eut été bien instruite des mystères du christianisme, on la conduisit à l'évêque de Laon qui lui conféra le baptême avec beaucoup de pompe, et lui donna le nom de Marie. Elle s'en montra digne par la vie sainte qu'elle ne cessa de mener et par la pratique de toutes les vertus. Elle mérita ainsi la couronne de la gloire céleste, en échange du diadème terrestre qu'elle avait méprisé.

Vous voyez, cher lecteur, se dérouler dans cette histoire un drame merveilleux dont chaque acte tient du prodige et se termine par une péripétie imprévue. Ainsi la captivité des chevaliers aboutit à une délivrance inespérée; la perfidie du calife à sa confusion; les tentatives d'Ismérie à sa conversion et à son salut. Voilà comment la Providence se joue des projets de la sagesse humaine, et fait tout concourir au bien des élus.

P. Guillaume Cumpenberg. S. J. *In atl. Mariano-Imag. 54. B. V. de lætitia.*

---

# XXIXe MERVEILLE.

## LA POSTÉRITÉ DES JUSTES BÉNIE ET FAVORISÉE DU CIEL, A CAUSE DE LA PIÉTÉ DES PARENTS.

*Generatio rectorum benedicetur; gloria et divitiæ in domo ejus.* Ps. 111. 2.

La race des justes sera bénie; leur maison sera comblée de gloire et de richesses.

Dieu est admirable dans tous ses saints; mais on peut dire qu'il prodigue les merveilles pour sa sainte Mère. Voici tout un faisceau de miracles opérés en faveur d'une dame très-pieuse, en récompense de sa dévotion pour la très-sainte Vierge.

Benigna était une noble veuve, peu avantagée des biens de la fortune, mais riche des dons célestes. Elle avait deux enfants, un garçon et une fille, qui étaient toute sa consolation; mais son fils fut ravi à sa tendresse par un déplorable accident. En effet, encore à la fleur de l'âge, il fut fait prisonnier dans un combat naval contre les Turcs, et emmené en esclavage à Constantinople. Cette perte causa le plus grand chagrin à la pauvre mère. Elle ne cessait, ni jour ni nuit, de supplier la Reine du ciel, pour qu'elle daignât sauver son fils. S'étant chargée du soin d'une église consacrée à la Mère de Dieu, elle y remplissait avec zèle l'office de sacristine; elle nettoyait l'autel, entretenait les ornements, balayait le pavement. Un soir donc, poussée

par un mouvement intérieur, elle alluma une lampe devant l'image de la Vierge, voulant lui marquer par là le désir ardent qu'elle avait de se consumer elle-même à son service. Or, dans ce moment même, il s'éleva dans son cœur un sentiment tout particulier de confiance, et elle se dit à elle-même : Oui, certainement, la bonne Vierge me donnera, avant que je meure, la consolation de revoir mon fils, sain et sauf.

Après avoir satisfait sa piété, elle s'en retourne chez elle avec cette pensée consolante. A peine retirée dans sa chambre, elle entend frapper à la porte. Elle va voir qui c'est, et on lui répond d'ouvrir avec confiance, que c'est une personne amie qui se présente. Elle ouvre sur-le-champ, et aperçoit un jeune homme, vêtu en turc, ayant une touffe de cheveux qui flottaient derrière la tête. Il tenait de la main droite un vase de cristal, et de la gauche une coupe d'or, comme s'il voulait donner à boire.

Effrayée de cette apparition, elle allait refermer la porte. L'étranger l'arrête en lui disant : Ma mère, pourquoi cet effroi? je suis votre fils. Vous ne me reconnaissez pas? ou bien avez-vous cessé d'aimer votre fils? — A son accent, et plutôt encore aux traits de sa figure, elle le reconnut aussitôt, et saisie d'un excès de joie, elle faillit tomber évanouie. Quand elle eut repris ses sens : O mon cher fils, s'écria-t-elle, en quel état je vous vois! Que vos traits et votre costume sont changés! D'où venez-vous? Qui vous a délivré? Que signifient ces ustensiles que vous avez en mains? — Alors le jeune homme lui raconta ses aventures : J'ai été fait prisonnier dans un combat, et conduit en esclavage chez un pacha qui, trouvant mes manières à son gré,

m'a fait son échanson. Je l'ai servi à sa pleine satisfaction jusqu'à ce jour; mais voilà qu'au moment de lui présenter à boire avec cette coupe, tout d'un coup je me suis senti enlevé par une force invisible qui, sans me causer le moindre mal, m'a transporté au travers de l'espace et m'a déposé en face de la maison. Sans doute, c'est une faveur que le Ciel a accordée à vos bonnes prières. Oui, ce sont vos prières qui m'ont valu ma délivrance et mon retour. — Non, reprit la mère, ce n'est pas moi, mais la Reine du ciel, la Consolatrice des affligés, qui vous a obtenu cette grâce signalée. C'est elle qui, en récompense d'un léger hommage, a intercédé pour vous et vous a envoyé des anges pour vous transporter miraculeusement. Allons donc à son église et devant son image pour lui rendre nos très-humbles actions de grâces. — Elle mena donc son fils à l'église, où la lampe brûlait encore. Tous deux offrirent de cordiales actions de grâces à leur clémente libératrice. Puis le jeune homme déposa sur l'autel la coupe d'or et la carafe de cristal. On les y garda en souvenir de la grâce qu'il avait obtenue, et on les convertit en vases sacrés pour le service des divins mystères.

Déjà, sans doute, ce prodige a rappelé au lecteur le miracle analogue qui eut lieu dans la personne du prophète Habacuc. On lit dans Daniël, qu'un ange, le saisissant par les cheveux, l'emporta de Judée en Babylone, afin de porter à manger à Daniël dans la fosse aux lions. Souvenons-nous à cette occasion avec combien de vérité saint Bernard adresse cette louange à la Vierge : Votre parole fait la consolation des malheureux et la rédemption des captifs; *ex ore tuo pendent conso-*

*latio miserorum, redemptio captivorum.* (Homil. sup. Missus est.)

Le prodige arrivé au fils, en récompense de la piété de la mère, ne fut que le prélude de celui dont la fille fut l'objet dans la suite. Dans les prisons de Palerme, se trouvait un receveur du roi, accusé d'avoir dissipé frauduleusement le trésor. Mis à la torture, la violence des tourments le contraignit à s'avouer coupable, bien qu'il fût innocent. En conséquence, il fut condamné à la peine capitale. Le malheureux se voyant abandonné de tous, recourut avec une grande dévotion à la mère de miséricorde, et invoqua cette image de la Vierge, dont nous avons parlé et qui était réputée miraculeuse. Il fit vœu à la Vierge que, si elle lui sauvait la vie, il épouserait en son honneur une jeune fille déchue de fortune et sans dot. Ce vœu fut agréable à Marie; elle daigna l'exaucer. Elle inspira à un des premiers seigneurs de la ville le dessein de le sauver. Ce seigneur avait rendu d'importants services au vice-roi, et en reconnaissance, il en avait obtenu le privilége de pouvoir gracier un condamné à mort. Un mouvement intérieur le porta à se rendre à la prison. On lui permit de voir le trésorier : Ayez bon courage, lui dit-il aussitôt; je viens vous rendre la liberté. Le vice-roi m'accorde votre grâce, en récompense de mes services. — A cette nouvelle inespérée, le condamné reprit pour ainsi dire la vie; il se jette aux pieds de son bienfaiteur et le remercie avec effusion. Mais, reconnaissant que ce bienfait venait de plus haut, il en bénit et en loue la Reine du ciel avec toute la ferveur possible. A peine sorti de prison, il se dirige aussitôt vers l'église et va se jeter aux pieds de l'image miraculeuse, en l'honneur

de laquelle il avait fait son vœu. A l'entrée même de la ville, il rencontre, par hasard, ou plutôt par une permission du Ciel, une demoiselle pauvre à qui il demande le chemin de l'église. Elle lui répond poliment qu'il serait malaisé de le lui indiquer à cet endroit, et elle s'offre à l'y conduire.

En effet, elle lui sert de guide et l'introduit dans le saint lieu. Après avoir prié quelque temps avec grande piété, le trésorier demanda à la jeune personne où était le sacristain, pour lui remettre un don pour l'autel de la Vierge. Elle lui répondit que cette église n'en avait pas d'autre qu'elle-même et que sa mère lui avait confié cet office. De là, elle prit occasion de lui rapporter que sa mère, ayant eu pendant plusieurs années le soin de cette église, dédiée à Marie, elle avait reçu de cette divine Mère plusieurs grâces miraculeuses, et entre autres, la délivrance de son fils qui était esclave en Turquie; qu'à sa mort, elle lui avait recommandé d'avoir soin de cette église, en lui prédisant qu'en récompense, elle aussi recevrait de grandes faveurs de la bonne Vierge, et spécialement celle de rencontrer un parti honorable. Pendant ce discours, le trésorier considérait l'extérieur modeste et les manières distinguées de la jeune sacristine. Se rappelant alors le vœu qu'il avait fait en prison, il se dit à lui-même : Voilà sans doute la jeune personne pauvre que la Reine du ciel me destine pour épouse. Elle est pauvre de bien, mais riche de vertu, et surtout chéri de ma libératrice.

Il n'hésita donc pas à offrir sa main à la jeune personne, sans exiger d'elle aucune dot ; en lui promettant même de lui en constituer une sur son propre bien

puisqu'il était assez riche. La jeune personne acquiesça à la proposition. Le pasteur fut appelé avec des témoins. Le trésorier leur exposa en détail le cours de ses aventures, sa condamnation, son vœu à la Vierge, sa délivrance par l'intermédiaire de l'ami du vice-roi. Enfin le mariage fut conclu du consentement et à la grande satisfaction de tous.

La renommée ayant répandu la nouvelle du fait, toute la ville prit part à la joie de ces noces privilégiées. La jeune épouse, avant de partir avec son mari, alla se prosterner devant l'image de Marie, et rendit à l'auguste Mère les hommages les plus affectueux pour l'avoir élevée d'un état si humble à une alliance si distinguée et si avantageuse.

L'épilogue naturel de cette merveilleuse histoire, c'est que la Vierge a toujours été une source de miracles et un trésor de grâces : *Miraculorum officina, thesaurus gratiarum.*

P. Guillaume Gumpenberg. S. J. *In atl. Mariano-Imag. 780.*

---

## XXXe MERVEILLE.

### FORCE ET DOUCEUR DE LA GRACE DIVINE POUR CHANGER LE CŒUR HUMAIN.

*Cor regis in manu Domini; quocumque voluerit inclinabit illud.* PROV. 21. 1.

Le cœur du roi est dans la main du Seigneur, il le fait tourner de quel côté il veut.

Au jugement de saint Augustin, ce n'est pas un moindre miracle de la droite de Dieu de convertir les cœurs endurcis que de ressusciter les morts. Nous lisons dans l'histoire d'Alphonse VI, roi d'Espagne, un exemple admirable de conversion. Il se trouvait à Tolède, où Almenon, roi des Maures, tenait sa cour, lorsqu'un jour pour se délasser, les deux monarques se rendirent dans un jardin très-agréable, d'où on découvrait cette belle et vaste cité dans toute son étendue. En la contemplant, Alphonse se dit secrètement à lui-même : Oh ! que ne puis-je ramener cette cité royale sous mon sceptre et sous l'empire de Jésus-Christ ! — Dieu, qui lit au fond des cœurs les pensées les plus cachées, permit qu'on lui en indiquât sur-le-champ le moyen. En effet, pendant qu'il prenait quelque repos à l'ombre d'un buisson, il entendit de loin le prince maure faire cette question à ses officiers : Y a-t-il dans l'art militaire un moyen quelconque d'emporter une place si bien fortifiée? — Un des principaux de l'armée lui

répondit : Sire, il suffirait pour cela de ravager pendant quelques années les campagnes environnantes, de manière à empêcher les approvisionnements et à affamer la ville. — Alphonse tint note de la réponse et la conserva dans son cœur. De retour dans son royaume de Léon, il songea aux moyens de venir à bout de cette glorieuse entreprise. Les préparatifs lui coûtèrent bien du temps et des peines. Enfin, il commença par expédier à l'improviste une partie de son armée, afin de dévaster et d'incendier les moissons des alentours, ce qu'il répéta à diverses reprises. Après ces préliminaires, il fit marcher toutes ses troupes vers la ville et la serra étroitement de toutes parts. Tolède soutint longtemps le siége. Ses habitants parurent d'abord déterminés à se défendre jusqu'à la mort ; mais enfin, réduits par la famine, ils se décidèrent à envoyer des ambassadeurs à Alphonse pour traiter d'accommodement. Ils proposèrent de se rendre, mais à une condition fort désagréable pour lui, à savoir, qu'ils pourraient continuer à se servir de la magnifique cathédrale de Tolède comme mosquée, afin que les Mahométans du lieu y professassent leur culte. Alphonse rejeta d'abord cette condition ; mais ensuite il fut contraint de la subir, tant parce qu'il lui était pénible de prolonger encore un siége déjà si long, que parce qu'il avait à craindre que les autres rois Maures ne vinssent au secours de leur coreligionnaires.

Il leur donna donc sa parole de roi et de chrétien que la mosquée resterait en leur pouvoir, et à l'instant la reddition fut conclue. Le traité ayant été signé, Alphonse dépêcha la reine Constance et l'archevêque Bernard avec ses meilleurs guerriers pour prendre

possession de la ville, en son nom, en exceptant toutefois la mosquée. Mais les députés, ne prenant conseil que de leur piété et de leur zèle, ne furent pas plus tôt entrés dans Tolède, qu'ils résolurent à tout prix de faire cesser une profanation si injurieuse pour la religion. S'étant donc rendus de très-grand matin, à la mosquée, ils en firent disparaître tous les signes du mahométisme; l'archevêque y érigea un autel qu'il consacra selon le rite chrétien ; il fit attacher aux murs de saintes images, et dresser la croix sur le maître-autel. Le temple ainsi purifié fut dédié à la Reine du ciel.

Le jour venu, les Mahométans s'étant aperçus de ce changement, jetèrent les hauts cris et témoignèrent leur désespoir, comme des gens qui se croyaient trahis. Néanmoins réfléchissant que les choses pouvaient s'être passées à l'insu du roi, ils lui renvoyèrent des ambassadeurs pour se plaindre de ce que, contrairement à la convention, on s'était emparé de leur temple. Sur leur rapport, le roi ne put s'empêcher de s'écrier indigné que la reine et l'archevêque le compromettaient et le faisaient passer pour un prince déloyal, injuste et violateur de sa parole. Il ajouta que tous deux paieraient chèrement cette témérité et qu'il laverait dans leur sang l'affront qu'ils lui avaient fait.

Les ambassadeurs lui ayant répondu que la reine ne tarderait pas à lui députer quelqu'un pour l'apaiser et réclamer son indulgence, le monarque fit serment qu'il n'acquiescerait en aucune manière aux vœux de Constance et de Bernard. Après cette assurance, les ambassadeurs retournèrent à Tolède. Leur succès fit passer le chagrin des Maures dans le cœur du saint

archevêque et de la pieuse reine qui, ne sachant plus que faire pour calmer l'indignation du roi, adressèrent de ferventes prières à Dieu, afin que par sa grâce toute-puissante il changeât ses dispositions. *Mutatio dexteræ Excelsi.* (Ps. 76.) Le Seigneur leur inspira sans retard un sage expédient, ce fut de faire solliciter leur grâce par la fille unique d'Alphonse, princesse d'une beauté accomplie et d'une vertu encore plus distinguée et qui était singulièrement chérie de son père. Ils lui firent prendre des habits de deuil et lui ayant donné pour cortége une troupe de jeunes filles nobles, ils l'envoyèrent au roi, afin d'essayer de le fléchir. Celui-ci s'avançait furieux vers Tolède. En voyant sa fille en cet état, il renouvela en présence de ses troupes le serment qu'il avait fait de fermer l'oreille aux requêtes de la reine et de l'archevêque. La princesse fut d'abord déconcertée d'entendre parler ainsi son père; mais bientôt elle se remit, et par une heureuse inspiration et avec une présence d'esprit admirable, elle s'exprima en ces termes : Mon père, puisque la reine et l'archevêque ont préféré obéir au Roi du ciel, plutôt qu'à un homme mortel, je vous demande d'en tirer une vengeance rigoureuse; condamnez-les à la mort.

Alphonse, frappé d'une requête si adroite, sentit sur-le-champ que son serment même l'obligeait à ne pas exécuter ses menaces, puisqu'on ne lui avait déplu que pour plaire à Dieu. Il hésitait, sans pouvoir se résoudre, quand ses courtisans s'écrièrent tout d'une voix : Grâce! seigneur très-clément, grâce! une si digne enfant qui montre tant de sagesse mérite que vous la lui accordiez. — Alphonse, radouci et prenant un air serein, répondit : Je vous fais grâce, ma fille,

de la vie de votre mère et de l'archevêque ; mais je veux qu'ils soient bannis l'une de ma cour, l'autre de la ville. — La chose était dans ces termes, quand survint tout à coup une députation des principaux chefs maures. Le roi se troubla à leur apparition, croyant qu'ils venaient réclamer justice. Mais eux aussi avaient changé d'avis, et ils venaient demander grâce, par suite de cette réflexion qu'ils avaient faite entre eux, qu'ils pourraient être un jour les victimes de la vengeance qu'ils auraient provoquée contre de si hauts personnages. Dans cette crainte, ils avaient cru plus sage de se faire leurs avocats. Alphonse, voyant tout le monde d'accord pour le parti de l'indulgence, passa de l'indignation à la joie, et résolut de faire une grâce entière. Triomphant donc de lui-même aussi bien que de ses ennemis, il fit son entrée solennelle à Tolède, et se dirigea aussitôt vers le Temple nouvellement consacré à la Reine du ciel. L'archevêque Bernard l'attendait sur le seuil, revêtu de ses ornements pontificaux ; la reine l'y reçut, vêtue en humble pénitente. Le roi embrassa tendrement son épouse et baisa la main de l'évêque, en signe de réconciliation. Ils entrèrent ensemble dans l'église, où l'on chanta solennellement l'hymne d'action de grâces. Enfin le roi ordonna de célébrer chaque année l'anniversaire de la soumission de la ville et de la consécration du temple. On mit au front de l'édifice cette inscription mémorable : *Profanitate extincta, veræ religioni dicatum.*

Rodrig. Tolet. *L. 6. rer. hispan. c. 23. et 26.*
— Roderius Sancius. *Hist. hispan. p. 3. c. 20.*
— P. Ribadeneira. *Flos. sanctor.* 24 janvier.

# XXXI^e MERVEILLE.

## LE PÉCHÉ DÉGRADE L'AME HUMAINE; LA PÉNITENCE LUI REND SA BEAUTÉ.

*Facti sunt abominabiles, sicut ea quæ dilexerunt.* OSÉE. 9. 10.

Ils sont devenus abominables comme les choses qu'ils ont aimées.

La divine Providence divise ses dons entre les différents Saints, selon que l'observe l'Apôtre : *Divisiones gratiarum sunt.* (I Cor. 12. 4.) Elle les décore chacun en particulier d'une prérogative spéciale qui les distingue et qui éclate entre toutes leurs autres qualités. Le Docteur angélique dit que ce qui a distingué le glorieux patriarche saint Dominique, ce fut cette grâce forte et douce qu'il eut pour convertir les grands pécheurs, et pour les élever de l'abîme profond du péché au plus haut degré de perfection.

A l'appui de son jugement, nous citerons le prodige suivant.

Le Saint prêchait à Saragosse. Ses discours, enflammés par la charité, attendrissaient les cœurs les plus durs et les obligeaient à verser des larmes de pénitence. Le bruit des merveilles opérées par son éloquence parvint aux oreilles de don Piétro, un des premiers seigneurs d'Aragon, homme très-puissant et non moins vicieux, qui n'usait de ses richesses et

de sa puissance que pour donner plus de liberté à ses mauvais penchants. Poussé par le désir d'entendre un discours éloquent plutôt que par le désir de changer de vie, il résolut un matin d'aller au sermon. S'étant donc revêtu de ses plus riches habits, il se fait accompagner d'une suite de courtisans et de serviteurs, et entre pompeusement dans l'église. A son arrivée, tous les assistants s'empressent de se lever pour lui faire honneur, frappés de l'éclat et du faste qui l'entoure. Mais Dominique, qui voyait d'un autre œil les vanités du siècle, découvrit, pendant qu'il priait, l'état intérieur de cet homme, bien différent de ce qui paraissait au dehors. Il lui apparut sous les traits d'un nègre hideux, aux yeux hagards, à la bouche contrefaite, aux mains crochues; tout son corps était enveloppé d'un feu noir. Autour de lui dansaient des démons affreux, et l'un d'eux, qui semblait leur chef, le tirait par le cou avec une chaîne.

A cette vue, le Saint fut saisi d'horreur et adressa à Dieu de ferventes prières, afin d'obtenir la conversion de ce pécheur. Etant ensuite monté en chaire, il prêcha avec beaucoup de véhémence sur la laideur du péché qui change l'homme en animal et même en démon, et qui fait de l'ange, jadis semblable aux astres du firmament, un charbon d'enfer. Mais le cœur de Piétro était si endurci dans le mal que les paroles brûlantes du prédicateur ne le touchèrent pas plus que le vent ne pénètre le marbre. Le Saint, voyant qu'il perdait son temps à lui parler de Dieu, se mit de nouveau en prières, afin de fléchir le Seigneur.

Un autre jour, Piétro revint à l'église, environné de la même pompe et avec le même faste. Le Saint

interrompant son discours, se tourne tout à coup vers le Christ en croix, et lui dit à haute voix: *Christe prædulcis et præpotens, perfice, ut auditores mei, ejus qui modo in ædem tuam pedem intulit, miserabilem conditionem, periculosumque animæ statum videant.* O Jésus très-bon et très-puissant, permettez que mes auditeurs voient l'état misérable et le danger extrême où se trouve le personnage qui vient d'entrer dans votre temple. Le Saint forma ce vœu, afin que la confusion d'un seul procurât l'amendement de plusieurs, et que ceux qui avaient été scandalisés, en voyant le vice entouré d'éclat, fussent guéris, en découvrant sa laideur réelle. Le Seigneur l'exauça, et soudain Piétro parut à toute l'assistance sous les traits d'un monstre horrible, escorté de démons hideux, avec une chaîne de fer au cou comme un vil esclave. A cette vue, toute l'assemblée fut consternée d'effroi. Ce ne fut que cris d'horreur et lamentations. On se couvrait la figure pour ne point voir; tous se retirèrent loin de Piétro, comme s'ils avaient à leurs côtés le plus affreux des démons. Tel fut le tumulte et l'effroi que chacun, se croyant perdu, demandait grâce à haute voix.

Piétro, resté seul au milieu de l'église, en témoigna sensiblement du dépit, ne sachant à quoi attribuer la panique et la fuite des assistants. Il s'approche d'un officier de l'église, qui tremblait de tous ses membres aussi bien que les autres, et lui demande pour quelle raison tout le monde le fuyait. Seigneur, lui répondit cet homme d'une voix tremblante, vous ne savez donc pas combien vous êtes changé? Vous ne paraissez plus un homme, mais un monstre épouvantable. Les démons sont à vos côtés; l'un vous menace de sa fourche;

l'autre vous tire avec une chaîne. Vous inspirez la terreur; chacun tremble à votre aspect, et s'enfuit.

Piétro resta longtemps dans cet état, remplissant toute l'église d'horreur. Mais enfin, le malheureux rentrant en lui-même, se mit à considérer la situation déplorable de son âme. Hélas! dit-il en soupirant, me voilà devenu le jouet et l'esclave des démons, et un objet d'abomination et d'horreur pour les hommes! Tous me fuient comme un chien enragé, comme un serpent venimeux. Mes serviteurs m'ont laissé entre les mains des démons. Ah! ce sont mes crimes qui m'ont changé en un monstre! Je devrais déjà être enseveli dans l'enfer, sans un miracle de la divine miséricorde!

Cependant saint Dominique, après avoir exhorté efficacement le peuple à modérer sa frayeur et à se munir du signe de la croix, se prosterna vers l'autel pour conjurer la divine Clémence en faveur de ce pauvre pécheur, dont il pressentait déjà la conversion. Ensuite, ayant mandé le frère Bernard, son compagnon, il tira son rosaire de sa ceinture, et lui dit : Allez-là vers ce seigneur, et dites-lui de ma part qu'il déteste sincèrement sa mauvaise vie, qu'il recoure avec un humble repentir à la bonté divine, et qu'il offre avec ce rosaire la salutation angélique à la Mère de miséricorde.

Piétro, en recevant ce don, revint à son premier état. Il baisa le rosaire avec respect et rendit grâces à son bienfaiteur. S'approchant ensuite de l'autel de la bienheureuse Vierge, il se mit à réciter le rosaire; dès ce moment, son cœur fut entièrement changé, et des larmes de componction jaillirent en abondance de ses

yeux. Bientôt ne pouvant plus résister à la véhémence de sa douleur, il se lève et court se jeter aux pieds du Saint, à qui il confessa toutes les iniquités de sa vie au milieu des larmes et des sanglots. Le confesseur mêla ses pleurs à ceux du pénitent, qu'il serra étroitement contre son sein. Il lui donna pour pénitence de réciter chaque jour une partie du rosaire, afin d'obtenir la protection de la Reine du ciel, l'assurant que par cette pratique il en obtiendrait les grâces les plus signalées.

Mais Piétro, pénétré de repentir et enflammé de ferveur, ne se borna pas là. Il voulut faire publiquement amende honorable, demanda pardon de ses scandales, et conjura les assistants de prier Dieu pour lui, afin que désormais il fût aussi fidèle à le servir qu'il avait été téméraire et coupable envers lui. De retour dans son palais, il changea entièrement de vie ; il renonça au luxe et au faste, qu'il remplaça par l'humilité et la mortification. Enfin, il fit de tels progrès dans la vertu qu'il devint un illustre modèle de perfection et qu'il vérifia la prédiction que le Saint lui avait faite de la part de la Vierge. Celle-ci lui révéla le moment de sa mort ; elle lui apparut avec son Fils à qui elle recommanda affectueusement son serviteur, afin que par les mérites de son Sang, il fût reçu dans la gloire du paradis.

On voit par cette merveilleuse histoire que si le péché rend l'homme esclave du démon, selon la parole de Jésus-Christ : *Vos ex patre diabolo estis* (Joan. 8. 44) ; la pénitence lui fait recouvrer la qualité de fils de Dieu : *Dii estis et filii excelsi.* (Ps. 81. 6.)

Abrah. Bzovius. *Hist. eccles. a°. 1220. Annal. Dominicanor. p. 1, cap. 33.*

# XXXII^e MERVEILLE.

## PARRICIDE EXPIÉ PAR LES ŒUVRES DE CHARITÉ.

*Charitas operit multitudinem peccatorum.*
1 PETR. 3. 8.
La charité couvre la multitude des péchés.

Le Dieu qui convertit le glorieux martyr saint Eustache par le moyen d'un cerf, se servit aussi d'un cerf pour faire rentrer en lui-même saint Julien, illustre confesseur de la foi. Il était fort passionné pour la chasse. Un jour donc qu'il poursuivait un cerf à outrance, l'animal se retournant sur lui, lui parla en ces termes : Toi qui me poursuis, tu seras le meurtrier de ton père et de ta mère. — Julien, frappé de cette étrange prédiction, rentre chez lui et prend le parti de fuir dans un pays lointain, afin d'échapper à la triste prédiction. Là, il s'enrôle au service d'un grand prince, et bientôt après, il donne tant de preuves de valeur que pour le récompenser, le prince lui fait épouser une dame de grande noblesse, et lui assigne pour dot un magnifique castel.

Cependant ses parents, désolés d'avoir perdu leur fils, résolurent d'aller partout à sa recherche. Enfin, après de longs circuits, ils arrivent au château , pendant l'absence de Julien. Ils demandent l'hospitalité à la châtelaine qui les reçoit avec charité, et leur demande leur nom et leur résidence. Ils répondent en soupirant

qu'ils avaient un fils du nom de Julien, qui s'était enfui de la maison paternelle pour des motifs inconnus, et qu'ils étaient à sa recherche. A ce discours, la dame comprit qu'ils étaient les parents de son mari Julien. Celui-ci, en effet, lui avait raconté plus d'une fois comment et pourquoi il avait quitté son pays et sa famille. Elle les accueillit donc avec beaucoup d'affection, et après leur avoir fait servir à souper, elle les fit reposer dans sa chambre et dans son propre lit. Le matin de bonne heure, la dame sortit du château pour aller entendre la messe. Julien revient sur ces entrefaites et va droit à son appartement. Là, apercevant, dans l'obscurité, un homme couché dans son lit, mille pensées tumultueuses vinrent l'assaillir, et au paroxysme de la fureur, il tire son poignard, frappe l'un et l'autre à la poitrine, et les fait passer des bras du sommeil dans ceux de la mort.

Furieux, il sort du château, et rencontre son épouse qui revenait de l'église et qui lui dit : Bonne nouvelle! bonne nouvelle! — Que voulez-vous dire, répliqua Julien. Qui sont ces personnes que j'ai trouvées couchées dans notre lit? — Ce sont vos parents venus à votre recherche, et que j'ai reconnus et reçus avec toute l'affection possible; c'est pourquoi je les ai mis dans notre chambre pour qu'ils reposent mieux. — A ces mots, Julien, saisi d'horreur, jette un cri : Ah! malheureux, quel horrible parricide j'ai commis! O terre! pourquoi n'ouvres-tu pas tes abîmes pour engloutir le monstre qui a tué de si bons parents! Hélas! la prédiction du cerf ne s'est que trop bien vérifiée. J'ai fui pour éviter ce forfait, et la fuite ne m'a servi de rien. Que me reste-t-il à faire, sinon de chercher à

égaler ma pénitence à mon crime? Adieu, ma sœur! c'est ainsi que je vous nomme, (car je cesse d'être votre époux,) je pars pour faire une pénitence aussi rigoureuse qu'il me sera possible, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de m'assurer de mon pardon. — A Dieu ne plaise, mon frère, répondit la femme, que je vous laisse partir seul. J'ai été la compagne de votre joie; je veux l'être de vos peines. J'ai assez de courage pour passer le reste de ma vie dans les austérités de la pénitence. — Ils convinrent donc ensemble d'abandonner leur maison, et de n'en emporter que ce qu'il fallait pour fonder un petit hospice, au bord d'un fleuve dangereux, où les pèlerins passaient continuellement, au grand danger de leur vie.

Ici, il nous serait difficile de raconter brièvement toutes les œuvres de miséricorde que Julien pratiqua, afin d'expier l'injure faite à ses parents. Sa ferveur lui mérita des grâces continuelles. Une nuit, pendant qu'il se reposait de ses fatigues, il entendit une voix lamentable qui paraissait venir des bords de la rivière; c'était au cœur de l'hiver : Ah! Julien, disait cette voix, ayez la charité de venir à mon secours; je meurs ici de froid. — Aussitôt il se lève, passe la rivière et trouve un pauvre malade, tout transi, qui était au moment d'expirer. Il le prend dans ses bras, le transporte en barque à l'hospice, le fait revenir à lui à force de soins et le met coucher dans son propre lit. Cependant le malade qui semblait être un lépreux, changeait sensiblement d'aspect. Les taches dont il était couvert, devinrent brillantes, et il parut lumineux comme le soleil. Peu à peu il s'éleva dans les airs et prenant l'essor vers le ciel, il dit à haute voix : Julien, je suis un messager

venu du ciel pour t'apprendre que Dieu a agréé ta pénitence. Bientôt, toi et ta compagne, vous irez vous reposer dans son sein. — Cet ange avait été envoyé pour mettre le sceau aux saintes œuvres de ce fidèle pénitent. Le parricide avait été commis sur son lit; c'est là aussi qu'il mit le comble à sa charité.

Les deux époux ne tardèrent pas de passer à une meilleure vie, en laissant sur la terre une mémoire vénérée. On a coutume de peindre saint Julien, avec une barque et un cerf; on l'a surnommé l'hôtelier des pèlerins.

Telle est la vertu de la pénitence; elle purifie parfaitement les âmes, même des crimes les plus graves, selon ce que le Seigneur lui-même nous atteste par la bouche du prophète : Quand vos péchés seraient rouges comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige. (Isa. 1. 18.)

---

## XXXIII^e MERVEILLE.

### PUNITION D'UNE FAUSSE PROMESSE.

*Mentita est iniquitas sibi.* Ps. 26. 12.
L'iniquité s'est menti, à elle-même.

Le nom de saint Gildas, abbé en Bretagne, surnommé le sage, est fort célèbre dans l'histoire. Nous ne raconterons ici qu'un seul trait de sa vie.

Conomer, comte de Cornouailles, avait la coutume

barbare de faire périr ses femmes, parce qu'un devin lui avait prédit que s'il avait un fils, ce serait pour son malheur.

Déjà, il en avait tué plusieurs par le poison ou par le fer, ce qu'il n'avait pu faire si secrètement que la rumeur ne s'en répandît dans le voisinage. C'est pourquoi tout le monde s'éloignait de lui, bien résolu de ne point s'allier à un monstre, qui était bien moins l'époux que le bourreau de ses femmes. Ne trouvant donc plus personne qui voulût de sa main exécrable, il feignit de changer de sentiments; puis il s'enhardit à députer une ambassade à Veroco, comte de Vannes, pour lui demander en mariage sa fille Trifine, l'assurant qu'il la regarderait comme la prunelle de ses yeux. Le comte ne put entendre la demande sans indignation : L'épée de votre maître est encore teinte de sang, dit-il aux députés, et il ose me demander ma fille? Ce sang dit assez à quel sort je la dévouerais. Jamais je ne souscrirai à sa perte. — Ainsi rebutés, les messagers repartirent pleins de confusion. Conomer ne se déconcerta pas; il renvoya les ambassadeurs faire de nouvelles instances, offrant de donner telle caution qui serait exigée pour gage de la promesse qu'il faisait de traiter sa future épouse avec tous les égards possibles. Veroco se garda bien de se fier à ces engagements; toutefois, pour se montrer poli, il dit qu'il consentirait à donner sa fille au comte à une seule condition, savoir que le saint abbé Gildas se fît garant de la sincérité du postulant.

Cette concession fit croire aux messagers qu'ils avaient gagné leur cause. Ils en informèrent leur maître. Celui-ci les adressa aussitôt au Saint, pour

le supplier d'interposer son autorité dans la négociation. Mais le Saint leur répondit : A Dieu ne plaise que je réponde pour un homme si perfide, et que je contribue à livrer une fille innocente entre les mains d'un tyran. Je serais responsable de son sang, et indépendamment du chagrin que je causerais à ses parents, j'attirerais sur ma tête les vengeances du Ciel. — Les ambassadeurs n'en persistèrent pas moins à lui assurer que leur maître était complétement changé, qu'il était devenu doux comme un agneau, qu'il s'était réconcilié sincèrement avec Dieu. Enfin, ils le prièrent de venir s'assurer de la chose par lui-même. Là-dessus, le Saint consentit à aller sur les lieux et à interroger les deux parties. A son arrivée, il trouva les deux comtes occupés à discuter le mariage. Veroco lui dit aussitôt : Mon Père, je ne me résoudrai jamais à lui donner ma fille, à moins que vous ne garantissiez qu'elle sera traitée comme il convient. — Conomer, feignant les plus beaux sentiments, ajouta : Et moi, mon père, je vous donne ma parole, et je jure par le ciel et la terre, que je la traiterai toujours non-seulement comme mon épouse chérie, mais mieux que moi-même. J'en fais la promesse et je la confirme par les serments les plus sacrés. — Alors le Saint se tournant vers le père de la jeune fille : Eh bien ! dit-il, je me fais sa caution, et moi-même je veux la confier à sa foi, prêt à vous rendre en tout cas votre fille saine et sauve. — Tel fut son discours. C'était une prophétie. Le mariage fut donc conclu. Saint Gildas le bénit lui-même. Trifine, introduite dans le palais du comte, y fut reçue avec tous les égards et les attentions imaginables. Longtemps son mari la combla de pré-

venances et de bontés, mais quand il fut sur le point d'être père, le perfide, changeant son affection en haine, revint à ses féroces instincts ; il songea aux moyens de s'en défaire secrètement. Toutefois il se sentait retenu par ses serments ; mais un courtisan, plus dépravé encore que son maître, se moqua de sa pusillanimité, en lui disant qu'il faisait trop d'état d'un moine, bon pour donner des bénédictions et non pour manier l'épée.

Cependant Trifine, se voyant regarder d'un mauvais œil par son mari et soupçonnant quelque machination, se crut perdue. Elle prit donc le parti de s'enfuir et de retourner dans son pays. Son mari l'apprit, et, transporté de fureur, il se mit à sa poursuite. Il la retrouva derrière une haie, assise, fatiguée de la marche. Sans dire un mot, il tire aussitôt son épée et lui tranche la tête, pendant qu'elle levait les mains au ciel pour demander grâce. Après quoi, il abandonne le cadavre et s'en retourne tout sanglant dans son château.

A peine le crime eut-il été commis que la nouvelle en fut portée aux parents qui étaient à peu de distance. Dans leur chagrin, ils courent aussitôt informer saint Gildas du meurtre de leur fille, lui reprochant sa crédulité, et le sommant de tenir sa promesse. Le Saint s'achemine aussitôt vers le château du comte ; mais le perfide, prévoyant sa venue, avait ordonné de lui refuser l'entrée. Le Saint eut beau insister, il fut repoussé avec mépris. Rebuté des hommes, il eut recours à Dieu, et se jetant à genoux sur le seuil : Seigneur, dit-il, vengez le sang de votre servante injustement répandu. Il prend ensuite une poignée

de poussière, et soufflant dessus, il la fit voler en l'air, en disant : Dispersez-le comme la poussière au souffle des vents. O merveille! Sur-le-champ, le palais, ébranlé jusque dans ses fondements, s'écroula et ensevelit sous ses ruines le malheureux comte.

Après avoir contemplé avec horreur cette scène de destruction, saint Gildas courut au lieu où gisait le corps de Trifine. Par une faveur spéciale du Ciel, son fruit était encore en vie. Le Saint se remet en prière : Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, dit-il, exaucez-moi. Votre divin Fils nous a promis que nous obtiendrions tout ce que nous demanderions en son nom. Je vous demande la vie de cette épouse innocente, dont je me suis fait caution. — A ces mots, il prend la tête, la rapproche du buste avec une foi vive, en disant : Au nom de Jésus-Christ, Trifine, lève-toi et révèle-moi ce que tu as vu. — Trifine se lève soudain, la face rayonnante de joie : Mon âme, dit-elle, était entre les mains de mon bon ange, prête à être portée en paradis, si vous ne m'aviez pas rappelée à la vie.

Alors saint Gildas la reconduisit chez ses parents, qui pensèrent mourir de joie à son aspect. Vous me l'aviez confiée, pleine de vie, je vous la rends de même selon ma promesse. Ayez-en grand soin ainsi que de son enfant. — Mais Trifine prétendit qu'elle ne se séparerait pas de son libérateur, et qu'elle irait vivre et mourir dans la solitude sous ses yeux. Il ne fallut rien moins que l'autorité du Saint pour l'empêcher d'exécuter ce projet. Il lui remontra qu'avant tout, elle devait songer à son fils, et que plus tard, on aurait trouvé un monastère convenable à ses vues.

Trifine ne tarda pas à devenir mère. Le saint abbé baptisa son fils et lui donna son nom. L'enfant se montra digne de ce nom par la sainteté de sa vie. S'il ne put hériter des richesses de son perfide père, il hérita, ce qui est mieux, des vertus de son parrain.

Trifine entra par la suite dans un monastère de vierges, au milieu desquelles elle vécut dans l'exercice continuel de l'oraison et du jeûne. Elle y termina une carrière édifiante par une sainte mort.

Au récit d'événements si extraordinaires, comment ne pas admirer cette Providence suprême qui châtie un époux parjure, et protége une épouse fidèle et un enfant innocent?

P. J. Bollandus, S. J. 29 januar. *Vita S. Gildæ, abb.*

---

## XXXIVe MERVEILLE.

### REFUS DU DIADÈME POUR LE VOILE RELIGIEUX.

*Omnis ponderatio non est digna continentis animæ.* ECCLI. 26. 20.

Il n'y a point de trésor comparable à la pureté du cœur.

Je ne sais s'il y eut jamais homme qui ait fait autant pour obtenir une couronne royale, que fit pour la refuser, la bienheureuse Agnès de Bohème, fille de Premislas et de Constance. Un jour la mère de cette digne enfant, vit en songe, parmi les robes

tissues d'or et enrichies de pierreries qui lui appartenaient, une tunique de bure de couleur grise, entourée d'une ceinture de chanvre. Pendant qu'elle admirait cette vision, une voix lui dit que ce serait là le vêtement de sa chère petite Agnès. A peine née, l'enfant, comme pour confirmer la vision, prit l'habitude de croiser ses petites mains sur sa poitrine, signifiant par là qu'elle désirait embrasser la croix de Jésus-Christ. Ces heureux augures ne furent pas trompeurs. Douée de qualités incomparables que relevaient encore les attraits de sa beauté, elle fut recherchée en mariage par différents princes ; mais déjà vouée à la perfection, elle refusa toutes les offres, ne voulant d'autre époux que Jésus-Christ.

Parmi les aspirants à sa main, on vit Henri III, roi d'Angleterre et l'empereur Frédéric II. Ils envoyèrent l'un et l'autre une ambassade à Prague avec de magnifiques présents. L'ambassadeur anglais fit beaucoup valoir la couronne d'Angleterre et les qualités de son maître. L'ambassadeur impérial ne manqua pas de montrer que le sceptre de l'empire méritait la préférence, et combien il serait glorieux pour les parents d'avoir l'empereur pour gendre et une fille impératrice. Un personnage de la cour crut d'ailleurs avoir eu une vision à ce sujet. Agnès, disait-il, lui avait apparu couronnée d'un riche diadème, auquel on en avait substitué un plus précieux. Il faisait allusion aux deux concurrents. Mais il se trompait dans l'application ; car cette substitution ne signifiait autre chose, sinon qu'Agnès aurait une couronne au ciel, en échange du diadème terrestre dont elle ne voulait pas, comme la suite le fit bien voir. Cependant Prémislas et Constance,

éblouis des propositions de l'empereur, insistèrent de tout le poids de leur autorité auprès d'Agnès, pour qu'elle consentît aux fiançailles. Elle reçut donc malgré elle les présents; mais elle s'en défit aussitôt comme de hochets indignes d'elle!

Le terme fixé approchait. Agnès, presque toujours retirée dans son appartement, ne cessait de conjurer le Ciel de lui fournir le moyen de rompre. Dans l'intervalle, Prémislas, son père, tombe malade et meurt. Cette perte affligea beaucoup Agnès, mais en même temps, elle lui donna l'espoir de pouvoir se dégager; toute sa crainte désormais était d'être forcée par son frère Wenceslas, successeur de son père. Elle se remit donc à prier avec plus de ferveur que jamais, et joignant à la prière d'austères pénitences, elle portait le cilice sous les habits royaux, couchait sur la paille à côté de son lit de pourpre, goûtait à peine des mets qu'on servait à la table du roi, fuyait tous les divertissements, et passait plusieurs heures du jour et de la nuit à invoquer la Reine du ciel. Souvent, elle prévenait l'aurore et se couvrant d'une simple robe de bure et d'un pauvre voile, elle allait en compagnie de deux autres jeunes filles visiter les églises à pieds nus, malgré les glaces et les neiges. Au retour, elle changeait de vêtements et reprenait l'extérieur d'une princesse.

Toutes ses prières et ses pénitences avaient pour fin d'obtenir de Dieu la grâce de conserver sa virginité intacte; mais le Ciel paraissait sourd à ses désirs. Cinq grands personnages suivis d'une brillante escorte arrivèrent à Prague pour la prendre, et conduire à l'empereur sa nouvelle épouse. A leur arrivée, Agnès fut à

demi-morte de saisissement. Son frère Wenceslas, fier de l'alliance impériale, fut au contraire très-satisfait de voir donner suite au projet. Il ordonna en conséquence des réjouissances publiques. Déjà les ambassadeurs disposaient toutes choses comme pour un triomphe. Agnès avait presque perdu tout espoir. Cependant elle ne se lassait pas de supplier le Ciel avec larmes. Des vœux si ardents ne devaient pas être trompés. Au moment même du départ, la guerre éclata dans l'empire, et force fut de l'ajourner. Cependant, Agnès profite du délai pour envoyer un messager au souverain pontife Grégoire IX; elle le conjure instamment d'user de son autorité, afin d'empêcher un mariage auquel elle répugnait de toutes ses forces, puisqu'elle avait dessein de consacrer sa virginité à l'Epoux céleste.

Touché de sa prière, le pontife envoya aussitôt Castano, comme nonce extraordinaire en Germanie, avec mission de ne rien négliger auprès de Wenceslas pour empêcher le mariage d'Agnès. Le nonce commença par s'assurer des dispositions de la princesse; après quoi il représenta au roi que les lois humaines et divines s'opposaient à ce qu'on lui fît violence. L'étonnement de Wenceslas fut grand à ce discours; mais ce qui le mit au comble, ce fut le bref pontifical que lui présenta Agnès, et en vertu duquel elle était déliée de ses engagements. Il hésita quelque temps entre la crainte de déplaire à l'empereur et le désir de contenter sa sœur. Enfin il se détermina à envoyer un message à Frédéric pour l'informer qu'Agnès voulait se consacrer à Dieu. Cette nouvelle excita la fureur de l'empereur. Il menaça de faire la guerre au roi de

Bohême, irrité de se voir ravir une épouse dont la renommée publiait de si grandes choses. Son indignation s'apaisa pourtant. Il craignit d'attirer sur lui la vengeance divine, s'il continuait à se poser en rival du Très-Haut. En conséquence il écrivit cette lettre mémorable, vraiment digne d'un monarque chrétien : « Si Agnès m'avait préféré un roi quelconque d'ici-bas, Frédéric lui ferait sentir le poids de son courroux. Mais puisqu'elle ne me répudie, qu'afin de se consacrer au Roi du ciel, je lui laisse sa liberté. La raison veut qu'un mortel cède à Dieu. » O paroles magnanimes! Mais que dire de celle dont la constance les a inspirées? Certes, il est difficile de décider à qui des deux revient la palme de la générosité.

La nouvelle du désistement de l'empereur causa une joie indicible à Agnès. Dès ce moment, elle se mit à délibérer sur le choix de l'institut qu'elle devait embrasser. Certains officiers de la cour venaient précisément de faire à Rome un pèlerinage, dans le cours duquel ils avaient fait visite à saint François d'Assise et à sainte Claire. Tout émerveillés de leur sainteté, ils racontèrent à la princesse ce dont ils avaient été témoins. A ce récit, elle se sentit inspirée d'embrasser leur institut, bien que l'austérité de ce genre de vie parût s'accorder si mal avec la délicatesse de sa complexion. Ayant donc érigé un monastère, elle alla s'y renfermer le jour de l'Annonciation avec sept autres vierges de la plus grande noblesse qui partageaient ses sentiments. Elle s'y rendit, parée de ses plus riches atours, accompagnée du roi et de la reine Cunégonde, et suivie d'une foule de princes et de prélats. Le nonce du pape, entouré de sept évêques, lui coupa la cheve-

bure et lui donna le voile. Elle se dépouilla ensuite de ses riches vêtements et parut vêtue d'une tunique de bure grise qui était par-dessous. Ce spectacle tira des larmes abondantes des yeux du roi et de la reine et de toute l'assistance. Les sept compagnes d'Agnès furent ensuite consacrées au Seigneur avec le même cérémonial. Toutes baisèrent dévotement cette pauvre tunique et cette corde qui les attachait indissolublement au divin Epoux.

Peu après, arriva un messager de Sainte-Claire qui apporta la règle de l'ordre à Agnès avec des présents également dignes des deux saintes. Ils consistaient en un chapelet de bois, en un voile de grosse toile, en une écuelle de faïence, dont sainte Claire faisait usage. Agnès les reçut comme des trésors bien préférables aux diamants et aux joyaux des empereurs et des rois. Elle les fit enrichir d'or et de perles, comme ils se voient encore dans son monastère.

Pour me borner, je ne dirai rien des héroïques vertus que pratiqua cette sainte princesse. Dieu les jugea dignes du don des miracles, qu'elle exerça, même de son vivant. Comme l'ancienne Agnès, vierge et martyre, notre sainte princesse put donc dire en vérité que le Seigneur Jésus lui avait donné l'anneau et la couronne d'épouse, en gage de son amour, et qu'il avait imprimé sur sa face un signe qui ne permettait pas qu'elle s'attachât à un époux mortel.

P. Godefrid. Henschenius, S. J. 6 martii. *Vita B. Agnetis de Bohemia.*

---

## XXXV^e MERVEILLE.

### MARTYR DU SECRET DE LA CONFESSION.

*In sinu meo abscondi verba oris ejus.*
J'ai enseveli dans mon sein les paroles de sa bouche. JOB. 23. 12.

Alexandre-le-Grand, ayant confié un secret à son favori Ephestion, lui appliqua son sceau royal sur les lèvres, pour marque qu'il l'obligeait à un silence inviolable. Le roi du ciel a imprimé sur les lèvres du prêtre un sceau bien plus sacré. Plutôt que de le rompre et de violer le secret sacramentel, il doit sacrifier sa vie. C'est de quoi nous a laissé un mémorable exemple, saint Jean, chanoine de Prague, qui préféra la mort la plus douloureuse, plutôt que de trahir le secret de la confession.

Wenceslas, roi de Bohême et depuis empereur, prince d'un caractère inhumain et soupçonneux, avait épousé Jeanne de Bavière, femme bien différente de son mari et douée de toutes les vertus. La princesse ayant choisi Jean Népomucène pour son directeur, lui confiait tous les secrets de son âme. Jaloux de la confiance qu'elle témoignait au prêtre, l'empereur conçut la plus grande envie de savoir ce qu'elle lui disait. Peut-être n'était-ce que curiosité; peut-être s'y mêlait-il quelque prévention. Il manda donc le serviteur de Dieu, et après quelques préambules, il fait tomber

le discours sur l'impératrice, et sous prétexte qu'il ne doit rien se passer dans sa cour, sans qu'il en soit informé, il interroge Jean sur les confidences que l'impératrice lui aurait faites, le matin même. Pour prix de sa complaisance, il lui fait les plus éblouissantes promesses. A ce discours, le saint prêtre fut saisi d'horreur et blâma avec une liberté toute sacerdotale cette curiosité inique, ajoutant que la trahison qu'on lui demandait, était le plus noir des crimes. Wenceslas fut vivement choqué de ce refus; mais il dissimula sa colère et attendit l'occasion favorable pour recommencer l'attaque.

Cette occasion ne tarda pas. Le cuisinier de la cour envoya un jour à la table royale un chapon mal rôti. Wenceslas en fut si courroucé que, foulant aux pieds tout sentiment d'humanité, il commanda de mettre le cuisinier lui-même à la broche. Une telle cruauté révolta toute la cour; mais la crainte empêcha les représentations. Jean seul eut le courage d'aborder l'empereur. Il lui parla d'abord avec beaucoup de ménagement; mais le voyant inflexible, il le menaça des jugements de Dieu, qui est si terrible aux princes orgueilleux. Wenceslas n'eut pas la patience de l'entendre. Enflammé de colère, il donna ordre à ses gardes de le jeter dans une obscure et fétide prison, et défendit de lui donner autre chose qu'un morceau de pain et un verre d'eau. Le serviteur de Dieu vit bien où tendait cette rigueur. Le geôlier du reste le lui fit comprendre, en lui disant qu'il lui en coûterait fort peu pour recouvrer sa liberté, qu'il suffisait de quelque condescendance envers l'empereur. Moi, répondit le Saint, trahir le sceau sacré de la confession

pour sortir de ce cachot ! jamais, dussé-je périr mille fois dans les tourments les plus atroces.

Wenceslas, comprenant que ni les menaces, ni les supplices n'ébranleraient cette constance, changea de tactique et recourut aux caresses et aux offres. Il envoya un de ses officiers au Saint pour lui dire que sa Majesté ayant reconnu son innocence, lui rendait ses bonnes grâces et l'invitait à sa table pour le lendemain. Le Saint, pour prouver qu'il n'avait point de ressentiment, se rendit à l'invitation ; mais après avoir prémuni son cœur contre les attaques qu'il pressentait. Après le repas, Wenceslas le retint en particulier, et le sollicita par toutes les voies imaginables, promesses, menaces, offre des plus hautes dignités. Mais il eut beau supplier, promettre, menacer, s'engager à garder lui-même le secret, tout fut inutile. Mon caractère, dit-il au prince, le sacrement, toutes les lois divines et humaines me prescrivent le silence. On pourra m'arracher le cœur plutôt qu'une parole.

Eh bien ! attends-toi à tous les supplices, reprit Wenceslas outré de colère. — A l'instant, il appelle un bourreau, et commande que le saint homme soit attaché au chevalet et que des torches ardentes soient appliquées à son corps. Pendant ce supplice, le martyr tenait les yeux fixés au ciel, sans proférer une plainte. L'empereur assista à la torture, soit qu'il aimât à se repaître de tels spectacles, soit qu'il espérât que la violence de la douleur extorquerait quelque révélation. Jésus et Marie furent les seuls mots qu'il entendit sortir des lèvres du martyr. Las de ses propres fureurs, confus de sa défaite, Wenceslas se retira et les bourreaux cessèrent la question. Jean, remis en

liberté, se mit à prêcher avec une nouvelle ferveur et prédit que bientôt il mourrait pour la justice. Afin de se préparer au dernier combat, il alla révérer en Boleslavie l'image miraculeuse de la Mère de Dieu. A son retour à Prague, comme il passait sous les fenêtres du palais, Wenceslas l'aperçut, et plus que jamais dévoré du désir de connaître la confession de sa femme, il le manda et lui donna l'option ou de parler ou d'être précipité dans la Moldaw. Prince, lui répondit le Saint, comme jadis les trois jeunes gens de Babylone, je n'ai rien à vous répondre là-dessus. — L'empereur crie à ses gardes de le jeter secrètement à l'eau. Sur-le-champ on lui lie les pieds et les mains. On l'emporte, et on le précipite dans le fleuve. Cette scène se passait dans la nuit de l'Ascension.

Mais la mort du Saint ne demeura pas aussi cachée que le voulait son meurtrier. Le Ciel voulut honorer par de glorieuses obsèques le prêtre fidèle au sceau de la confession. On vit soudain paraître à fleur d'eau des milliers de torches lumineuses, qui se mouvaient avec ordre et accompagnaient le corps emporté doucement par les eaux jusqu'au rivage. Toute la ville accourut à ce merveilleux spectacle. L'impératrice, l'ayant admiré du haut d'un balcon, courut en informer son mari, curieuse de savoir la cause de cette illumination si splendide. L'empereur en savait le motif; il alla cacher ses remords dans un appartement écarté. Le matin venu, le corps du martyr se trouva sur le rivage, couvert de ses vêtements. Son visage respirait une joie céleste et pleine de modestie. Il ne fut pas difficile de découvrir l'auteur du crime; chacun indiqua le cruel Wenceslas.

Lorsque les chanoines de la métropole eurent appris la nouvelle, ils allèrent en procession faire la levée du corps de leur saint collègue, qu'ils déposèrent sous un catafalque, en attendant qu'on lui eût érigé un mausolée. En creusant les fondements de ce tombeau, dans la métropole, on découvrit un trésor très-précieux, de sorte que le glorieux martyr qui avait gardé au prix de sa vie le secret de la confession, se plut, à sa mort, à mettre au jour un trésor caché qui servit à enrichir son sépulcre; mais ce sépulcre fut bien autrement encore glorifié par les fréquents miracles qui s'y firent. Le principal, sans nul doute, c'est qu'en récompense de son inviolable discrétion, il a obtenu à une foule d'âmes timides la grâce de confesser sincèrement leurs péchés et de vaincre la honte qui leur fermait la bouche au saint tribunal. C'est ce que nous voyons dans l'oraison suivante qu'on a coutume de réciter en son honneur : Dieu tout-puissant, par l'intercession de votre saint confesseur Jean, accordez-nous, s'il vous plaît, d'expier nos péchés par une confession sincère et de les déplorer avec une salutaire contrition. *Præsta, quæsumus, omnipotens Deus, ut intercessione sancti Joannis confessoris, reatus nostros sincera confessione expiare, et salutari pænitentia delere valeamus.*

P. Godefrid. Henschen. S. J. 16 maii, *Vita S. Joannis conf. et martyr.*

---

## XXXVI^e MERVEILLE.

### LA CALOMNIE DÉCOUVERTE ET PUNIE.

*Salus justorum a Domino; injusti autem peribunt.* Ps. 36. 39.

Le Seigneur sauvera les justes et il fera périr es impies.

La religieuse Emma, reine d'Angleterre et mère de saint Edouard, a pu s'approprier avec vérité cette parole du prophète-roi : Seigneur, j'ai pratiqué la droiture et l'équité ; ne me livrez donc pas à mes calomniateurs. En effet, malgré ses éminentes vertus, elle fut en butte à toutes sortes de calomnies de la part des principaux seigneurs de son royaume. Godovin, comte de Kent et beau-père du roi, homme altier, ambitieux et puissant à la cour, ne put lui pardonner d'avoir marié Edouard à sa fille Editta, princesse d'un caractère tout différent de son père. Voyant donc qu'Emma jouissait d'un grand crédit auprès du roi, son fils, il eut recours à mille intrigues afin de la discréditer. La malignité de son cœur lui suggéra, entre autres noirceurs, d'accuser la reine d'avoir des liaisons suspectes avec Alcuin, évêque de Vestchester, dont elle suivait, disait-il, tous les caprices, sans nul égard pour sa dignité. Il ajouta qu'afin de se donner pleine liberté sur ce point, la reine avait fait mourir Alfred, frère du roi, tandis que le calomniateur avait été lui-même le principal com-

plice du crime. Il produisit comme témoins quelques officiers de la cour qui affirmèrent avoir vu la reine se rendre fréquemment chez l'évêque. La chose était vraie, mais le but fort différent; car la reine ne se proposait autre chose que d'obtenir les avis et le soutien nécessaires dans son veuvage.

Sans ajouter une foi entière à ces rapports, le roi ne laissa pas de concevoir quelques soupçons. Il fit donc interner sa mère dans le monastère de Vervelle. Là, elle ne tarda pas à apprendre les bruits injurieux qui circulaient sur sa conduite. Elle en fut profondément affectée, tant parce qu'ils ruinaient sa réputation, qu'à raison de l'outrage fait au saint évêque. Elle en écrivit donc à quelques évêques d'Angleterre, leur disant qu'il était de leur dignité d'éclaircir les faits et de laver la tache infligée à leur sacré caractère dans la personne de leur collègue. Pour elle, forte de son innocence, elle se déclarait prête à subir l'épreuve du fer rouge, afin de se purger de cette honte. C'était en effet, une coutume de ce temps, en Angleterre, d'obliger les inculpés à faire neuf pas sur des socs de charrue rougis au feu. Avant d'en venir à l'épreuve, l'accusé passait trois jours en jeûne. Ensuite on célébrait une messe dans laquelle le prêtre adressait certaines prières à Dieu pour le conjurer de manifester la vérité. Cependant on faisait rougir le fer. La messe dite, l'accusé marchait sur le fer ainsi rougi, en présence des magistrats. S'il en était blessé, on le tenait pour convaincu; s'il demeurait intact, on l'absolvait comme innocent.

Les évêques s'étant donc réunis, se rendirent à la cour et informèrent le roi de la protestation de la reine-mère, et de l'offre qu'elle faisait de subir l'épreuve

Enfin, après bien des débats pour et contre le fait dont elle était accusée, on convint de la soumettre à l'épreuve proposée. La reine s'empressa de se rendre à l'église de Saint-Switin, et se prosternant devant son tombeau, elle le conjura avec larmes, d'être le défenseur de son innocence. C'est dans cette église même qu'on fit rougir le fer. Le roi voulut assister à l'épreuve, entouré d'un grand nombre de prélats et de seigneurs. Emma, couverte d'un manteau de deuil, les yeux bandés, les pieds nus, entre deux évêques, s'avança vers les coutres rougis, au milieu des larmes du peuple. Elle traversa si heureusement ce chemin de feu, qu'arrivée au bout, elle ne s'était aperçue de rien, et qu'elle demandait aux évêques assistants, si elle y arriverait bientôt : Vous l'avez franchi, princesse, lui répondirent ceux-ci ; et nous avons une preuve éclatante de votre innocence. — On débanda les yeux de la reine ; elle s'assura de ce qu'on lui disait et rendit de tendres actions de grâces au Seigneur. Le peuple fit succéder des cris d'allégresse à ses gémissements : Vive, vive la reine ! elle est innocente. — C'est au milieu de ces acclamations que la princesse se porta vers le trône du roi son fils qui, convaincu de son innocence, se jeta aux genoux de sa mère pour lui demander pardon d'avoir accueilli si facilement la calomnie. Mon fils, lui dit la reine, ma tendresse pour vous, vous assure assez du pardon ; mais il vous reste à l'obtenir du saint évêque que l'on a accusé de complicité avec moi et dont vous avez confisqué tous les biens et flétri la réputation. — L'évêque fut donc mandé, et le roi lui fit également ses excuses. Mais il ne se borna pas là ; en prince vraiment humble, il mit

ses épaules à nu et voulut absolument que sa mère et l'évêque lui donnassent des coups de verge, en punition de sa crédulité excessive. Ensuite, il ordonna de les rétablir l'une et l'autre dans leurs possessions. Il voulut encore que les coutres qui avaient servi à l'épreuve fussent dédiés à l'église de Saint-Switin, en mémoire de l'événement. La calomnie tourna ainsi à la gloire de ses victimes.

Il n'en fut pas de même du calomniateur. Le Ciel en tira bientôt vengeance. Edouard dissimula quelque temps son ressentiment, et parce que Godovin était son beau-père et parce qu'il ne voulait pas contrister Editta son épouse ; mais enfin il le laissa éclater, surtout quand il eut acquis la certitude qu'il avait contribué au meurtre d'Alfred, son frère. Le comte se trouvant un jour à la table du roi, un des serviteurs qui portait un plat, fit un faux pas et faillit tomber, si un autre ne l'avait retenu. Les convives causant de l'accident, Godovin fit cette réflexion qu'un frère soutient son frère et l'empêche ainsi de tomber. — Et c'est ce qu'Alfred n'eût pas manqué de faire pour moi, reprit soudain le roi, si Godovin le lui avait permis. — Vivement piqué de cette sortie, le comte répliqua, pâle d'indignation : Je ne sais que trop, Sire, que vous me soupçonnez d'avoir trempé dans le meurtre de votre frère et dans la trame formée contre votre mère ; mais Dieu m'est témoin de mon innocence. Qu'il ne me permette pas d'avaler le morceau que j'ai à la main, si j'ai eu la moindre part à ces crimes. — Le roi fit le signe de la croix sur le morceau, et le comte le mit en bouche. Mais, ô merveille ! il obstrua tellement la gorge, que le comte ne put ni l'avaler, ni

le rejeter. Son visage s'altère d'une manière horrible, il fait les contorsions les plus affreuses, et expire subitement. Epouvantés de cette scène, les convives s'écrient : Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont la droiture même!

Voilà comment le Seigneur les fit éclater dans la merveilleuse justification de l'innocence et dans l'effroyable punition du calomniateur. Sa bouche avait exhalé le venin de la calomnie; il mérita d'être asphyxié, pour nous apprendre à observer fidèlement l'avis du Sage : Prenez garde de pécher par votre langue, de crainte de faire une chute irrémédiable. *Attende ne forte labaris in lingua, et sit casus tuus insanabilis in mortem.* (Eccli. 28. 30.)

P. J. Bollandus, S. J. ex Arnaldo. 5 januar. *Vita S. Eduardi.*

---

## XXXVIIe MERVEILLE.

### INIQUITÉ ET BARBARIE PUNIES D'UNE MANIÈRE EFFROYABLE.

*Ero testis velox maleficis, adulteris et perjuris, dicit Dominus exercituum.*

Je ferai promptement éprouver ma justice aux malfaiteurs, aux adultères, aux parjures, dit le Seigneur des armées. MALACH. 3. 5.

La divine justice n'ajourne pas toujours à l'autre vie l'exercice de ses vengeances. Bien souvent elle éclate dès ce monde, afin d'inspirer de l'effroi aux méchants.

C'est ce que nous voyons dans l'histoire des glorieux martyrs Samona, Guria et Abido. Les Huns ayant entrepris le siége d'Edesse, l'empereur envoya des troupes à sa défense. Il mit à leur tête un certain Goto, homme plus habile à trahir qu'à combattre. Par malheur, cet officier fut logé chez une veuve de distinction qui avait une fille d'une beauté remarquable, mais non moins modeste. Or, bien que cette jeune personne vécût fort retirée, elle ne put s'empêcher d'être remarquée par Goto, qui résolut d'obtenir sa main malgré tous les obstacles. Il en fit donc la demande à la mère, assurant avec serment qu'il était libre. Longtemps elle résista à ses prières; mais enfin, vaincue par les instances, les présents, les promesses, elle consentit à lui donner sa fille. Le mariage est célébré, et un jeune fils vint bientôt réjouir la bonne grand'mère.

Cependant les Huns, désespérant d'emporter la ville, levèrent le siége, de sorte que Goto dut aussi songer au retour. Inconsolable de voir s'éloigner sa fille avec un étranger et pour un pays inconnu, la mère s'opposa absolument au départ. Voyant pourtant qu'elle devait s'y résigner, elle commença par conduire les deux époux au tombeau des trois saints martyrs, Samona, Guria et Abido. Là, elle somme son gendre de s'engager par serment, au nom de ces saints, à traiter convenablement son épouse.

Le gendre oublia le Dieu qui punit le parjure, et s'écria qu'il recevait sa femme de la main de ces saints et qu'ils seraient sa caution. En même temps, il met la main sur l'autel et joint à ses serments les imprécations les plus terribles. La mère se jette à genoux,

recommande sa fille et son gendre aux martyrs. C'est ainsi qu'ils prirent congé d'elle. En quelques jours, Goto arriva sur les confins de son pays. Avant d'y mettre le pied, il dépouilla sa femme, au mépris de ses serments, de tout ce qu'elle portait de précieux, et lui donnant un costume d'esclave, il lui avoua qu'il était déjà marié et père. Garde-toi bien, ajouta-t-il, de te donner pour autre chose que pour ma prisonnière; comme telle, il faudra que tu serves mon épouse; sinon, vois cette épée, elle te percera le cœur.

A cette menace, on peut penser quelle fut l'angoisse de la pauvre jeune femme; loin de son pays et de sa famille, se voir aux mains d'un traître qui, sous prétexte de l'épouser, l'avait réduite en servitude; quelle affreuse position! Elle sentit qu'il n'y avait d'autre moyen que de faire de nécessité vertu, et de recourir à ses saints patrons. Elle leur rappela avec larmes qu'ils étaient ses répondants. A son entrée dans la maison de Goto, elle fit donc sa révérence à la dame du logis. Celle-ci, frappée de sa beauté, demanda à son mari qui elle était. — Une esclave prise à la guerre. — Non, non, répliqua la femme, ce n'est pas là la figure ni la contenance d'une esclave. — Le mari eut beau en faire le serment, sa femme n'en garda pas moins ses soupçons. Aussi ne voyait-elle la pauvre fille que de mauvais œil, l'accablant de travaux, la brusquant de paroles et de mauvais traitements. Bien plus, elle résolut de faire périr son enfant, mais Dieu empêcha l'exécution de ses noirs desseins.

Enfin, cette furie alla trouver un marchand de

drogues, et lui acheta du poison, disant qu'il était destiné à détruire certains animaux nuisibles.

Un jour donc, elle éloigne la mère sous un prétexte quelconque, et fait prendre du poison à l'enfant. A son retour, la malheureuse mère trouva son fils sans vie. Sa bouche était encore remplie d'une écume noire; elle devina sans peine le crime et son auteur. Mais pour s'en assurer, elle eut recours à une expérience blâmable. Elle prit de cette écume, et saisit l'occasion favorable pour en répandre dans la boisson de sa maîtresse.

Celle-ci ne tarda pas à entrer en convulsion et à expirer dans d'horribles souffrances, sous les yeux de son mari et de sa famille. Ainsi le crime retomba sur la tête de la coupable, selon que le dit le psalmiste : *Convertetur dolor ejus in caput ejus, et in verticem ipsius iniquitas ejus descendet.* (Ps. 7. 16.)

Les obsèques terminées, on se mit à rechercher la cause de cette mort soudaine. On soupçonna l'esclave et on finit par découvrir sa conduite. Furieux de la découverte, les parents la condamnèrent à être enterrée vive dans le tombeau de sa maîtresse, ce qui fut exécuté.

Grand Dieu! en quelles épreuves et dans quel abîme vous plongez quelquefois ceux que vous avez résolu de sauver avec plus de gloire! La puanteur du cadavre aurait fait mourir l'infortunée, si le Ciel ne l'avait soutenue.

Ayant repris ses esprits, de nouveau elle invoqua avec larmes les saints martyrs à la protection desquels sa mère l'avait confiée. Sa prière n'était pas achevée, que les trois champions du Christ lui

apparaissent et remplissent le tombeau de lumière et de parfum. Ne crains pas, ma fille, lui dit une voix douce, tu verras des merveilles; tu obtiendras plus que tu ne désires. — Cependant, elle s'endort d'un sommeil léger. A son réveil, elle se retrouve à Edesse, sa patrie. Un ange l'y avait transportée invisiblement. En reconnaissant son pays natal, elle rendit mille actions de grâces à ses libérateurs : Te voilà libre, lui dit encore la voix céleste; nous avons tenu parole; va rejoindre ta mère. Adieu ! — La mère, avertie de l'arrivée de sa fille, vola aussitôt à sa rencontre. A peine put-elle la reconnaître sous ses misérables haillons. Sa fille lui raconta ses mésaventures et sa délivrance miraculeuse, et toutes deux, fondant en larmes, ne savaient que se tenir embrassées, sans pouvoir proférer une parole.

Disons maintenant comment le Seigneur fit marcher la justice de paix avec la miséricorde, pour rendre à chacun selon ses mérites. Les Huns revinrent plus nombreux au siége d'Edesse, et l'empereur de son côté envoya ses légions pour la défendre. Goto reparut donc à la tête de son corps. Comme il ne se doutait nullement qu'on sût sa conduite, il alla droit chez sa bellemère. Celle-ci, à la première nouvelle de l'arrivée des troupes, avait eu soin de la renfermer dans un appartement écarté, de manière à ce que personne ne la vît. Dissimulant ses vrais sentiments, elle fit bon accueil à son gendre qui lui conta mille faussetés sur le compte de sa fille, qu'elle se portait bien, qu'elle avait un fils très-gentil, qu'enfin elle était la plus heureuse des femmes. A ce moment même, la mère appela sa fille et la présenta à Goto qui s'évanouit à

sa vue, et tomba de saisissement. Ensuite elle dénonça les perfidies de cet homme aux magistrats, et elle prouva ses accusations par des faits si évidents, que le coupable n'osa pas les contester. On le condamna à la potence et au feu. Il paya sa méchanceté par ce supplice infâme, et le peuple loua hautement Dieu d'avoir puni le traître et délivré l'innocente par l'intercession de ses saints martyrs. Leur culte s'accrut dès lors sensiblement à Edesse.

Apprenons par ces événements quel respect nous devons aux saints, et avec quelle fidélité nous devons tenir nos vœux et nos serments. Si Dieu se tait et dissimule quelquefois, s'il laisse les méchants lâcher la bride à leurs mauvais instincts, il finit toujours par les atteindre, et en fait parfois des exemples terribles de sa justice : Je poursuivrai mes ennemis et je les joindrai, dit-il par la bouche du psalmiste ; ils tomberont sous mes pieds, et je les balaierai comme la poussière des rues.

P. Ribadeneira, S. J. ex Surio. 15 novembr.
*Vita SS. MM. Samonæ, Guriæ et Abidi.*

---

# XXXVIIIe MERVEILLE.

## DÉVOTION ENVERS LA VIERGE GLORIFIÉE PAR DES SYMBOLES MERVEILLEUX.

*Fulcite me floribus quia amore langueo.*
Soutenez-moi avec des fleurs, parce que je languis d'amour. CANTIC. 2. 5.

Les naturalistes disent que là où l'arc-en-ciel repose ses extrémités, là germent des fleurs d'une beauté et d'un parfum incomparables. Quoi qu'il en soit, il est parfaitement vrai de dire que là où la véritable iris, je veux dire, la Vierge bénie porte et fixe les regards de sa miséricorde, là naissent les lis de la pureté et les roses de la charité.

C'est ce que nous pouvons admirer dans la vie de saint François de Sienne, religieux de l'ordre des servites. Sa mère Réginalda qui était fort dévote à Marie, eut un songe mystérieux. Il lui sembla donner naissance à un lis magnifique qui en produisit une foule d'autres. De toutes ces fleurs réunies, une couronne se formait, couronne qui allait se placer sur le front d'une image de la divine Mère.

L'événement justifia la vision. Saint François de Sienne donna des marques de satisfaction, en recevant le baptême. Au lieu de pleurer et de crier comme les autres enfants, on le vit, pendant la cérémonie, attacher

fixement un regard plein de sérénité et de complaisance sur l'image de la Mère de Dieu, placée en regard des fonts baptismaux. C'était un présage de la tendre dévotion que François devait professer envers l'auguste Vierge.

La suite de sa vie répondit à ces heureux commencements. A mesure qu'il grandissait, il se mit à fréquenter les églises, et prit pour pratique de réciter cinq cents *Ave Maria* devant l'image de la Reine des anges; mais c'était avec une telle piété que les paroles sortaient bien plus de son cœur que de sa bouche. Il conçut le désir de se retirer dans un désert; mais la Vierge lui révéla, qu'en récompense de sa piété pour elle, elle l'avait enrôlé au nombre de ses serviteurs. Aussitôt François se mit en devoir d'exécuter les volontés de sa Souveraine et de se présenter dans une de ses maisons. Lorsqu'il eut fait profession, ses supérieurs le chargèrent du ministère de la prédication. C'était un délice de l'entendre célébrer les louanges de Marie. Quelquefois pendant qu'il en discourait, on vit avec surprise son front environné d'un arc-en-ciel lumineux. Enfin, un jour, lorsqu'il allait à Arezzo pour y prêcher, chemin faisant, il fut pris d'un évanouissement qui l'étendit sur le sol. La Reine du ciel lui apparut, en ce moment, entourée d'une lumière très-pure, et elle lui présenta un bouquet de roses fort belles dont le parfum le fit revenir à lui et lui rendit toute sa vigueur. Ensuite la Vierge lui dit de retourner au plus tôt à son couvent, parce que son divin Fils voulait l'appeler à lui pour être témoin de sa triomphante ascension.

Le religieux obéit sans délai. Rentré dans son cou-

vent, son premier soin fut d'aller saluer la Vierge et de suspendre aux pieds de son image le bouquet de roses qu'il avait reçu de ses mains. De là, il se transporta à l'infirmerie, où il se mit au lit, mais sans pouvoir prendre de sommeil, tant la joie surabondait dans son âme. Près de mourir, il entonna d'une voix suave les psaumes de David. Au moment où il allait expirer, la glorieuse Vierge lui apparut de nouveau avec son divin Fils, et, de l'air le plus gracieux : François, lui dit-elle, mon fidèle serviteur, que te rendrai-je pour l'amour que tu m'as porté? — L'humble serviteur n'osa répondre ; mais Jésus prit la parole pour lui : il faut, ma mère, que celui qui nous a tant aimés, vienne régner avec nous dans le ciel. — Tous deux alors lui dirent de concert : Viens, viens, serviteur fidèle, avec nous en paradis. — François obéit, et vers l'aurore du jour de l'Ascension, il alla dans la société des anges contempler le triomphe glorieux du Sauveur.

Toute la ville fut à ses funérailles, attirée par un prodige extraordinaire. La naissance du Saint avait été présagée par un lis ; sa vie, soutenue par un bouquet de roses ; sa mort fut glorifiée par un autre lis qui sortit de sa bouche, au moment où il exhala son dernier soupir. Ce lis, d'une merveilleuse beauté et d'un parfum tout céleste, portait écrits sur chacune de ses feuilles en caractères d'or les deux mots : *Ave, Maria!* C'était la récompense de son assiduité à réciter la salutation angélique et de la singulière affection avec laquelle il avait tant de fois célébré ses louanges. Ce lis miraculeux se conserva avec respect dans l'église des Servites, jusqu'au temps où les ambassadeurs du roi de France, qui a, comme on sait, un lis pour

blason, vinrent le solliciter des magistrats de Sienne. Ils l'obtinrent, malgré les habitants, et il fut transféré dans la sainte chapelle, où se garde aussi la couronne d'épines. Là, il fut l'objet d'une haute vénération, de sorte que les Français qui se rendaient à Rome pour révérer le tombeau des Apôtres, ne manquaient pas de passer par Sienne pour révérer aussi les reliques de saint François. Plusieurs ont assuré que ce lis verdoyait et fleurissait d'ordinaire chaque année, au jour anniversaire de la mort du Saint, et que le lendemain, il redevenait pâle et sec.

Enfin, en mémoire des roses que le saint reçut, malade, des mains de la Vierge, on avait coutume à Sienne de répandre sur son corps des feuilles de rose. Elles tiraient de ce contact une vertu surprenante pour la guérison des diverses maladies. On les distribuait aux malades, et ils recouvraient fréquemment la santé.

Dans ces éminentes vertus et ces grâces miraculeuses dont saint François fut doué, qui ne voit l'accomplissement de cette parole de l'Ecclésiastique au sujet du juste : Il sera semblable à cet arc glorieux qui brille au milieu des nues, à ces bouquets de roses que le printemps fait épanouir, à ces lis qui croissent le long des ruisseaux. *Quasi arcus refulgens inter nebulas gloriæ, et quasi flos rosarum in diebus vernis, et quasi lilia quæ sunt in transitu aquæ.* (cap. 50. 8.)

P. Godefrid. Henschen. S. J. ex chronico Servorum, 16 maii, *Vita B. Francisci Senensis.*

---

## XXXIXe MERVEILLE.

### MÉPRIS GÉNÉREUX DES RICHESSES DE LA TERRE.

*Qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris, fecit mirabilia in vita sua.* Eccli. 31. 9.

Celui qui n'a point cherché l'or et n'a pas espéré dans l'argent et les trésors, celui-là a fait des merveilles dans sa vie.

C'est avec raison que le Sage nous donne le mépris des richesses comme la pierre de touche de la vraie sainteté. Plus le cœur se vide spontanément de l'amour des biens de la terre, plus il se remplit de l'estime des biens célestes. C'est de quoi nous trouvons un splendide exemple dans saint François de Paule, ce grand amant de la pauvreté.

Ferdinand Ier, roi de Naples, ayant entendu vanter sa merveilleuse sainteté, résolut de la mettre à l'épreuve. Il ordonna à son maître d'hôtel de faire rôtir un bon plat de poissons exquis et de les envoyer dans un bassin d'argent au couvent du saint. Le messager pria le saint, avec toute la courtoisie possible, de vouloir bien accepter le présent que le roi lui faisait de sa table. Mais le saint répondit sur-le-champ : Dieu me garde d'accepter jamais des mets si peu convenables aux pauvres de Jésus-Christ. Reportez-les au roi ; pour nous, quelques légumes nous suffisent. — Après cette réponse, il donna sa bénédiction au plat et renvoya le messager.

Cette conduite inspira une profonde vénération à Ferdinand pour le saint. Il le fit donc prier de venir au palais, où le roi l'accueillit avec toute sorte de respects et lui offrit un bassin rempli d'or pour servir à la construction d'un monastère à Naples. Mais François prit de là occasion de remontrer doucement au roi qu'il pressurait trop ses vassaux. Il ne convient pas, dit-il, que j'accepte en aumône le fruit de leurs sueurs ; il ne convient pas de dépouiller les uns au profit des autres ; cet or est le sang des peuples. — Et pour prouver ce qu'il disait, il prit une pièce d'or et y enfonça un stylet, qui en fit jaillir aussitôt du sang, à la grande stupéfaction du prince et de toute la cour. Jérémie avait dit que le sang des pauvres se trouvait dans le palais des riches. Sa parole se vérifia en cette rencontre.

Mais le fait suivant qui eut lieu à la cour de France, est encore plus mémorable. Louis XI, comme on sait, portait l'attache à la santé et à la vie au de là des bornes. Ayant ouï parler des guérisons miraculeuses que le saint opérait, il souhaita passionnément de le posséder dans sa capitale. Il dépêcha donc un ambassadeur à Ferdinand, roi de Naples, et un second au souverain pontife Sixte IV, afin que, par son autorité apostolique, il obligeât le serviteur de Dieu à condescendre à sa requête et à entreprendre le voyage. Le saint qui n'avait eu aucun égard aux instances de Ferdinand, se rendit aussitôt au commandement du Pape. A son arrivée, Louis XI vint en personne à sa rencontre, se prosterna devant lui et le reçut comme un ange descendu du ciel. Le saint n'obtint pas un aussi bon accueil du premier ministre, Jacques Cortier. Comme

il avait la réputation d'un médecin habile, ce ministre était en grande faveur auprès du roi qui payait ses soins jusqu'à dix mille écus par mois. François lui parut un rival dangereux. Il se mit donc en devoir de le décrier. Il dit secrètement au roi que ce moine lui avait l'air d'être un hypocrite, qui étalait sa pauvreté pour mieux quêter la fortune. Enfin il lui persuada de le tenter par quelque offre brillante.

Le conseil plut au monarque. Il envoya donc au saint un magnifique buffet, chargé de vaisselle d'argent, en le priant d'en faire usage ou pour lui-même ou pour son église. Le pauvre de Jésus-Christ fut très-surpris du cadeau et le refusa avec humilité, en disant que des vases si précieux ne convenaient pas à leur cuisine, et qu'une écuelle de bois valait mieux à ses yeux qu'une coupe d'or. La première épreuve ayant manqué, le roi, sur l'avis de son conseiller, en tenta une seconde. Le docteur italien, disait celui-ci au prince, n'a point accepté, parce qu'il a bien vu qu'il aurait préjudicié à son renom de pauvreté. Faites-lui donc des présents plus en harmonie avec son état. Le roi possédait une très-belle statue de la sainte Vierge, d'un or très-pur, enrichie de joyaux précieux, et estimée dix-sept mille écus. Il chargea son aumônier de l'envoyer à François pour orner son oratoire. Mais le Saint ne fut pas plus accessible à la seconde offre qu'à la première. Il remercia beaucoup le roi de l'honneur qu'il lui faisait, ajoutant qu'on ne met pas de lambris d'or à une cellule blanchie à la chaux. J'ai, dit-il, une image de Notre-Dame en papier; elle sert beaucoup à m'inspirer de la dévotion.

Enfin notre courtisan suggéra à son maître une troi-

sième expérience plus adroite que les précédentes. Jaloux de parvenir à discréditer le saint, il fit remarquer au roi que, pour faire accepter ses dons, il fallait les faire en secret et à l'insu de tout le monde. Si François, disait-il, est sûr de n'être pas connu et de ne pas être réputé ami des richesses, il ne refusera pas ce que vous lui offrirez. — Le roi entra encore dans les vues du courtisan. Un jour donc, prenant le saint en particulier, il lui remit un sac d'or qu'il tenait caché sous son manteau royal, l'engageant à l'accepter et à s'en servir pour bâtir un monastère; il l'assura qu'âme qui vive n'aurait connaissance de ce don. A ces mots, le saint retira la main, comme s'il eût touché des charbons ardents, et prenant un air d'indignation : Sire, dit-il, vous feriez mieux de payer vos dettes et de ne pas accabler vos sujets de tant de tributs et d'exactions. La charité envers les sujets est plus agréable à Dieu que la libéralité envers les étrangers. — Le monarque ne s'offensa pas du ton de François; il reçut au contraire très-bien l'admonition.

S'étant assuré par tant de preuves de son incorruptible détachement, il conçut la plus haute estime pour lui, et plein de vénération pour sa vertu, il lui confia le soin de son âme, de sa cour et de son royaume, qu'il dirigea dès lors par les conseils du saint.

Qu'elle est donc vraie cette parole d'Isaïe : Celui qui refuse d'accepter les présents, méritera d'habiter au haut des cieux! *Qui excutit manus suas ab omni munere, iste in excelsis habitabit.* (cap. 33. 15.)

P. Godefridus Henschen. S. J. ex *Chronic. Minim.* 2 aprilis.

# XL^e MERVEILLE.

## LES JEUX DE LA FORTUNE SONT DES DÉCRETS DE LA DIVINE SAGESSE.

*In te speravi, Domine; in manibus tuis sors mea.* Ps. 30. 15.

J'ai espéré en vous, Seigneur : mes destinées sont dans vos mains.

Que d'événements nous paraissent les effets du hasard, qui cependant sont une disposition de la divine Providence ! Nous en avons une preuve admirable dans la vie d'Erenfrid, aussi appelé Ezon, comte palatin du Rhin. L'impératrice Théophanie, veuve d'Otton II et mère d'Otton III, se trouvait à Aix-la-Chapelle, d'où elle gouvernait l'empire par les conseils et la valeur d'Erenfrid. Un jour, Otton III, qui se piquait de n'avoir point d'égal au jeu d'échec, invita le comte à faire sa partie. Celui-ci ne refusa pas, bien qu'il reconnût son infériorité. Avant de se mettre au jeu, ils convinrent entre eux que le vainqueur pourrait demander au vaincu la chose qui lui serait le plus agréable. Il fallait pour cela gagner trois parties. Le palatin, levant les yeux au ciel, supplia la très-sainte Trinité de lui accorder la triple victoire. Ses prières ne furent pas sans effet. Contre toute attente, il joua si heureusement, qu'il finit par donner l'échec à Otton. Surpris de sa défaite, le prince n'omit rien pour pren-

dre sa revanche ; mais une seconde et une troisième fois, il succomba devant son adversaire.

Reconnaissant dans cette circonstance une intervention providentielle du Ciel : Mon cher comte, lui dit-il, ce n'est pas là votre fait ; c'est un dessein du Ciel qui veut sans doute que j'acquiesce à un désir qui vous occupe. Dites-moi donc quels sont vos vœux ; me voici prêt à les remplir. — Erenfrid réfléchit un moment : Sire, répondit-il, ma demande vous semblera peut-être téméraire ; mais puisque le Ciel me fraie la voie, je la ferai. Je vous prie de me faire la grâce de m'accorder la main de votre sœur Mathilde. — En parlant ainsi, ses joues se colorèrent d'une rougeur modeste. La requête parut trop prétentieuse à Otton. Il jugeait inconvenant de marier à un seigneur de sa cour une princesse, petite-fille, fille et sœur de trois empereurs. Cependant, considérant qu'avant de jouer, il avait engagé sa parole impériale, que d'ailleurs le palatin avait rendu de brillants services à l'empire, il se détermina à tenir sa promesse. Il tendit donc la main au comte, et s'engagea à ne rien négliger pour la conclusion du mariage. Il en entretint l'impératrice mère et les conseillers de l'empire, si bien que tout marcha au gré de ses désirs.

Erenfrid, au comble de la joie, courut avec une brillante escorte au monastère illustre d'Essen où se trouvait Mathilde, et après lui avoir exposé les engagements de son frère, ratifiés par sa mère, il lui offrit l'anneau nuptial. Les noces furent célébrées à Braviller qui était une magnifique résidence du comte. Lorsque la princesse y arriva, le comte cueillit un rameau en fleurs et le présentant à sa fiancée, il lui

fit don de toute cette terre, comme surcroît de dot. Mais Mathilde, entrant dans une chapelle dédiée à saint Meinhard, offrit le rameau et la terre à l'église. Du prix de cette terre, on érigea un des plus célèbres monastères de Germanie. Quant au rameau, par un miracle manifeste, il conserva très-longtemps sa verdure et ses fleurs, comme pour témoigner combien l'offrande avait été agréable au Seigneur.

Cette alliance ne fut pas, comme on pourrait croire, le résultat d'un coup de dé, mais un dessein particulier de la divine Providence. Nous en avons la preuve manifeste dans les éminentes vertus que ces deux fortunés époux pratiquèrent comme à l'envi; car ils mirent toute leur satisfaction à bâtir des églises, à ériger des monastères, à promouvoir le culte divin. Aussi ont-ils mérité l'un et l'autre le titre de bienheureux dans leur patrie, et leur sépulcre y est en grande vénération, à cause de divers miracles qui s'y sont opérés. Le dessein de la Providence parut surtout, en ce que ce mariage fut la souche d'une lignée très-pieuse. Trois garçons et sept filles en furent le fruit. Ludolphe, Otton et Herman héritèrent, aussi bien des vertus que des domaines de leur père; ils ont laissé une mémoire bénie, surtout Herman, qui fut créé archevêque de Cologne, et dont les vertus illustrèrent ce siége important.

Parmi les filles, six se consacrèrent au service de Dieu par le vœu de perpétuelle virginité, et devinrent abbesses de six monastères célèbres, et ce qui vaut mieux encore, toutes furent de grandes servantes de Dieu. L'aînée seule, nommée Richezza, demeura dans le siècle. Elle fut mariée à Mécislas, roi de

Pologne, et de sa race, sortit une famille de princes fort recommandables aussi par leur piété.

Enfin Mathilde elle-même, pour couronner toutes ses magnifiques entreprises en l'honneur de la foi, fit don de tous ses joyaux à l'église de Braviller; puis elle reçut le voile religieux et mena une vie si sainte qu'elle a été jugée digne d'être inscrite dans le catalogue des bienheureux.

Cette mémorable histoire nous montre avec combien de raison nous pourrions dire d'Erenfrid et de Mathilde, qu'ils furent la tige d'une sainte famille. *Genus electum et gens sancta. Filii sanctorum et domestici Dei.*

P. Daniel Papebroch. S. J. ex Gelenio. 21 maii.
*Vita SS. Erenfridi*, et *Mathildis.*

---

## XLIe MERVEILLE.

### LA VIRGINITÉ MIRACULEUSEMENT CONSERVÉE.

*Eo quod castitatem amaveris, ideo manus Domini confortavit te.* JUDITH. 15. 11.

Vous avez aimé la chasteté, c'est pourquoi la main du Seigneur vous a soutenue.

Dieu qui dispense admirablement ses diverses grâces aux Saints, a accordé à sainte Brigitte, vierge écossaise, le privilége de défendre la virginité des âmes qui ont recours à elle. Cette vierge eut pour père Duttac, un des principaux seigneurs d'Ecosse. Elle naquit douée

d'une beauté merveilleuse. Aussi à peine eut-elle complété son second lustre, qu'un bon nombre de barons du royaume la demandèrent pour épouse.

Son père insista donc auprès d'elle pour qu'elle fît un choix, parce qu'il lui était comme impossible de résister à tant de recherches. Mais la vocation de Brigitte était tout autre. Désirant consacrer sa virginité à Jésus-Christ, elle refusa absolument tous les partis. Sachant d'ailleurs que la beauté de ses yeux était le sujet de la guerre qu'on lui faisait, elle se mit à prier avec beaucoup de ferveur, afin que Dieu la changeât en laideur et délivrât ainsi sa personne de toutes ces importunités. Le Seigneur l'exauça. Un de ses yeux creva et se fondit. Elle eut plus de joie de se voir défigurée que certaines jeunes personnes de se trouver belles. Avec la beauté disparurent les époux; plus personne ne songea à elle. Son père même, la voyant en cet état, ne mit plus d'obstacle au désir qu'elle avait d'entrer en religion et de se consacrer au divin Époux.

Brigitte se hâta de le mettre à exécution. Pendant que le saint évêque Macchile lui donnait le voile, une grande lumière descendit du ciel sur sa tête qui lui rendit, avec sa première beauté, l'œil qu'elle avait perdu, et même plus éclatant et plus pur qu'auparavant. C'est ainsi que Dieu, le rémunérateur fidèle de toutes les vertus, récompensa avec usure celle qui avait eu la générosité de sacrifier la beauté du corps à celle de l'âme. Il ne s'en tint pas là; il lui donna de plus la grâce de conserver dans les autres la perle de la virginité.

Une jeune princesse avait consacré sa pureté par

vœu à l'époux céleste. Mais son père ne cessait de l'importuner pour l'engager dans le mariage ; déjà, malgré elle, il avait tout disposé pour ses noces. Le jour venu, lorsque déjà le banquet nuptial était prêt, la jeune personne s'enfuit furtivement de la maison paternelle et alla se réfugier dans le cloître de sainte Brigitte, comme dans un sanctuaire inviolable. Le père s'en étant aperçu, la poursuivit avec bon nombre d'autres cavaliers, dans le but de l'en faire sortir de force. La Sainte les vit en esprit, qui accouraient à toute bride. Elle fait le signe de la croix dans leur direction, et au même moment, hommes et chevaux devinrent immobiles comme s'ils eussent été de marbre. Frappé de ce prodige et reconnaissant la main de Dieu, le père se repentit de sa témérité. Il rebroussa chemin, laissant à sa fille toute liberté de suivre sa sainte vocation.

Nous venons de voir l'effet d'une grâce miraculeuse ; citons un trait de vertu héroïque. Sainte Brigitte avait une élève nommée Derdulaca, d'un extérieur gentil, qui se trouvait tourmentée par des pensées sensuelles, pour y avoir donné occasion, par des regards indiscrets. Hélas ! que de fois les yeux donnent entrée au poison qui tue l'âme ! Derdulaca égarée avait donc des intelligences avec ce jeune homme et recevait ses visites. En fallait-il davantage pour attiser le feu de la passion que le démon d'ailleurs ne manque jamais d'exciter ? En somme, elle était à deux doigts de l'abîme ; tant il importe de garder la porte des sens, par où la mort pénètre dans l'âme. Elle serait infailliblement tombée, si la Sainte, à qui le danger fut révélé, n'eût fait pour elle de ferventes prières. En effet, un soir que la pauvre enfant prenait

son repos dans la cellule même de la Sainte, elle fut assaillie avec tant de violence que, se levant, elle se disposait à sortir du monastère. Mais la crainte de Dieu la retint. Voyant en même temps des charbons allumés dans un réchaud, elle y mit ses deux pieds jusqu'à ce que le feu extérieur eût éteint les ardeurs de la concupiscence. De retour dans la cellule de Brigitte, celle-ci qui connaissait déjà tout, lui dit : Vous avez généreusement combattu ; désormais vous serez à l'abri du feu impur et vous ne tomberez pas dans celui de l'enfer. — La prédiction s'accomplit ; jamais plus, Derdulaca ne fut troublée par aucun mauvais fantôme, ni par aucun mouvement déréglé. La Sainte ayant prié et fait le signe de la croix sur elle, elle fut même guérie incontinent de ses brûlures, au point qu'il n'en resta aucune trace. Depuis, elle mena toujours une vie pleine d'innocence qu'elle couronna par une sainte mort. On célèbre en Ecosse la fête de sainte Brigitte et de sainte Derdulaca, le même jour.

Voici un troisième trait qui est bien digne aussi d'être mentionné. Un seigneur écossais ayant remarqué la beauté d'une jeune fille de condition inférieure, voulut l'entraîner au mal ; mais, comme après un entretien avec cette fille, il vit qu'elle était d'une vertu incorruptible, il eut recours à la ruse. Pour lui témoigner sa confiance, il la fit dépositaire d'un joyau précieux que la fille accepta simplement, sans se douter d'aucune malice; puis il fit en sorte de le lui enlever furtivement de l'endroit où elle l'avait caché. Pour se compenser ensuite de sa prétendue perte, il voulait obliger la fille à servir dans sa maison, invoquant en sa faveur cette maxime : que celui qui n'a rien, doit sol-

der par son travail. Après cela, il ne doutait pas que tôt ou tard, elle ne consentît à offenser Dieu. En conséquence, il s'empressa de redemander le joyau qu'il savait bien n'être plus entre les mains de la fille. Celle-ci fit d'inutiles recherches. Désespérée, pour ainsi dire, d'une telle perte, elle alla s'excuser de son mieux; mais le seigneur ne voulut rien entendre et ne lui laissa d'autre alternative que de rendre le joyau ou de se mettre à son service. La fille vit bien à quoi tendait le manége.

Dans une conjoncture si délicate, elle crut ne pouvoir prendre de meilleur parti que de recourir à sainte Brigitte, le refuge commun de tous les affligés. Elle lui raconta en détail sa disgrâce et le danger où elle se voyait de perdre son innocence, si elle mettait le pied dans la maison de cet homme corrompu; elle la pria de l'aider de ses conseils et surtout de ses prières. La Sainte l'ayant encouragée à mettre sa confiance en Dieu, leva les yeux au ciel et conjura instamment le Seigneur d'y mettre la main. Elle n'avait pas terminé sa prière, qu'un étranger qu'on n'avait jamais vu, se présenta à la porte du monastère pour offrir un panier de provision. Brigitte l'accepta, et en l'ouvrant, elle trouva au milieu le joyau perdu. La Providence le lui renvoyait de cette manière. Elle le remit à la pauvre fille, en lui disant : Rendez grâces à Dieu. Reportez le joyau à cet homme, et dites-lui qu'il cesse à l'avenir de vous molester et qu'il renonce à ses desseins pervers, s'il ne veut pas attirer sur sa tête les vengeances du Ciel. — La jeune fille courut remettre le joyau au propriétaire, en présence de plusieurs témoins. Tous furent frappés, en apprenant de quelle manière il avait

été retrouvé; mais le plus surpris fut le gentilhomme lui-même. Il ne pouvait se lasser de regarder un objet qu'il croyait avoir si soigneusement caché. Touché au fond du cœur, il se rendit sur-le-champ au monastère de sainte Brigitte, lui avoua avec larmes son mauvais dessein, en fit pénitence et changea de vie. C'est ainsi que ce joyau, par le moyen duquel il songeait à corrompre l'innocence, servit à le ramener lui-même à la vertu et au salut. Vous qui faites le larron, vous serez vous-même la proie des voleurs, a dit Isaie.

Mais qu'y a-t-il d'étonnant que sainte Brigitte ait pu mettre à couvert la pureté des vierges, elle qui savait même inspirer des affections chastes à des êtres irraisonnables. On raconte dans sa vie qu'un faucon alla s'établir sur la tour de son église; aussi l'appelait-on le faucon de sainte Brigitte, et en cette qualité, il était respecté et presque vénéré des paysans avec qui il était fort familier. Or, on remarque que cet oiseau chassait les femelles qui venaient dans la tour, comme s'il avait eu le sentiment du respect qui est dû au lieu saint. Seulement, à une certaine saison, il quittait sa résidence et allait dans les bois voisins; puis il revenait à son gîte, où il continuait à vivre solitaire et chaste. Voilà, certes, une belle leçon pour les hommes consacrés au service du Seigneur. C'est la réflexion de l'historien.

P. J. Bollandus, S. J. 1 februarii. *Vita S. Brigittæ, virg.*

## XLII^e MERVEILLE.

### DÉSIR DE LA COMMUNION MIRACULEUSEMENT SATISFAIT.

*Esurientes implevit bonis.* Luc. 1. 53.
Il a comblé de biens les affamés.

Le Sauveur du monde désire avec ardeur de se communiquer à ses disciples dans le festin eucharistique : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.* (Luc 22. 15.) Aussi accorde-t-il des grâces signalées à ceux qui sont affamés de ce céleste aliment. Ce pain, dit saint Augustin, demande qu'on s'en approche avec une vraie faim spirituelle. *Panis iste esuriem quærit hominis interioris.* Et c'est ce que nous verrons dans l'histoire suivante.

Dans une île de l'Irlande, nommée Iniscat, vivait saint Senan avec plusieurs moines dont il était abbé. Cette communauté, d'autant plus unie au ciel qu'elle était séparée de la terre, offrait aux Anges le spectacle de toutes les vertus. Or dans le même temps, il y avait, dans une autre contrée de l'Irlande, une grande servante de Dieu, du nom de Brigitte, qui habitait un petit ermitage au bord du fleuve appelé Sengu. Cette sainte fille trouvait toutes ses délices dans son désert; elle regrettait seulement de ne pouvoir communier, comme elle en avait le plus vif désir : *Unus dolor erat hac esca privari,* comme dit la bouche d'or. (Homil. 60.)

Pour adoucir sa peine, elle se mit à confectionner de ses propres mains une chasuble superbe, pensant l'envoyer à saint Senan, afin qu'il en fît usage dans la célébration des saints mystères. Mais la difficulté était de la lui faire parvenir, car elle n'avait ni barque, ni porteur à sa disposition. Dans cet embarras, elle mit sa confiance dans la divine Providence. Ayant donc construit un panier, elle y déposa la chasuble, après l'avoir bien enveloppée, et écrivit quelques mots pour prier le Saint de lui envoyer la sainte communion. Ensuite elle lança le panier à la rivière, en y faisant le signe de la croix, pour le confier à la garde de Dieu. Chose admirable! Cette étrange embarcation s'achemina sans guide au travers du bras de mer qui séparait l'île du continent et alla s'arrêter sur le rivage contigu à l'église de saint Senan. Celui-ci, informé d'en haut de l'arrivée du merveilleux panier, dit à son diacre d'aller aussitôt le tirer de la mer. Le messager revint chargé du précieux fardeau. L'abbé, ayant pris connaissance de la lettre, accueillit avec plaisir le présent de la Sainte, et se sentit inspiré de lui envoyer, comme gage de reconnaissance, la divine Eucharistie; car, à cette époque, les saints canons n'avaient pas interdit ce genre de communication. Ayant donc mis la sainte hostie dans un ciboire décent, entouré de festons précieux, il remit le panier à l'eau et lui fit signe de regagner l'ermitage. La Sainte l'attendait; elle courut à sa rencontre. Elle l'ouvrit et y vit le ciboire contenant l'adorable Eucharistie. Qui peut dire quelles furent ses larmes d'amour, de joie et de tendresse à cette vue! Avec quel respect elle l'adora, avec quel transport elle se nourrit de ce pain divin

dont son cœur était si avide! C'est de la sorte que Dieu daigna remplir pour sa servante la promesse énoncée par la Reine du ciel dans son sublime cantique : Il a rempli de biens les affamés.

Le fait que nous allons raconter paraîtra plus surprenant encore. Cannera était une jeune fille très-pieuse qui menait une vie angélique dans un ermitage situé dans la partie méridionale de l'Irlande. Une nuit qu'elle était en contemplation, elle vit en esprit plusieurs églises comme embrasées par un grand incendie et lançant des flammes vers le ciel. Parmi ces églises était celle de saint Senan. Elle brillait d'une lumière plus éclatante; une colonne de feu s'élevait de son sein dans les hauteurs du firmament. C'était le symbole manifeste du Dieu caché dans l'Eucharistie et dont les saintes Ecritures nous disent qu'il est un feu dévorant. A ce spectacle, la vierge conçut un ardent désir de le recevoir, afin de s'enflammer de ce feu sacré. Elle résolut donc d'aller finir ses jours dans la petite île de saint Senan, où elle avait remarqué que le feu était plus vif, ce qui signifiait la vivacité de l'amour dont ce Saint brûlait pour Dieu. Elle ne connaissait pas la route et n'avait point de guide ; mais forte de sa confiance en celui qui est la voie, la vérité et la vie, elle se mit en voyage. Dieu récompensa sa foi en lui donnant pour guide cette même lumière qui l'avait frappée dans son extase. Elle fut ainsi conduite au terme, comme jadis les Israélites par la colonne de feu. Arrivée au bord de la mer, elle fut saisie d'une nouvelle extase et se mit à marcher sur les eaux comme sur la terre ferme, et atteignit ainsi l'île.

Cependant le saint abbé qui était alors en oraison,

la vit des yeux de l'esprit approcher du rivage, et il courut à sa rencontre pour l'arrêter. Après l'avoir saluée poliment : Arrêtez, lui dit-il, et ne vous avancez pas plus loin, vous qui êtes une vierge consacrée à Dieu. Si vous désirez une solitude pour y vivre éloignée du tumulte du siècle, dirigez-vous plutôt vers le rivage opposé; il s'y trouve un ermitage conforme à vos goûts. — Mais Cannera, se tenant toujours debout sur les eaux, appuyée sur son bâton, lui répondit d'un ton résolu : C'est ici que Dieu m'appelle; ici que je veux finir mes jours pour avoir part à vos prières. — Non, non, reprit l'abbé, en rigide observateur de la règle monastique, il n'est pas permis aux femmes de mettre ici le pied; il ne s'y trouve que des moines entièrement séparés de tout commerce humain. — La vierge insista de nouveau, en disant que Dieu s'était incarné pour le salut des femmes aussi bien que des hommes; que Jésus-Christ avait bien accueilli la Madeleine, la Samaritaine, bien que pécheresses; que d'ailleurs les disciples du Sauveur n'avaient pas refusé les visites, ni la compagnie des femmes, quand elles venaient pour s'instruire de la science du salut. Enfin elle conclut en disant qu'elle ne désirait autre chose, sinon de pouvoir communier, et d'obtenir quatre palmes de terrain, à l'extrémité du rivage, pour y vivre et y mourir. Le Saint répliqua qu'il lui serait impossible de trouver un refuge sur ce rivage, parce que les ondes furieuses ne cessaient de le bouleverser en tous sens. — Soyez sans inquiétude, repartit Cannera; j'ai confiance que la divine Providence, à qui les vents et la mer obéissent, me permettra d'y vivre en sûreté.

Alors l'abbé qui voyait cette vierge immobile sur

les eaux par un miracle continu, comprit que c'était la volonté de Dieu qu'il l'accueillît. Il lui permit donc de prendre terre. A peine eut-elle abordé qu'elle sollicita avec de vives instances la faveur de communier. Le saint abbé satisfit enfin son ardent désir et elle en fut comblée de consolation. Or, pendant qu'à genoux sur le rivage, elle faisait la plus fervente action de grâces, la violence de l'amour dégageant son âme de ses liens, elle rendit son âme innocente à son Créateur.

C'est de la sorte que la divine bonté concilia les désirs contraires de ces deux saints, en faisant que l'une pût recevoir l'adorable Eucharistie, et que l'autre ne fût pas obligé de donner l'hospitalité à une femme dans une île exclusivement occupée par des moines. La communauté donna la sépulture au saint corps, en chantant des hymnes et des cantiques. Il fut inhumé au bord de la mer, comme la Sainte l'avait désiré. A dater de ce moment, selon la prédiction qu'elle avait faite, cette rive cessa d'être labourée comme auparavant par le flux. Les vagues venaient la baiser pour ainsi dire et se retiraient aussitôt avec une sorte de respect. Là était la borne marquée à leur impétuosité par le doigt du Tout-Puissant.

On voit manifestement par ces deux événements combien est cher à Dieu le désir ardent de la sainte communion. La remarque de saint Augustin est donc bien fondée : C'est à force de la désirer qu'on en devient digne. *Desiderando capax efficieris, ut implearis.* (Tract. 4. in ep. 1. S. Joan.)

P. Godefrid. Henschenius, S. J. 8 Martii. *Vita S. Senani, abb.*

# XLIII^e MERVEILLE.

## L'INNOCENCE VIRGINALE HONORÉE DE GRACES MERVEILLEUSES.

*Posuit immaculatam viam meam, et præcinxit me virtute.* Ps. 17. 33.

Il m'a donné une vie sans tache, et m'a environné de force.

Si jamais la pureté des anges a brillé sur la terre, ce fut assurément dans la séraphique sainte Colette, qui ne connut pas plutôt les plaisirs sensuels qu'elle les eut en abomination. Elle était douée d'une si rare beauté qu'elle ravissait d'étonnement et d'amour tous ceux qui la voyaient ; mais à cette beauté, elle joignait une si grande modestie qu'elle ignorait ses propres charmes. Un jour pourtant, ayant laisser tomber ses regards sur un miroir, elle remarqua la beauté de son visage, et elle en conçut un tel déplaisir qu'elle conjura le Seigneur de la lui ôter. Sa prière fut exaucée. En un clin d'œil, la pourpre qui colorait ses joues disparut, et fut remplacée par une pâleur qui la rendait vénérable et qui inspirait l'amour de la pureté à ceux qui la voyaient ou lui parlaient. Souvent même un regard de sa part suffisait pour dissiper les tentations impures, comme saint Ambroise le dit en parlant de la Reine des vierges : *Tanta erat virginis gratia, ut iis quos inviseret, integritatis insigne conferret.*

Parmi les saints, Colette aimait et honorait spécialement ceux qui avaient gardé une virginité perpétuelle. Elle chérissait surtout l'apôtre saint Jean qui avait été privilégié du Sauveur à cause de son insigne pureté, comme le chante l'Eglise. De son côté, ce grand Saint, l'ami des vierges, favorisa Colette de grâces extraordinaires. Il lui apporta du ciel au nom de Jésus-Christ un anneau précieux, qu'il lui mit au doigt pour sceller ses épousailles avec le Sauveur du monde. Colette se plaisait à regarder cet anneau; elle le gardait avec un soin extrême, et elle le faisait toucher aux personnes affligées ou tentées, ce qui les remplissait de joie et les délivrait des tentations.

Or, pour revenir à notre sujet, la Sainte était si affectionnée à la pureté, qu'elle l'aimait jusque dans les créatures privées de raison. Aussi préférait-elle la tourterelle et l'agneau qui sont des animaux très-purs. On vint un jour lui offrir une alouette, tout récemment sortie du nid. Ce don lui plut beaucoup, parce qu'elle y vit un symbole de pureté et de reconnaissance; car l'alouette célèbre les louanges du Seigneur par ses chants gracieux. Elle la nourrit donc soigneusement et la garda dans sa cellule. L'oiseau devint si familier qu'il la suivait partout. Quand Colette se mettait en prières, l'alouette de son côté y joignait ses chants pour bénir Dieu et louer sa providence. Quand elle allait à table prendre sa pauvre réfection, elle se tenait à ses côtés, becquetant gentiment les miettes ou même le plat. Enfin elle paraissait ne pouvoir vivre sans sa maîtresse.

Une autre fois, on lui offrit un petit agneau blanc comme neige. L'animal devint aussi bientôt fort fami-

lier, tellement qu'il la suivait et l'imitait partout. Cette imitation en vint jusqu'au prodige. En effet, quand Colette entrait au chœur, l'agneau, se mettant au milieu, écoutait modestement la psalmodie. Quand, à la messe, le prêtre élevait la sainte Hostie, il ployait les genoux en signe de respect et restait dans cette situation jusqu'après l'élévation; après quoi il reprenait une posture modeste. La chose était d'autant plus admirable qu'il en agissait ainsi par instinct, sans qu'on l'y eût dressé. En cela, dit saint Bonaventure, il peut servir d'exemple à ces indévots qui témoignent si peu de respect pour l'adorable sacrement.

Mais voici un autre trait plus curieux encore et plus instructif. Une hermine pénétra un jour dans le monastère et jusque dans la cellule de la Sainte, sans qu'on pût découvrir d'où elle venait. Belle et pure comme un lis, elle réjouissait les regards de la Sainte par sa blancheur, se tenant sous ses yeux, surtout le matin et le soir, quand elle était en oraison. Elle allait ensuite se cacher dans les feuillages du jardin ou dans quelque coin de l'église. Les religieuses, qui la voyaient aller et venir, cherchaient quelquefois à la joindre pour caresser ce beau symbole de la pureté des vierges. Mais quelle que fût leur adresse, l'hermine leur échappait toujours. Une fois Colette se concerta avec ses sœurs pour la guetter et la saisir; toutes se mirent donc à sa poursuite; mais l'hermine disparut soudain à leurs regards. Cette déception leur fit comprendre qu'une main terrestre ne peut effleurer la pureté céleste.

Belle leçon pour les vierges consacrées à Dieu! Qu'elles soient donc jalouses de leur pureté, au point

de ne pas souffrir le plus léger contact, et de s'éloigner le plus possible de tout commerce avec un monde contagieux. C'est l'enseignement que donnait saint Bernard à une vierge : Fuyez le monde, lui disait-il, et même vos parents, éloignez-vous des amis et des ennemis. Soyez solitaire, afin de vous conserver tout entière pour celui-là seul que vous avez choisi entre tous. *O anima sancta, fuge publicum, fuge et ipsos domesticos; secede ab amicis et inimicis; sola esto, ut soli omnium serves teipsam, quem ex omnibus tibi elegisti.*

Non-seulement les créatures irraisonnables, mais les êtres même privés de sentiment rendirent témoignage à l'innocence sans tache de notre Sainte. En voici un exemple. En face de sa cellule, naquit à l'improviste un magnifique grenadier, tout chargé de ces fruits dont le divin époux déclare faire ses délices et auxquels il compare son épouse, en disant que ses œuvres sont comme un parterre de grenadiers. Les fleurs de cet arbuste étaient d'un coloris admirable et exhalaient les parfums les plus suaves. Elles signifiaient combien la fleur de sa virginité et l'odeur de ses vertus étaient agréables au Seigneur. Quant aux fruits, ils se composaient de grains blancs et rouges, unis par une jointure de couleur d'or, comme pour marquer qu'il se trouvait là une foule de vierges blanches de pureté, vermeilles de charité, que Colette devait tenir unies ensemble sous la règle de Sainte-Claire. Mais ce qu'il y avait de plus merveilleux dans cet arbuste, c'est qu'il était mobile et n'avait pas ses racines fixées dans le sol; ainsi on le transportait d'un lieu à un autre. Par là, le Seigneur indiquait le parfait détachement dans

lequel vivait sainte Colette. En effet, toutes ses affections étaient au ciel. Par là encore, il signifiait que Colette irait en diverses provinces fonder des monastères de l'ordre séraphique, comme ce mystérieux arbrisseau transportait çà et là ses fleurs et ses fruits.

P. Godefrid. Henschenius, S. J. ex Stephano Juliaco, 6 martii. *Vita B. Coletæ.*

---

## XLIVe MERVEILLE.

### PRIÈRES IMPRUDENTES EXAUCÉES POUR LE MALHEUR DES IMPRUDENTS.

*Verba sapientis gratia, et labia insipientis præcipitabunt eum.* ECCLI. 10. 12.

Les paroles du sage sont utiles, et les lèvres de l'insensé causeront sa ruine.

Que le Sauveur eut raison de dire à ses disciples Jacques et Jean : Vous ne savez ce que vous demandez! Une foule d'exemples nous montrent en effet que quand le Ciel exauce les prières imprudentes, c'est pour le malheur de ceux qui les font. En voici une preuve.

Vers l'an 680, il y eut en Irlande une grande disette, non pas tant à cause de la stérilité de la terre, qu'à raison de la population excessive de la contrée. On fut donc obligé d'assigner aux cultivateurs une certaine portion de terrain inculte, à charge de le faire fructifier. Cette mesure ne suffit pas pourtant

aux besoins de la multitude. Les deux rois qui se partageaient alors le pays, Dermice et Blamacus, convoquèrent une assemblée des principaux de leurs royaumes, ecclésiastiques et laïques, afin d'aviser au remède. La majorité fut d'avis qu'on fît des jeûnes et des prières, pour qu'il plût à Dieu d'envoyer une épidémie qui emporterait l'excédent de la population. Que les conseils des hommes sont vains et que leurs vues sont incertaines! Pourtant, avant d'en venir à l'exécution, l'assemblée désira d'avoir l'avis de deux saints abbés, Gérard et Fechin, qui étaient en grande réputation à cause de leurs miracles. On raconte du premier qu'il avait, d'un coup de pierre, brisé un rocher du voisinage contre lequel les pêcheurs venaient souvent échouer. On dit du second, qu'ayant planté son bâton dans un étang, il lui avait commandé de traverser une colline située à l'opposé, et qu'il avait ainsi obtenu un aqueduc pour son monastère privé d'eau.

Or, les deux saints, requis de dire s'il convenait oui ou non de demander au Ciel une épidémie, furent partagés de sentiments. Saint Gérard prétendit qu'une telle demande n'était ni juste, ni raisonnable, et qu'il fallait plutôt prier Dieu de multiplier les moissons et les subsistances. Il a coutume, disait-il, de pourvoir aux besoins par des moyens extraordinaires. C'est ce qu'il fit pour le peuple d'Israël dans le désert, en faisant pleuvoir la manne. C'est ce que fit Jésus-Christ, en multipliant les pains pour rassasier une multitude affamée. — Fechin, au contraire, qui était d'une grande simplicité, fut d'avis qu'on devait suivre le conseil des deux rois et de la majorité de l'assemblée

et qu'on pouvait justement demander à Dieu une maladie qui décimât la population, d'autant plus qu'on se disposerait bien à une mort prévue. Le roi David, disait-il, n'a-t-il pas préféré la peste à la famine? Et le Seigneur n'a-t-il pas envoyé une peste qui fit périr soixante et dix mille hommes?

Enfin, l'avis de saint Fechin prévalut, comme conforme au sentiment du plus grand nombre. On jeûna donc et on pria pour obtenir la peste. Cependant un ange révéla à un saint religieux que ces prières là n'étaient point agréables à Dieu ; que le Seigneur aurait plus volontiers envoyé l'abondance que la peste, si on la lui avait demandée; mais qu'en punition de cette demande imprudente, il aurait fait mourir, non pas tant le petit peuple, que les deux rois avec les principaux seigneurs qui avaient donné le conseil. Ainsi dit, ainsi fait. Survint dans le pays une maladie contagieuse qui surprit d'abord et enleva de ce monde les deux rois Dermice et Blamacus. A leur suite, tombèrent les principaux du royaume, puis un grand nombre de personnes de distinction, et bientôt toute la province fut désolée par le fléau. Le saint abbé Fechin ne fut pas à l'abri de ces atteintes; mais avant d'en être frappé, il reconnut et déplora sincèrement l'imprudence qu'il avait commise.

Saint Gérard, au contraire, fut épargné. L'ange avait dit de lui qu'il était selon le cœur de Dieu et que son conseil était le plus sage. Il en fut récompensé, en échappant à la mort. Et non-seulement lui-même fut préservé de la maladie commune, mais il eut encore le bonheur d'en garantir beaucoup d'autres. Etant allé au pays de Corand, il y trouva une foule de

personnes attaquées du fléau. Ezzan, duc de la contrée, alla au devant de lui, accompagné de ses fils et d'une multitude de peuple, et le supplia de vouloir bien interposer sa puissante médiation auprès de Dieu, afin d'obtenir leur délivrance. Le Saint leur répondit avec affabilité qu'ils n'avaient qu'à se couvrir de sa tunique, et qu'ils obtiendraient cette grâce. Le duc ayant commencé, tout le peuple l'imita, et chacun tint l'abbé par sa tunique qui, trop courte pour la circonstance, s'allongea miraculeusement au point de couvrir ou de toucher toute la multitude. Les malades guérirent sur-le-champ et ceux qui n'étaient pas atteints, furent préservés.

On peut donc appliquer à la tunique de saint Gérard ce que l'Evangile rapporte au sujet de celle du Sauveur : Les malades demandaient de pouvoir seulement toucher la frange de sa robe, et tous ceux qui la touchaient recevaient leur guérison. *Rogabant eum ut vel fimbriam vestimenti ejus tangerent. Et quicumque tetigerunt, salvi facti sunt.* (Matth. 14. 36.)

Nous voyons par là combien il importe de mettre de la discrétion dans nos demandes. Souvent en effet on demande des choses préjudiciables. Il faut donc être fort réservés à demander les biens temporels, et s'en remettre au bon plaisir de Dieu qui sait mieux que nous ce qui peut nous être salutaire. Pour les biens éternels, on peut les demander hardiment. C'est l'avis de saint Augustin : Le chrétien ne doit pas se soucier des biens temporels, mais diriger toutes ses prières dans le but d'obtenir l'éternelle béatitude. *Qui vero christianus est, non ista temporalia petere debet, sed totum pondus orationis suæ ad petendam æternam*

*beatitudinum debet impendere.* (Serm. 2 de Verbis Domini.)

P. Godefrid. Henschen. S. J. 13 martii. *Vita S. Gerardi abb.* — et P. J. Bolland. 20 Januar. *Vita S. Fechini.*

## XLV^e MERVEILLE.

### PROTECTION MERVEILLEUSE CONTRE LES BÊTES LES PLUS FÉROCES.

*Dabo pacem in finibus vestris, auferam malas bestias.* LEVIT. 26. 6.

Je mettrai la paix autour de vos frontières, je bannirai de votre pays les bêtes féroces.

Cet ancien proverbe que l'homme est souvent comme un loup pour son semblable, peut se modifier en ce sens, que le loup devient parfois humain, au point de donner des leçons d'humanité à notre espèce.

C'est ce que nous voyons dans la vie du bienheureux Torello de Poppi, en Toscane. On le dépeint ayant à ses pieds un loup qui le lèche, pour signifier l'empire que ce saint homme avait sur les bêtes féroces et carnassières. Retiré dans son ermitage, il y menait une vie très-sainte, quand il opéra son premier prodige en ce genre. Une pauvre femme de Poppi avait un enfant de trois ans qu'elle mit un jour reposer sur l'herbe, en attendant d'avoir lavé quelques linges à la rivière. Tout à coup survient un loup affamé qui saisit le

pauvre petit à la gorge, et le jetant sur son dos, l'emporte au loin pour le dévorer. La mère s'en étant aperçue, jette de grands cris. Tout le monde accourt avec des armes. Mais déjà la bête féroce, précipitant sa fuite, était près des bois. Par bonheur, elle passa en face de la cellule du bienheureux Torello qui, voyant le loup avec la petite créature entre ses griffes, en fut touché de compassion, et ordonna au nom de Jésus-Christ à la bête de venir aussitôt déposer sa proie à ses pieds. Le loup, docile à cet ordre, s'approcha humble et doux, et déposa l'enfant aux pieds du saint homme. Puis se tenant, la tête basse et respectueuse, il sembla demander pardon. Alors le saint lui enjoignit de la part de Dieu tant à lui qu'à ses pareils, de se bien garder à l'avenir de dévorer ou blesser aucun des habitants de Poppi. La bête inclinant de nouveau la tête, fit signe d'acquiescer. Elle se retira ensuite dans les bois dont elle sortait souvent pour visiter le bon ermite qui ne manquait pas de la bien nourrir.

Cependant la mère arriva tout éplorée. Elle voulait du moins recueillir les restes de son enfant qu'elle croyait dévoré. Le bienheureux l'appelle et lui dit : Femme, essuyez vos larmes et dissipez votre chagrin; voici votre fils bien portant. — Il l'était réellement, car le saint homme ne s'était pas contenté de l'arracher à la gueule du loup, mais par ses prières, il l'avait entièrement guéri des morsures de la bête.

Ce loup, avons-nous dit, retourna depuis fréquemment vers le saint homme. C'est ce qui donna lieu à l'incident que nous allons raconter. Charles, comte de Poppi, était très-affectionné au bienheureux. Un mardi de carnaval, veille des Cendres, il lui envoya par son

écuyer un plat de viande pour son repas. Quelques bonnes dames le chargèrent encore à son retour de porter quelques provisions au saint. Le messager, en les lui remettant, lui dit en riant : Mon Père, comment ferez-vous pour expédier tout cela avant le carême? — Mon frère, lui répondit l'ermite, vous ne tarderez pas à voir sortir du bois un de mes bons compagnons qui jouit d'un excellent appétit, et qui pourrait en expédier encore davantage. — Etonné de la réponse, le messager fit semblant de partir, mais il se tint caché derrière une haie, pour savoir quel était ce compagnon du saint. La nuit tombant, il entend frapper à la porte de l'ermitage. Il sort de sa cachette, il voit un énorme loup qui frappait du museau à la porte et faisait de sourds grognements. A ce signal, l'ermite ouvre et introduit la bête à laquelle il offre aussitôt la meilleure portion. Ce fut l'affaire de quelques bouchées, mais trop peu pour rassasier la faim de la bête; aussi levait-elle le museau pour voir s'il n'y avait plus rien. Ensuite elle se mit à caresser le serviteur de Dieu, à se jeter humblement à ses pieds et à les lui lécher comme eût fait un petit chien d'agrément.

Frère loup, lui dit alors le saint homme, vous avez bien soupé; retournez maintenant au bois, et écoutez bien ce que je vais vous dire. Je vous commande de la part de Jésus-Christ de n'avoir plus désormais l'audace de faire du mal, ni vous, ni vos pareils, aux habitants de Poppi et des environs, aussi loin qu'on peut entendre la cloche de l'abbaye. — Sur ce, le loup inclina humblement la tête en signe d'obéissance et prit congé. Notre écuyer avait tout vu et tout

entendu ; il retourna tout émerveillé et raconta ce dont il avait été témoin.

Nous pourrions multiplier les traits de ce genre. Bornons-nous à dire que le saint, ayant eu révélation du moment heureux de son passage, s'agenouilla au milieu de sa cellule et, levant les yeux et les mains au ciel, il fit cette prière : Dieu très-clément, je vous supplie en toute humilité d'accorder cette grâce à votre serviteur, qu'aucun loup ne puisse jamais faire de mal aux habitants de Poppi, aussi loin qu'on peut entendre la cloche de l'endroit. — Un ange se présentant, répondit : Le Tout-Puissant a exaucé vos prières. — Le bienheureux continua de prier et rendit paisiblement l'esprit. A l'instant même, la cloche sonna d'elle-même et appela le peuple et le clergé, pour donner au Saint une sépulture digne de lui. Mais avant qu'on l'inhumât, un nouveau prodige eut lieu. Tout à coup accourut sur les lieux, de toute la vitesse de ses jambes, un loup énorme qui, à la vue de tout le peuple, déposa devant le cercueil une brebis qu'il venait d'enlever du troupeau ; puis, au grand étonnement des assistants, et sans faire le moindre mal à personne, il courut s'enfoncer de nouveau dans les bois.

Mais il est temps de voir comment la prière du Saint fut exaucée. Quatre jeunes hommes de Poppi étaient allés au voisinage d'Arezzo pour y faire la moisson en compagnie d'autres moissonneurs venus de Lucignano. Pendant la méridienne, voici venir un loup furieux qui, se jetant sur ces derniers, les déchira à belles dents, sans toucher aux quatre de Poppi, et cependant ceux-ci étaient mêlés aux autres ; bien plus, la bête parut les révérer et elle leur lécha les pieds.

Cette merveilleuse partialité devait étonner. Les étrangers en cherchèrent la cause. On leur apprit que, grâce à la protection du bienheureux Torello, les habitants de Poppi étaient à l'abri des attaques des loups.

Une femme de Poppi était allée glaner avec quelques étrangères. Un loup féroce se présente. On comprend quel fut son effroi à cette vue; mais l'animal, l'ayant regardée et flairée, ne lui fit autre chose que de lui déchirer le bord de son vêtement. Il ne fut pas si indulgent à l'égard d'une des étrangères ; il lui enleva son enfant qu'elle tenait entre ses bras, et déjà il l'emportait au loin pour en faire sa pâture, lorsque la femme de Poppi lui cria : Bête cruelle, au nom du bienheureux Torello, je te défends de faire du mal à cette petite créature. — A l'instant, le loup lâcha prise sans faire aucun mal à l'enfant.

Enfin, le serviteur de Dieu se montrait jaloux que ses bons paysans eussent confiance dans sa protection. Aussi reprit-il aigrement un jeune homme qui marquait quelque défiance. Ce jeune homme conduisait deux de ses jeunes frères à Sanminiato. Comme les campagnes étaient infestées de loups, il les recommanda à la garde du Saint. Cependant, n'étant pas sans crainte, il prit quelques hommes bien armés avec lui. Le saint lui apparut et lui fit ce reproche : Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? Ne sais-tu pas que ces enfants que tu m'as recommandés sont sous la protection du Très-Haut? — Ce reproche dissipa toutes les craintes du jeune homme. Il laissa donc ses frères aller seuls par monts et par vaux, sans ombre d'inquiétude. Sa confiance ne fut pas vaine; car chaque

fois que des loups paraissaient, c'était pour leur venir baiser les pieds et leur faire des caresses. Ces enfants allaient même jusqu'à jouer avec eux comme avec des animaux domestiques. On pouvait dire d'eux comme du jeune David qu'ils jouaient avec les animaux féroces comme avec des agneaux.

Telle est la puissance que Dieu accorda au bienheureux Torello. Il lui donna, comme au premier homme, un empire si grand sur les animaux qu'ils obéissaient à ses signes.

P. Godefrid. Henschen. S. J. 16 martii. *Vita B. Torelli.*

---

## XLVI[e] MERVEILLE.

### JUGEMENTS DE DIEU DANS LA PRÉDESTINATION ET LA REPROBATION DES HOMMES.

*Erunt duo in lecto uno : Unus assumetur et alter relinquetur.* Luc. 17. 34.

Il y en aura deux dans un lit : L'un sera choisi et l'autre délaissé.

Les jugements de Dieu sont un abîme impénétrable. Cette vérité ressort de mille et mille endroits. Nous voulons la faire remarquer dans la vie de saint Vulfran, évêque de Sens et apôtre des Frisons. Etant allé porter l'évangile dans cette contrée encore idolâtre, il s'appliqua d'abord à dissiper les erreurs du paganisme, et à montrer par des raisons évidentes que les idoles

n'étaient que des statues muettes, représentant des hommes pervers, et qu'il fallait uniquement adorer le Dieu des chrétiens, créateur du ciel et de la terre, qui avait envoyé son Fils unique se faire homme pour racheter le genre humain. Il annonça ensuite à ses auditeurs les glorieuses récompenses que Dieu réservait dans le ciel aux observateurs de sa loi, et les supplices éternels qui attendaient les transgresseurs. Il exposa de la même manière tous les autres mystères de la religion, confirmant ses enseignements par des miracles.

Le jeune prince, fils de Radbod, se rendit à ses exhortations. Touché de la grâce divine, il s'instruisit à fond de nos mystères et reçut le baptême. Sa docilité à la grâce reçut bientôt sa récompense. En effet, il n'avait pas encore quitté le vêtement blanc des néophytes, symbole de l'innocence baptismale, que le Seigneur l'appela au royaume éternel. Il arriva ainsi au terme en très-peu de temps, et parce que son âme était chère à Dieu, il se hâta de la tirer du milieu d'un siècle corrompu.

Il n'en fut pas ainsi du père. A la vérité, comme il était frappé des miracles de saint Vulfran, il eut l'air de vouloir se convertir au christianisme; mais il persista dans l'idolâtrie, et voici comment. Déjà il était près des fonts baptismaux et au moment de recevoir le baptême; il demanda alors à Vulfran et le somma de lui dire sans détour, où était le plus grand nombre des rois et des princes Frisons, dans le royaume du ciel que le baptême lui ouvrait, ou bien dans l'enfer dont il lui avait parlé. — A quoi l'évêque répondit : Prince, ne vous faites pas illusion. Il ne s'agit pas

d'avoir égard à vos prédécesseurs, car Dieu ne tient pas compte des grandeurs de la terre. Les rois et les princes, vos prédécesseurs, sont malheureusement en enfer, parce qu'ils sont morts sans le baptême qui est la porte indispensable du royaume des cieux. — A cette réponse, le roi fit un pas en arrière et dit qu'il n'avait pas le courage de se séparer de ses ancêtres pour s'associer à un autre peuple. — Sire, reprit Vulfran, vous vous laissez séduire par l'ennemi du genre humain. Sachez que si vous ne croyez pas, et si vous ne recevez pas le baptême au nom de la sainte Trinité, vous serez condamné aux supplices éternels. — A ces mots, Radbod envoya quérir saint Willibrord, évêque de Maestricht, autre apôtre de la Frise, pour savoir si sa doctrine concordait avec celle de Vulfran, et apprendre de lui, s'il devait se faire chrétien.

Mais, comme il est écrit au livre de la sagesse, la vérité n'entre pas dans un cœur plein de malice. Le prince n'était pas sincère; il ne voulait que tenter les évêques; c'est pourquoi il ne parvint pas à la grâce qu'il semblait vouloir. Willibrord répondit au messager : Si votre prince ne tient pas compte de la prédication de mon frère Vulfran, comment souscrira-t-il à mon avis? Je l'ai vu cette nuit entouré d'une chaîne de feu. C'est ce qui me prouve que sa malice lui fera encourir l'éternelle damnation. — Toutefois, pour ne rien négliger de son côté, le Saint partit sans retard pour aller trouver le roi; mais à mi-chemin, il apprit qu'il était mort subitement sans avoir reçu le baptême. Terrible jugement de Dieu sur cet infidèle!

Nous ne passerons pas sous silence l'étrange manière dont le malheureux prince fut éloigné du baptême par

les prestiges de Satan. Etant tombé malade, l'ange des ténèbres qui, par une permission divine, se transforme quelquefois en ange de lumière, lui apparut en songe, la tête ornée d'un diadème de pierres précieuses, et couvert d'un manteau tissu d'or. Le roi fut frappé de cette vision. et ce ne fut pas sans surprise qu'il entendit le spectre lui parler en ces termes : Toi, le plus brave des guerriers, dis-moi qui est celui qui ose te détourner de la religion de tes prédécesseurs et du culte des anciens dieux? Garde-toi de le faire, mais persiste dans ta foi, et au temps convenable, tu viendras habiter un palais d'or que je te donnerai. Pour t'assurer de ma promesse et de la fausseté du christianisme, fais venir Vulfran et demande-lui où est cette demeure glorieuse du ciel qu'il te promet, si tu reçois le baptême. S'il ne peut te la montrer, que les deux partis envoient des messagers; je serai leur guide, et je leur ferai voir, moi, le splendide palais qui t'est destiné.

Radbod à son réveil raconta le tout au saint évêque. Celui-ci soupirant : C'est là une tromperie du démon, le prince du mensonge, lui dit-il. N'y croyez pas et suivez plutôt mon conseil. Croyez en Jésus-Christ et hâtez-vous de recevoir le baptême. Bientôt vous irez voir la demeure heureuse que je vous ai annoncée.

L'homme de Dieu ajouta d'autres réflexions; mais le roi, l'interrompant, lui dit qu'il se rendrait à ses exhortations, si celui qui lui avait apparu ne tenait pas parole. Le ministre de Jésus-Christ, voyant cette obstination et craignant que les Gentils ne fussent le jouet de semblables illusions, envoya un de ses diacres avec un certain frison, nommé Ingomar, là où indi-

quait le roi. Nos deux envoyés ne se furent pas plutôt éloignés, qu'ils rencontrèrent un homme à la face rébarbative qui leur dit : Doublez le pas et suivez-moi; je vais vous montrer le beau palais que les dieux destinent à Radbod. — Ils le suivirent par des chemins inconnus, et arrivés à une route pavée de marbre, ils aperçurent sur une éminence un palais d'une somptuosité merveilleuse, où ils entrèrent et virent dans une grande salle un trône d'une richesse incroyable, tout orné de pierres très-précieuses. Le conducteur dit alors aux deux envoyés : Voilà le palais et le trône que les dieux préparent à Radbod. — A cette vue, le diacre fut comme hors de lui-même de surprise; mais réfléchissant un moment : Si ces grandes choses sont l'œuvre du Tout-Puissant, se dit-il, elles tiendront; mais si elles viennent du diable, elles s'évanouiront comme une fumée. Sur cela, il fait le signe de la croix, et soudain, le guide qui n'était rien moins qu'un démon sous la forme humaine, disparut à leurs regards, et le palais enchanté fut converti en une boue fétide. Ainsi le diacre et son compagnon se trouvèrent tout d'un coup dans des marécages, hérissés de racines et de branches, d'où ils eurent grande peine à se dégager. De retour à la ville après beaucoup de fatigues, ils trouvèrent le roi mort sans baptême. Ils racontèrent toutes les illusions dont ils avaient été le jouet au saint Evêque qui, à son tour, les fit connaître au peuple. Ce récit fit une vive impression. Ingomar qui en avait été témoin, crut en Jésus-Christ, reçut le baptême et suivit saint Vulfran au monastère de Fontanelle, où il vécut en parfait religieux.

Quant au malheureux prince, son nom n'était pas

inscrit au livre de vie; il se rendit indigne d'obtenir du temps pour se convertir. *Ita inducias conversionis*, dit l'historien, *quas putaverat adipisci prædictus dux, minime valuit impetrare, quia non erat ex ovibus Christi, neque ad vitam præordinatus æternam.*

N'y a-t-il pas ici de quoi redouter les jugements de Dieu? Il choisit le fils et réprouve le père. Ah! la conversion des âmes n'est pas l'œuvre de l'homme, mais celle de Dieu. *Non est volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei.* Lui seul connaît ceux qui parviendront à la couronne et ceux qui sont destinés aux flammes; il distingue le froment et la paille mêlés dans l'aire, il discerne le grain d'avec l'ivraie. *Novit qui permaneant ad coronam et qui ad flammam; novit in area sua triticum, novit et paleam; novit segetem, novit et zizania*, comme parle saint Augustin au sujet de la prédestination. Qu'avons-nous donc à faire, sinon conjurer humblement le Seigneur de nous éclairer de sa lumière, afin que nous coopérions à sa grâce? *Emitte lucem tuam et veritatem tuam; ipsa me deduxerunt et adduxerunt in montem sanctum tuum.* (Tract. 12. in Joan.)

P. Godefrid. Henschen. S. J. ex Jona Monacho, 20 martii. *Vita S. Vulfrani. episc. senonensis.*

# XLVIIe MERVEILLE.

## CRÉDULITÉ EXCESSIVE QUI OCCASIONNE UNE GRANDE CHUTE.

*Qui cito credit, levis est corde.* Eccli. 9. 4.
Celui qui croit à la hâte, est un homme léger.

Celui qui est prompt à juger, est prompt à se repentir de ses jugements, mais souvent trop tard pour remédier au mal. Ildegarde, dame d'une haute noblesse, ayant été mariée à Paul, comte palatin de Carinthie, les deux époux établirent leur résidence au château de Prosniza, situé sur une haute montagne, au pied de laquelle coulait la Drave, et qu'entourait une ceinture de forêts remplies de gibier. Le comte qui aimait beaucoup la chasse, trouvait là tous ses agréments. La comtesse ne s'y plaisait pas moins, car la solitude et la prière faisaient toutes ses délices.

Le comte s'étant absenté quelques jours pour une partie de chasse, rencontra, à son retour, au voisinage du château, une domestique, nommée Lupa, qui était fort irritée contre sa maîtresse, à cause de certains désagréments. Elle était occupée à traire. Le comte lui demanda si son épouse était déjà levée, car il était fort matin, et ce qu'elle faisait. La téméraire répondit avec un sourire malin qui excita la jalousie du comte. La fille, s'apercevant de son trouble, enchérit sur ce qu'elle avait insinué à son maître touchant la conduite de son épouse.

Profondément blessé à ce rapport, le comte entra en fureur et éperonnant sa monture, il arrive aussitôt au château. Ne trouvant pas la comtesse, il interroge et apprend qu'elle est à l'étage supérieur. Il y court, et frappe deux ou trois fois sans qu'on lui réponde, soit qu'Ildegarde ne fût pas encore levée ou qu'elle fût absorbée dans son oraison. Prévenu comme il l'était, le comte n'en demanda pas davantage pour fortifier ses soupçons. Il se mit donc à heurter la porte avec violence et à appeler ses gens pour la briser ou la démonter.

Entré dans l'appartement, sans plus d'examen, il se précipite sur son épouse, la saisit par les cheveux, la renverse et la foule aux pieds.

Elle eut beau protester de son innocence; ni ses prières, ni ses larmes ne furent capables d'émouvoir le furieux. Sa colère allant toujours croissant, il saisit sa malheureuse femme entre ses bras, et s'approchant de la fenêtre, il la précipite dans le ravin qui était très-profond.

Une demoiselle, nommée Dorothée, accourut au secours de sa maîtresse en criant et en invoquant le Ciel à témoin de son innocence; mais le comte se retournant sur elle, la saisit et la précipite à son tour dans l'abîme : Va-t'en rejoindre ta maîtresse, puisque tu es sa complice! lui cria-t-il.

Après ces prouesses, il se mit à la fenêtre, pensant voir ses deux victimes en pièces et en lambeaux. Mais, ô merveille! Toutes les deux étaient tombées droites sur leurs pieds, comme si elles avaient sauté d'elles-mêmes. Il crut d'abord à une illusion; mais ayant regardé plus attentivement, il s'assura qu'elles n'avaient

réellement point souffert d'une chute si effroyable. En effet, elles se promenaient dans le ravin comme dans un jardin ; et il les vit se diriger vers l'église de Saint-Laurent qui était à peu de distance. Le Seigneur, protecteur de l'innocence, avait ordonné à ses anges de les soutenir entre leurs mains pour les empêcher d'être brisées contre les rochers.

Le comte s'aperçut alors de son excessive crédulité et de la méchanceté avec laquelle on avait calomnié son épouse. Dans l'emportement de sa colère, il court aussitôt à la prairie à dessein de châtier sévèrement la calomniatrice ; mais déjà Dieu avait puni l'infâme, comme elle-même l'avait exprimé dans ses imprécations. Elle était prodigieusement changée en une statue de pierre, ainsi que la vache qu'elle trayait et la canne avec le lait. Longtemps les passants purent être témoins de ce monument de la vengeance céleste.

Le comte, pénétré de repentir, reconnut l'innocence de sa pieuse épouse. Ildegarde continua à mener une vie pleine de vertus et rehaussée du don des miracles. Entre autres merveilles qui honorèrent sa mémoire, on raconte que, chaque année, au jour anniversaire de sa chute, on voit germer dans le ravin des roses et des lis, en témoignage de son innocence injustement persécutée.

P. Joan. Bolland. S. J. 6 februar. *Vita S. Hildegardis.*

---

# XLVIIIᵉ MERVEILLE.

## CONSERVATION MIRACULEUSE DE LA VIRGINITÉ.

*Dux virginitatis meæ tu es.* JEREM. 3. 4.
Vous êtes le gardien de ma virginité.

S'il y eut une vierge qui a pu dire avec raison au Sauveur du monde : Vous êtes le gardien de mon innocence, ce fut assurément sainte Catherine de Suède, fille d'Ulphon et de Brigitte, seigneurs de Nericie. Etant encore à la mamelle, elle s'approchait avec un air riant des nourrices chastes pour téter leur lait, tandis qu'elle faisait des contorsions, tournait la tête, serrait les lèvres pour ne point prendre le lait de celles qui n'étaient pas pures. Nouvelle Nazaréenne, elle s'abstint ainsi dès sa naissance de tout aliment immonde. Quand elle fut en âge d'être mariée, Ulphon voulut lui faire épouser Egard qui était un seigneur du plus haut rang; mais Catherine qui déjà avait résolu de garder la virginité, résista à ses offres. En même temps elle se recommanda à la Reine du ciel, en la conjurant de lui obtenir que, si elle devait obéir à son père, elle pût du moins conserver sa virginité dans le mariage, comme elle-même avait été vierge et épouse de saint Joseph. Dans cette confiance, elle se détermina à consentir au mariage. Son attente ne fut point trompée. Le soir même des noces, quand elle se vit seule avec son époux, elle se mit à

faire un tel éloge de la virginité, cette vertu des anges, cette perle infiniment précieuse, ce trésor du paradis, que le bon Egard en fut ravi et s'offrit très-volontiers à la garder de concert avec elle. Ils en firent donc vœu de commun accord, et conjurèrent le Seigneur avec toute la ferveur possible de leur accorder la force de consommer la bonne œuvre commencée.

Je n'ai pas dessein de rapporter ici en détail toutes les belles actions de cette vierge; je désire seulement relever quelques traits de la merveilleuse protection dont le Ciel couvrit sa virginité. Elle s'était rendue à Rome avec sa mère sainte Brigitte pour y vénérer les sanctuaires, quand elle apprit la douloureuse nouvelle de la mort de son mari Egard. La voyant veuve, les principaux seigneurs de Rome, ravis de sa beauté remarquable, (car elle était encore à la fleur de l'âge,) briguèrent en foule l'honneur de son alliance. Mais Catherine, inébranlablement attachée à son vœu, refusa tous les partis et supplia le Seigneur de lui accorder, comme protecteur de sa virginité, le généreux martyr saint Sébastien qui, en effet, la défendit d'une manière merveilleuse.

Parmi les prétendants à sa main, se trouvait un riche seigneur d'une noblesse égale à sa fortune. Voyant ses sollicitations inutiles, cet homme eut recours aux embûches. Ayant donc su que Catherine devait un jour se rendre à Saint-Sébastien avec d'autres dames, il se mit en embuscade dans un bois avec quelques affidés, et lorsqu'il la vit passer, il fit signe à ses hommes d'aller promptement l'enlever. Ils sortent précipitamment de leur retraite et courent vers la Sainte; mais tout à coup un cerf se présente à eux

et détourne leur attention et leurs pas du but qu'ils se proposaient. Catherine, profitant de la diversion, eut la facilité d'échapper de leurs mains et de rentrer en ville. Comme l'épouse des cantiques, elle put dire dans cette circonstance à son bon Sauveur : Mon bien-aimé est semblable à une chèvre ou au petit du cerf. *Similis est dilectus meus capreæ, hinnuloque cervorum.* (Cantic. 2. 9.)

Cet accident rendit Catherine plus défiante. Elle ne sortit plus désormais sans une bonne garde et sans une inspiration spéciale du Ciel. De son côté, le prétendant n'en devint que plus rusé, afin d'arriver à son but. Il faisait épier le moment de ses visites aux églises. Il apprit ainsi que le jour du glorieux martyr saint Laurent, elle avait projeté d'aller secrètement avec sa mère à l'église du Saint, mais de très-bonne heure, afin d'esquiver toute rencontre et de ne pas se trouver dans la foule. En conséquence, il se cacha dans une vigne sur le parcours, comptant bien de la surprendre au passage. Là, il attendit longtemps avec une troupe de gens armés à qui il n'avait pas communiqué encore son mauvais dessein. Enfin, ennuyés d'attendre, ses compagnons commencèrent à se plaindre; lui-même trouvant l'aurore plus lente que de coutume, s'écria impatient : Comme le jour tarde à paraître! — Quoi! seigneur, vous parlez de l'aurore, lui répondirent ses gens; vous ne savez donc pas qu'il est près de midi? — Il s'aperçut seulement alors qu'il était privé de la vue, et que Dieu le forçait par là à renoncer à ses trames odieuses. Il demanda si Catherine de Suède était passée. On lui dit qu'elle s'était rendue de grand matin avec sa mère Brigitte

à l'église de Saint-Laurent. Il s'y fit conduire par la main, car il ne pouvait plus avancer qu'à tâtons. Là, il demanda d'être présenté aux deux servantes de Dieu qui s'étaient retirées à l'écart. Touché d'un sincère repentir, il se prosterna à leurs pieds et leur fit l'humble aveu de ses coupables machinations. Il leur en demanda humblement pardon, et protesta qu'à l'avenir, il se ferait leur protecteur et leur gardien fidèle. Il les supplia de prier en sa faveur saint Laurent, afin que comme jadis, il avait éclairé les aveugles par le signe de la croix, il daignât aussi lui rendre la vue.

Les saintes, non contentes de lui pardonner, lui obtinrent par leurs ferventes prières la grâce de recouvrer la vue. Il les reconduisit, plein de joie, jusqu'à leur demeure, en leur donnant mille témoignages de respect. Après quoi, ne pouvant contenir sa reconnaissance, il se rendit auprès du pape Urbain VI et des cardinaux, et raconta en plein consistoire les merveilleux événements dont il avait été le témoin et l'objet.

Ce ne fut pas seulement dans Rome que Catherine eut à souffrir des embûches. De plus périlleuses encore l'attendaient hors de cette ville. Par là, le Ciel a appris aux vierges à chérir la retraite, et à ne point exposer leur trésor en public, sans une inspiration spéciale d'En-Haut. En effet, c'est en quelque sorte vouloir être dépouillé que de porter un trésor en public. *Deprædari enim desiderat, qui thesaurum publice portat in via,* dit saint Grégoire. (Hom. 2. in Evang.)

Les deux saintes s'étant mises un jour en voyage pour Assise, afin d'aller y révérer le tombeau du séra-

phique saint François, furent surprises par la nuit, avant d'arriver au lieu qu'elles s'étaient proposé. La neige tombait en abondance. Il leur fallut entrer dans une hôtellerie. A peine y étaient-elles descendues, qu'une bande d'assassins surviennent avec grand vacarme, visitent la maison en tous sens, et remarquent cette jeune personne. Sa rare beauté leur inspire de coupables desseins. Catherine, saisie d'horreur, tremble et se sent évanouir, comme si elle avait vu autant de serpents. Elle recourt du fond de son cœur à Dieu et le conjure de la délivrer de ce pressant danger. Sa prière fut exaucée à l'instant. Pendant que ces bandits s'excitaient mutuellement par des signes, tout à coup on entend un grand bruit d'armes et de soldats autour de l'hôtellerie : Aux voleurs! aux voleurs! qu'on saisisse et qu'on pende tous ces brigands! — Les malfaiteurs croyant reconnaître les gendarmes à ces cris, furent saisis de terreur et prirent la fuite dans toutes les directions. Tout fut évacué en un clin d'œil; la crainte leur donna des ailes. Ainsi ces suppôts d'enfer laissèrent intacte l'innocente colombe qu'ils croyaient tenir dans leurs serres.

Délivrée par ce bruit fantastique, excité sans doute par une main céleste, Catherine se mit à genoux pour remercier Dieu d'un secours si providentiel : Je vous bénirai et je vous louerai à jamais, Seigneur, dit-elle, d'avoir été mon protecteur et ma défense; car c'est vous qui avez préservé mon corps de la perdition, qui m'avez arrachée aux lions prêts à me dévorer comme une proie, et qui m'avez tirée des mains de ceux qui en voulaient à mon âme. *Confitebor tibi, Domine, et collaudabo te, quoniam adjutor et protector factus es*

*mihi, et liberasti corpus meum a perditione, a rugientibus præparatis ad escam, et de manibus quærentium animam meam.* (Eccli. 51. 5.)

Enfin, si le mépris des pompes du siècle et la modestie des habits sont un signe en même temps qu'un rempart pour l'innocence virginale, comme saint Jérôme l'enseigne à Eustochium, disons encore que Catherine ne fut pas moins exacte en ce point, que le Ciel ne fut soigneux à la protéger. Nouvellement mariée en Suède, elle ne portait que des vêtements simples et sans ornements, et elle résolut, par suite d'une vision, de garder toute sa vie la plus parfaite modestie dans sa parure. Un jour en effet qu'elle était allée, en compagnie de Gida, épouse du prince Charles son frère, vénérer la Vierge miraculeuse de Colmar, comme elles étaient fort diversement vêtues, l'une avec modestie, l'autre avec faste, voici ce qui leur advint. Elles se tenaient toutes les deux devant l'autel de la Vierge. Gida y fut surprise d'un léger sommeil pendant lequel il lui parut voir la Mère de Dieu qui la regardait d'un œil mécontent, tandis qu'elle semblait sourire avec bonté à Catherine. Etonnée de cette différence d'accueil, elle s'enhardit à demander à la Reine du ciel la raison de ce mécontentement : C'est, lui répondit la Vierge, parce que vous n'imitez pas le mépris que fait Catherine des pompes du siècle. Habillez-vous d'une manière plus modeste et plus humble, je vous regarderai aussi d'un œil de complaisance. — Gida s'éveille, et se dépouillant de ses riches atours, se conforme à la simplicité de Catherine. Ce changement déplut beaucoup à Charles qui avait un peu l'esprit du monde. Aussi plaisantait-il

quelquefois sa sœur, en lui disant que non contente d'être une béguine, elle avait encore embéguiné sa femme.

Mais voyons comment Dieu se plut à récompenser la modestie de Catherine. Un jour, quelques dames de Rome l'invitèrent à visiter un jardin de plaisance hors de la ville. Là, en passant sous un treillis chargé de belles grappes de raisin, elles prièrent la Sainte qui était d'une taille plus élevée, d'étendre le bras pour en cueillir quelques-unes. Celle-ci s'en excusa d'abord par modestie, parce qu'ayant les bras plutôt nus que vêtus, elle les tenait cachés sous son manteau. Cependant par complaisance, elle leva la main, et ses manches parurent de pourpre brodée d'or. A cette vue, ses compagnes se récrièrent : Comment se fait-il, que vous, Catherine, qui faites profession de pauvreté, vous portiez des manches si riches? — Une autre fois, comme elle était tombée gravement malade, un baron romain, nommé Louis, qui avait beaucoup de vénération pour les deux saintes, dit à sainte Brigitte qu'il désirait faire visite à la malade. La mère s'excusa, jugeant qu'il n'était pas convenable de lui faire voir sa fille couchée sur une pauvre paillasse et couverte d'une courte-pointe légère et déchirée. Mais comme le baron faisait de vives instances, elle acquiesça enfin à ses désirs, et Dieu qui revêt les lis d'une robe si précieuse que Salomon n'en eut jamais de semblable au sein de sa gloire, Dieu, dis-je, fit que la vierge malade parut à ses regards couchée dans un lit magnifique, couvert de pourpre et entouré de rideaux brodés d'or. En sortant de l'appartement de la malade, le seigneur dit à sa suite : Ces bonnes dames vont mendier pour

vivre ; elles feraient mieux de vendre cet ameublement si riche et vraiment royal. Il ignorait que c'était une faveur du céleste Epoux à son épouse Catherine. Comme Agnès, notre Sainte eut alors sujet de dire que le Seigneur l'avait revêtue d'un vêtement tissu d'or, qu'il l'avait ornée de joyaux sans prix. *Induit me Dominus cyclade auro texta, et immensis monilibus ornavit me.* (Brev. in festo.)

P. Godefrid. Henschenius. S. J. ex Ulpone Monaco, 20 Martii. *Vita S. Catharinæ Suevicæ.*

---

## XLIX[e] MERVEILLE.

### VICTOIRE GLORIEUSE SUR LES TENTATIONS.

*Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias diaboli.* EPHES. 6. 2.

Revêtez-vous des armes de Dieu, afin de pouvoir vous soutenir contre les embûches du diable.

Les embûches de l'ennemi du salut sont tellement multipliées qu'il est difficile de les éviter à toutes ; mais le plus souvent, c'est moins à la force qu'à la ruse qu'il a recours ; rarement, il ose attaquer de front ; souvent même, il couvre la tentation du masque de la vertu, ou bien offrant le poison sous le voile d'un plaisir honnête ou d'un prétexte spécieux, il tâche d'entraîner les âmes à leur perte. En voici un exemple mémorable.

La persécution ayant été allumée contre les chré-

tiens de l'Arménie, une noble veuve, nommée Julie, se retira dans une chaumière agreste avec ses deux enfants Jean et Thémistie. Là, elle mit tous soins à les élever dans la crainte du Seigneur. Jean, parvenu à l'âge de treize ans, ne manquait pas d'aller chaque matin faire sa prière à l'église. Un jour qu'il s'y rendait comme de coutume, il rencontra un pieux pèlerin qui le salua poliment et lui dit, en louant sa piété : Jean, si vous désirez échapper aux dangers de la persécution et servir parfaitement le Seigneur, quittez les vanités du siècle, et retirez-vous dans un ermitage pour ne vous occuper que du salut. Là, Dieu vous parlera doucement au cœur, selon la promesse qu'il nous a faite : *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.* (Osé. 2. 14.) Jean goûta singulièrement ce conseil; mais il ne voulut pas l'exécuter, sans avoir auparavant obtenu l'agrément et la bénédiction de sa mère. Celle-ci, bien qu'il lui en coûtât autant de se séparer d'un de ses fils que de s'arracher un œil, acquiesça enfin à sa demande et le bénit, les larmes aux yeux.

Sorti de la maison maternelle, Jean chemina longtemps. Son bon ange le conduisit dans une solitude et lui indiqua pour demeure une citerne vide. Le jeune homme s'y établit. En y entrant, il leva les yeux et les mains au ciel et fit cette prière : Seigneur, qui avez gardé Joseph dans la citerne, et qui l'en avez ensuite délivré, soyez aussi mon gardien en ce lieu. Je me recommande à votre Providence qui a soin de ceux qui se confient en vous. — S'armant ensuite du signe de la croix, il descendit au fond de la fosse, et s'y tint plusieurs jours sans manger, tout absorbé dans la

contemplation. Au bout de ce temps, Dieu envoya un ange avec un panier de provisions à l'ermitage de Farmut, solitaire d'Egypte, que Jean avait visité en traversant le désert. L'ange dit à l'ermite : Prenez ces provisions et portez-les au serviteur de Dieu, Jean, qui est depuis plusieurs jours à jeûn dans sa citerne. Instruisez-le et engagez-le à persévérer au service de Dieu; car de terribles épreuves vont ébranler sa constance. Va, Farmut, offre-lui cette nourriture au nom de Dieu, encourage-le à la persévérance, découvre-lui les stratagèmes et les piéges de l'ennemi du salut, et laisse-le bien résolu de persévérer.

A peine Farmut eut-il rempli son message, que le démon, jaloux de voir tant de vertu dans une si grande jeunesse, se transforma sous la figure d'un des domestiques de la mère, et alla, une lettre à la main, frapper à la porte de son ermitage. Introduit, il se jette aux genoux du bon ermite, et lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots : Serviteur de Dieu, si vous avez des entrailles de miséricorde pour les affligés, je viens vous demander conseil et assistance dans le malheur qui m'accable. — Touché de pitié, l'ermite ne sachant pas qui était cet étranger, l'engage à lui faire part de sa peine. Je suis, dit l'étranger, au service d'une noble dame, nommée Julie, qui a deux fils parfaitement bien élevés. L'aîné s'est enfui de la maison maternelle, et guidé sans doute par un mauvais esprit, il est allé se perdre on ne sait où. Sa mère inconsolable, car c'est une femme fort pieuse, emploie tous les moyens pour le retrouver. Là où elle sait qu'il y a quelque bon serviteur de Dieu, elle envoie se recommander à ses prières, afin d'obtenir le retour

de son fils. Un passant lui a dit qu'on avait vu son fils dans ce désert. Elle m'a donc envoyé à sa recherche, en me chargeant de lui remettre cette lettre. Ah! si vous pouvez m'en donner quelque nouvelle, je vous en prie, pour l'amour du Dieu que vous servez, ne me refusez pas cette grâce. Vous ferez une œuvre digne de votre piété. Vous consolerez une mère plongée dans la désolation. Vous secourrez une fille abandonnée, sa sœur, qui est en grand danger. Enfin vous essuierez les larmes d'une famille entière qui ne cesse de gémir. Je vous laisse à penser s'il peut être animé du bon esprit, le fils qui abandonne une mère, une sœur, une famille à de telles angoisses.

Emu par ce discours, Farmut fit loger le serviteur dans son ermitage, et lui fit espérer qu'il lui indiquerait le jour suivant où se trouvait le jeune homme en question. Toute la nuit, le démon transfiguré ne fit que suggérer dans l'esprit et le cœur du bon ermite toutes sortes de pensées vaines et d'affections impures, au point qu'il ne pouvait terminer paisiblement aucune de ses prières accoutumées. Aux premières lueurs de l'aurore, le prétendu domestique réitéra ses instances. Il fallut donc le conduire à la caverne du jeune homme. Farmut fut le premier à se présenter : Jean, lui dit-il, ce qu'on fait contre la volonté de ses parents, n'est point agréable à Dieu. Leur obéir est le premier des devoirs. Comment donc avez-vous pu laisser votre mère que votre départ a si grandement affligée? Comment abandonner une jeune sœur sans défense? Ne connaissez-vous pas l'avertissement de l'Apôtre : Que si on n'a pas soin des siens et en particulier des membres de sa famille, on a pour ainsi dire renié la

foi et on est pire qu'un infidèle. *Si quis suorum et maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit et est infideli deterior.* (I. Timoth. 5. 8.) Ah ! si vous n'avez pas soin de vous-même, souciez-vous du moins de votre mère affligée, de votre sœur abandonnée et de votre famille inconsolable. Retournez pour consoler et assister les pauvres de vos richesses. Voici un serviteur de votre maison qui vous apporte une lettre de votre mère dans ce but. — Mais le saint jeune homme, plus sage que le vieil ermite, s'aperçut aussitôt que c'était le démon qui s'était transformé en domestique de sa mère : Que dites-vous, Farmut? lui dit-il. Quoi! après tant d'années passées dans la solitude, vous n'avez pas encore appris quelles sont les ruses du démon? Mais ce prétendu domestique ne vous a-t-il pas tourmenté toute la nuit dernière par de vaines pensées et des imaginations mauvaises? Ne vous a-t-il pas distrait par là de vos prières? N'en était-ce pas assez pour que vous ne prissiez point le change? Armez-vous du bouclier de la foi, faites le signe de la croix, et retournez à votre ermitage faire pénitence de cette erreur.

A ces réflexions, et plus encore à la découverte que le saint jeune homme avait faite de son intérieur, le pauvre ermite ouvrit les yeux, et reconnut qu'il avait été dupe. Confus et repentant, il demanda pardon à Jean d'avoir tenté de le séduire, et après s'être humblement recommandé à ses prières, il retourna dans son ermitage expier son erreur par une sévère pénitence.

Battu dans cette première attaque, le démon ne déposa point les armes. Il ne tarda pas à retourner au voisinage de la citerne de Jean ; et, cette fois,

contrefaisant la voix de sa mère : O mon fils, disait-il d'une voix lugubre, si tu savais combien j'ai souffert pour t'enfanter et t'élever, tu aurais certainement compassion de moi. Je t'ai nourri de mon lait, élevé à grands frais, espérant que tu serais mon soutien et ma consolation dans ma vieillesse; et aujourd'hui je me trouve délaissée. A qui pourrai-je désormais recourir, si mon fils m'abandonne? La piété envers Dieu consiste-t-elle à être impitoyable pour sa mère? — Ici, un autre démon, feignant d'être Thémistie, sœur de l'ermite, reprit en ces termes : Malheureuse que je suis, pauvre victime, où trouver un asile, quand mon propre frère me fuit? Devrai-je me mettre entre les mains d'un étranger, au risque de perdre mon innocence? Ah! frère imprudent, si vous n'avez point souci de ma vie, qu'au moins vous soyez touché de mon honneur qui est aussi le vôtre! Songez d'abord à ma réputation, et puis, allez vous ensevelir où il vous plaît; sinon vous serez responsable de ma perte.

Telles étaient les plaintes de la fausse Thémistie. D'autres démons, se déguisant en serviteurs de la maison, joignirent leurs murmures : Pauvres domestiques sans maître! disaient-ils. Oh! que nous avons mal employé nos services et notre dévoûment! Nous espérions d'en être bien dédommagés, et voici nos espérances frustrées. Ah! cher maître, sortez du moins pour un temps, jusqu'à ce que vous ayez pourvu à notre indigence, au moyen de cette fortune qui s'en va à rien. Ce ne sont pas les promesses que vous nous faisiez, quand nous vous servions avec tant d'affection. Si vous ne venez à notre secours, nous mourrons de misère, et vous serez coupable de notre mort.

Mais le jeune homme, inébranlable dans sa résolution, ferma l'oreille à toutes ces remontrances et ces plaintes, il continua sa prière, comme s'il n'avait rien entendu. Le démon qui jouait le rôle de la mère, s'avança donc, la face blême et contrefaite jusqu'à l'ouverture de la fosse, et lui dit : Quoi! fils ingrat, tu n'auras pas un mot de réponse, pas un mot de consolation pour ta mère? Tu veux donc me renvoyer plus désolée que je ne suis venue? Non, non, il n'en sera pas ainsi. Je veux me jeter dans cette fosse. Aidez-moi, mes serviteurs. J'irai, malgré lui, l'embrasser. Suivez-moi, nous le tirerons de vive force.

Tout ce tapage ne faisant aucune impression sur le cœur du jeune homme, le démon jeta le masque, et prenant la forme d'un dragon affreux, il s'élança dans la fosse et se mit à étreindre le pauvre Jean dans ses replis et à ouvrir une gueule horrible comme pour le dévorer. Mais il eut beau menacer; il ne lui fut pas possible de lui faire interrompre sa prière. Le serviteur de Dieu l'ayant terminée, se contenta de se moquer de lui, et lui commanda, au nom de Jésus-Christ, de n'avoir plus désormais l'audace de venir le troubler. Le démon, confus et humilié, jura en effet qu'il ne paraîtrait plus à l'avenir, là où il verrait son ombre ou entendrait seulement son nom.

Depuis, Jean vécut toujours dans une paix profonde, le Ciel continuant de pourvoir à sa subsistance. On l'appela pour ce motif Jean du puits. Au bout de dix ans d'une vie si austère, il toucha au terme de sa carrière mortelle. Un ange apparut donc à un saint anachorète du nom de Crisius qui vivait peu éloigné de là, et l'ayant informé de la mort prochaine de

Jean, il le conduisit à sa citerne. Les deux saints s'étant embrassés tendrement, Jean dit à son visiteur : Oh ! quelle consolation me procure votre visite ! Dieu vous a amené ici, afin que vous appreniez l'histoire de ma vie, que vous me fermiez les yeux et qu'ensuite vous scelliez cette fosse avec cette grande pierre qui est là-bas, et qu'ainsi j'aie pour tombeau le lieu même où j'ai vécu.

A ces mots, il lève les yeux au ciel et passe à la joie des bienheureux. L'ermite, lui ayant humblement baisé les mains, lui fit de pieuses obsèques, après quoi il l'enveloppa de son pauvre manteau, et ferma la fosse comme Jean l'en avait chargé. Aussitôt un beau lis fleurit à côté de la fosse et un grand palmier tout chargé de fruits se mit à couvrir de ses branches ce tombeau d'un genre nouveau, comme pour couronner le vainqueur du démon et témoigner au monde la vérité de cette parole, que le juste fleurit comme le palmier. *Justus ut palma florebit.* (Ps. 19. 13.)

P. Godefrid. Henschenius. S. J. 30 martii. *Vita S. Joannis in Puteo.*

---

# L^e MERVEILLE.

## LES CHARMES DE LA CHARITÉ CONVERTISSENT LES AMES.

*Caritas benigna est, omnia suffert, omnia sperat.* 1. CORINTH. 13. 7.

La charité est douce, elle souffre tout, elle espère tout.

Le philosophe a bien eu raison d'appeler la charité l'aimant des cœurs; de même, en effet, que l'aimant attire à lui le fer par une vertu secrète, ainsi la charité ravit par ses charmes les cœurs même les plus durs. La vie du saint abbé Cartacus, qui fut ensuite évêque en Irlande, nous en fournit des preuves nombreuses.

Ce saint homme faisait une multitude de miracles, afin d'attirer ces peuples à la foi et à la piété. Le bruit de ses prodiges étant venu aux oreilles de Phisimon, magicien fameux et ennemi juré du nom chrétien, et par conséquent du prédicateur de l'Evangile, il résolut d'aller s'assurer de la chose. Arrivé à la demeure du saint abbé, il y fut reçu avec beaucoup de civilité. Or, en face, il y avait un pommier sec et aride, car on était en hiver. En le voyant, le magicien dit au Saint : Père, pour me convaincre de la vérité de votre doctrine, faites que cet arbre reverdisse et pousse des feuilles. — C'était vouloir tenter Dieu. Toutefois le Saint, afin de rendre témoignage à Jésus-Christ, fit le signe de la croix sur l'arbre, et sur-le-champ, il

parut vert et orné de feuilles. Non content de ce miracle, le magicien ajouta : Commandez de plus au nom de votre Dieu qu'il porte des fleurs. — Le Saint réitéra sa bénédiction, et l'arbre fut aussitôt couvert de fleurs. — Confus de tant de merveilles, l'insensé eut la hardiesse de demander un troisième prodige : Les fleurs, dit-il, sont peu de chose; je désire voir les fruits et en goûter. — Cartacus ne se fit pas prier. Pour la troisième fois, il bénit l'arbre, et l'arbre s'orna soudain de très-belles pommes, douces comme le miel. Le magicien en goûte et reste stupéfait. Il paya chèrement son obstination à ne pas croire; mais enfin il se rendit à Jésus-Christ, et fit une pénitence exemplaire au grand avantage de la foi chrétienne.

L'événement que nous allons rapporter ne contribua pas moins à en accélérer le progrès. Le saint abbé parcourait le canton de Momoni pour travailler à la conversion des païens. Au moment de traverser la rivière Abain, il vit flotter sur l'eau un très-beau fruit tombé d'un arbre voisin. Il le tira au bord, le prit en main et en fit tant de cas qu'il ne voulut pas le donner à son guide qui le réclamait avec instance, parce que, dit-il, Dieu, au moyen de ce fruit, voulait faire un miracle en faveur de la fille unique du duc Cuanno, laquelle était paralysée de la main dès sa naissance. Allons-y, ajouta-t-il, et vous en serez témoin. — Arrivés près du château du duc, ils trouvent en effet sa fille Flannaide qui jouait avec d'autres enfants devant la porte. Le Saint s'approche et lui présente le fruit. La jeune fille, ravie de sa beauté, étend soudain la main gauche pour le prendre ; mais le Saint le retire encore plus vite, en lui disant de le prendre avec la droite,

comme il convient. L'enfant, animée d'une foi vive, tente de la remuer et réussit; le sang, la chaleur et les esprits vitaux y circulèrent soudain et elle fut ainsi guérie. Tous les témoins crièrent au miracle. Flannaide entre bien vite au château, tenant le fruit à la main, et raconte à son père qu'un bon religieux l'avait guérie. Le père, transporté de joie, court au-devant du Saint et le reçoit avec toute sorte de respects. Lorsqu'il se vit seul avec sa fille, il lui dit : Puisqu'il a plu à Dieu de te guérir, vois et choisis parmi les princes d'Irlande celui que tu désires pour époux, et je ferai en sorte qu'il t'agrée. — Mon père, lui répondit sans hésiter la jeune fille, je ne choisirai jamais d'autre époux que celui qui me sera indiqué par mon bienfaiteur. — Le duc rapporta aussitôt cette réponse à l'abbé. Celui-ci reprit, par un mouvement d'En-Haut : Et moi, je ne saurais lui donner de meilleur époux que le Roi du ciel. — Le duc rendit compte de la réflexion à sa fille, qui accueillit avec joie la proposition du saint abbé et s'offrit à l'exécuter aussitôt. Elle fut donc remise au Saint avec un riche domaine nommé Farto. Il la plaça dans quelques cellules à l'écart, jusqu'à ce qu'il eût érigé un magnifique monastère, où elle entra avec plusieurs autres demoiselles de condition, et là, elle mena une vie tout angélique.

C'est ainsi que le fruit qui a séduit Eve et causé tant de mal au genre humain, devint l'occasion de la conversion de Flannaide et procura le plus grand bien à une contrée encore novice dans la foi.

Un autre miracle, opéré par la charité du Saint, fut aussi très-profitable à la religion. Un pauvre paysan, voisin du monastère, alla, un jour, au commencement

du printemps, prier l'abbé de vouloir bien lui prêter, pour l'amour de Dieu, une paire de bœufs, afin de pouvoir labourer son champ. L'abbé n'avait point alors de bœufs à sa disposition. Ne voulant pas cependant renvoyer le campagnard sans consolation, il appela Edan, le bouvier du monastère et lui dit : Allez à la forêt : vous rencontrerez deux cerfs. Prenez-les; ils se laisseront faire, et vous les conduirez sur la terre de ce pauvre homme, que vous labourerez avec tout le soin possible. — Edan obéit. Il trouva deux cerfs extrêmement dociles, avec lesquels il fit le labour qui lui avait été prescrit. Les témoins ne revenaient pas de leur surprise; ils reconnurent et glorifièrent la puissance de Dieu dans son serviteur.

C'est par ces miracles de charité que Dieu se plut à arroser et à féconder la foi encore tendre des Irlandais de la contrée, selon cette parole de saint Grégoire : *Ut ad fidem cresceret multitudo credentium, miraculis fuerat nutrienda; quia et nos, cum arbusta plantamus, tamdiu eis aquam infundimus, quousque ea in terra jam coaluisse videamus.* (Homil. 20. in Evang.)

P. Godefrid. Henschenius, S. J. 14 maii. *Vita S. Cartachi.*

---

# LI^e MERVEILLE.

## CONSTANCE ADMIRABLE DANS LES SOUFFRANCES.

*Omne quod tibi applicitum fuerit, accipe, et in dolore sustine.* ECCLI. 2. 4.

Recevez tout ce que Dieu vous envoie et soyez patient dans la souffrance.

Il s'est rencontré, sous la Loi Nouvelle aussi, des âmes magnanimes, comme Job, dans la souffrance, et même, ce qui est plus admirable, parmi le sexe le plus faible. Telle fut l'illustre vierge Fina, qui vécut en Toscane. Bien que sortie d'une famille noble, elle se trouvait réduite à une pauvreté extrême. A la fleur de l'âge, Dieu se plut à la perfectionner par des maladies très-douloureuses, car la vertu s'épure dans l'infirmité. Il permit qu'elle éprouvât dans tout le corps une contraction de nerfs si violente et si pénible, qu'elle ne pouvait se lever de son lit, sans avoir des spasmes mortels. Mais qu'était son lit? Ah! ce n'était pas une couche molle et délicate, mais une planche grossière où elle s'étendait moins pour se reposer que pour se mortifier. A cette maladie, se joignirent à la fin des douleurs dans le flanc gauche, mais si atroces, que pendant l'espace de cinq ans, elle fut contrainte de rester immobile sur le côté droit, sans qu'on pût la remuer, tant elle semblait toujours près d'expirer. Cette situation finit par engendrer des plaies infectes.

Le côté droit s'attacha au lit, en se corrompant. Il ne fut plus possible de le détacher. Des vers se formaient dans les plaies et rongeaient jusqu'aux entrailles. Les souris venaient même en foule, pendant la nuit, sautaient sur les membres de la servante de Dieu, la mordaient, se repaissaient de ses chairs, se logeaient dans les ouvertures de ses plaies. La pauvre Sainte était forcée de tout endurer, incapable de remuer un membre et n'ayant, le plus souvent, personne pour la soulager.

Quelle patience ne fallut-il pas pour endurer de tels tourments? Quel courage humain serait capable d'un si douloureux martyre? Et pourtant cette véritable amazone, non-seulement fut patiente, mais joyeuse. Jamais, pendant tant d'années, on ne vit son visage voilé du plus petit nuage de tristesse; il respirait toujours une douce sérénité. Jamais on n'entendit s'échapper de ses lèvres un hélas! ou un gémissement de plainte, mais toujours les bénédictions, les actions de grâces, les louanges divines. Les tourments semblaient faire ses délices. A ceux qui l'exhortaient à demander à Dieu la délivrance de ses maux, elle répondait : Priez plutôt vous-même, afin qu'il me délivre des maux de l'âme. — Quand des personnes charitables, qui connaissaient sa grande détresse, lui envoyaient de grosses aumônes, elle gémissait et pleurait d'être si bien approvisionnée. Elle ne retenait que l'indispensable pour le courant de la journée, et faisait distribuer le reste aux pauvres, disant que le royaume des cieux s'achète par la pauvreté et les souffrances.

Elle continua longtemps dans cette position. Enfin,

au commencement de mars, le grand pontife saint Grégoire, pour qui elle avait une dévotion particulière, et qui, comme elle, avait beaucoup souffert et tenu le lit, lui apparut et lui dit : Ma fille, tenez-vous prête, parce que, le jour de ma fête, vous viendrez dans notre compagnie recevoir de votre Epoux la couronne que vous avez méritée. — Cette vision remplit de joie le cœur de la malade. Pour le corps, il éprouva bientôt un si grand affaissement, qu'elle réclama les derniers Sacrements. Elle les reçut avec la plus tendre piété. Dans cette extrémité, elle était assistée par une pieuse femme, nommée Beldia. Cette femme voyant que la moribonde respirait péniblement, à cause que la tête était trop penchée, voulut la soulever d'une main. Sa charité lui coûta cher. Sa main se contracta et se raidit au point de ne pouvoir plus faire de mouvement, et la moribonde, privée d'appui, laissa tomber sa tête contre la planche. Elle ne tarda pas à entrer en agonie. Ses derniers instants furent pleins de douceur ; elle se mit à entonner les louanges du Seigneur, et ne cessa qu'avec le dernier soupir.

Au moment même de sa mort, les cloches de l'église sonnèrent spontanément. Il se fit un grand concours à la demeure de Fina. Quelques personnes pieuses entreprirent de séparer le corps d'avec la planche sur laquelle il reposait; elles n'en purent venir à bout, qu'en y laissant la peau et les chairs du côté droit. Cette planche parut alors soudain parsemée de fleurs et ornée de festons, comme si les vers avaient été changés en violettes. Il en fut de même du flanc droit de la Sainte; et de cette planche et de son corps, s'exhalait un parfum suave et tout céleste.

Dieu voulut que cette terre vierge, qui avait été tant battue par les souffrances, produisît des fleurs de bénédiction. Fina put donc s'approprier la parole du psalmiste : Mon cœur espère en lui, et ma chair a reverdi. *In ipso speravit cor meum, et refloruit caro mea.* (Ps. 27. 7.)

Le saint corps fut porté à l'église pour y être inhumé ; mais le concours fut si grand, qu'il fallut le laisser exposé pendant deux jours, afin de satisfaire la piété des peuples. La bonne et charitable Beldia que nous avons vue assister la sainte agonisante, et qui, par suite, avait perdu le libre usage de la main, ne fut pas oubliée dans ces jours. Prosternée devant le cercueil, elle conjura la sainte de lui obtenir sa guérison. Celle-ci, comme si elle eût encore été en vie, étendit le bras hors de la bière et saisissant, à la vue du public, la main de sa bienfaitrice, la serra affectueusement à plusieurs reprises. La guérison fut instantanée et parfaite.

Enfin on donna à la Sainte une sépulture honorable. Son tombeau devint l'objet de la vénération des peuples. Chaque année, au jour anniversaire de son bienheureux trépas, les villageois s'y rendaient et venaient y jeter les fleurs printanières qu'ils appelaient les violettes de la bienheureuse Fina, faisant ainsi allusion à celles qu'on avait vues fleurir sur son grabat.

Ames délicates qui, à la moindre atteinte de la maladie, vous laissez aller au murmure et au désespoir, fixez vos regards sur ce miroir de patience, et cessez de vouloir cueillir des roses sans épines. Cette vierge n'était-elle pas comme nous composée de chair et d'os? Ah ! oui; mais son courage était plus grand que le

nôtre. C'était un cœur de diamant qui s'affermissait sous les coups de la main divine. A l'exemple de l'Apôtre, elle pouvait dire qu'elle devenait puissante au sein de l'infirmité. *Cum infirmor, tunc potens sum.* (2 Corinth. 12. 10.)

P. Godefrid. Henschenius. S. J. ex Joanne à S. Geminiano, 12 martii. *Vita B. Finæ, virg.*

---

## LII^e MERVEILLE.

### LA VIRGINITÉ VICTORIEUSE DES CARESSES ET DES MENACES.

*Liberasti corpus meum à perditione.*
Vous avez préservé mon corps de la perdition. ECCLI. 31. 3.

Combien cette parole du juste dans l'ecclésiastique fut applicable à sainte Ositte : Seigneur, vous avez préservé mon corps de la perdition, vous l'avez délivré des liens de la langue inique et des maux de ceux qui en voulaient à ma vie ! Fille de Fritevalde, roi d'Angleterre et de Vulteberge, elle fut confiée dès son enfance à sainte Editte, sœur du roi Alfred et abbesse d'un monastère, pour recevoir d'elle une éducation chrétienne. Editte, ayant un jour rencontré certains avis spirituels fort remarquables, voulut les communiquer à sainte Modovène, abbesse d'un monastère voisin. Elle chargea Ositte d'aller lui porter le livre qui les contenait ; mais en passant sur le pont d'une rivière qui coulait entre les deux monastères, Ositte fut sur-

prise par une bourrasque si violente qu'elle fut précipitée dans l'eau. Le surlendemain, Modovène, étant en prière, fut avertie par un ange d'aller à la rivière, parce qu'un malheur avait eu lieu. En y arrivant, elle rencontre Editte qui lui demande des nouvelles d'Ositte. Modovène répondit qu'elle n'en avait pas entendu parler. Alors l'une et l'autre soupçonnant un accident, se mirent à prier Dieu de la leur faire retrouver. La prière terminée, Modovène cria par trois fois : Ositte, au nom de la très-sainte Trinité, sortez de l'eau. — L'enfant portant la tête au-dessus de l'eau, répondit par trois fois : me voici ; et elle parut le livre à la main. Il n'était nullement endommagé. — Toutes trois rendirent les plus affectueuses actions de grâces à l'auguste Trinité.

Délivrée d'un danger corporel, Ositte eut par la suite à se louer d'une autre délivrance non moins précieuse : Dieu la sauva des langues méchantes. Depuis longtemps, elle menait une vie très-sainte dans le cloître, résolue de garder une virginité perpétuelle, quand son père la rappela à la cour, à cause que Siger, roi des Saxons orientaux, connaissant sa grande beauté, la désirait pour épouse. Prières et promesses, le royal prétendant employa tout pour obtenir son consentement ; mais Ositte demeura inébranlable dans sa volonté de n'appartenir qu'à Jésus-Christ. Cependant, quelque indiscret ayant faussement assuré qu'elle consentait, ses parents la contraignirent au mariage. Il fut célébré avec de grandes démonstrations de joie par toute la cour. Ositte seule témoignait de la tristesse, et ne cessait de prier Dieu pour le maintien de sa virginité. L'amour divin la rendant ingénieuse, elle imagina mille prétextes pour différer la consommation du mariage. Mais

enfin l'époux signifia sa volonté formelle. Dans ce pressant danger, la Providence vint au secours d'Ositte d'une façon inattendue. Un grand bruit se fait entendre tout à coup aux portes du palais. C'était un cerf d'une stature extraordinaire qui paraissait aux environs. A cette nouvelle, le roi qui aimait passionnément la chasse, quitte Ositte, et se met avec ses gens à la poursuite du cerf qui se sauve dans la forêt.

Ositte avait à craindre que le même danger ne se renouvelât. Elle fit donc aussitôt appeler deux évêques, Eccius et Bedowinus, qui connaissaient ses sentiments, et elle les conjura pour l'amour de Dieu de lui couper les cheveux et de lui donner le voile et l'habit religieux. Ce qui fut fait selon ses désirs. Au retour de la chasse, le roi court revoir son épouse; il la trouve en prière et en habit de religieuse; il apprend qu'elle avait fait vœu de virginité et pris Jésus-Christ pour époux. La nouvelle l'étonna grandement; mais puisant une résolution magnanime dans sa foi, il mit un frein à la passion, et dit à son épouse: Vous m'étiez destinée; mais je vous cède aux embrassements du céleste Epoux. — Ensuite, il ordonna de construire un magnifique monastère, où il la conduisit en personne. Un bon nombre de jeunes filles nobles la suivirent et se mirent sous sa conduite.

Enfin, le Seigneur qui avait déjà délivré sa servante du péril de la vie et de la virginité, daigna encore la protéger contre les ennemis qui menaçaient ses jours. L'armée navale des Danois, peuple féroce et barbare, aborda aux côtes d'Angleterre, et mit toute la contrée à feu et à sang. L'amiral étant entré dans le monastère de sainte Ositte, admira sa beauté et apprit sa haute

naissance. Epris de ses attraits, il commença d'abord à lui faire des promesses et à la combler de prévenances, pour l'engager à renoncer à Jésus-Christ et à l'épouser; de là il passa aux menaces et aux outrages. Mais la voyant plus inflexible que le diamant, furieux, il tira son épée et lui trancha la tête, ajoutant ainsi la palme du martyre à la couronne de la virginité. La tête tomba sur le sol; mais le tronc, restant debout, s'inclina pour la prendre entre les mains et la porta directement à l'église des saints apôtres Pierre et Paul, l'espace de trois stades environ. Comme la porte de l'église était fermée, la sainte frappa de sa main droite ensanglantée et y laissa l'empreinte de son sang. Elle déposa ensuite sa tête sur le seuil, et se coucha décemment, en attendant qu'on lui donnât la sépulture. Ses reliques furent placées dans une châsse précieuse. Elles devinrent l'objet d'un culte fort suivi, à cause des nombreux miracles opérés par la sainte.

Si nous admirons la constance avec laquelle Ositte a préféré le voile au diadème, nous ne devons pas moins exalter cette piété qui fit sacrifier à Siger ses affections les plus chères pour la gloire du Seigneur. Tous les deux sont dignes d'une éternelle mémoire; la première, pour avoir immolé sa vie plutôt que de trahir la foi donnée au céleste époux; le second, pour avoir immolé son cœur, afin de conserver intacte la virginité d'une épouse bien-aimée. Toutefois, remarquons avec saint Ambroise, que la virginité n'est pas seulement louable, à cause qu'on la voit dans les martyrs, mais parce que c'est elle qui engendre les martyrs. *Non enim ideo laudabilis virginitas, quia in*

*martyribus reperitur, sed quia ipsa martyres facit.* (Lib. 1 de Virg.)

Petrus Ribadeneira, S J. ex Surio, 7 octobr. *Vita S. Osilthæ.*

---

## LIIIe MERVEILLE.

### LA MORT DES JUSTES EST UN AVANT-GOUT DE LA CÉLESTE BÉATITUDE.

*Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* Ps. 115. 15.

La mort des saints est précieuse devant le Seigneur.

La vie de la glorieuse vierge sainte Claire a été célébrée dans toutes les langues, si bien qu'il n'est pas nécessaire d'en faire de nouveau le récit. Toutefois il est certaines circonstances de sa mort, qui ne sont point aussi connues, bien que dignes de mémoire. Je les raconterai ici, afin que mes lecteurs s'enflamment du désir de mourir de la mort des justes et qu'ils en sollicitent la grâce tous les jours de leur vie. *Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia.* (Numer. 23. 10.)

Claire, surprise par un dernier paroxysme de fièvre, était dans sa pauvre cellule, n'ayant d'autre couche qu'une paillasse grossière, vêtue d'une robe de bure, recouverte d'une courte-pointe misérable. C'est dans cet état qu'elle attendait le moment heureux de se réunir à

son céleste époux. En ce moment, une sainte religieuse bénédictine du couvent de Saint-Paul eut une vision. Il lui sembla qu'elle était portée en esprit dans la cellule de Claire. Elle vit la sainte couchée sur un lit très-précieux, recouvert d'une couverture extrêmement riche. Autour du lit se tenaient ses filles, les larmes aux yeux; elles suppliaient le Seigneur de leur conserver encore une mère si chérie. Mais une dame d'une beauté surhumaine se tournant vers elles : Mes filles, leur dit-elle, ne pleurez pas; votre mère ne mourra pas avant la venue du Seigneur et de ses disciples.

L'événement montra la vérité de la vision. Claire souffrait fréquemment des défaillances mortelles; cependant elle ne rendit l'âme, qu'après l'arrivée à Assise du Seigneur et de ses disciples, c'est-à-dire du Vicaire de Jésus-Christ, Innocent IV, accompagné des cardinaux. Le pontife, apprenant l'état critique de la sainte, se fit un devoir d'aller la visiter avec le sacré collége. Entré au monastère, il va directement à la cellule de Claire, et lui présente sa main à baiser. Etonnée d'une telle condescendance, la sainte le supplia de lui permettre plutôt de lui baiser le pied, ce à quoi le Pontife se prêta pour satisfaire son désir. Après cela, Claire le conjura de lui donner l'absolution et l'indulgence plénière et de lui faire la recommandation de l'âme. Le pape se rendit à toutes ses demandes. Avant de lui donner l'absolution, s'adressant aux cardinaux: plaise à Dieu, leur dit-il, que je n'aie pas besoin d'un pardon plus ample, quand mon dernier moment sera venu. — Quelle reine, quelle impératrice eut jamais la grâce d'être assistée à la mort par le Vicaire de Jésus-Christ, par le lieutenant de Dieu sur

la terre, entouré des princes de la sainte Eglise ? Cette faveur inouie était réservée à cette humble vierge qui avait si généreusement foulé aux pieds toutes les grandeurs du siècle. Oh! qu'elle eut sujet de se réjouir alors et d'inviter toute créature à bénir Dieu avec elle, en disant comme la Reine des Vierges : mon âme exalte les grandeurs du Seigneur, et mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a jeté un regard sur la petitesse de sa servante ! (Luc. 1. 46.)

Le cardinal d'Ostie communia la moribonde. Elle faillit mourir de joie, en recevant son bien-aimé. Bientôt les souffrances prennent un caractère plus alarmant. Le frère Reginald, grand serviteur de Dieu, la voyant près d'expirer, l'anime à souffrir de bon cœur les derniers assauts du mal : Oh! lui répondit-elle, combien je remercie mon Sauveur ! Car depuis que, par le moyen de son grand serviteur François, j'ai goûté un peu les délices de sa sainte passion, je n'ai jamais rien souffert dans ma vie qui me causât la plus petite peine. — En effet, toute souffrance est supportable à un cœur qui aime Dieu. Aussi, quelles qu'eussent été les souffrances de Claire dans ses longues et pénibles maladies, jamais il ne lui était échappé un mot, un soupir d'impatience. Il ne sortait de sa bouche que de saintes affections, de pieuses actions de grâces, des traits d'amour. Son cœur ne respirait que Jésus ; ses désirs ne tendaient qu'au ciel.

Ses filles ne se montrèrent pas aussi généreuses. A genoux autour du lit de leur sainte mère, elles fondaient en larmes et ne pouvaient s'empêcher de gémir, voyant qu'elle allait leur être ravie. Claire leur dit : Mes filles, ah ! ne troublez point ma joie par vos larmes

et vos soupirs. Laissez-moi aller en paix au festin de l'époux. Demeurez vous-mêmes en paix ; je vous recommande surtout la sainte pauvreté ; c'est l'héritage que je vous laisse.

Cependant survient le frère Junipère, cet homme de Dieu qu'on surnommait l'*archer* de Jésus-Christ, à cause que ses discours, quand il parlait de Dieu, paraissaient être comme des flèches ardentes. Il dit quelques mots à la sainte sur le bonheur du ciel ; elle en fut inondée de joie. On lut ensuite la passion du Sauveur, qui était le texte favori des méditations de la sainte, et alors le Sauveur en personne vint l'inviter à la couronne céleste. Claire se disposa immédiatement à le suivre : O mon âme, se dit-elle, pars en paix ; tu as un bon guide pour le voyage. Va ; suis ton créateur et ton protecteur, ton tendre époux, ton père.

A cet instant, un chœur de vierges descendit visiblement du ciel. Elles étaient vêtues de blanc, resplendissaient comme des lis et portaient des couronnes d'or ornées de pierreries. Parmi elles, on en distinguait une qui semblait être leur reine. Son port plein de majesté, son diadème plus brillant la relevaient sans comparaison entre toutes. Elle fixa un regard plein de bonté sur la mourante ; deux de ses suivantes étendirent un magnifique manteau sur la couche de la sainte, comme pour ensevelir son corps virginal. Enfin la Reine du ciel s'inclinant vers la sainte, l'embrassa avec tendresse, et Claire rendit doucement l'esprit entre les mains de son Créateur et dans le sein de la Mère de Dieu.

C'est ainsi qu'elle échangea le cilice et la bure pour la robe de l'immortalité, la pauvreté pour la richesse

du paradis, une courte pénitence pour une béatitude sans fin. Sa vie méritait une telle mort. Mais, vous, mon cher lecteur, dites-moi, pouvez-vous en espérer une semblable, en menant une vie si différente? Voulez-vous mourir de la mort des justes? vous dit saint Augustin, commencez par vivre de la vie des justes.

P. Petrus Ribadeneira. S. J. — et Laur. Surius.
*Vita. S. Claræ, 12 Augusti.*

---

## LIVe MERVEILLE.

### CONVERSION MERVEILLEUSE DE DEUX GENTILSHOMMES.

*Dabo timorem meum in corde eorum, ut non recedant a me.* JEREM. 32. 40.

J'imprimerai ma crainte dans leur cœur, afin qu'ils ne s'éloignent pas de moi.

Le vaillant Samson ayant fait la rencontre d'un lion, tira de la gueule du féroce animal un rayon de miel fort doux. C'est ainsi qu'il plut au Seigneur de sauver deux seigneurs Milanais, Aimé et Vérémond, au moyen de deux sangliers féroces. Etant allés à la chasse aux environs de Milan dans une forêt fort giboyeuse, ils poursuivaient une bête fauve à une grande distance de leurs serviteurs. Tout d'un coup, ils voient descendre précipitamment du haut d'une colline deux énormes sangliers dont les grognements étaient capables de terrifier. Quel parti prendre? Les attaquer était dangereux; les fuir n'était pas trop sûr. Ce dernier parti

leur parut le meilleur. Mais les sangliers, doublant de vitesse, furent bientôt à quelques pas des fuyards. Heureusement pour ceux-ci, il y avait là une chapelle dédiée au glorieux martyr saint Victor. Ils y courent en toute hâte comme dans un asile assuré, suivis de près par les sangliers. En face de la chapelle, s'élevaient deux lauriers très-forts et très-hauts. La pensée leur vint d'y grimper et de s'y mettre à l'abri, la chapelle se trouvant fermée dans le moment. A peine s'y étaient-ils logés que les deux sangliers arrivent furieux; ils tâchent d'ébranler les arbustes, ils se dressent, en ouvrant la gueule et en montrant des dents affreuses.

Jusque-là nos gentilshommes avaient peu à craindre; mais il n'en fut plus de même, quand ils virent ces furieux gratter la terre avec leurs griffes, mordre et déchirer les racines à coups de dents, pour les faire tomber avec les lauriers. Un froid glacial parcourait tous leurs membres; le cœur leur battait à outrance. Se voyant perdus sans ressource, ils eurent recours au Ciel. L'un et l'autre élevèrent en même temps leurs yeux et leur cœur au Ciel, et firent vœu à Dieu, à la Vierge et à saint Victor, que s'ils échappaient à ce danger, ils élèveraient en ce lieu une église et un monastère en l'honneur du saint Martyr, pour y faire célébrer à perpétuité les louanges du Dieu des miséricordes et de sa très-sainte Mère. Chose merveilleuse! A peine ce vœu fut-il conçu que le Dieu qui envoya un ange fermer la gueule des lions qui menaçaient Daniel, exauça sur-le-champ leurs prières. Sur-le-champ, les sangliers dépouillant leur férocité, s'adoucirent comme de tendres agneaux. Au lieu de continuer à excaver la

terre et à déraciner les lauriers, ils se mirent à en caresser le tronc. Puis, baissant la tête, ils rebroussèrent chemin et rentrèrent dans la forêt.

A la vue d'un changement si imprévu, nos deux gentilshommes descendent joyeux, et s'étant embrassés comme des gens qui reviennent à la vie, ils cueillirent quelques branches de laurier, en firent une couronne qu'ils se mirent sur la tête, et entrèrent ainsi dans la chapelle. Là, après une fervente action de grâces, ils renouvelèrent le vœu qu'ils avaient fait pour leur délivrance.

Ils ne différèrent pas à l'accomplir. De retour à Milan, ils réunirent toutes leurs ressources et les employèrent à la construction de l'église et du monastère projetés. Quand ils l'eurent achevé et doté, ils en firent don à l'ordre de Saint-Benoît. Il ne tarda pas à se peupler d'un grand nombre de vierges nobles de la Lombardie, et on y vit fleurir une exacte observance.

Peu satisfaits d'avoir consacré à Dieu leurs richesses, ils voulurent dévouer leurs personnes à son service. Ayant donc dit adieu aux grandeurs du siècle, ils se retirèrent de concert au voisinage de l'église de Saint-Victor, et y commencèrent une vie admirable. Vêtus d'une grossière tunique qui couvrait un rude cilice, ils habitaient une grotte où ils n'avaient d'autre lit que la paille, d'autre oreiller que des sarments, d'autre couverture qu'une natte. Leur mortification en fait de nourriture fut encore plus étonnante, surtout pour des personnages élevés dans les délices. Trois jours par semaine, ils jeûnaient au pain et à l'eau, s'abstenant de tout fruit, bien qu'il abondât dans le pays et

qu'il fût exquis. Certes, on jugera qu'une telle abstinence valait celle des anachorètes de la Thébaïde. Citons un exemple pour point de comparaison. Un jour, on vint offrir à saint Macaire quelques belles grappes de raisin, extrêmement appétissantes. Macaire les fit passer à un autre moine qui désirait en goûter. Celui-ci, mortifiant son goût, en fit don à un de ses voisins, lequel les offrit à son tour à un autre qui paraissait en être amateur. Enfin, le raisin passa ainsi de main en main par tous les ermitages de la Thébaide, sans qu'aucun des solitaires en eût détaché seulement un grain. Il revint intact entre les mains de Macaire qui l'offrit au Seigneur. Voilà le fait de la Thébaïde. Pour nos deux seigneurs, environnés de toute sorte de fruits délicats, et malgré que les voisins leur en fissent très-souvent des présents, rien ne fut capable de leur faire rompre leur résolution. Pendant grand nombre d'années, ils s'en abstinrent totalement, se contentant de pain et d'eau aux jours que nous avons dit. Assurément, le parallèle ne sera pas au désavantage de ces derniers.

Pour conclure leur histoire, ajoutons que la grotte où ils demeurèrent, ainsi que les deux lauriers qui leur servirent d'abri, devinrent l'objet d'une grande vénération. Il n'y a pas longtemps qu'il subsistait encore des rejetons de ces arbustes, et on en cueillait des branches pour les conserver comme des reliques. Deux saints cardinaux, Charles et Frédéric Borromée voulurent révérer ces lieux, prier dans cette grotte, reconnaître et bénir les restes de ces lauriers, berceau de la sainteté de nos deux gentilshommes, qui, semblables à deux arbres fertiles, ont grandi et fleuri si

honorablement dans la maison du Seigneur. *Plantati in domo Domini, in atriis domus Dei nostri florebunt.* (Ps. 41. 14.)

P. Joan. Bolland. S. J. ex Emmanuel Laudensi, 13 februarii. *Vita S. Gaymonis et Veremundi.*

---

## LVe MERVEILLE.

### CALOMNIES A L'ÉGARD DES JUSTES RETOMBANT SUR LES CALOMNIATEURS.

*Veritatem requiret Dominus, et retribuet abundanter facientibus superbiam.*

Le Seigneur recherche la vérité ; il punira rigoureusement ceux qui commettent la calomnie. Ps. 30. 24.

Ce n'est pas sans raison que la calomnie est comparée à la fournaise de Babylone. Si la flamme respecta les trois jeunes hommes, il en fut autrement de leurs ennemis qu'elle dévora en leur place.

La vie de saint Goar, ermite au diocèse de Trèves, nous fournit un bel exemple à ce sujet. Méprisant les grandeurs du siècle, il avait embrassé la vie solitaire dont il pratiquait toutes les vertus. Son hospitalité envers les pèlerins était surtout remarquable. Il les accueillait tous avec la plus exquise charité. Mais la vertu a toujours des envieux qui la poursuivent, comme l'ombre suit le corps. Le démon porta donc deux officiers de la cour, nommés Albuin et Adelin, à noircir cette conduite. Ils calomnièrent le serviteur de

Dieu auprès de Rustique, archevêque de Trèves, l'accusant d'être un hypocrite qui n'avait cherché la solitude que pour se livrer en secret à ses penchants, et qui n'exerçait prétendûment l'hospitalité que pour avoir occasion de faire bonne chère. Enfin, c'était un vrai magicien, indigne d'être toléré dans le diocèse. Il n'en fallut pas davantage pour exciter l'indignation de l'évêque qui était plus homme du monde que de Dieu. Il enjoignit sur-le-champ aux délateurs d'aller signifier à Goar qu'il eût à comparaître devant lui.

La commission était de leur goût; ils s'empressèrent de s'en acquitter. Accueillis avec bonté par le Saint, ils lui firent part de l'ordre de l'évêque. Comment un si grand prélat, leur répondit le Saint, daigne-t-il penser à son pauvre serviteur? Je suis aux ordres de Sa Seigneurie. Le lendemain matin, il fait préparer à manger pour les messagers; mais ceux-ci refusèrent d'un ton méprisant de se mettre à table sitôt; ils acceptèrent seulement quelques rafraîchissements pour le voyage. Puis, sans attendre que le Saint eût offert le saint sacrifice, ils repartirent seuls. Ils n'étaient pas encore bien éloignés, que, par une permission divine, ils furent saisis d'une soif ardente et d'une faim canine. Ils se dirigent donc vers une fontaine du voisinage, mais contre l'ordinaire elle se trouvait à sec. Ils mirent la main dans la poche et sans savoir comment, ils la trouvèrent vide de provisions. Surpris de ce double accident, ils y virent un châtiment de leur méchanceté, et n'en pouvant plus de besoin, ils tombèrent comme évanouis sur le sol, attendant la mort.

Cependant le serviteur de Dieu survient. Ils lui dirent d'une voix tremblante : O père, par charité,

secourez-nous, nous mourons de faim. — Comme lui-même était dépourvu de provisions, il leva les yeux au ciel et implora le secours de la très-sainte Trinité. A l'instant, trois biches sortent d'un bois voisin et accourent à lui ; il les trait, et en donne le lait aux deux pauvres affamés. Puis, il les invite à s'approcher de la fontaine, desséchée un moment auparavant, et qui maintenant coulait abondante. En même temps, ils retrouvent dans leurs poches les provisions perdues. Tant d'incidents merveilleux réunis leur prouvèrent que Dieu châtiait leur malice et récompensait leur repentir.

Se remettant en route de compagnie, ils se présentèrent ensemble chez l'évêque, où un nouveau prodige fit éclater l'innocence du Saint. C'était l'heure de midi. Les croisées fermées laissaient à peine pénétrer un rayon de soleil dans l'anti-chambre du prélat. Le Saint qui avait voyagé avec un gros manteau, désira s'en décharger ; il alla vers la fenêtre pour l'y suspendre, s'imaginant dans l'obscurité y apercevoir un clou. Il ne s'en trouvait pas ; mais le manteau demeura suspendu en l'air, comme s'il y eût rencontré un appui solide. Les gens de la maison qui virent son erreur et les suites, ne purent s'empêcher de crier au miracle. Aussi les deux messagers prévinrent le Saint auprès de l'évêque, et tout différents d'eux-mêmes, ils changèrent leurs accusations en louanges et racontèrent au prélat les merveilles dont ils avaient été les témoins et l'objet. L'évêque, encore sous l'impression de leur premier rapport, reçut le Saint d'un air peu bienveillant, il attribua même à la magie les choses merveilleuses que le Saint avait faites, et peu s'en fallut

qu'il ne le contraignît à lui révéler l'origine de ces supercheries prétendues.

En vain celui-ci chercha-t-il à se justifier modestement ; l'évêque s'entêtant dans son appréciation, le qualifia de stupide et d'insensé. Cependant la Providence permit qu'au même moment, il survînt un ecclésiastique portant entre ses bras un enfant de quelques jours qu'on avait exposé dans l'église. Rustique, à cette vue, dit à Goar sur un ton de dédain : Nous allons voir maintenant si vous êtes un magicien comme je crois, ou un serviteur de Dieu, comme vous vous en vantez. Dites-moi quels sont les parents de cet enfant ? — A cette interpellation, le Saint ressentit quelque tristesse. C'était, semblait-il, présomption de demander à Dieu qu'il lui révélât le nom des parents. D'autre part, ne pas le faire, c'était compromettre son innocence et la foi des assistants. Il eut donc recours au Seigneur, et le supplia de prendre soin lui-même de sa réputation. Ayant demandé à l'ecclésiastique l'âge de l'enfant, sur sa réponse qu'il n'avait que trois jours, il s'écria : Sainte-Trinité, je vous invoque, et toi, enfant, je t'adjure en son nom, de nous déclarer ouvertement le nom de ton père et de ta mère ! — L'enfant éleva soudain ses petites mains et prononça d'une voix claire et distincte le nom de ses parents.

A ce prodige, l'évêque resta interdit. Il fit un sérieux retour sur lui-même, et la grâce frappant à la porte de son cœur, il changea entièrement de sentiments et de conduite, et témoigna depuis au Saint la plus profonde estime. Celui-ci pouvait dire avec raison que ce n'était point sa faute, si les coupables avaient été découverts ; néanmoins il s'offrit à faire

pénitence pour avoir provoqué la manifestation de leur nom. Instruite de l'événement, la ville apprit avec joie comment, par le témoignage d'un nouveau-né, Dieu avait déclaré l'innocence de Goar, et donné à un prélat mondain l'occasion de revenir à ses devoirs. *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter inimicos tuos, ut destruas inimicum et ultorem.* (Ps. 8. 3.)

P. Petrus Ribadeneira, S. J. ex Valdemberto Diacono, 6 julii.

## LVI[e] MERVEILLE.

### CHATIMENT EXEMPLAIRE DES RAVISSEURS DU BIEN D'ÉGLISE.

*Ego Dominus, odio habens rapinam in holocausto.* Isa 51.

Je suis le Seigneur qui hais les holocaustes qui viennent de rapines.

Que le Ciel ait en horreur les ravisseurs des biens consacrés à Dieu, c'est ce que les divines Ecritures nous montrent par le récit qu'elles font de la mort affreuse du roi Antiochus qui avait dépouillé le temple de Jérusalem de ses richesses. Mais c'est ce que nous font voir plus sensiblement encore les châtiments effroyables dont les ravisseurs du bien de l'Eglise ont été souvent frappés sous la loi nouvelle. La seule vie de saint Servais, évêque de Maestricht, nous offre plus d'un monument de ce genre. On n'a jamais profané

impunément son église, ni son tombeau, que les éléments mêmes respectent. L'histoire rapporte que ce tombeau, étant resté plusieurs années à découvert, la neige n'y tomba jamais, bien qu'elle remplît tous les alentours, et qu'elle formait même au-dessus comme une sorte de dais ou de pavillon d'honneur. Le feu respecta pareillement son église. Il dévora un jour toutes les habitations circonvoisines, et menaça l'édifice sacré ; mais les flammes n'y touchaient pas plus tôt qu'elles semblaient reculer et remonter dans les airs.

Mais ce respect des éléments ne fut pas capable d'en inspirer aux hommes. Sous le règne de Godefroid, roi des Normands, les Danois prirent d'assaut la ville de Maestricht. Avides de butin, ils coururent à l'église de Saint-Servais, qui était fort riche ; mais trouvant la porte bien fermée, ils appliquèrent des échelles et se mirent à démonter la toiture. Alors s'éleva une rafale si impétueuse que les échelles furent culbutées. Les brigands se virent donc obligés de s'accrocher comme ils purent aux ferrailles du toit, au risque de se voir précipités à chaque instant. Ils eurent beau crier au secours ; leurs camarades craignant un semblable accident, n'osaient dresser de nouveau les échelles pour aller les délivrer. C'en était fait de tous, s'ils ne s'étaient repentis et n'avaient recouru à la bonté de saint Servais. Touché de leurs prières, le Saint inspira aux spectateurs un moyen de les secourir et de les descendre à terre. Trop heureux d'avoir été ainsi délivrés, ils firent vœu de ne plus jamais toucher aux choses consacrées à Dieu.

Ce formidable exemple fut oublié dans la suite, et il fallut le renouveler. Giselberte, duc de Lorraine,

étant venu visiter le trésor et les curiosités de la même église avec Gerbère, son épouse, sœur de l'empereur Othon I, la duchesse convoita un magnifique tapis de soie, orné de fleurs, et elle parvint à s'en emparer. Au vol elle joignit la témérité. Elle ne rougit pas de s'en faire un manteau de cérémonie. Le jour de la fête du Saint, elle se pare de ce manteau, et se rend en grande pompe à l'église pour assister à la messe. Elle prend place sur un trône, et peu à peu, elle est surprise d'un léger sommeil, pendant lequel elle se tord tout à coup les bras en criant : Pardon, saint Servais, pardon ! Le duc accourt à ce cri et lui demande ce que signifient ces manières. Ah ! dit-elle, j'ai vu saint Servais, assis sur un trône de gloire devant l'autel, entouré de personnages vénérables, et comme je voulais m'approcher pour lui rendre mes hommages, un homme d'un aspect farouche m'a saisie par les cheveux, et me repoussant en arrière, il m'a frappée de verges et a menacé de m'arracher ce manteau, et de m'exposer à la risée du peuple. Mais j'ai recouru humblement à saint Servais, et sa clémence a empêché l'exécution. — A ce récit, le duc et les assistants furent saisis de frayeur ; le prince ordonna la restitution immédiate du manteau. Il y joignit d'autres présents magnifiques qu'il fit publiquement, afin de réparer l'injure faite au saint évêque. C'est ainsi que Dieu châtia la convoitise sacrilége de cette femme ; le repentir seul fut capable de suspendre son courroux. *Quia humiliati sunt, aversa est ab eis ira Dei.* (2 Paralip. 12. 12.)

Le fait suivant offre encore plus d'intérêt. Une troupe d'enfants entrèrent un soir, tout en jouant,

dans un vignoble dépendant de l'église du Saint. Le raisin les tentait ; ils se mirent incontinent à l'œuvre. Celui-ci tire son couteau pour couper les grappes, celui-là lève la main pour y atteindre, un troisième tient la corbeille pour les recevoir, un autre y mord ; tous prennent part au larcin. Tout à coup se présente devant eux un personnage vénérable dont la figure était resplendissante : Eh bien ! leur dit-il, qui vous a permis de saccager ma vigne ? Vous commencez de bonne heure à dérober. Si je n'avais pitié de votre jeunesse, je vous châtierais rigoureusement. Mais pour que vous appreniez à respecter les biens de l'Eglise, vous resterez tous ici dans la posture où vous êtes, jusqu'à ce que vos parents viennent vous voir et apprennent à réprimer votre témérité. — Cela dit, la vision disparut.

Les enfants demeurèrent comme des statues dans la situation et le maintien où ils furent surpris. Le lendemain matin, les parents inquiets de leur disparition, s'en vont çà et là à leur recherche ; enfin ils les trouvent dans la vigne, frappés d'immobilité. Leur pose, leur geste, les raisins coupés, le panier à demi-chargé, tout cet ensemble fit comprendre sur-le-champ aux parents la cause de l'accident. Stupéfaits et hors d'eux-même, à la vue d'une scène si étrange, ils ne savaient quel parti prendre. Enfin, ils recoururent par d'humbles prières à l'intercession de saint Servais, dont la vigne avait été profanée par leurs enfants. Vers le soir, les pauvres enfants commencèrent à se remuer et à venir à la rencontre de leurs parents. Ils racontèrent l'apparition et les menaces du saint évêque, et comment ils avaient été soudain arrêtés dans l'acte du

maraudage. Enfin se prenant deux à deux par la main, ils se rendirent processionnellement à l'église du Saint pour lui rendre des actions de grâces.

Voilà comment les Saints sont jaloux du respect qui est dû à leurs sanctuaires. Si jamais ils ont déployé de la sévérité et de la rigueur, ce fut toujours contre les téméraires violateurs de l'immunité des églises et de leurs possessions. Ils imitent en cela la conduite du Roi des saints qui s'est armé de fouets pour châtier les violateurs du Temple, et qui a dit : Le zèle de votre maison m'a dévoré. *Zelus domus tuæ comedit me.*

P. Godefrid. Henschen. S. J. 14 maii. *Vita S. Servatii, episcopi.*

---

## LVIII^e MERVEILLE.

### LES PROPHÉTIES OU PRÉDICTIONS DES CHOSES FUTURES, PREUVE DE LA VÉRITÉ DU CHRISTIANISME.

*Quæ ventura sunt, indicate nobis, et ponemus cor nostrum.* ISA. 41. 22.

Annoncez-nous l'avenir, et nous nous soumettrons à vos lois.

Parmi les preuves de la vraie religion, il n'en est point de plus décisive que la prédiction des choses futures, et surtout de celles qui, dépendant de la volonté de l'homme, sont également inconnues aux bons et aux mauvais anges. Or, l'histoire de l'Eglise abonde de ces faits prophétiques. En voici deux dont

l'un se rapporte au pontificat suprême et l'autre à un trône temporel.

L'élection de Nicolas V et celle de Pie II, qui furent l'un et l'autre des Pontifes vraiment saints, furent annoncées à l'avance par plusieurs serviteurs de Dieu. Thomas de Sarzane, nonce d'Eugène IV auprès de Frédéric III, se rendant en Germanie, rencontra au sommet des Alpes Enée Piccolomini, que l'empereur envoyait en Italie en qualité d'ambassadeur. Ils logèrent tous deux dans une hôtellerie, située sur la cime, et comme c'étaient des hommes pleins de sagesse et de piété, ils conférèrent ensemble sur des objets utiles et édifiants, en attendant le repas. Piccolomini l'avait commandé fort modeste et même peu copieux. Quand on fut à table, Thomas, voyant la maigre chère, en témoigna sa surprise : Et comment, Monseigneur, dit-il à Enée, faites-vous faire un si chétif dîner pour des hommes qui doivent porter la tiare et tenir les clés du ciel?

Le mot passa alors pour un pur badinage; mais on ne tarda pas à voir qu'il venait d'en-haut. Les deux ambassadeurs furent revêtus de la pourpre peu de temps après, et Thomas fut ensuite élu pape, sous le nom de Nicolas V, aux applaudissements de toute l'Eglise.

Du reste, ce ne fut pas le seul présage de son élévation. Lui-même avoua qu'il en avait été prévenu par son prédécesseur. La nuit qui suivit le décès d'Eugène IV, celui-ci apparut en songe à Thomas, et se dépouillant de son manteau et de sa tunique, il l'en revêtit; il lui mit de même la tiare pontificale, et, le prenant par la main, il le conduisit à son trône,

en lui disant : Asseyez-vous ici, parce que je vais rejoindre saint Pierre.

Enée Piccolomini fut élu Pape à son tour et couronné sous le nom de Pie II. Son exaltation avait aussi été marquée par certains signes avant-coureurs. Sa mère, en le mettant au monde, crut voir qu'il portait la tiare. Plus tard, quand il eut sept ans, ses petits camarades l'élurent pape dans un de leurs jeux ; ils lui mirent sur la tête une tiare de carton peint, lui firent simuler la bénédiction pontificale et lui baisèrent le pied. Le Seigneur se plaît quelquefois à préluder de la sorte à l'élection des Pontifes de son Eglise.

L'avénement de plusieurs princes temporels a été aussi l'objet d'une prédiction. Ida de Bouillon était une dame très-vertueuse. Un jour qu'elle s'amusait avec ses trois fils, ceux-ci allèrent se placer sous son tablier comme pour se cacher. Eustache, son mari, la voyant dans cette position, lui demande ce qu'elle tenait caché. Elle garda un moment le silence, puis avec un gracieux sourire, elle répondit comme par inspiration : Je cache trois grands princes, un duc, un roi et un comte. — Cette parole qui regardait ses enfants, surprit d'autant plus Eustache, qu'elle avait moins de vraisemblance pour le moment. Mais le temps se chargea d'en montrer la vérité. En effet, le premier, nommé Godefroid, fut élevé au duché de Lorraine; le second, appelé Bauduin, devint roi de Jérusalem, et le troisième, qui portait le nom de son père, hérita du comté de Bouillon.

Nous ne parlerons pas ici des grandes qualités de ces trois princes. La valeur qu'ils déployèrent pour la conquête de la Terre-Sainte les a immortalisés. Elle a

été chantée par le Tasse dans son célèbre poème de la Jérusalem délivrée. Qu'il nous suffise d'avoir fait voir par ces exemples que, selon sa promesse, Dieu continue d'accorder l'esprit de prophétie à ses serviteurs et à ses servantes. *Super servos meos et super ancillas meas effundam de spiritu meo, et prophetabunt.* (Joel. 2. 29.)

P. August. Oldonius. S. J. *l. 2. Vita Pontif. in Nicola V et Pio II. et Fulgosus. l. 5. cap. 3.*

---

## LVIIIe MERVEILLE.

### JÉSUS-CHRIST EXHORTANT UNE DE SES ÉPOUSES A LA PATIENCE.

*Verba vitæ æternæ habes.* JOAN. 6. 69.
Vous avez les paroles de la vie éternelle.

La charité la plus tendre unissait le cœur de Jésus et celui de la bienheureuse Camille Varani, princesse de Camerino, et depuis religieuse de sainte Claire, sous le nom de sœur Baptiste. Consacrée dès sa première enfance au divin amour, elle avait fixé sa demeure dans le sacré-cœur de Jésus, afin de prendre part à ses souffrances. Le céleste Epoux, pour la récompenser de son dévoûment, lui fit lire, un jour, écrites au centre de son cœur divin en caractères d'or, ces consolantes paroles : Camille, je t'aime! — Il ne borna point là ses faveurs. Camille ayant composé une magnifique lettre sur les beautés cachées du cœur de

Jésus, le Sauveur à son tour lui dicta des avis pour l'exhorter à souffrir à son exemple. Ce sont ces avis dont nous allons ici donner un abrégé pour l'encouragement des âmes souffrantes. Ils portent véritablement un cachet divin.

« Ma fille bien-aimée, Dieu, en vous appelant à la vie religieuse, vous a prévenue que vous auriez beaucoup à souffrir; je veux vous donner quelques avis propres à vous soutenir dans vos peines.

» Souvenez-vous qu'en prenant la résolution de bien faire, vous avez consenti à avoir du mal. Vous vous êtes proposé le crucifix pour modèle : Il faut donc vous adapter à ma croix et vous y fixer par les trois clous de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance. Fortifiez votre cœur, en prévoyant chaque matin les peines de la journée, et résignez-vous au divin vouloir, en pensant qu'un époux crucifié veut une épouse crucifiée. Et si la faible nature a horreur du calice de la passion, sans perdre courage, considérez que moi aussi j'en ai eu du dégoût et que j'ai prié mon Père de l'éloigner de moi. Néanmoins il faut toujours ajouter comme moi, *que votre volonté soit faite*, et reconnaître que Dieu ne saurait vous faire une plus grande grâce que de vous donner beaucoup à souffrir. Il vous traite en enfant chérie, quand il vous rend semblable à son divin Fils. Sachez donc qu'on ne vous épargnera pas les outrages et les injures. Mais si vous voulez les convertir en faveurs et en grâces, observez cinq choses.

» Premièrement, quand le prochain vous offensera, soyez plus touchée de l'offense de Dieu que de la vôtre.

» Secondement, priez Dieu du fond du cœur de pardonner à ceux qui vous offensent, en disant avec moi :

Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font.

» Troisièmement, persuadez-vous que vous devez plus de reconnaissance à qui vous fait du mal qu'à tel qui vous fait du bien; car le premier vous épure et vous rend plus agréable aux yeux de Dieu.

» Quatrièmement, réfléchissez avec quelle charité je vous ai aimée, alors même que vous m'offensiez, en donnant à vos ennemis l'honneur qui m'était dû.

» Cinquièmement, reconnaissez que toutes vos épreuves vous viennent de ma main paternelle; que je vous afflige, parce que je vous aime. Vous devez croire en effet que je vous donne un gage plus certain d'amour, quand je vous fais participer à mon calice et à ma croix, que quand je vous serre dans mes bras et sur mon cœur, en vous donnant un avant-goût des délices du ciel. Les tribulations sont plus précieuses que les consolations. Dieu fait une grande grâce, quand il préserve du péché; une plus grande, quand il porte à la vertu; la plus grande de toutes, quand il donne le courage de souffrir avec bonheur.

» Résignez-vous donc entre les mains de Dieu pour souffrir de bon cœur, et reconnaissez que cette exhortation est le langage du plus pur amour. Une âme fidèle ne peut devenir l'épouse d'un Dieu crucifié que sur la croix, au sein de l'amour douloureux et de la douleur aimante. »

C'est ainsi, dit l'historien, que le Dieu de toute consolation se plut à encourager la bienheureuse Baptiste, et ces motifs sont bien propres à consoler toute âme en butte aux tribulations de cette vie.

P. Daniel Papebroch. S. J. 31 maii. *Vita B. Baptistæ Varaniæ.*

# LIXe MERVEILLE.

## GÉNÉREUX MÉPRIS DU RESPECT HUMAIN.

*Spectaculum facti sumus mundo, et angelis et hominibus.* 1. COR. 4. 6.

Nous sommes donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes.

La sagesse de ce monde, a dit l'Apôtre, est folie aux yeux de Dieu. On peut dire au contraire que la folie chrétienne est une vraie sagesse devant Dieu. C'est ce que comprit à merveille le séraphique saint Félix de l'ordre des Capucins, qui se fit la risée volontaire du monde par son humilité extraordinaire.

Un jour, il était allé dans un jardin, hors des murs de Rome, cueillir des roses pour le service de l'infirmerie. Le frère Alexis, son compagnon, en avait aussi fait un beau bouquet, qu'il avait dessein de placer sur l'autel. Au retour, voyant venir une grande multitude de peuple, il dit au Saint : Frère Félix, avez-vous le courage de porter ce bouquet de roses sur l'oreille et de vous montrer ainsi au peuple romain? — Sans attendre la réponse, il en coiffe le serviteur de Dieu. Celui-ci ne fait semblant de rien et poursuit son chemin. Arrivés à la porte Pie, le confrère reprit : Vous voulez donc traverser Rome avec ce ridicule affublement? — Félix lui répondit : Que m'importe? — Et il était tout prêt à aller ainsi travesti jusqu'à son

couvent; mais son compagnon lui enleva le bouquet, et resta bien édifié du détachement du Saint.

Cette même humilité fit qu'il voulut être appelé, non frère capucin, mais l'âne du couvent. Ainsi, quand, après avoir été mendier par les rues de Rome, il retournait chargé de la besace, s'il venait à rencontrer la foule, il disait : Place, place, pour cet âne qui porte des provisions aux serviteurs de Dieu. — Une fois, il tomba sous son faix au milieu de la voie publique, sans avoir la force de se relever. Toujours plein de mépris pour lui-même : Holà! mon frère, s'écria-t-il, venez relever cette bête à coups de bâton et de fouet. — Avec le roi-prophète, il se comparait à une bête de somme; mais il eût pu ajouter comme lui, en remerciant le Seigneur : ô mon Dieu, vous m'avez glorieusement relevé. *Ut jumentum factus sum apud te, et cum gloria suscepisti me.* (Ps. 72. 73.) En effet toutes ses humiliations ne faisaient qu'augmenter la vénération des Romains pour sa personne.

Dans ses rapports avec le prochain, il était ennemi de toute adulation et de toute fausse étiquette; il usait au contraire de manières simples et sans apprêt, qu'il savait encore tourner au profit de son humilité. Ce n'est pas qu'il fût dépourvu d'esprit et de politesse; il en donna au contraire un spécimen fort gentil dans une circonstance que voici. Il était allé présenter son hommage à l'avocat Bernardin Biscia, juge primaire de Rome, et grand bienfaiteur des capucins. Or, pendant qu'ils causaient ensemble de choses spirituelles, survient le domestique d'un certain abbé qui avait un procès pendant. Il envoyait au juge un veau gras avec une lettre. Pendant que Bernardin

prenait lecture de cette lettre, le veau se mit à beugler. Félix, souriant gracieusement, lui dit : Savez-vous, Monsieur, ce que dit ce veau? Il vous prie et vous recommande de prononcer la sentence en faveur du donateur. Mais songez qu'elle sera révisée par un tribunal supérieur au vôtre. Que le présent ne fasse donc pas pencher la balance.

C'était en vain que notre Saint voulait, à force de simplicité, se donner pour un homme sans esprit. Sa simplicité charmait les plus grands personnages mieux que ne l'eût fait la civilité la plus étudiée; elle lui conciliait même leur vénération, parce qu'on n'ignorait pas par quel esprit il se conduisait. Une chose piquante et curieuse, ce sont ses rencontres avec saint Philippe de Neri. Tous les deux rivalisaient de mépris pour la terre; tous les deux brûlaient du désir du martyre. Aussi leur salut ordinaire était celui-ci : Frère Félix, disait Philippe, je voudrais vous voir brûlé vif. — Et moi, répondait Félix, je voudrais vous voir lapidé. — Une fois, s'étant joints en un lieu très-fréquenté de Rome, ils s'embrassèrent étroitement; puis Félix demanda à Philippe, s'il avait soif, et sur sa réponse affirmative, il tira de son sac une bouteille de vin et lui offrit à boire. Philippe but en présence du peuple. Mais, au lieu des risées et des moqueries qu'attendaient les deux saints, le peuple cria bien haut : C'est un Saint qui donne à boire à un Saint. — Philippe, ayant satisfait sa soif, tira son chapeau et le posa sur la tête de Félix : Prenez, lui dit-il, ce parasol, et circulez ainsi dans Rome. — Je le porterai volontiers, reprit Félix; mais si on me l'enlève, ce sera pour votre compte. — Ils se mirent à

parcourir ainsi les rues; les enfants, s'attroupant à leur suite, criaient : Le capucin en chapeau! Finalement, quand ils furent à Saint-Laurent *in Damaso,* Philippe reprit son chapeau, et chacun se retira satisfait d'avoir glané çà et là quelque humiliation.

S'il est vrai, comme dit saint François de Sales, et comme on n'en peut douter, que plus on met le monde sous ses pieds, plus on s'élève vers le ciel; qui ne voit à quelle sublime sainteté parvint saint Félix, ce grand contempteur du siècle? Ah! que la générosité de cette grande âme nous fasse goûter cette maxime de saint Grégoire, que pour être vraiment sage, il faut s'éloigner de la fausse prudence et pratiquer une louable simplicité.

P. Daniel Papebroch. S. J. ex Matthia Salodensi et J. B. Perusino. 18 maii. *Vita S. Felicis.*

---

## LX^e MERVEILLE.

### L'AVARICE REND ESCLAVE DU DÉMON.

*Avaritia, idolorum servitus.* EPHES. 5.
L'avarice est une idolâtrie.

Celui qui désire savoir combien sont variés les emplois qu'impose le prince des ténèbres à ses satellites, doit lire la vie merveilleuse de saint André Sali. Il y verra paraître tour à tour le démon de l'orgueil, le démon de la luxure, celui de la paresse, celui de l'envie. Je veux seulement citer l'exemple d'un moine

tyrannisé par le démon de l'avarice. Constantinople était plein de la renommée de ses vertus; c'était un homme de prière, de mortification et fort zélé pour toutes les pratiques de la perfection. Un seul défaut infectait une si grande vertu; il était dominé par l'esprit d'avarice. Ainsi quand les citoyens qui venaient se confesser à lui en grand nombre, lui donnaient quelque aumône, il la mettait de côté, sans en faire part aux pauvres, et puis, il jouissait de voir grossir le monceau, comme s'il s'était fait religieux pour amasser des trésors sur la terre et non pas au ciel.

Le bienheureux André, passant un jour au voisinage, vit ce moine sous une étrange figure. Il avait au cou, comme collier, un serpent affreux qui lançait une triple sentence contre lui. Il l'accusait d'avarice, d'inhumanité et de folie. En effet, quelle n'était point la folie de ce moine d'entasser de l'argent, sans en faire aucun usage, comme s'il avait dû l'emporter dans l'autre vie? André s'avança pour voir de plus près cet horrible spectacle. Le moine, supposant qu'il venait lui demander l'aumône : Mon frère, lui dit-il, allez en paix, que Dieu vous fasse trouver ailleurs. — Le Saint, à cés mots, lève les yeux au ciel, et y voit écrites en gros caractères ces paroles : L'esprit d'avarice est une source d'iniquités. — Abaissant ensuite ses regards vers le moine, il voit à sa gauche deux jeunes gens d'un aspect très-différent, l'un blanc comme un lis, l'autre noir comme le charbon qui se disputaient la possession du moine. Il est à moi, disait le nègre, parce qu'à mon instigation, il est avare et sans pitié. — Non, reprenait le blanc, il ne peut être à vous, puisqu'il s'applique à la prière, au jeûne, à l'humilité,

au silence. — A quoi bon cette contestation, répliqua le nègre : Que dit le Seigneur ? Voyons ; a-t-il dit, venez, vous avares et inhumains, possédez le royaume ? — Non, ajoute le blanc ; mais d'autre part, il a dit : *Heureux ceux qui sont doux, qui pleurent, qui ont soif de la justice.* — Continuez, répliqua le démon, et achevez : *Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.* Le Christ n'a-t-il pas protesté qu'il préfère la miséricorde au sacrifice ? Notre moine a peur de ces sentences, car il sait fort bien qu'il manque de charité et qu'il est tenace et dur à l'égard des pauvres. — Puisque notre dispute n'a point de terme, conclut le blanc, appelons-en au juge suprême, et abandonnons la sentence à Jésus-Christ. — Je ne veux pas d'appel, reprit le nègre qui n'était autre qu'un démon ; il a trop de partialité et d'indulgence pour ma partie adverse. — Que dis-tu, calomniateur ? repartit le blanc qui était un bon ange. Jésus-Christ est également juste et miséricordieux. Tu ne sais donc pas qu'il chérit la justice et repose un regard de complaisance sur l'équité, et qu'il rend à chacun selon ses œuvres ?

Enfin tous deux convinrent de porter la cause au tribunal de Jésus-Christ, et là, chacune des deux parties fit valoir ses raisons. La discussion finie, on entendit le Ciel porter la sentence. Prêtres du Seigneur ! écoutez-la et tremblez. J'ai dit à mes apôtres, recevez le Saint-Esprit, et les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. Je ne leur ai point dit, recevez de l'argent en échange, et alors pardonnez aux hommes leurs péchés. Or, celui-ci a reçu de l'argent de ses pénitents, et au lieu de le distribuer aux pauvres, il l'a gardé pour lui ; par conséquent, ô mon ange, vous

n'avez aucun droit sur ce moine. Celui qui viole un point, est coupable de tout. L'esprit céleste inclina la tête, céda le moine à son adversaire, et s'éloigna tout désolé.

Le bienheureux André assista en esprit à ce terrible jugement. Il en fut consterné, et résolut de prendre le moine en particulier, pour l'avertir. Le démon qui vit son dessein, s'en plaignit à lui-même : A quoi bon attendre mon moine? Ne sais-tu pas que le juge suprême me l'a adjugé? Garde-toi de m'enlever ma proie; sinon, malheur à toi! — Le Saint, sans répliquer ni s'émouvoir, attendit le moine au passage, et le prenant par la main, il lui dit qu'il avait un secret à lui communiquer. Il se mit donc à lui dire d'une voix émue : Comment se fait-il que vous, serviteur de Dieu, vous soyez devenu l'esclave du démon, en vous livrant à l'esprit d'avarice qui vous tient lié par autant de chaînes que vous avez de pièces d'argent cachées sans motif légitime. Est-ce là la profession que tu as embrassée? Renoncer à la fortune, et puis amasser pour ton malheur les aumônes des gens charitables, au lieu d'en faire part aux pauvres? A quoi bon tes oraisons et tes jeûnes, si tu les corromps par l'avarice? Ah! ouvre les yeux, et vois l'affreux serpent qui te serre le cou et veut te percer du triple dard de l'avarice, de la dureté et de la folie! Oh! quel serait ton effroi, si comme moi, tu eusses entendu la sentence prononcée contre toi par le Juge suprême! Il t'a livré aux mains de ton ennemi, en disant que les miséricordieux seuls obtiendraient son royaume.

En entendant un homme qui lisait dans sa conscience, le moine ouvrit les yeux et vit le démon, sous

un aspect horrible et menaçant, qui s'éloignait peu à peu par respect pour le Saint. il se mit donc à crier : Oui, je ne vois que trop bien le démon qui me menace. Ah! serviteur de Dieu, par pitié, secourez-moi, et dites-moi ce que je dois faire pour me délivrer de ses griffes. — Si vous voulez réprimer la fureur du monstre infernal, défaites-vous de l'argent mal acquis, en le donnant aux pauvres, et contentez-vous de la pauvreté monastique. Que la pauvreté serve de base aux trois autres vertus. — Le moine, on le pense bien, promit tout de bon cœur, et à peine eut-il pris sa résolution, qu'on vit venir du ciel une main qui dégagea sa gorge de l'affreux serpent. Le démon qui s'était montré sous la figure d'un nègre, abandonna le moine à l'ange, et s'évanouit comme l'éclair.

De retour au monastère, le religieux se hâta de distribuer son argent aux pauvres; il recommença à vivre d'une vie très-pauvre, et se reconnut redevable de son salut au bienheureux André. Celui-ci lui apparut de nouveau en songe et lui montrant un arbuste tout garni de fleurs et de fruits : Votre âme, lui dit-il, est semblable à un arbre planté le long d'un ruisseau, qui donne du fruit au temps convenable, qui reste toujours vert et qui produit avec abondance. *Tamquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo, et folium ejus non difluet, et omnia quæcumque faciet, prosperabuntur.* (Ps. 1. 3.)

P. Dan. Papebroch. S. J. ex Nicephoro, 28 maii.
*Vita S. Andreæ Sali.*

# LXI^e MERVEILLE.

## SOURCE MIRACULEUSE DE SAINT ISIDORE.

*Percussit petram, et fluxerunt a uæ.*
Ps. 77. 20.
Il a frappé le rocher et les eaux ont jailli.

La divine Providence fit autrefois jaillir une source d'eau vive du rocher, afin d'apaiser la soif des Israélites dans le désert. Elle a fréquemment renouvelé ce prodige sous la loi nouvelle, et quelquefois avec des circonstances plus merveilleuses. Je mentionnerai un seul de ces faits, qui est dû à saint Isidore, laboureur.

Il travaillait avec ses bœufs aux environs de Madrid. Plus d'une fois, on vit des anges tenir sa charrue, pendant qu'il se tenait à l'écart, plongé dans une oraison sublime. Un jour, après midi, c'était au fort de l'été, don Jean Vargas, propriétaire de cette campagne, s'en alla voir Isidore aux champs. La marche l'ayant fort altéré, il demanda à Isidore s'il avait de l'eau ou s'il n'y avait pas quelque fontaine aux environs. Le Saint, étendant l'index de la main, lui dit : Oui, il y en a là une. Allez sur le penchant de cette colline, et vous trouverez une eau très-fraîche. — Vargas s'y rend et n'y trouve pas une goutte d'eau. Il revient et se plaint, disant qu'il était inconvenant pour un serviteur de se moquer ainsi de son maître. — Je ne me moque pas, reprit Isidore; venez avec

moi, et vous verrez. — Il prend l'aiguillon dont il se servait pour ses bœufs, et s'en va avec son patron. Arrivé à l'endroit désigné, il lève les yeux au ciel : Seigneur, dit-il comme Moïse, ouvrez ici une source d'eau vive. — Il frappe la terre de son fouet, et soudain il en jaillit un large filet d'eau très-limpide. Vargas, frappé d'étonnement, goûte cette eau ; elle lui semble du nectar. Ce prodige contribua à lui en faire croire un autre. Le Saint avait une autrefois multiplié le grain qu'on donnait aux colombes, lorsque la campagne était couverte de neige.

Cette fontaine miraculeuse, appelée du nom de Saint-Isidore, se voit auprès de Madrid, en face de deux ponts qui conduisent l'un à Tolède et l'autre à Ségovie. Cette fontaine n'a jamais cessé de couler avec abondance, même pendant que le reste de la Castille était livré aux plus grandes sécheresses et que toutes les autres sources étaient taries. Il n'y eut qu'en 1565, pendant une sécheresse extraordinaire et lorsque tout le monde allait s'approvisionner là, que la source s'arrêta tout d'un coup et cessa de donner son tribut accoutumé. Le motif de la suppression fut que certains agents du fisc voulurent trafiquer de cette eau et en tirer quelque argent, ce qui donna lieu aux plaintes des pauvres. Alors donc la source s'arrêta, comme pour confondre et détester cette abominable spéculation, le Ciel témoignant ainsi son horreur pour l'oppression du pauvre. Aussi le célèbre Mariana engage-t-il les princes à ne point frapper de contributions les objets de première nécessité, dont les pauvres doivent user ; mais plutôt ceux qui servent au luxe des riches, comme les draps de soie et d'or,

les aromates précieux, les chiens de chasse, les chevaux de carrosse et autres choses semblables.

Or, les magistrats, ayant été informés de ce qui se passait, interdirent sévèrement aux fiscaux de vendre cette eau que Dieu avait libéralement accordée pour l'utilité publique. Là-dessus, la source se remit à donner, et jamais plus, elle ne fit défaut dans la suite. On n'en usait pas seulement pour le service ordinaire, mais encore pour obtenir des grâces miraculeuses. Souvent elle a guéri diverses maladies, comme la fontaine probatique de l'Evangile. Aussi toute la Castille courait à la fontaine de Saint-Isidore, pour se procurer une eau si salutaire.

L'impératrice Isabelle, femme de Charles-Quint et mère de Philippe II, fit construire un bel ermitage près de cette fontaine, en mémoire du Saint qui rendit un si grand service à sa patrie. Le fouet pastoral dont saint Isidore se servit pour faire jaillir cette eau miraculeuse, fut déposé dans une châsse d'argent, et on le vénère comme l'épée victorieuse du grand roi saint Ferdinand. Ainsi, on peut appliquer à l'Espagne dans cette circonstance, ce que l'Ecriture dit du patriarche Jacob : Elle a eu en honneur et elle a béni le sommet de la verge d'un de ses enfants. *Benedixit, et adoravit fastigium virgæ ejus.* (Hebr. 11. 21.)

P. Godefrid. Henschen. S. J. 5 maii. *Vita S. Isidori agricolæ.*

# LXII[e] MERVEILLE.

## DIEU RÉVÈLE SES SECRETS AUX CŒURS PURS.

*Dabo tibi thesauros absconditos et arcana secretorum.* Isa. 49. 3.

Je vous découvrirai des trésors cachés et des secrets profonds.

L'œil virginal de saint Jean reconnut le Sauveur sur le bord de la mer de Tibériade, tandis que les autres ne le reconnaissaient pas. C'est le privilége de la pureté de pénétrer les secrets de la divine sagesse et de lire même quelquefois dans les consciences. Entre autres preuves, je citerai le fait de saint Eméric, prince de Hongrie et fils du saint roi Etienne.

Ce prince avait conçu une telle affection pour la virginité qu'il la garda, jusque dans l'état du mariage, de concert avec sa royale épouse, qui était une perle de beauté et de vertu. En retour, Dieu se plut à répandre dans son cœur les lumières de son divin Esprit, au point qu'il pénétrait les secrets des cœurs, grâce qui n'est pas même accordée aux esprits angéliques.

Le roi Etienne venait d'ériger un magnifique monastère de bénédictins. Quand les religieux eurent été installés, il désira les visiter, accompagné de sa cour. Il envoya son fils Eméric, afin qu'il reçût les premiers hommages de ces bons religieux. Ils vinrent en

effet en belle ordonnance à sa rencontre jusqu'à la porte de l'église. Là, le prince les embrassa tous et les baisa au front, selon l'usage du pays, mais non pas tous également. A tel en effet il donna deux baisers, à tel autre trois, à plusieurs quatre, à d'autres cinq; enfin il y en eut un auquel il en donna sept. Ce dernier était le frère Maur. Le roi étant survenu, fut très-étonné de cette conduite, et comme il la présumait fondée, il voulut s'en éclaircir. La messe finie, il interrogea le prince. Celui-ci, pour obéir à son père, avoua qu'il avait eu égard au degré de pureté et de perfection de chacun, et qu'il avait mesuré son affection aux mérites; que d'ailleurs il avait cru honorer de sept baisers le plus saint de tous, comme ayant gardé l'innocence baptismale.

L'explication augmenta la surprise du roi. Il ne pouvait croire qu'un prince, vivant au milieu du monde, pût recevoir du Ciel le don de pénétrer et de discerner les divers degrés de pureté et les mérites de chacun dans une communauté si nombreuse. Pour mieux s'assurer de la vérité, la nuit suivante, il retourne incognito au monastère avec deux de ses officiers, et s'étant posté convenablement au chœur au moment des matines, il remarqua qu'à la fin de l'office, la plupart se retiraient dans leurs cellules pour se livrer au repos. Toutefois ceux à qui Eméric avait marqué plus d'affection, restaient dans l'église et allaient en divers coins continuer leur oraison.

Etienne alors accosta l'un, puis l'autre, et se faisant connaître, il les saluait avec politesse. Eux de leur côté, voyant le roi, interrompaient la prière et le silence pour lui rendre le salut. Maur seul fit excep-

tion. Comme il était tout absorbé dans la contemplation, il ne fit aucune attention aux paroles très-bienveillantes que lui adressa le monarque. Quelqu'un l'ayant repris brusquement de cette incivilité, il n'en demeura pas moins en silence et uniquement occupé de la prière.

Etienne admira beaucoup en lui-même une vertu qui tenait peu de compte d'une majesté humaine en présence de la Majesté divine. Cependant, pour la mieux éprouver, il revint le jour suivant au monastère. Là, ayant convoqué le chapitre, il fit semblant d'être mécontent de la conduite du frère Maur, et le reprit en présence de tous ses frères d'affecter des manières inconvenantes dans un religieux, et vraiment blessantes pour le prochain.

Le disciple de Jésus-Christ ne s'émut pas plus de la réprimande que des compliments. Sûr du témoignage de sa conscience, il ne dit pas un mot d'excuse, et se contenta de remettre le soin de son innocence entre les mains de Dieu.

Après cette double épreuve, le roi comprit que c'était par une lumière divine qu'Eméric son fils avait si bien jugé.

Déposant donc toute feinte, il manifesta à la communauté le motif de sa venue et l'expérience qu'il avait faite. Il loua beaucoup la conduite du frère Maur, qu'il choisit dans la suite pour évêque des Cinq-Eglises.

Il est donc bien vrai que la divine Sagesse se plaît à révéler ses secrets aux petits et aux âmes innocentes, de préférence aux sages et aux savants : *Confiteor, tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc*

*a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.* (Matth. 11. 25.)

Petrus Ribadeneira, S. J. ex Surio. 20 augusti. *Vita S. Emerici.*

---

## LXIII^e MERVEILLE.

### VOCATION MERVEILLEUSE A L'ORDRE SÉRAPHIQUE.

*Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.*

Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais moi qui vous ai appelés. JOAN. 15. 16.

Cette parole s'est admirablement vérifiée dans la vocation de saint Jean Capistran. A l'âge de trente ans, il était lieutenant de Ladislas, roi des deux Siciles, à Pérouse, lorsque les habitants de cette ville se révoltèrent contre ce prince. Jean accourut pour les apaiser; mais au lieu d'être reçu en pacificateur, il fut traité en ennemi, et emprisonné dans la tour du château. Il était là déplorant sa disgrâce, quand le séraphique père François lui apparut soudain et éclaira son cachot de la plus vive lumière. Il lui dit avec autant de bonté que de netteté, qu'après avoir appris à ses dépens la vanité du monde, le meilleur parti qu'il pût prendre, était d'y renoncer et de s'enrôler dans la milice de Jésus-Christ sous la bannière de la pauvreté.

A cette communication, Jean fut en butte à une

grande anxiété. D'une part, il se sentait obligé d'obéir à Dieu qui l'appelait au port du salut; de l'autre, il lui semblait messéant de violer la promesse de mariage qu'il avait faite. Il était aussi fort préoccupé des jugements du monde; il s'attendait à le voir dénaturer ses intentions et à être taxé de petitesse d'esprit. Au milieu de ces combats, il se mit à réciter l'office de la sainte Vierge. Cependant il fut surpris d'un léger sommeil. A son réveil, sans qu'il pût se rendre compte de rien, il se trouva parfaitement dégagé de sa barbe qui était fort belle et fort bien soignée. Ce n'est pas tout. Sa tête était aussi rasée, en sorte qu'elle ne présentait plus qu'un cercle de cheveux, à la façon des frères mineurs. Etonné d'une métamorphose si étrange, il se dit à lui-même : Voilà la question tranchée. Saint François l'a résolue. De la prison il faut que je passe au couvent. — Il dit et tint parole. Délivré par une faveur imprévue, il fit emplette d'un vieux âne, sur lequel il monta, couvert d'un méchant habit, la corde au cou, la tête découverte et rasée, et il parcourut ainsi une ville où il paraissait jadis avec éclat et prétention. Il se rendit de la sorte au travers des sifflets et des huées au couvent du Mont, et commença par cet acte généreux d'humilité à triompher des vanités du siècle. Arrivé au couvent, il fit les plus humbles instances pour être admis, et donna pour preuve de sa vocation la tonsure miraculeuse qu'il portait. Le supérieur lui donna l'habit le jour même de saint François. Pour sa tonsure, il ne fut plus nécessaire d'y toucher; elle resta visible tout le reste de sa vie, sans qu'il y repoussât un seul poil. Peut-être le Ciel voulait-il ainsi signifier sa

fidélité à sa vocation et sa constance dans la vertu. C'est à la persévérance en effet que Dieu a promis la couronne : *Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ;* (Apoc. 2. 10.) ou bien il a voulu marquer de la sorte le détachement des affections terrestres auquel le saint homme s'appliqua si parfaitement. *Capilli,* dit saint Augustin, *superflua corporis videntur.* Quoi qu'il en soit, après une délivrance et une vocation si admirables, Jean put dire avec le prophète : A jamais je bénirai mon Dieu qui a tiré mes jours du danger et qui m'a couronné de miséricorde et d'indulgence. *Qui redimit de interitu vitam tuam; qui coronat te in misericordia et in miserationibus.* (Ps. 102. 4.)

P. Jac. Bidern. S. J. L. 2. ep. de S. Wilgef. — et J. B. Barberius Rom. *Vita S. Joannis Capistrani.*

---

## LXIV[e] MERVEILLE.

### LA PIÉTÉ AFFLIGÉE PENDANT LA VIE, GLORIFIÉE A LA MORT.

*Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent.* Ps. 125. 5.

Ceux qui sèment dans les larmes, moissonneront dans la joie.

La divine Providence a coutume de glorifier la mort des Saints qui ont eu beaucoup de tribulations pendant la vie. Saint Edmond, roi d'Angleterre, eut à

souffrir de graves persécutions sous son règne. Il y avait guerre entre l'Angleterre et le Danemarck. Lotéric, un des principaux seigneurs Danois, très-passionné pour la chasse, sortit un matin sur une petite embarcation pour se livrer à son plaisir favori. Mais surpris par la tempête, il fut emporté jusqu'aux rivages de l'Angleterre. Reconnu et saisi, on le conduisit au roi qui, touché de son bel extérieur, le reçut avec bienveillance et le traita avec beaucoup d'égards. Le seigneur Danois répondit à cet accueil, et il parvint à s'insinuer si bien dans la faveur du monarque, que celui-ci le mit au rang de ses plus intimes courtisans et qu'il tint à l'avoir toujours dans sa compagnie, surtout pour la chasse. Lotéric était d'une merveilleuse adresse dans cet exercice, et c'est précisément ce qui excita la jalousie du grand veneur, nommé Bermon. La jalousie enfante souvent des crimes. Bermon, ne pouvant supporter son rival, l'engage un jour à une partie de chasse, et sous ce prétexte, il le conduit dans l'eudroit le plus épais de la forêt, et là, nouveau Caïn, il l'égorge et l'enterre sous un buisson. A son retour, comme on lui demandait des nouvelles de Lotéric, il répondit qu'il l'avait laissé à la poursuite d'un sanglier. Le chasseur ne reparaissant pas, le roi commença à soupçonner un accident. Cependant l'heure du repas arrive. Edmond se met à table. Tout à coup le chien du chasseur survient. On crut que le maître ne tarderait pas. Mais à peine l'animal eut pris quelques bouchées, qu'il disparut. Le lendemain, à la même heure, il revient et recommence le même manége. Il fait de même le troisième jour. Le roi, plus inquiet que jamais, donne ordre à deux serviteurs de le suivre

pour voir où il allait. Le chien alla se coucher sur la tombe de Lotéric, et là il se mit à aboyer et à gratter la terre avec ses pattes. Les envoyés surpris creusent à cet endroit et découvrent le corps du malheureux seigneur. Ils n'eurent pas plus tôt rapporté la triste nouvelle, que le roi, se doutant bien qui était le meurtrier, fit emprisonner le grand veneur. On le convainquit du crime, et il lui en eût coûté la tête. Edmond, toujours enclin à la clémence, se contenta de le bannir.

Pour reconnaître cette grâce, le meurtrier s'embarque pour le Danemarck. A peine y a-t-il abordé, qu'il se met à publier qu'Edmond a fait périr injustement Lotéric. Il n'en fallut pas davantage pour allumer la vengeance des deux fils de la victime, Agner et Ubbon, et pour exciter tout le peuple aux armes.

En peu de temps, une formidable armée, sous les ordres du même Agner, descend en Angleterre et y promène partout la désolation et la mort. Edmond, après avoir opposé une résistance vigoureuse qui coûta beaucoup de sang aux deux partis, se retira dans une forteresse, résolu de ne plus exposer le reste de ses troupes et de s'offrir plutôt lui-même en victime. Agner, enflé de ses succès, vient mettre le siége devant le fort, l'emporte, fait le roi prisonnier. Ne pouvant obtenir de son captif les conditions indignes qu'il en exigeait, il le fait attacher à un arbre, percer de flèches et enfin décapiter. Il laisse le corps en proie aux bêtes, et emporte la tête. Plus tard, elle fut jetée au milieu de ce buisson là même sous lequel Lotéric avait été enterré.

C'est ici qu'on va voir comment le Seigneur prit

soin de glorifier le saint roi. Agner ayant assouvi sa barbarie, s'éloigna avec ses hordes et laissa le pays tranquille. Aussitôt le bon peuple anglais se mit à la recherche des restes mortels de son roi bien-aimé. Ils ne furent pas longtemps sans le retrouver. Il était intact, flexible et beau, comme s'il eût encore été en vie. A cette vue, grande fut leur consolation; mais il y manquait quelque chose, ils étaient tristes de voir la tête séparée du tronc. Ils se partagèrent donc la forêt, et convinrent d'un certain cri, pour s'avertir des lieux qu'ils auraient visités. Or, pendant qu'ils s'en allaient en disant : Où es-tu, tête sacrée? tout à coup du fond d'un buisson sort une voix qui répond : Ici! On se hâte, on court. La voix sortait de la tête même, quoique tranchée. La surprise et la joie furent au comble, mais surtout quand ils virent qu'un énorme loup avait été le gardien de cette relique vénérable et son défenseur contre les bêtes féroces.

Ils emportèrent ce précieux trésor et retournèrent processionnellement au bruit des hymnes et des cantiques, au lieu où le corps se trouvait. Le loup les suivit, la tête basse, témoignant par là son chagrin de devoir quitter son cher dépôt. La tête ayant été remise sur le tronc, on plaça le corps dans un mausolée provisoire, en attendant qu'on eût construit une église et un tombeau dignes du Saint. Plusieurs années furent employées à cette construction. Quand tout fut achevé, on voulut faire la translation solennelle du saint corps. Il s'y trouva grand nombre d'évêques et un peuple innombrable. Quelle ne fut pas la surprise de reconnaître le corps non-seulement entier et sans corruption, mais avec la tête si bien recollée au buste

qu'on n'aurait pu croire qu'elle en eût été séparée, si une ligne, couleur de pourpre, n'avait marqué la trace du glaive, comme pour perpétuer le souvenir du martyre. Ainsi saint Edmond attend les joies de la bienheureuse résurrection, comme une personne vivante. Cependant il ne cesse de s'attirer la vénération des rois et des peuples par ses fréquents miracles. Autant donc il fut abaissé et éprouvé pendant la vie, autant il est glorifié et exalté après sa mort.

Laur. Surius, 15 octobr. *Vita S. Edmundi.* — Ranuce. Pic. *Specul. princip. p.* 2.

---

## LXVe MERVEILLE.

### LA MANSUÉTUDE CHRÉTIENNE DOMPTANT UN ANIMAL FÉROCE.

*Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* MATTH. 4. 5.

Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.

Les saints Docteurs, commentant le psaume : *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus;* souvenez-vous, Seigneur, de David et de sa grande mansuétude, disent que cette douceur fut le trait caractéristique du royal-prophète. Ils attribuent à cette vertu la grâce que Dieu lui fit vaincre la férocité des lions et des ours, ainsi que celle du géant Goliath.

Que cette vertu ait en effet la gloire de dompter et d'apprivoiser même les animaux les plus féroces, c'est

ce que nous voyons dans la vie de saint Carilèphe. Retiré dans un pauvre ermitage du Maine, en France, ce saint prêtre y vivait dans la société de quelques pieux compagnons, lorsqu'un buffle ou taureau sauvage d'une taille énorme vint exercer ses ravages aux environs. Personne n'osant attaquer le terrible animal, le serviteur de Dieu seul l'abordait sans crainte et le rendait humble et docile comme un agneau. Chaque matin, le taureau venait frapper doucement à sa porte, et là, se mettant à genoux, il attendait que le Saint vînt le bénir et le caresser. Etonnés d'une telle familiarité, les compagnons du Saint ne savaient s'expliquer son empire sur cet animal. Le Saint leur dit que c'était là la figure d'un prince puissant et superbe qui viendrait à eux plein de férocité, et qui s'en retournerait plein de douceur. L'événement ne se fit guère attendre.

Childebert, roi de France, étant entré dans le Maine avec la meilleure partie de son armée, entendit parler de ce taureau indompté, qui ravageait le pays, et se dérobait à toute poursuite, en fuyant dans la forêt. Il résolut de lui donner la chasse et de s'en rendre maître. Ayant donc réuni une grande troupe de chasseurs armés de lances et de javelines, il entra dans la forêt avec une grande meute de chiens. Au bruit éclatant des cors, aux aboiements des chiens, aux cris des chasseurs, le taureau s'élança de sa retraite, et saisi d'une terreur insolite, il courut à l'ermitage de Carilèphe, comme vers un lieu de refuge, et il se cacha derrière le saint homme. Les chasseurs survenant, le voient essoufflé, palpitant, et s'apprêtent à l'investir de leurs javelines, quand, tout à coup, ils

se sentent retenus par une force invisible, sans pouvoir faire un pas de plus. Confus de la mésaventure, ils vont tout conter au roi. Celui-ci tout indigné pousse son cheval vers l'ermitage, et voyant le taureau derrière le serviteur de Dieu, il lui crie d'un ton de bravade : Holà ! qui êtes-vous? D'où êtes-vous venu? Comment avez-vous la hardiesse d'empêcher les chasses royales? — Nous sommes deux pauvres ermites, venus de l'Aquitaine, lui répondit le Saint, afin de servir le Roi du ciel dans cette solitude. Jamais il ne nous est venu en pensée d'empêcher qui que ce soit de chasser. — Eh bien ! cela est, répliqua Childebert : M'avez-vous entendu? Sortez de ce pays. Allez chercher un abri ailleurs, si vous ne voulez éprouver la force de mes chasseurs. — Ne vous fâchez pas, Sire, répondit le Saint; nous sommes tout prêts à vous obéir. Cependant, s'il vous est agréable, nous vous offrirons un peu de vin pour vous rafraîchir. Il n'est guère digne de vous; mais nous vous l'offrons de tout cœur. — Gardez votre moût, reprit le roi avec dédain, je n'en ai nul besoin; mais allez en chercher de meilleur autre part.

Là-dessus, il pique son coursier et part à franc étrier. Mais au milieu de sa course, voilà le cheval retenu par une force invisible et immobile comme du marbre. En vain le roi se sert du fouet et de l'éperon, il ne fut pas en état de faire avancer ni reculer sa monture. Le roi et ses courtisans ne revenaient pas de leur étonnement. Un de ses officiers plus religieux que les autres : Sire, dit-il, je crains que ce ne soit ici une punition du Ciel, à cause des menaces que vous avez faites aux serviteurs de Dieu. Ils lui sont si agréables

que s'ils ordonnaient au soleil de s'arrêter, je crois qu'il leur obéirait comme à Josué. — Childebert goûta la remontrance, et envoya aussitôt ce même officier faire des excuses en son nom à Carilèphe, avec prière d'intercéder en sa faveur. Le Saint pria en effet, et le roi se sentit dégagé. A peine eut-il recouvré sa liberté, que sa monture se dirigea d'elle-même avec une grande vitesse vers l'ermitage. Childebert n'eut pas plus tôt aperçu de loin le serviteur de Dieu, qu'il descendit de cheval, alla vers lui à pied et se prosternant en sa présence, lui demanda pardon de l'injure qu'il lui avait faite. Le saint prêtre se mit lui-même à genoux pour l'embrasser, le releva et lui donna le baiser de paix. Il lui dicta ensuite quelques sages avis; l'exhorta à se souvenir qu'il y a au ciel un roi supérieur à tous les rois de la terre, et devant qui tôt ou tard ils auront à comparaître et à rendre compte de leur gouvernement; il l'engagea à ne se pas laisser enfler par les grandeurs terrestres qui s'évanouissent comme une fumée, à observer la religion, la justice, la miséricorde, parce que, selon l'avertissement du sage, la miséricorde et la justice conservent le roi, et la clémence est l'appui de son trône. *Misericordia et veritas custodiunt regem, et roboratur clementia thronus ejus.*

Le prince reçut les avis du saint homme, comme sortant de la bouche de Dieu même. Il en fut si touché que prenant sa main, il la baisa avec respect. Puis il le pria de lui faire goûter de ce vin dont le Saint lui avait fait l'offre si gracieusement. Carilèphe lui en présenta de sa propre main. Le roi en but avec autant de plaisir que si c'eût été du nectar. Ensuite le Saint

en offrit à chacun des nombreux courtisans du roi, et tous en burent à satiété, sans que la coupe se vidât jamais. Le Seigneur qui autrefois multiplia les pains au désert, en faveur d'un peuple affamé, voulut bien multiplier le vin en cette rencontre pour la gloire d'un de ses serviteurs. Frappé de ce nouveau prodige, Childebert se jette encore une fois aux pieds de Carilèphe, et le supplie d'agréer en présent tout le terrain qui avoisinait l'ermitage, afin d'y bâtir un monastère pour la gloire de Dieu et l'avantage du royaume. Mais le Saint remercia le roi de sa libéralité, et ne voulut accepter que le terrain nécessaire pour un cloître et un hospice de pèlerins. Les étrangers en effet affluaient en ce lieu, et il désirait exercer envers eux l'hospitalité. Les femmes toutefois n'étaient pas admises dans cet hospice. Les bienfaitrices mêmes en étaient excluses, le Saint ayant pour maxime qu'il y avait moins à redouter pour la vertu des religieux d'être en butte aux injures des hommes qu'aux libéralités des femmes, selon ce que dit le Sage : *Melior est iniquitas viri, quam mulier benefaciens.* (Eccli. 42. 14.)

Laurent. Surius, 1 julii. *In vita S. Carilephi.*

---

# LXVIe MERVEILLE.

## EMPIRE DES SAINTS SUR LES ÉLÉMENTS.

*Dominabitur potestate multa, et faciet quod placuerit ei.* CANTIC. II. 3.

Il gouvernera avec grande autorité et exécutera toutes ses volontés.

La vie du saint abbé Furséus fut une série et un tissu d'œuvres merveilleuses. Il paraissait jouir d'un empire souverain sur les éléments. Citons quelques-uns des miracles qu'il fit en ce genre.

Philtan, prince de beaucoup d'esprit, fils de Fuldega, roi des Muniens en Irlande, ayant un grand désir d'apprendre le métier des armes, se rendit très-jeune encore à la cour du roi Elsinde. Il y fut reçu avec beaucoup de distinction, et là, il eut l'occasion de connaître Gelza, fille du roi, princesse d'une grande beauté. Il ne tarda pas à la demander pour épouse. La princesse répondit qu'il n'était pas permis à une chrétienne de se marier avec un idolâtre. Je suis prêt, répliqua le prince, à renoncer au paganisme et à embrasser la foi chrétienne, si vous me promettez de m'épouser.

En effet, il reçut le baptême, et puis on procéda au mariage, mais sans en informer le roi Elsinde, comme l'exigeaient les convenances. Le roi en fut tellement irrité, que dans un premier mouvement de

colère, il ordonna que sa fille et son jeune enfant seraient brûlés vifs.

Les ministres de la justice exécutèrent l'ordre sans retard. On dressa un immense bûcher sur la place publique. Une foule considérable se pressait autour de l'échafaud. Tout le monde était indigné de la barbare résolution que le père avait prise d'assister en personne à l'exécution. Déjà on mettait le feu aux étoupes, et la princesse était traînée vers le bûcher, réclamant en vain pitié pour elle-même et pour son fils. Tout à coup l'enfant, c'était Furséus lui-même, fit entendre ces mots d'une voix claire et distincte : Quelle cruauté sans exemple qu'une fille soit condamnée sans justice par son propre père!

Cette voix d'un tout jeune enfant fut entendue de toute l'assistance et inspira des sentiments universels de pitié et d'horreur. Le roi seul ne s'attendrit pas. Il persistait à exiger l'exécution de ses ordres barbares. Mais tandis qu'il s'attendait à voir la condamnée réduite en cendres, celle-ci, debout, les mains levées vers le ciel, versait d'abondantes larmes.

Une source miraculeuse sortit tout à coup de terre et éteignit le feu. Dieu fit ce miracle en faveur de l'innocent enfant, et ainsi le méchant prince, qui était resté insensible à ses plaintes, fut confondu par ce nouveau prodige. Le peuple, frappé d'admiration, jeta les hauts cris, en demandant grâce et pardon. Le roi, craignant donc du tumulte et une sédition commua la peine de mort en un bannissement perpétuel pour les deux époux.

Forcés de quitter l'Irlande, ceux-ci se réfugièrent dans une petite île d'Angleterre, où était situé un

grand monastère que gouvernait saint Brendan, oncle paternel du prince. Le saint abbé les accueillit avec la plus grande affection, et leur donna un gîte dans l'hôtellerie du monastère. Une nouvelle merveille signala leur entrée dans la maison. Au milieu de la nuit, le moine chargé du soin des étrangers vit l'appartement des deux époux tout environné de lumière et de feu. Effrayé de la vision, il courut avertir l'abbé. Celui-ci se rendit sur les lieux et fut témoin d'un prodige tout semblable à celui du buisson ardent de Moïse. Il se contenta donc de bénir ses neveux, sans les éveiller. Il comprit que c'était un présage de la sainteté future de l'enfant que le Ciel leur avait donné. Brendan le baptisa sous le nom de Furséus, qui, dans l'ancien idiome hibernois, signifie *vertu*. Nous ne nous arrêterons pas ici à montrer comment l'enfant justifia par la suite tous ces présages par sa sainteté et par le zèle avec lequel il évangélisa l'Irlande et la France. Mentionnons seulement deux miracles insignes qu'il fit, étant abbé du monastère de Péronne en Picardie.

Il ne manquait plus à l'édifice qu'une cloche pour appeler le peuple aux saints offices. Le saint abbé était en peine de s'en procurer une, lorsqu'un jour, sorti avec ses religieux pour recevoir et accompagner le corps d'un gentilhomme qu'on conduisait au cimetière, il fit la rencontre d'un ange qui lui offrit une grande et belle cloche. On s'empressa de la monter à la tour, et au premier son qu'elle donna, le défunt, qui n'était pas encore inhumé, se releva vivant, à la grande stupéfaction des assistants qui crièrent tout d'une voix : Miracle! Mais ce ne fut là qu'une merveille en

quelque sorte temporaire. En voici une autre qui fut plus durable. Chaque fois que le Ciel se courrouçait et que la tempête grondait et menaçait de quelque orage ou grêle, il suffisait de toucher la cloche de saint Furséus, et aussitôt les vents se calmaient, les nuages se dissipaient et le ciel reprenait sa sérénité. Aussi loin que la cloche pouvait s'entendre, jamais il n'y eut d'orage ni de grêle; et pourtant les champs voisins n'étaient pas épargnés. Cette cloche avait la vertu d'apaiser le tonnerre, de disperser la grêle et de tranquilliser le ciel.

Saint Furséus n'exerça pas un moindre empire sur la terre. Il avait été en pèlerinage en Italie. A son retour en Irlande, il trouva sa patrie en proie à une telle disette que les populations y périssaient de faim et de misère. Arrivé à la porte d'un de ses monastères, il voit venir à sa rencontre tous ses religieux pâles, exténués, languissant de faim : Ne soyez pas en peine, mes enfants, leur dit-il d'un air gai, de savoir ce que vous mangerez ou boirez. Car votre Père sait que vous avez besoin de ces choses. Cherchez premièrement le règne de Dieu et sa justice; et le reste vous sera donné par surcroît. — Entré dans le monastère, il ordonna aux religieux de prendre tous les instruments de culture et de jardinage, bêches, râteaux, etc, et il les conduisit sur les champs. Après les avoir retournés, il y fait jeter des semences. Le soir vint; les moines, en retournant, se disaient qu'il faudrait encore bien du temps, avant de pouvoir recueillir; mais ils furent bien vite tirés de leur embarras. Le lendemain matin, ils virent que la semence avait germé, produit de l'herbe, des épis mêmes qui n'attendaient que la faux. Leur surprise à cette vue ne saurait se décrire. Ils

bénirent le Seigneur mille et mille fois, et se mirent, pleins de joie, à récolter cette moisson improvisée. Saint Furséus prit de là occasion de relever leur pusillanimité et de leur inspirer une confiance illimitée en Dieu. Sûrs de la protection céleste, ils déposèrent dès lors tout souci des choses terrestres, et dans les moments de besoin, ils se disaient réciproquement : Abandonnons entre les mains de Dieu le soin de nos personnes, et il nous fera subsister; il ne permettra pas que le juste soit dans une fluctuation perpétuelle. *Jacta super Dominum curam tuam, et ipse te enutriet; non dabit in æternum fluctuationem justo.* (Ps. 54. 23.)

P. Joan Bollandus. S. J. *t* 2. *Act. Sanctor.* 16 januarii. *Vita S. Fursei.*

---

## LXXVII^e MERVEILLE.

### VOCATION CHANCELANTE AFFERMIE PAR UN PRODIGE.

*Unusquique, in qua vocatione vocatus est, in hac permaneat.* EPHES 7. 10.

Que chacun reste dans l'état où il a été appelé.

Si la fidélité à la vocation religieuse attire des grâces spéciales de Dieu, elle est aussi éprouvée par de grandes tentations. Le vénérable Denis le Chartreux nous transmet une histoire frappante à ce propos.

Un jeune seigneur, fort avantageusement pourvu du côté de l'extérieur et de la fortune, entra dans une

chartreuse en Hollande. Il y vécut pendant quelque temps dans une grande ferveur; mais enfin le démon de la tristesse ne cessait de lui remettre devant les yeux les richesses, les honneurs et les plaisirs auxquels il avait renoncé. Il lui représentait la délicatesse de sa complexion peu propre à soutenir les austérités des Chartreux. Ne pouvait-il pas d'ailleurs se sauver aussi bien dans un genre de vie moins rude? Et puis, au lieu d'ensevelir ses talents dans un cloître, qui l'empêchait d'en user pour le bien du prochain? Il n'avait à cet égard qu'à suivre l'exemple de ses ancêtres; comme eux, il se serait rendu digne des récompenses réservées aux grandes vertus; il aurait glorifié sa maison, illustré sa patrie. — C'est par ces suggestions et d'autres semblables que le démon attaquait la constance du jeune homme. Il parvint ainsi à l'ébranler, si bien que le pauvre novice finit par se déterminer à la fuite.

Comme il avait, du consentement du supérieur, un serin en cage dans sa cellule, et que cet oiseau faisait toute sa récréation par ses chants harmonieux, le démon, pour pousser plus aisément le religieux hors de son cloître, l'engagea à donner d'abord la liberté à son petit prisonnier. Le novice ouvre la cage, et mettant l'oiseau à la fenêtre : Va, lui dit-il, cher petit, jouir du grand air, et vole en pleine liberté. Je te laisse libre d'aller où il te plaît. Comme toi, je m'affranchirai de ma prison et je jouirai de ma liberté. — Cela dit, il le lance en l'air. Mais, bien que selon la parole de Job, l'oiseau soit fait pour voler et qu'il souffre avec peine d'être emprisonné, au lieu de prendre le large, notre oiseau ne prétendit pas quitter la cellule, et

tenta par tous moyens de rentrer dans sa cage. Le novice le prend et le porte une seconde fois à la fenêtre, pour le tenter par la vue de la verdure. Malgré tout, l'oiseau tint ferme, et voltigeant sans cesse autour de sa cage, il témoignait comme il pouvait, l'envie de rentrer dans sa chère prison.

A ce prodige, permis sans doute par le Ciel pour lui ouvrir les yeux, le novice rentra en lui-même, et se mit à faire ce raisonnement : Ce petit oiseau, dit-il, me reproche mon inconstance. Il m'avertit hautement de ne pas quitter le cloître. Malheureux que je suis ! j'ai perdu la raison au point de devoir apprendre la persévérance à l'école d'un petit animal? Non, il ne sera pas vrai que mon serin aura été plus constant que moi. Je te rends grâces, cher petit oiseau, de l'excellente leçon que tu me donnes. Oui, oui, je veux demeurer ici, en dépit de toutes les suggestions contraires des démons : *Hæc requies mea in sæculum sæculi; hic habitabo, quoniam elegi eam.* (Ps. 131. 14.)

Telles furent ses réflexions. Son parti fut pris, et dans la suite, chaque fois que la tentation revenait, il n'avait besoin, pour la dissiper, que de regarder et d'écouter son petit serin. L'oiseau semblait toujours lui dire : Constance, persévérance dans le bien commencé ; car celui-là seul sera sauvé, qui aura persévéré jusqu'à la fin. *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* (Matth. 10. 22.)

C'est ainsi qu'un oiseau, donné pour délassement, servit de maître de novices à ce religieux, et fut plus puissant pour l'affermir dans sa vocation que toutes les manœuvres des démons pour l'en détourner. Il persévéra depuis avec une constance si héroïque

qu'il devint un modèle de sainteté. Jamais il ne cessa de remercier Dieu de l'excellent avertissement qu'il en avait reçu par le ministère de son oiseau, selon ce qui est encore dit au livre de Job, que Dieu nous instruit par les oiseaux du ciel. *Qui super volucres cœli erudit nos.* (Job. 35. 11.)

Dionys. Carthus. *Conclus. Exhort. novitior.* — P. Anton. Dauroultius. S. J. *Catech. histor.* 7. *cap.* 86.

---

## LXVIIIe MERVEILLE.

### CAVERNE DE BRIGANDS CONVERTIE EN MAISON DE DIEU.

*Erant prava in directa.* Isa. 40. 6.
Les chemins tortueux seront redressés.

Le Sauveur se plaignait de ce que les Juifs avaient changé le temple de Dieu en une caverne de voleurs. Nous avons sujet de nous réjouir de ce que plus d'une fois ces cavernes de voleurs ont éte converties en églises. Saint Cariton, citoyen d'Iconium, et vaillant confesseur de Jésus-Christ, se rendait un jour en pèlerinage à Jérusalem. Chemin faisant, il rencontra une troupe d'assassins qui battaient la campagne, dépouillant les passants, les emprisonnant et souvent même les massacrant. Ils n'eurent pas plus tôt aperçu Cariton qu'ils l'assaillirent, lui enlevèrent tout ce qu'il avait, lui lièrent les mains et le traînèrent, une chaîne

au cou, comme une bête fauve, dans une vaste et profonde caverne. Là, après l'avoir attaché à un anneau de fer, ils fermèrent la porte et allèrent de nouveau vaquer à leur brigandage. Le Saint, resté seul, accepta son sort, avec résignation; et remerciant Dieu de ce qu'il lui donnait l'occasion de souffrir à son exemple, il le pria en faveur de ses ennemis. Le démon lui apparut alors et se moqua de lui, en se félicitant de l'avoir pris au piége. Ne t'imagine pas, lui répondit le Saint, que tu peux m'empêcher de servir Dieu. Quoique dans les fers, je suis libre, et ta malice ne servira qu'à doubler ma couronne, en augmentant mes mérites. Et puis, ne sais-tu pas que je suis ici dans les mains de Dieu, et qu'il peut toujours me délivrer? Ne sais-tu pas qu'heureux est celui qui espère dans le Seigneur qui rend justice à l'opprimé, rassasie les affamés, brise les chaînes des prisonniers?

Cependant une hideuse vipère, sortant d'une fente du rocher, serpente dans la grotte et rencontre une amphore pleine de vin. Elle parvient à extraire le bouchon, pénètre dans le vase, s'y plonge, et en place du vin, y laisse son venin. Les brigands ne tardent pas à rentrer. Fatigués et altérés, ils courent à l'amphore, et se la passent les uns aux autres. Mais le poison, faisant aussitôt sentir sa violence, ils tombent les uns sur les autres et meurent dans d'atroces convulsions. Témoin de cette lugubre scène, le serviteur de Dieu ne peut les secourir, retenu par ses chaînes. Mais le Ciel, après avoir châtié ces bandits, n'abandonna pas le juste. Tout d'un coup ses chaînes tombent; il est libre. Il se met à parcourir la caverne, découvre du pain dont il avait grand besoin, puis un

sac rempli d'or et d'argent. La divine Providence, voulant que ce trésor, amassé par l'injustice, tournât au profit des bonnes œuvres, le faisait tomber entre les mains d'un Saint dispensateur. Celui-ci hésita quelque temps sur l'emploi qu'il en ferait. Enfin il se sentit porté à le consacrer à Dieu, en convertissant cette infâme caverne en une église et un monastère, qui devint dans la suite un sanctuaire très-renommé.

Telle fut cette célèbre Laure, dont le nom seul fait l'éloge, asile d'une multitude de saints moines, ruche mystérieuse où une foule d'âmes privilégiées, semblables à des abeilles industrieuses, se rassemblèrent de tout l'Orient pour y former le miel exquis des vertus, berceau d'un grand nombre d'autres monastères, qui sortirent de là comme autant de saintes colonies pour propager au loin la vie céleste des anachorètes.

Saint Cariton en fut le premier abbé. Il donna à son monastère des constitutions pleines de sagesse et de suavité; il régla si parfaitement les différents offices, tant pour ce qui concerne le culte divin que pour ce qui a trait au service du prochain, qu'on y voyait réunis la police des villes et le silence de la solitude. Cette caverne se trouva ainsi avoir vérifié la parole du prophète Isaïe : *Exultabit solitudo et florebit quasi lilium, in cubilibus in quibus prius habitabant dracones, orietur viror calami; via sancta vocabitur.* La solitude tressaillira et fleurira comme le lis; là où habitaient auparavant des serpents, on verra verdir le jonc; on l'appellera la voie sainte, parce qu'elle en conduira beaucoup au salut éternel.

Laur. Surius. 28 septembr. *Vita S. Charitonis.*

# LXIXe MERVEILLE.

## L'INNOCENCE ACCUSÉE A TORT ET DÉFENDUE PAR UN ÉCLATANT MIRACLE.

*Justus, cum ceciderit, non collidetur, quia Dominus supponit manum suam.* Ps. 34. 24.

Le juste ne sera point brisé dans sa chute, car le Seigneur le soutiendra de sa main.

C'est avec raison que le prophète-royal a assuré que jamais il n'avait vu le juste abandonné de Dieu ; car s'il permet quelquefois que l'innocent soit en butte aux calomnies et à l'infortune, toujours il finit par le défendre et le relever.

Nous en trouvons un bel exemple dans la vie de sainte Itta. Cette sainte dame, issue d'une des plus nobles familles des Suèves, avait épousé Errique, comte de Turgovie. Unis par les liens de la plus tendre affection, les deux époux vivaient dans une concorde parfaite. A défaut de postérité, ils avaient adopté les pauvres pour enfants, et ils leur distribuaient avec un amour paternel une bonne partie de leurs richesses qui étaient considérables. Une si sainte union devait déplaire au démon. Il s'efforça de la troubler par la jalousie. Itta, ayant un jour fait tendre au soleil certaines étoffes précieuses et mis au jour un écrin contenant avec d'autres joyaux son anneau nuptial, un corbeau, attiré par l'éclat de cet anneau, s'en empara

et l'emporta dans son nid. Ce vol devint l'occasion d'une rupture mortelle entre les époux. Un chasseur voulant saisir les jeunes qu'il supposait dans ce nid, découvrit l'anneau, et joyeux d'une si heureuse rencontre, il se le mit au doigt et en fit montre partout. Un officier du comte reconnut l'anneau. Ennemi secret de la comtesse, il saisit bien vite l'occasion de se venger d'une personne dont les vertus et la charité lui étaient odieuses. Il va donc trouver secrètement le comte, et sous prétexte de zèle, il l'avertit malignement que sa femme connaît intimement le chasseur en question, et qu'en signe d'affection pour lui, elle lui avait donné son anneau nuptial.

Le comte, homme d'un caractère soupçonneux et crédule, prêta l'oreille à la calomnie. Il manda le chasseur, et reconnaissant l'anneau, il lui demanda d'un ton de colère de qui il l'avait reçu. Celui-ci ne se doutant de rien : Seigneur, dit-il, c'est une chose vraiment curieuse. J'ai trouvé cet anneau à la chasse dans un nid de corbeau. — Corbeau toi-même, répliqua Errique, d'avoir osé souiller mon honneur! Que penses-tu, scélérat? De me duper par des fables? Je reconnais cet anneau. C'est moi qui l'ai donné à mon épouse, le jour de mon mariage; et toi, tu l'as reçu en gage de ton crime. Mais tous deux vous sentirez l'effet de ma vengeance.

A l'instant même, il ordonne de jeter le chasseur dans un cachot, puis il le fait égorger sans pitié. En vain la victime protesta-t-elle avec serment de son innocence et de celle de la comtesse, dont la vertu était universellement connue; transporté et aveuglé par la colère, le comte ne voulut rien entendre. Il court

comme un forcené à l'appartement de la comtesse, la traite de déloyale et d'infidèle, et la saisissant par le corps, il la précipite dans un abîme profond de quatre cents coudées. Mais le Ciel s'empressa de secourir l'innocence. Itta fut retenue dans sa chute par la main des anges. Elle alla tomber sur un buisson d'épines, comme sur un lit de roses, sans la moindre blessure. Loin de se laisser aller aux plaintes, elle se mit aussitôt à bénir Dieu et à prier pour son calomniateur et pour son mari; puis, se retirant dans l'intérieur du rocher, elle s'y fit une petite cabane avec des branches d'arbre. Elle y vécut de racines et de fruits sauvages. Un sac de feuilles lui servait de lit. Son oraison était continuelle. Dieu la dédommageait par les consolations intérieures de tout ce qu'elle avait à souffrir dans cette pénible situation.

Il y avait seize ans qu'elle vivait de la sorte, inconnue au monde entier, quand il plut à Dieu de manifester son innocence. Un autre chasseur du comte, ayant lancé un lévrier à la poursuite d'une bête fauve, le chien s'avança dans la forêt jusqu'au voisinage de la grotte où vivait Itta. Là, il se mit à aboyer avec tant de persistance que le chasseur voulut voir ce qui se passait. Il aperçoit une femme, les cheveux épars sur les épaules, qui priait à genoux, les yeux élevés vers le ciel. Il la considère attentivement, et croit reconnaître l'épouse de son maître. Il s'approche et s'informe qui elle est. La dame lui raconte ingénument son histoire. Il ne peut plus douter qu'elle ne soit la comtesse Itta, miraculeusement sauvée à cause de son innocence. Il court donc avertir Errique, qui avait presque perdu le souvenir de sa femme, la croyant morte depuis

longtemps. Aussi eut-il peine à croire le récit du chasseur. Vaincu cependant par le témoignage si positif de cet homme, il se décide à le suivre pour aller s'assurer de la vérité. A son approche, Itta qui le reconnut aussitôt, courut à lui : Soyez le bien venu, lui dit-elle, mon cher époux. Itta, votre femme, vous est conservée. Dieu merci, je n'ai fait que prier pour vous depuis notre séparation. — On imagine assez quels furent les sentiments de surprise, de regret, de tendresse du comte. Il saute de cheval, se prosterne aux pieds de son épouse, lui demande pardon avec larmes, confesse qu'il a été le plus insensé des hommes pour avoir traité avec tant de barbarie la plus fidèle des épouses. Itta le relève, l'embrasse et le console, en l'assurant que son erreur avait été permise pour un grand bien par la divine Providence. Elle l'encourage et lui proteste que non-seulement elle lui pardonnait, mais qu'elle le chérissait comme auparavant. Enfin elle l'engage à pardonner à son exemple à celui qui l'avait calomniée.

Fortifié par ces bonnes paroles, Errique la conjura de rentrer avec lui dans la ville et à venir de nouveau partager son palais et sa couche, lui promettant un accueil digne de sa vertu. Mais Itta, se jetant à ses genoux, le supplia avec les plus vives instances de lui permettre de rester dans cette solitude, devenue pour elle un paradis. Si vous désirez, continua-t-elle, me donner un gage d'amitié, au lieu d'un palais, faites-moi construire ici un ermitage avec une chapelle que nous dédierons à la Mère de Dieu et où je pourrai vaquer à mes dévotions.

Le comte fut contraint, bien malgré lui, d'acquiescer

à des instances si pressantes. Il bâtit donc pour son épouse un petit ermitage, où elle continua à vivre très-saintement, se contentant d'aumônes pour subsister; car elle refusa toujours les provisions qu'Errique lui envoyait. Le jour, elle se tenait recueillie dans sa cellule; le soir, elle se rendait à une église voisine dépendante d'un monastère de bénédictins, pour assister à l'office de matines. Elle vécut de la sorte un grand nombre d'années, plus riche de mérites que de jours, et couronna sa carrière par une mort heureuse que Dieu honora de grâces miraculeuses.

N'avons-nous pas sujet de bénir ici la divine Providence d'avoir renouvelé, en faveur de notre héroïne, les merveilles qu'elle fit autrefois pour l'innocent Joseph? Mais d'autre part, apprenons à détester la jalousie toujours si crédule. Après avoir porté Putiphar à sévir contre son fidèle serviteur, que de fois n'a-t-elle pas entraîné à des excès sans nom ceux qui s'en laissent dominer! Saint Jean Chrysostôme l'a dit avec infiniment de raison : Quiconque se laisse envahir par la jalousie, devient semblable à un possédé et perd entièrement le sens. *Qui zelotypiæ furore corripitur, nihilo melius afficitur quam qui agitantur a dæmonibus, aut mente capiuntur.* (Lib. 1. de Virg. c. 52.)

P. Petrus Canisius. S. J. sub nomine abbatis Vischingensis in vita. — P. Michael Pexenfelder. S. J. *Concion. Hist. p. 1. hist. 59.*

## LXXe MERVEILLE.

### CELUI QUI FAIT DU TORT AUX SERVITEURS DE DIEU, SE FAIT DU TORT A LUI-MÊME.

*Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.*
On est puni par où l'on a péché. SAP. 11. 17.

Le voyage de saint Corbinien, évêque de Frising, à Rome, fut moins une marche qu'un triomphe, pour me servir du mot de Senèque. Il emmena avec lui, entre autres présents à offrir au Prince des apôtres, deux magnifiques chevaux qu'il destinait au souverain pontife Grégoire III. A son arrivée à Trente, il y fut reçu par le comte Usingo, qui, informé de ses éminentes vertus, lui fit l'accueil le plus honorable. Ce seigneur, voyant les chevaux, désira extrêmement d'en avoir un, et en offrit un très-grand prix. On lui répondit qu'ils n'étaient point à vendre; mais lui, emporté par sa convoitise, donna secrètement ordre d'enlever celui qu'il voulait et de l'emmener ailleurs. Ce vol fit peine au Saint; toutefois, sans en faire beaucoup de doléances, il remit le soin de l'affaire à Dieu, et partit pour Pavie. Le roi des Lombards, prince fort pieux, qui l'avait entendu prêcher et l'admirait beaucoup, reçut notre Saint comme un ange descendu du ciel. Au départ, il lui donna le préfet pour l'accompagner jusqu'au Pô et lui faire passer commodément le fleuve avec sa suite et son bagage. Là, le préfet

conçut à son tour un vif désir d'acheter l'autre cheval. Comme on lui dit qu'il était destiné au Pape, il s'avisa d'un moyen astucieux pour s'en emparer. Il commença par transporter l'évêque et sa suite de l'autre côté du fleuve, puis ses bagages chargés sur des ânes, réservant le cheval pour la fin. Alors sautant tout à coup sur la monture, il la poussa vivement vers une forêt voisine, sous prétexte de poursuivre un voleur. Après avoir parcouru la forêt et mis le cheval en lieu sûr, il retourna à l'évêque les mains vides, se lamentant de n'avoir pu joindre le prétendu voleur du cheval. Il n'aurait jamais pu croire, disait-il, à une telle audace. Il avait tout fait pour le découvrir, mais en vain. Il priait l'évêque de reconnaître sa bonne volonté. L'évêque ne fut pas dupe de ces belles protestations, et sans se montrer fâché, il se contenta de dire que si les hommes n'avaient pu saisir le malfaiteur, la justice divine ne tarderait pas à le joindre.

Il poursuivit donc paisiblement sa route. Arrivés au pied de l'Apennin, ses compagnons, harassés de fatigue et de chaleur, furent contraints de s'arrêter dans une forêt pour y prendre du repos. C'était un vendredi. L'économe dit au Saint qu'il n'avait pas d'aliments maigres. Le Ciel, lui répondit l'évêque, vous en fournira. — Et en effet, levant les yeux ; voyez-vous, lui dit-il, ce grand aigle ; il vient nous apporter des provisions. L'aigle se précipitant sur les bords de la mer, en tira un énorme poisson qu'il vint déposer aux pieds de l'économe. Toute la caravane bénit le Seigneur de sa providence, et fit bonne chère.

Si l'aigle eut tant d'égards pour le Saint, il n'en fut

pas de même d'un ours du voisinage. Celui-ci attaqua une des bêtes de somme pendant qu'elle paissait. Un gardien le voyant sur le point d'en faire sa pâture, courut en avertir le Saint. Prenez cette verge et allez châtier cet ours, lui dit l'évêque. — Comme le gardien ne paraissait pas d'humeur à s'acquitter de la commission : Allez, vous dis-je, sans aucune crainte, répéta l'évêque, et frappez-le hardiment, et puis, prenez la charge de l'âne et mettez-la-lui sur le dos, pour qu'il la porte à son tour. — Enhardi par ce discours, le gardien va battre l'ours qui se laisse charger et conduire à la suite des équipages jusqu'aux portes de Rome. Là, le saint évêque le congédia avec sa bénédiction, et il retourna à la forêt.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter avec quels sentiments de piété saint Corbinien fit la visite des saints tombeaux des apôtres, ni avec quelle bienveillance il fut accueilli par le Pontife suprême, ni quels présents ils se firent réciproquement. Je me contente de rapporter les merveilles qui signalèrent son retour.

Aux portes de Pavie, il fut témoin d'un cortége funèbre pompeux, formé des personnages les plus distingués de la cité. A la vue du saint évêque, des cris de surprise se font entendre : Voilà précisément, se disait-on dans la foule, celui à qui le mort a déclaré avoir volé un cheval. — Saint Corbinien fut de nouveau reçu avec courtoisie par le roi des Lombards. Il daigna le faire asseoir près de lui sur son trône royal. Or, pendant qu'ils causaient ensemble, une grande dame, c'était l'épouse du préfet défunt, se présenta et vint se jeter tout en larmes aux pieds du Saint, en lui disant que son mari, sur le point de

mourir, avait confessé qu'il était l'auteur du vol commis à son préjudice. Sa mort, disait-elle, a été le châtiment de son crime. C'est précisément le jour anniversaire du vol qu'il a été saisi de la fièvre qui l'a conduit au tombeau. Avant d'expirer, il m'a enjoint de restituer le cheval. Je l'ai fait amener dans la cour du palais. De plus, il a voulu que je vous offrisse en compensation deux cents deniers d'or, vous conjurant de prier pour le repos de son âme. — Elle n'en put dire davantage; les sanglots étouffaient sa voix. Le Saint, touché de compassion, témoigna qu'il pardonnait de bon cœur, et refusa le cheval et l'argent. Mais le roi, se levant de son trône, joignit ses supplications à celles de la veuve, et engagea le Saint à accepter l'un et l'autre, ce à quoi il consentit enfin, en promettant de s'intéresser auprès de Dieu pour l'âme du défunt.

Dans le cours du même voyage, au moment où le Saint allait entrer à Trente, un de ses courriers reconnut dans les prairies l'autre cheval, celui-là même que le comte Usingo s'était approprié, comme nous l'avons dit; mais ce cheval était devenu si maigre et si malade, qu'à peine il était reconnaissable. Le serviteur le montra à son maître. Celui-ci fit signe à ses compagnons de voyage de garder le silence jusqu'à leur entrée dans la ville. Le comte, apprenant le retour du Saint, vint de nouveau à sa rencontre, et se jetant à ses pieds, lui avoua hautement sa faute; il lui raconta comment, à peine le rapt commis, le cheval était complétement changé et avait même infecté de son mal quarante-deux de ses meilleurs coursiers. Cette disgrâce lui avait ouvert les yeux.

Il demanda humblement pardon au Saint, et lui offrit en dédommagement les deux plus belles montures qui lui restaient, avec une somme de deux cents écus d'or. Il le conjura de vouloir bien implorer la clémence divine en sa faveur. Corbinien lui présenta la main avec un gracieux sourire, en signe de paix et d'amitié. Il refusa ses offres et se contenta de lui faire remarquer que, quand on nuit injustement aux autres, on se nuit encore plus à soi-même.

Laurent. Surius. 8 septembr. *Vita S. Corbiniani, episc.*

---

## LXXIe MERVEILLE.

### CELUI QUI GLORIFIE DIEU, EN SERA GLORIFIÉ.

*Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum.*
I Reg. 2. 30.
Je glorifierai celui qui m'aura glorifié.

Il y eut une sorte de lutte entre le Sauveur du monde et saint Venceslas, roi de Bohême, le Saint faisant tout ce qui était en son pouvoir pour honorer Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et le Sauveur ne cessant de le combler des grâces les plus précieuses. Venceslas, non content d'assister tous les jours au saint sacrifice, ni de servir en personne à l'autel, ni de visiter les églises la nuit, même au cœur de l'hiver, Venceslas, disons-nous, se faisait encore un devoir de préparer de ses propres mains le pain et le

vin du sacrifice. Il ne croyait pas abaisser la majesté royale ni dégrader le sceptre, pour labourer, semer, et recueillir le blé, pour le réduire en farine, le cuire et en former la matière de l'Eucharistie. Humilité vraiment digne d'un diadème de gloire! Qui ne conviendra que les mains d'un tel prince méritaient de porter le sceptre du monde?

Comparés à cette héroïque humilité, les autres témoignages de piété que Venceslas donnait au très-saint Sacrement s'effacent en quelque sorte. A notre avis, cette humilité l'emporte sur la dévotion d'un Sébastien, roi de Portugal, qui accompagnait le Viatique porté aux infirmes, un cierge à la main, à travers des rues fangeuses. Elle l'emporte sur celle d'un Pierre, roi d'Aragon, qui, appelé à Rome, pour recevoir des mains du Pape un diadème orné de pierreries, voulut être couronné d'épis, parce que c'est avec le froment qu'on prépare les espèces sacramentelles sous lesquelles réside le Roi de gloire.

Mais voyons comment le Seigneur récompensa la piété de Venceslas. Pendant que ce prince si religieux s'occupait, comme nous disions, l'empereur Othon I, surnommé le Grand, à cause de ses hauts faits, l'envoya convoquer à la diète impériale qui devait se tenir à Worms pour les affaires de l'empire. Venceslas s'y rendit sans délai. Mais le jour de la séance, il se fit attendre un peu, ayant voulu selon sa coutume assister d'abord à la messe qui dura plus qu'il n'avait prévu. Les autres princes, impatients du retard, s'imaginèrent qu'il ne différait son entrée qu'afin de la rendre plus solennelle. Ils résolurent donc de ne se point déranger de leurs siéges et de le laisser à la dernière

place. Ils engagèrent même l'empereur à lui exprimer du mécontentement.

Mais les choses se passèrent tout différemment. Venceslas, à son entrée dans la salle, était accompagné de deux anges éclatants de lumière. Leur vue frappa aussitôt l'empereur. Saisi de respect, il se lève de son trône, va au devant de Venceslas, s'incline profondément devant lui, et le prenant par la main, il le conduit avec le plus grand respect au siége le plus voisin du trône. Les princes qui étaient dans l'assemblée, voyant cette conduite, sans pouvoir s'en rendre compte, se lèvent aussi par un mouvement spontané, mais qui exprime leur surprise. Il fallait expliquer cette énigme. L'empereur le fit : Il leur demanda s'ils n'avaient pas vu comme lui cette grande lumière qui environnait les anges. L'archevêque de Mayence répondit que non, mais qu'il n'avait pu se défendre d'un certain saisissement religieux, à l'apparition de Venceslas.

Dès ce moment, Othon conçut tant de bienveillance et de vénération pour lui, qu'il le supplia de lui demander toutes les faveurs en son pouvoir, l'assurant qu'il serait heureux d'accéder à ses désirs. Mais le prince se contenta de demander quelques reliques de saint Vite et de saint Sigismond de Bourgogne. L'empereur les lui accorda volontiers et y joignit d'autres présents dignes de la majesté impériale. Il lui décerna le titre de roi de Bohême, avec faculté de porter dans son blason un aigle noir sur champ de blanc, privilége qu'il réserva au seul Venceslas.

Voilà comment le Seigneur se plut à exalter l'humble et profonde piété du prince envers l'Eucharistie.

Il lui rendit gloire pour gloire, selon sa promesse : *Glorificantes se glorificat, et in sanctorum suorum honoribus honoratur.*

Laurent. Surius. 28 septembr. *Vita S. Venceslai, Reg. et martyr.*

## LXXIIe MERVEILLE.

MÉPRIS DES GRANDEURS DU MONDE PAR L'HUMILITÉ CHRÉTIENNE.

*Quanto magnus es, humiliate in omnibus.*
Plus vous êtes grand, plus vous devez être humble. ECCLI. 3. 20.

Je ne sais si les annales ecclésiastiques nous offrent un plus éclatant exemple de magnanimité et de détachement que celui qui fut donné au monde par l'une des dynasties royales de l'Ecosse. On y vit jusqu'à cinq princes, héritiers de la couronne, renoncer successivement au trône de leurs ancêtres. Le premier, laissant derrière lui toutes les grandeurs humaines, se déguisa en pèlerin et alla visiter la Terre-Sainte. Le second, déjà gouverneur d'un comté, alla se réfugier dans un humble ermitage. Le troisième, élevé à la dignité d'archevêque, échangea la mitre pour la cuculle de moine de Citeaux. Le quatrième, nommé Alexandre, que son père avait déjà associé au gouvernement, bien qu'il n'eût que seize ans, abdiqua de même par le conseil de sa sœur Mathilde, princesse

d'une piété éminente, en qui la prudence avait devancé les années. Il suffit que cette bonne sœur lui adressât les questions que voici : Mon cher Alexandre, quel état de vie pensez-vous embrasser? Déjà vous commencez à prendre les rênes de l'administration, et Dieu sait dans quelles vues chrétiennes vous le faites. Vos frères ont dit adieu aux grandeurs du siècle, afin de s'assurer le royaume du ciel. Ils vous ont laissé un sceptre qui n'est pas sans danger pour le salut, outre que le diadème a plus d'épines que de fleurs. Ne serait-il pas plus sage de les imiter et de nous attacher au service d'un Dieu dont les récompenses sont éternelles que de commander aux hommes pendant un court espace de temps? — Ces réflexions sortaient d'un cœur pénétré. Elles firent la plus grande impression sur le prince. Attendri jusqu'aux larmes, il répondit : Quel parti faut-il donc que je prenne? Ah! ma bonne sœur, soyez l'interprète de la volonté divine à mon égard. Me voici entre vos mains, prêt à suivre vos avis. — Une réponse si généreuse combla la princesse de joie. Après une fervente prière pour demander à Dieu de les assister, ils résolurent de se travestir en pèlerins, et de partir le lendemain, sans dire adieu à leurs parents, pour se rendre en France. Là, ils allèrent s'abriter dans la chaumière d'un berger. Alexandre, voulant baser sur l'humilité l'édifice de sa perfection, apprit à faire des fromages, métier dans lequel il excella bientôt. Alors la Sainte trouva moyen de le faire admettre comme servant dans un monastère de Cisterciens. Il y remplit si bien son emploi qu'on finit par l'agréer en qualité de frère convers et qu'on lui confia le soin du bercail.

Il arriva alors un fait qui mérite d'être raconté. Hugon de Birmène, grand seigneur des environs, étant allé un jour à la chasse, fit lever un énorme sanglier et le poursuivit si longtemps que l'animal, épuisé de la course, alla se blottir contre un chêne, d'où il se défendit avec acharnement contre le chasseur. Hugon descend de cheval, tire l'épée et s'avance pour le percer ; mais voyant l'animal se dresser contre lui, il se retire effrayé. Alexandre était au voisinage à garder son troupeau. Il avait tout observé. Il court vers le chasseur, lui demande son épée et en trois coups il abat l'animal. Hugon, admirant son adresse, l'embrasse en lui disant qu'il était sans doute d'une condition supérieure à celle qu'indiquaient ses vêtements et son occupation. Votre valeur, lui dit-il, témoigne de la noblesse de votre origine. — Alexandre, se dérobant sous le manteau de l'humilité, se borna à lui dire qu'il était un pauvre frère lai du monastère voisin. Quoi qu'il fît pour se cacher, il trahit plusieurs fois de la sorte le sang dont il était issu ; mais c'était comme à son insu et sans délibération.

Pour Mathilde, sa sœur, elle s'était retirée dans un modeste ermitage peu éloigné, d'où elle pouvait aisément communiquer avec son frère. Ses entretiens avec lui n'avaient d'autre but que de l'affermir dans sa sainte entreprise. Lors donc qu'elle le vit bien établi dans son état, elle lui tint ce langage : O mon frère ! quelle magnifique récompense nous avons à attendre du Seigneur, lui qui a promis le centuple à quiconque abandonne pour son amour son père, sa mère, sa patrie, comme nous avons fait. Mais notre récompense sera bien plus grande encore, si à ce sacrifice nous

joignons encore celui de nous séparer et de renoncer à la consolation de nous revoir sur la terre. Oh! nos cœurs seront d'autant plus unis à Dieu que nous serons plus dégagés de toute satisfaction humaine. Réservons donc pour la patrie céleste le bonheur de nous revoir. Il m'en coûte beaucoup, mon cher frère, de vous proposer ce divorce; mais à quoi ne doit-on pas se résoudre pour l'amour de Dieu?

Cette proposition fit couler les larmes d'Alexandre; il faillit s'évanouir à cette pensée; mais reprenant ses esprits, il protesta que cette nouvelle séparation lui était plus sensible que l'abandon de son père, de sa mère, de sa patrie et de son trône; qu'elle lui arrachait pour ainsi dire le cœur; mais que pourtant il voulait à tout prix se vaincre lui-même et s'offrir en holocauste parfait à l'amour divin.

Ils se séparèrent donc pour ne plus se revoir ici-bas. Mathilde se retira auprès d'une campagne nommé Lapione. Là, s'étant construit une petite cabane, elle mena la vie d'ermite, gagnant sa subsistance au prix du travail de ses mains. Elle ne mendiait pas; elle n'allait point glaner, parce qu'elle voulait vivre de son travail. Du reste, peu de chose suffisait à ses besoins, car ses jeûnes étaient continuels. Son lit était la terre recouverte de quelques branchages. Elle ne prenait sa réfection qu'à genoux. Dieu récompensait ses austérités par des délices spirituelles qu'elle n'aurait pas changées pour tous les plaisirs du monde. Souvent dans son oraison elle était ravie en extase et transportée hors d'elle-même, au point qu'elle ne voyait pas les éclairs et n'entendait pas le tonnerre grondant dans son voisinage; toute sa conversation était au ciel.

Alexandre de son côté persévéra dans l'humble état de vie qu'il avait embrassé, toujours occupé aux emplois les plus bas, car il demeura inconnu à ses confrères jusqu'à sa mort. Avant toutefois d'expirer, son abbé lui ayant ordonné, en vertu de la sainte obéissance, de raconter son histoire, il confessa qu'il était fils du roi d'Ecosse et frère de trois princes et de la princesse Mathilde.

Cela dit, sa sainte âme, pressée de fuir la vaine gloire, s'échappa à l'instant du corps. On l'inhuma avec tout le respect dû à un Saint, et son tombeau fut honoré par des miracles. Un moine de Citeaux qui avait un aposthème au sein, l'ayant invoqué, il lui apparut plus resplendissant que le soleil, ayant deux couronnes très-précieuses, l'une au front, l'autre à la main. Le moine lui ayant demandé ce que signifiaient ces deux couronnes : Celle que j'ai à la main, répondit-il, est la récompense de cette couronne royale que j'ai quittée pour Dieu ; celle que j'ai sur la tête est celle qui est accordée communément aux bienheureux. Regarde combien elles sont brillantes, et sache que ce n'est point une illusion. Pour preuve, tu vas être guéri incontinent de ton mal. — A ces mots, il disparut, et le religieux se trouva parfaitement guéri. Ce ne fut pas le seul miracle dont le Seigneur ait voulu glorifier la sainteté de son serviteur.

De tout ce qui vient d'être dit, concluons que celui qui préfère l'humilité de Jésus-Christ aux grandeurs du siècle sera glorifié selon la grâce. *Quanto magnus es, humilia te in omnibus et coram Deo invenies gratiam.* (Eccli. 3. 10.)

Thomas. Cantiprat. Ord. prædic. *L. 2. ap. 10. p. 5.*

## LXXIIIe MERVEILLE.

### VŒU CONÇU AVEC GRANDE FERVEUR ET ACCOMPLI AVEC UNE ADMIRABLE CONSTANCE.

*Vovete et reddite Domino Deo vestro.*
Faites des vœux au Seigneur votre Dieu, mais surtout accomplissez-les. Ps. 75. 12.

Le lecteur sait sans doute quelle fut la merveilleuse vocation d'Alexandre de Halès à l'ordre de Saint-François ; mais on ne connait pas généralement les circonstances mémorables dont elle fut accompagnée.

Ce grand homme était Anglais de nation. Doué d'un génie transcendant, il avait mérité par ses vastes connaissances d'occuper la première chaire de l'Université de Paris, où il enseignait la théologie. A l'enseignement des sciences, il joignit une dévotion extrêmement affectueuse envers la Reine du ciel, en l'honneur de qui il avait fait vœu de ne jamais rien refuser, autant que possible, de ce qui lui serait demandé en son nom.

Ce vœu étant venu à la connaissance d'une dame très-pieuse et très-zélée, elle crut qu'il serait de la gloire de Dieu d'enrichir un ordre religieux quelconque d'un sujet si distingué. Dans cette pensée, elle va trouver le supérieur d'un monastère de Cisterciens et lui fait part de son idée ; c'était d'envoyer prier Alexandre au nom de la sainte Vierge d'embrasser

leur institut. Les bons pères pensaient bien qu'un tel homme n'acquiescerait pas facilement à cette demande; toutefois, poussés par les conseils de cette dame, ils résolurent de tenter la démarche. Alexandre les accueille avec une grande civilité. La conversation s'engage sur quelques textes des livres saints, et par une disposition de la Providence, il se fait que les bons religieux oublient ou bien n'osent pas entamer l'objet de leur visite. La dame, informée de la chose, s'imagina qu'on n'avait pas cru à sa parole. Elle prit donc le parti de s'adresser aux Dominicains, leur fit connaître le vœu de Halès, et les assura que, s'ils voulaient lui en faire la demande, ils obtiendraient sûrement ce trésor. Il n'en fallut pas plus pour les persuader. Les deux pères principaux de la maison se rendirent sans délai chez le Docteur, sous prétexte de rendre leurs respects à un personnage si distingué, et au fond pour épier le moment d'en venir à leur requête.

Pendant que l'entretien se prolonge sur des matières de théologie, un pauvre frère lai de Saint-François se présente pour quêter. Il s'incline profondément devant la société, et sans autre préambule, soit qu'il fût inspiré ou qu'il eût connaissance du vœu, il s'adresse au Docteur, et lui dit naïvement : Seigneur, quel bien vous feriez et quelle gloire vous donneriez à Dieu, si, après avoir consumé tant de temps au service du monde, vous consacriez le reste de votre vie au service de Dieu. Je vous prie donc et vous conjure pour l'amour de la divine Mère, de vous enrôler dans l'ordre de saint François. — La surprise des Pères Dominicains fut extrême. Ils se regardaient l'un l'autre en

silence. Alexandre fut bien plus frappé encore d'une pareille demande. Mais la grâce parlant à son cœur : Mon frère, répondit-il généreusement, retournez au couvent; je vous suivrai de près. Disposez vos supérieurs à mon admission. Je veux embrasser la règle de saint François pour l'amour de la Vierge. — Il tint parole, à la plus grande édification de l'université et de la ville entière de Paris. Tous furent touchés de voir ce grand homme, à la fleur de l'âge, et si plein d'avenir, mépriser les applaudissements et les honneurs pour embrasser l'humilité et les rigueurs de la croix dans un ordre si austère.

Il est vrai qu'il eut beaucoup à souffrir dans le principe, surtout de la rudesse du vêtement. Peu s'en fallut même qu'il ne reculât. Mais saint François lui apparut en songe, chargé d'une lourde croix qu'il s'efforçait de porter au sommet d'une colline. A cette vue, Alexandre, touché de compassion, courut lui offrir de l'assistance. Mais François, le regardant d'un œil sévère : Tu es bien trop délicat, lui dit-il; l'habit te fait mal; comment porterais-tu cette croix? — Le reproche fit son effet. Le novice comprit qu'il devait s'animer à la persévérance. Il fit donc joyeusement la profession, et continua depuis de se distinguer par la vertu comme par la science. Aussi attira-t-il à son exemple des cardinaux, des évêques et des docteurs. L'université de Paris rendit hommage à sa doctrine, en lui décernant le titre de docteur irréfragable. Qu'il nous suffise de dire qu'il eut pour élèves saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure.

C'est ainsi que l'homme qui alla se cacher dans un humble institut, fut élevé sur le chandelier de l'Eglise

pour l'éclairer des plus vives lumières, et que celui qui, par amour pour la Reine du ciel, s'était fait pauvre selon le monde, fut enrichi des célestes trésors.

P. Marc. ab Ulyssipon. *Chron. Minor. p. 2. l. 1. cap. 12.*

## LXXIVe MERVEILLE.

### MARTYRE DE PATIENCE COURONNÉ DE GLOIRE.

*Coronans coronabit te tribulatione.*

Il vous couronnera de gloire après vous avoir couronné de tribulations. ISAIE. 12. 18.

Je ne sais s'il y eut jamais une vie plus traversée de croix que celle du bienheureux Henri Suzo. Dieu avait annoncé à l'avance les tribulations qu'il destinait à cette âme d'élite. Une pieuse vierge, nommée Anna, pénitente d'Henri, était favorisée de grâces extraordinaires du Ciel. Un jour, étant ravie en extase, elle vit un très-beau rosier chargé de roses vermeilles, au milieu desquelles se tenait l'enfant Jésus, couronné lui-même de roses. Il allait de branche en branche, cueillant les roses et les jetant sur la tête du bienheureux qui sommeillait au pied du rosier. La pieuse vierge lui demande ce que signifiait cette multitude de roses dont il couvrait son confesseur. Le divin enfant lui répondit qu'elles signifiaient ce grand nombre d'épreuves intérieures et extérieures auxquelles il voulait soumettre son serviteur, mais dans des vues

d'amour et de miséricorde. Il les recevra avec joie, ajouta-t-il, et souffrira avec patience, soutenu par ma grâce.

Une autre fois, Henri, voyageant pour le bien des âmes, alla prendre quelque repos dans un hospice de Dominicains de son ordre. Là, pendant qu'il priait à l'église, il fut ravi en esprit, et le Seigneur le favorisa d'une vision merveilleuse. Il lui sembla être sur le point de chanter une messe solennelle. La messe qu'il devait célébrer était celle d'un saint confesseur. Lorsque les chantres eurent entonné l'introït des martyrs : *Multæ tribulationes justorum;* les justes sont soumis à beaucoup de tribulations; il s'arrêta tout surpris, et leur dit : Pourquoi chantez-vous l'introït des martyrs, puisqu'il s'agit de célébrer la fête d'un confesseur? Ceux-là lui répondirent : C'est que l'Eglise a encore aujourd'hui ses martyrs. Continuez donc de votre côté ; pour nous, nous marchons bien. Henri peu satisfait de la réponse, feuilletait les pages du missel pour trouver la messe des confesseurs. Mais il ne put en venir à bout, parce que toutes lui présentèrent la messe des martyrs. Cependant il dit aux chantres : Pourquoi ne chanterions-nous pas plutôt : *Gaudeamus in Domino, diem festum celebrantes*, réjouissons-nous dans le Seigneur, en célébrant le jour de fête. Laissez votre introït : *Multæ tribulationes justorum.* Mais, cher ami, repartirent les chantres, ne savez-vous donc pas qu'il faut commencer par les tribulations, et qu'ensuite vient le *Gaudeamus in Domino?* — Henri, se trouvant dans l'impossibilité de célébrer une autre messe, continua, toujours dans sa même vision, de célébrer celle des martyrs.

Lorsqu'il revint à lui, se retournant vers son compagnon, il lui dit : Poursuivons notre route; je ne tarderai pas à devoir célébrer une fête de martyr. — Arrivé à la ville, qui était le but de son voyage, il fut saisi d'une grande tristesse, parce qu'il avait le pressentiment qu'une grande épreuve, en vrai martyre de patience, lui était réservé, et c'est en effet ce qui ne tarda pas à se vérifier.

Une femme de mauvaise vie alla trouver le serviteur de Dieu sous prétexte qu'elle voulait se convertir. Elle lui dit qu'elle avait été entraînée au mal par un malheureux. Elle le supplia de lui accorder son secours pour se séparer de cet homme criminel et aller pleurer ses désordres dans la retraite. Le bon père, n'écoutant que la compassion, l'encouragea, et lui promit de lui procurer du secours, pourvu qu'elle renonçât à cette liaison criminelle.

En effet, il lui faisait de temps en temps d'abondantes aumônes, jusqu'à ce qu'enfin on vint l'informer que cette femme hypocrite continuait secrètement de vivre dans le péché. Sur cet avis, le père Suzo la laissa et ne lui procura plus d'argent.

Désespérée de cet abandon, elle se livra à son ressentiment et alla signifier au Saint que, s'il cessait de lui venir en aide, elle l'aurait diffamé de telle manière qu'il n'aurait pu s'en relever dans l'opinion publique, en deux mots, qu'elle l'aurait accusé d'être son complice.

Des menaces si affreuses firent horreur à notre Saint; il en fut troublé, au point de ne savoir quel parti prendre. Secourir une femme corrompue, c'était la soutenir dans ses vices avec grand risque pour sa

propre réputation. Lui retrancher tout secours, c'était s'attirer à lui-même une infâme calomnie. Placé entre ces deux écueils, il implora la lumière d'en-haut, et se détermina enfin à rompre entièrement avec cette âme perverse et incorrigible, et à commettre le soin de son honneur à la divine Providence, quoi qu'il pût lui advenir.

Alors cette scélérate commença à répandre des demi-mots, puis à dire ouvertement qu'Henri était un loup caché sous la peau de l'agneau. On croit aisément le mal; on n'en demanda pas davantage pour être persuadé de la vérité. Toute la ville détesta donc le père Suzo comme un hypocrite; on le signalait comme un homme sans mœurs, et tout ce qu'il y avait de personnes honnêtes fuyait son commerce comme la peste.

Suzo fut si affligé du succès de la calomnie, qu'il n'avait plus de repos, ni le jour ni la nuit. Il n'avait plus de force que pour exhaler les amertumes de son cœur dans une prière mêlée de larmes; il lui semblait être abandonné de Dieu; il se voyait l'opprobre et le rebut des hommes. Sa douleur s'accrut outre mesure, lorsqu'il eut appris que cette mère infâme, pour mieux colorer sa calomnie, avait déposé son enfant dans une hôtellerie voisine du couvent, et l'avait mis à la charge de l'innocent religieux.

Son chagrin était au comble, lorsqu'une autre femme, voyant son trouble, le tira à l'écart et lui proposa un remède pire que le mal. Ne vous affligez pas tant, lui dit-elle; je suis à même de réparer votre malheur et d'y mettre fin. Je prendrai secrètement la

petite créature, et tout en la caressant, je l'étranglerai, ou bien je lui enfoncerai une aiguille dans le cerveau. Une fois mort et enterré, on ne parlera plus de votre faiblesse, et la tempête s'apaisera. A ce discours, le Saint sentit son sang se glacer dans ses veines. A la douleur succéda la plus vive indignation. Il reprit aigrement cette femme, lui reprocha sa barbarie et la compara à une tigresse, elle qui voulait ravir le jour à un pauvre innocent. Il ajouta que plutôt que de permettre un crime si noir, il sacrifierait mille fois sa propre vie. Il demanda même à voir ce pauvre enfant, et le pauvre innocent fixant les yeux sur le front du serviteur de Dieu qui le tenait entre ses bras, se mit aussitôt à verser un torrent de larmes. Suzo attendri ne put s'empêcher d'y mêler les siennes, et dit : Pauvre petit! tu es né pour ton malheur et pour le mien! comment puis-je permettre que tu périsses de mort violente! Si je ne suis pas ton père, je te servirai du moins de tuteur. Si ta mère t'as jeté à l'abandon comme un chien dont on veut se défaire, la divine Providence, comme une autre mère, te recevra dans son sein. — Cela dit, il le rendit à la femme, qui, elle-même se montra touchée d'une sincère compassion à ce spectacle. Il lui offrit une bonne récompense, si elle voulait veiller à l'éducation et aux besoins de cette innocente créature.

Cependant la calomniatrice poursuivait impudemment son œuvre. Le bruit que firent ses impostures parvint aux oreilles d'un parent de Suzo, qui, irrité de tant d'audace et de perfidie, jura d'en tirer vengeance. Il menaça que s'il la rencontrait un jour près du fleuve, il ne manquerait pas de l'y jeter. Et

cette menace, il était homme à l'exécuter, si le Saint, qui en eut connaissance, ne l'avait détourné d'un tel projet.

Mais bien que le bon religieux dissimulât son immense chagrin vis-à-vis de ses parents, il n'en ressentait pas moins dans le fond du cœur une tristesse capable de lui causer la mort. Un matin donc pour trouver un peu d'allégement à sa peine, il s'en va voir deux anciens amis qui avaient beaucoup d'égards pour lui, lorsqu'il jouissait de jours plus prospères. Mais là encore, il rencontra de nouveaux sujets d'affliction. L'un des deux lui tourna le dos avec mépris; l'autre invectiva contre lui, comme s'il eût été un chien enragé, et lui reprocha sans détour sa méchanceté et son hypocrisie. Vous êtes indigne, lui dit-il, de l'habit que vous portez; vous avez diffamé et déshonoré tout notre Ordre; vous mériteriez d'être enterré tout vif, afin d'ôter du monde un si grand scandale. — Voilà les duretés qu'eut à subir le Saint, sans parler d'autres affronts plus sensibles encore.

En vain s'adressa-t-il à d'autres confrères pour en obtenir un peu d'encouragement; il fut rebuté partout; tous le repoussèrent avec indignation, en le chargeant de reproches et de menaces. N'espérant donc plus aucune consolation du côté des hommes, il alla pleurer à l'écart, et prit le Seigneur pour unique confident de ses peines et de ses gémissements. De temps en temps il levait au ciel des yeux plein de larmes : Dieu de miséricorde, est-il possible que vous n'ayez pas pitié de moi? Jusques à quand votre fureur sera-t-elle allumée contre moi? *Usquequo irascetur furor tuus super me?* Vous avez promis que vous ne souffri-

riez pas que vos serviteurs fussent tentés au-dessus de leurs forces ; mais cette épreuve, ô mon Dieu, surpasse les miennes. Ce ne sont pas seulement mes ennemis, mais encore mes amis eux-mêmes qui m'oppriment par leurs outrages et leurs calomnies. *Amici mei, et proximi mei adversum me appropinquaverunt, et steterunt.* (Ps. 37. 13.)

Dans l'instant même, il lui sembla entendre au fond du cœur une voix qui lui disait : Souviens-toi que Jésus-Christ a subi d'atroces calomnies, non pas seulement de la part des Juifs, mais même de ses disciples, et qu'il fut trahi par Judas. Le serviteur n'est pas au-dessus du maître. *Non est servus major Domino suo.* (Joan. 13. 16.)

Il est vrai, repartit Suzo, il est vrai, Seigneur, que vous avez eu un Judas, mais vous n'en avez eu qu'un seul, et vous avez eu un ami fidèle dans saint Jean. Pour moi j'ai en tout lieu une foule de Judas qui me persécutent à outrance, et il ne me reste pas un seul ami pour me donner l'ombre de consolation.

Sa disgrâce et ses chagrins se prolongèrent fort longtemps. Enfin Dieu, touché de pitié, fit succéder le calme et la paix à la tempête. Il lui avait révélé immédiatement et par l'organe d'une pieuse vierge la tribulation qui le menaçait ; et il découvrit de même sa prochaine délivrance, tant par un pressentiment intérieur que par l'entremise de cette personne. Accablé sous le poids de ses peines, il s'était un jour endormi, lorsqu'il lui sembla qu'on le transportait dans un jardin délicieux. Henri, lui disait une voix, écoute une parole de consolation. Elle commença à entonner ces paroles si douces du prophète Isaïe : Désormais, vous

ne serez plus appelé le délaissé. La terre où vous habitez ne sera plus appelée une terre de désolation, mais une terre de bénédiction, parce que le Seigneur la regardera d'un œil favorable. *Non vocaberis ultra derelicta, et terra tua non vocabitur amplius desolata : Sed vocaberis voluntas mea in ea, quia complacuit Domino in te.* (Cant. 62 4.) Et cette voix répéta plusieurs fois la même chose, dans un chant plein de douceur. Suzo demanda quelle était la signification de ces paroles. Il lui fut répondu qu'elles marquaient la consolation que Dieu devait bientôt envoyer à sa faiblesse. Jusqu'ici ton cœur a été cette terre désolée et abandonnée; bientôt, elle sera changée en une terre de délices et d'abondance, parce que la volonté divine s'est accomplie en toi et que Dieu t'a regardé d'un œil de bonté. L'épreuve est à son terme; elle va se changer en allégresse.

Une autrefois, pendant que lui-même chantait ces mots : *Fiat voluntas tua,* que votre volonté soit faite, il fut ravi en extase, et la pieuse vierge dont nous avons déjà parlé et qui était passée à une vie meilleure, celle-là même qui lui avait prédit ses futures tribulations, lui apparut de nouveau. Mais alors, sa face rayonnait de joie. Elle lui dit avec beaucoup de douceur d'essuyer ses larmes, parce que la fin de ses disgrâces était venue et que les opprobres allaient être changés pour lui en gloire. Suzo avait peine à croire à ces assurances, persuadé que la ruine de sa réputation était irréparable, et que ses concitoyens ne reviendraient pas de leurs préventions. Quoi! lui répondit la pieuse vierge, votre réputation serait anéantie sans retour? Dieu ne tient-il pas entre ses mains

l'esprit et le cœur des hommes? Ayez confiance que la mesure de vos consolations sera égale à celle de vos peines. *Secundum multitudinem dolorum in corde tuo, consolationes lœtificabunt animam tuam.* (Psal. 93. 19.) Les faits ne tarderont pas à vous convaincre. La malheureuse qui vous a calomnié mourra bientôt, et la ville témoin de sa fin tragique reconnaîtra la calomnie. Ceux qui ont pris la part la plus active à l'imposture et qui se sont montrés vos plus ardents persécuteurs, la suivront de près. Le peuple s'écriera que c'est une vengeance du Ciel qui protége votre innocence, et il changera ses malédictions en louanges. On en viendra à concevoir une telle estime de votre vertu, que vous aurez bien de la peine à vous garantir contre la vaine gloire. A votre sujet, l'ordre de Saint-Dominique deviendra célèbre dans toute la Germanie.

Chacune de ces prédictions s'accomplit à la lettre. Frappée d'une mort subite et épouvantable, la malheureuse calomniatrice alla d'abord rendre compte à Dieu ; ses fauteurs périrent également à peu d'intervalle, d'une mort misérable. L'innocence et la sainteté d'Henri furent proclamées et reconnues partout le monde. On conçut dans toute la Germanie une telle vénération pour l'ordre de Saint-Dominique, qu'on voulait établir ses religieux partout, et que partout, ils étaient accueillis avec la plus grande faveur.

C'est ainsi que fut vérifiée, dans la personne du bienheureux Suzo, la promesse que Dieu fait au Psaume 90 : Le juste élèvera la voix vers moi, et je l'exaucerai : je suis avec lui dans la tribulation, je l'en délivrerai, et je le comblerai de gloire. *Clamabit ad*

*me, et ego exaudiam eum, cum ipso sum in tribulatione; eripiam eum, et glorificabo eum.* (Ps. 90.)

P. J. Bollandus, S. J. Tiré de Surius. 25 janvier. *Vie du B. Henri Suzo.*

---

## LXXVe MERVEILLE.

### DIEU RÉCOMPENSE AVEC LIBÉRALITÉ LE BIEN QU'ON FAIT A SES SERVITEURS.

*Benefac justo, et invenies retributionem magnam.* Eccli. 12. 2.

Faites du bien au juste, et vous en serez bien récompensé.

Le séraphique père saint François a promis à ses enfants spirituels que Dieu serait leur perpétuelle providence et qu'il récompenserait richement leurs bienfaiteurs. Cette promesse, on la vit s'accomplir admirablement dans la personne du Père Bernardin Pallio, général des Capucins.

Ce grand serviteur de Dieu fut accompagné d'une multitude de merveilles dans les différents voyages qu'il fit, soit pour la visite de ses maisons, soit pour prêcher la parole de Dieu. Plus d'une fois, étant en route, il était emporté par un mouvement intérieur si puissant qu'il parcourait jusqu'à deux milles, sans imprimer de traces sur la terre. On eût dit que l'ange de l'Apocalypse lui avait prêté ses ailes. A son arrivée dans les hôtelleries, souvent il trouvait tout prêt pour

sa réfection, comme s'il eût envoyé un courrier à l'avance. Toutefois les mets qu'on lui avait préparés, servaient bien moins au soutien de son corps qu'à l'exercice de la mortification, car il s'abstenait de ce qu'il y avait de meilleur, et en faisait un sacrifice à Dieu.

A ce propos, nous ne pouvons passer sous silence le fait merveilleux qui lui arriva dans une hôtellerie. Il avait longtemps voyagé. Ses compagnons et lui entrèrent fatigués dans une auberge de campagne ; et notre saint pria l'aubergiste de vouloir bien leur donner à manger. Celui-ci s'empressa de les servir. Le repas terminé, il demanda paiement. Mais comme les voyageurs étaient sans argent, Bernardin répondit qu'au lieu d'argent, il le paierait en prières, et que le Seigneur n'aurait pas manqué de le récompenser amplement de sa charité. L'aubergiste ne se tint pas pour satisfait ; il dit que c'était de l'argent et non des prières qu'il lui fallait, et il se mit à témoigner de l'humeur et à proférer des menaces. Bernardin, voyant les voisins s'attrouper au bruit, prit une plume et écrivit la prière suivante sur du papier : Seigneur, daignez rendre la vie éternelle à tous ceux qui nous font du bien : *Retribuere dignare, Domine, omnibus nobis bona facientibus vitam æternam*. Puis, présentant le papier à l'aubergiste : Mettez cela sur une balance, lui dit-il, et pesez-le contre la somme que vous réclamez, et vous verrez combien cette prière l'emporte. — A ces mots, l'aubergiste et toute l'assistance partirent d'un éclat de rire. Si elle pèse moins, dit l'intéressé, me paierez-vous autrement qu'en paroles ? — Oui, repartit l'homme de Dieu avec une sainte assurance. — On va chercher

une balance et on pèse. O prodige! le plateau chargé du papier fit monter l'autre chargé d'argent comme si c'eût été une plume. Etourdi à ce coup, l'aubergiste changea à plusieurs reprises les plateaux, et toujours le papier l'emporta sur l'argent, à la grande surprise des spectateurs. Alors, saisi d'une sainte frayeur, l'aubergiste prit des sentiments différents et fit vœu qu'à l'avenir, il ne réclamerait plus un sou de quiconque, après avoir logé chez lui, s'engagerait à réciter en sa faveur la prière en question.

Il s'écoula bien du temps avant qu'on vînt éprouver la fidélité du religieux aubergiste. A vrai dire, la plupart des hommes ne ressemblent que trop à ces vils animaux qui se repaissent de glands sous un chêne, et ne songent pas à lever les yeux vers l'arbre qui leur donne la pâture. Enfin pourtant vint à passer en ce lieu un illustre cardinal avec sa suite. Il s'y fit donner à dîner. L'hôte regarda cette visite comme une bonne fortune, et, en conséquence, il fit préparer le meilleur repas possible, afin de traiter convenablement son noble visiteur. Après le dîner, le cardinal se levant dit à haute voix : *Retribuere dignare, Domine.* Seigneur, récompensez par le don de la vie éternelle tous ceux qui nous font du bien. — Pour le coup, l'aubergiste faillit s'évanouir, comme si une grêle subite avait dévasté ses champs. Il maudit sa profusion, en voyant que son vœu l'empêchait de rien recevoir. Pendant quelques moments, il resta incertain sur le parti qu'il devait prendre. Mais enfin la grâce l'emporta, et il résolut de refuser tout paiement. En effet, le trésorier du cardinal ayant demandé la note, il lui répondit qu'il ne lui devait rien et qu'il se trouvait trop honoré de la

visite. Toutes les instances furent inutiles ; il ne prétendit pas toucher un denier.

On informe le cardinal de l'aventure. La chose lui parut inexplicable, surtout de la part d'un homme qui semblait dépendre de son état pour vivre. Il le fait appeler, et lui demande la raison d'un tel désintéressement. L'aubergiste lui avoua naïvement que c'était un vœu, et lui raconta à quelle occasion il l'avait fait. Le sage cardinal fut d'autant plus émerveillé, et après avoir donné de justes éloges à sa piété, il l'assura que Dieu ne manquerait certainement pas de le récompenser, et que pour sa part, il ne voulait pas se laisser vaincre en générosité. Ce ne furent point de vaines paroles. De retour à Rome, le cardinal obtint pour un des fils de l'aubergiste une riche abbaye ou prébende dont le revenu montait à plusieurs centaines d'écus d'or, de sorte que, selon la parole évangélique, cet homme reçut le centuple de sa charité.

Trois belles vertus se donnent ici la main : confiance en Dieu du côté de Bernardin, fidélité religieuse au vœu de la part de l'aubergiste, gratitude du côté du cardinal. Apprenons de cet exemple à rendre grâces à Dieu après nos repas, selon qu'il est écrit au Deutéronome : *Cum comederis et satiatus fueris, benedicas Domino Deo tuo.* (Cap. 8. 10.) Après que vous aurez mangé et que vous vous serez rassasié, bénissez le Seigneur votre Dieu.

P. J. Rob. S. J. *Var. virt. l. 1. c. 1. n. 23.* et *c. 9. n. 4.*

# LXXVIe MERVEILLE.

## LA VIERGE EST TOUTE PLEINE DE BONTÉ POUR SES DÉVOTS SERVITEURS.

*Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus.*
CANTIC. 7. 10.
Je suis à mon bien-aimé, et il est tout à moi.

Je ne sais s'il y eut jamais plus tendre échange d'affections entre des amants, qu'il n'y en eut entre la Reine du ciel et un de ses plus humbles serviteurs, le bienheureux Herman, de l'ordre des Prémontrés. Il avait sept ans à peine, que déjà, plein de maturité, il lui consacra tout son cœur. Il visitait assidûment son église, et là, à genoux devant son image, il la priait comme il eût parlé à une personne vivante. Un jour qu'il avait un fruit à la main, il l'offrit avec une touchante simplicité à la statue, et celle-ci étendit la main pour le recevoir. Une autre fois, c'était au milieu de l'hiver, il se rendit pieds nus à l'église, car il était pauvre, pour rendre ses hommages à sa bonne avocate, et celle-ci le voyant frissonner, lui demanda pourquoi il venait ainsi, pieds nus? C'est que je n'ai ni souliers, ni argent pour en acheter. — Allez à cette pierre, lui répondit la Vierge en lui marquant l'endroit, levez-la, et vous trouverez l'argent nécessaire pour vous acheter des souliers. — L'enfant fit ce qui lui était ordonné, puis retourna remercier sa bienfaitrice. Quand vous

aurez besoin d'argent pour vos habits, vos livres ou d'autres objets nécessaires, revenez à la pierre, lui dit l'image, et vous y trouverez toujours pour le besoin. — Herman profita de la promesse, et au grand étonnement de ses camarades qui, voulant jouir du même privilége, cherchaient toujours en vain, il trouva constamment de quoi se pourvoir.

Quand il fut avancé en âge, il prit l'habit des Prémontrés, afin de se consacrer plus parfaitement au service de sa sainte Maîtresse. On le chargea bientôt du soin de la sacristie. Cet office lui plut extrêmement, comme lui donnant des rapports plus étroits avec Marie. Il goûtait une joie sensible à chanter ses louanges, et c'était sa coutume de se prosterner chaque fois qu'il entendait son saint nom ; il baisait même la terre assez longtemps, lorsqu'il se trouvait à l'écart. Un de ses intimes lui en témoignant de la surprise, il lui avoua que Marie lui faisait alors la grâce de ressentir un parfum tout céleste qui semblait s'exhaler du sol. Il travaillait un jour à orner un autel de la Vierge. Surpris de la fièvre au milieu de son travail, il fallut le saigner. Or s'étant couché par mégarde la nuit suivante sur la plaie, il y avait danger que la veine ne se rouvrît. La bonne Vierge ne permit pas que les jours de son serviteur fussent ainsi compromis. Elle lui apparut et l'appelant par son nom : Herman, lui dit-elle, prenez garde de vous appuyer sur le bras qui a été saigné. — Et en même temps, elle l'aida à se placer du côté opposé. Quel excès de bienveillance ! mais il sera encore surpassé. Un matin que le bon serviteur de Marie, tout absorbé dans de pieuses pensées, descendait les escaliers de l'église, il fit une chute et alla

donner du menton contre une balustrade. Le choc fut tellement violent qu'il se cassa deux dents. S'étant relevé, il ramassa ses dents, et le visage tout meurtri, il s'en alla à la sacristie. La clémente Vierge vint à sa rencontre et lui dit avec une bonté exquise : qu'as-tu, Herman ? Comme tu as le visage contrefait ! — C'est que je viens de faire une terrible chute, répondit-il, et je me suis cassé deux dents. — Donne-les-moi, reprit la Vierge, et elle les lui remit de ses propres mains. En même temps, elle fit disparaître les taches de sang et lui enleva la douleur. Elle y fit même succéder une joie tout extraordinaire, et lui laissa ses deux dents plus fermes et plus belles qu'auparavant.

Herman répondit à ces marques de tendresse par un redoublement d'affection. Toutefois, distrait par la multiplicité des occupations, il lui arriva une fois de laisser ralentir cette ferveur et d'interrompre ses pratiques accoutumées. Cette négligence déplut à la Vierge, et en punition, elle le priva des apparitions dont elle le favorisait fréquemment ; de plus elle résolut de l'avertir et de l'amender. Elle se montra donc à lui, mais sous un aspect tout autre que de coutume. Elle avait des vêtements usés, une face ridée et pâle. Effrayé de l'apparition, Herman lui demanda qui elle était. — Je suis la gardienne de cette église. — Au ton de voix, il reconnut la Vierge : quoi ! c'est vous, la rose du paradis ? — C'est ainsi qu'il avait coutume de la nommer. — Hélas ! comment vous vois-je flétrie, pleine de rides et si vieillie ? — Je me montre à toi, reprit la Vierge, telle que tu m'as faite dans ton cœur. Ta tiédeur et ta négligence dans mon service et mon amour m'ont défigurée. Où sont ces salutations que tu redisais si

souvent? Comment s'est éteinte cette flamme d'amour filial dont tu brûlais pour moi? Où sont ces exercices de piété que tu m'offrais auparavant et qui nourrissaient dans mon cœur et dans le tien la fleur de la jeunesse? Le soin de cette église ne doit pas t'empêcher de me rendre les hommages que tu m'as promis. Confie-moi la garde de mon temple, et reprends la dévotion à mes sept allégresses, et de la sorte, tu me feras rajeunir à tes yeux.

Herman, corrigé par ces célestes avertissements, s'appliqua avec une nouvelle ferveur à servir et à honorer la Vierge. Il avait si constamment ses louanges à la bouche, que c'était là l'unique objet pour ainsi dire de ses pensées et de ses entretiens. C'est ce qui porta ses confrères à le surnommer Joseph par allusion à l'époux de la divine Mère. Comme il en témoignait de la peine, s'estimant indigne d'un si beau nom, il résolut de les accuser au prochain chapitre, pour les obliger à se taire. Mais la nuit suivante, pendant qu'il faisait oraison après matines, il vit paraître au chœur une très-belle Vierge, ornée d'un manteau fort riche, ayant deux anges à ses côtés. L'un de ces anges disait: à qui donnerons-nous pour épouse cette excellente Vierge? Le second répondit: à ce religieux ici présent. — Puis l'appelant par son nom, cet ange lui dit: Herman, c'est à toi que cette noble Vierge va être donnée pour épouse. Herman fit signe qu'il en était par trop indigne. Mais le céleste paranymphe le prit par la main et lui fit prendre la main droite de la Vierge en disant: je te donne cette Vierge pour épouse, comme elle a été donnée jadis à Joseph. Reçois le nom de l'époux avec l'épouse, et désormais sois appelé Joseph.

Ce mariage céleste accompli, la vision disparut. Notre bienheureux en demeura plein de confusion et de joie. Sa joie reçut bientôt un nouvel accroissement. Une autre nuit, après ses prières accoutumées, la glorieuse Mère lui apparut de nouveau avec son divin Fils entre les bras, et elle l'appela. Il s'approcha d'abord avec une crainte respectueuse, puis, s'animant à la confiance, il osa supplier la divine Mère de lui accorder pour un moment son petit Jésus. Oui, porte mon fils, lui répondit la Vierge, comme le fit autrefois mon époux Joseph, afin qu'ayant la même charge, tu puisses aussi avoir l'honneur de porter son nom.

Nous serions trop long, si nous voulions énumérer ici toutes les faveurs dont Marie daigna gratifier son époux d'adoption. Nous en avons assez dit pour montrer combien il est vrai que cette auguste Vierge aime ceux qui l'aiment. *Ego diligentes me diligo.* (Proverb. 8. 17.)

Laur. Surius. 8 April. *Vita F. Hermanni. Canon. Steinfeld.*

# LXXVIIe MERVEILLE.

## FRUITS MIRACULEUX EN RÉCOMPENSE D'UNE GRANDE DÉVOTION.

*Veniat dilectus meus in hortum suum, et comedat fructum pomorum suorum.* CANTIC. 5, 1

Que mon bien-aimé vienne dans son jardin, et mange du fruit de ses arbres.

La pêche, dit-on, est le symbole de l'amour, à cause qu'elle a la figure d'un cœur. S'il en est ainsi, elle convient très-bien pour exprimer l'affection vraiment cordiale qui régna entre la Mère de Dieu et son serviteur, saint André Avellin, cette grande lumière de l'ordre des clercs réguliers. Il se servit de ce symbole pour marquer sa dévotion envers elle, et réciproquement la Mère de Dieu voulut bien prouver par un miracle qu'elle agréait son hommage.

Le Saint avait en face de sa cellule un petit parc où il planta un pêcher qu'il dédia à la Reine du ciel. L'arbuste grandit en peu de temps, parce qu'André en avait grand soin. Quinze beaux fruits, correspondant précisément aux quinze mystères du rosaire pour lesquels il avait grande dévotion, furent la récompense de sa culture. Panachés de blanc, de rouge et d'or, ces fruits semblaient s'harmoniser avec les mystères joyeux, douloureux et glorieux. Il est vrai que cette merveille resta inconnue du vivant du Saint ; ce fut sans doute

parce que l'humilité le rendait ingénieux à cacher les faveurs qu'il recevait du Ciel. Mais après sa mort, sa cellule étant passée à un autre religieux, on découvrit bientôt le prodige. En effet, chaque année, après la floraison, on voyait se former les quinze pêches, ni plus ni moins, et leur vue inspirait les plus tendres sentiments de piété.

Or en l'an 1612, il arriva qu'un tourbillon de vent en jeta plusieurs à terre. Le religieux s'émut de l'accident et se dit : voilà que mon rosaire est désorganisé. Mais levant les yeux, il fut tout étonné de voir que les quinze pêches s'y trouvaient encore, sans qu'il en manquât une seule. Un de ses confrères, un peu incrédule, voulant se convaincre de la merveille, en cueillit une pour la donner à un malade. Il se mit ensuite à compter, et retrouva le nombre de qüinze.

Le bruit s'en répandit et produisit une sensation qui s'accrut encore, lorsque, en 1613, un grand nombre de pères vinrent vérifier cette particularité, que l'arbre donnait constamment ses quinze pêches, et qu'après en avoir détaché une, on retrouvait encore le même nombre. A ce spectacle, tous de concert louèrent le Seigneur et sa sainte Mère, de ce qu'ils daignaient ainsi glorifier la piété de leur serviteur et recommander la dévotion du saint Rosaire.

Depuis, cette plante demeura toujours un objet de vénération, comme une chose consacrée à la Vierge, d'autant plus que ses feuilles mêmes opéraient des miracles. On eût dit que la Vierge prenait plaisir à en faire comme autant de langues pour publier ses miséricordes. On les appliquait aux malades, et elles leur rendaient la santé, guérissaient les ulcères, et dissi-

paient les fièvres. Il est donc permis de dire de ce merveilleux arbuste ce que nous lisons dans l'Apocalypse, qu'il fut un arbre de vie dont les feuilles mêmes étaient un remède pour l'humanité souffrante. *Lignum vitæ reddens fructum suum, et folia ligni ad sanitatem gentium.* (32. 2.).

P. J. B Castaldus. *Vita S. Andreæ Avellini. cap. 17.* — P. Jo. S. J. Var. virt. *Hist. l. 5. c. 5.* §. 7.

---

## LXXVIIIe MERVEILLE.

### PRÉDICTION D'UNE MORT GLORIEUSE EN JÉSUS-CHRIST.

*Prænuncians eas quæ in Christo sunt passiones, et posteriores glorias.* 1. PETRI. 1. 11.

Il annonça les souffrances du Christ et les gloires qui en seraient la suite.

Pour animer ses serviteurs à la générosité, le Seigneur a souvent coutume de les préparer aux épreuves par certains pressentiments. Nous supportons plus aisément les maux de la vie, remarque saint Grégoire, lorsque nous pouvons nous prémunir contre eux par le bouclier de la prescience.

Or, voici comment une communauté entière de religieux dominicains mit cette maxime en pratique. Les Tartares assiégeant la ville de Sandomir en Pologne, et ne pouvant s'en emparer par la force, eurent recours au stratagème. Sous prétexte de négocier la paix, ils

envoyèrent trois députés au gouverneur de la forteresse, nommé Pierre Crempa. Celui-ci fit suspendre les hostilités, et se fiant imprudemment aux apparences, consentit à aller traiter de capitulation avec Nogai, chef des barbares. Cependant, la nuit d'avant le jour fixé pour la signature du traité entre les Tartares et les Polonais, pendant que le bienheureux Sadoc et quarante-huit de ses religieux étaient à psalmodier matines, à la lecture du martyrologe, le novice chargé d'annoncer l'office du jour suivant, vit ces paroles écrites en caractères d'or : *à Sandomir, passion de quarante neuf martyrs.* Etonné de ce qu'il voyait, le lecteur était en suspens. Il se décida pourtant à lire. Une annonce si inattendue frappa vivement la communauté. Tous voulurent s'assurer de leurs propres yeux de ce qui leur était annoncé. Le novice leur passa le livre et ils furent convaincus. Alors saint Sadoc, poussé par un esprit prophétique, dit à ses religieux : c'est de nous sans doute, mes frères, que parle le martyrologe, car nous sommes justement quarante-neuf. Ainsi disposons-nous au glorieux martyre qui nous attend demain. Munissons-nous des sacrements pour combattre avec vaillance. — Ils passèrent donc le reste de la nuit et la matinée suivante à prier et à se préparer à une sainte mort.

Cependant Crempa et sa suite ne tardèrent pas à être les victimes de leur aveugle confiance. A peine eurent-ils mis le pied dans le camp tartare qu'ils furent assaillis et taillés en pièces; puis les barbares coururent donner un dernier assaut à la ville qui se reposait tranquillement sur la foi de la capitulation. Elle tomba entre leurs mains, et ils mirent tout à feu et à sang.

Nos fervents religieux venaient de réciter complies. Ils s'acheminaient processionnellement suivant la coutume vers la nef de l'église pour y chanter l'antienne *Salve, Regina*. Une troupe de ces barbares, ennemis jurés du nom chrétien et plus encore des religieux, pénètrent en ce moment dans le temple, pleins de fureur, et frappant à grands coups de cimeterre, ils les firent tous passer au fil de l'épée et inondèrent le lieu saint de leur généreux sang. Il y en eut un cependant parmi eux qui, effrayé d'une mort si cruelle, s'enfuit et alla se cacher dans un coin de l'église; mais voyant que ses bienheureux compagnons continuaient, bien qu'ils eussent la tête tranchée, à chanter d'une voix sonore et mélodieuse le *Salve, Regina*, commencé, il déposa toutes ses craintes et alla se jeter au milieu de ses frères, bravant le fer des barbares dont il fut bientôt atteint lui-même.

*Tum super exanimes sese projecit amicos.*
*Confossus, placidaque ibi demum morte quievit.* (Æneid. 9.)

C'est ainsi que ces heureux cygnes s'envolèrent au ciel, en chantant les louanges de leur auguste Mère, qui les reçut triomphants au sein de l'éternelle gloire et les couronna du diadème de l'immortalité.

P. Dominicus Maria Marchesius. *Diar. Sacr. Dominic. tom. 3.* Junii 2, ex Bzovis. *Ibid. cit.*

# LXXIXe MERVEILLE.

## PIEUSE INDUSTRIE POUR AMENER LES PÉCHEURS A LA PÉNITENCE.

*Astutus omnia agit cum consilio.*
L'homme prudent agit en tont avec discernement. PROV. 13. 16.

Si le serpent infernal déploie quelque part tous ses artifices, c'est pour empêcher les fidèles de profiter du sacrement de Pénitence. On connaît la célèbre réponse qu'il fut contraint de donner par la bouche d'un énergumène. Sommé de déclarer qui il était et quel était son emploi : Nous sommes trois, dit-il, dans le corps de cet homme. Moi je m'appelle, *claudens cor,* la *serrure du cœur,* et j'empêche la contrition d'y entrer. Mon compagnon se nomme *claudens os,* la *serrure de la bouche,* et il fait en sorte qu'elle ne s'ouvre pas à la confession. Le troisième porte le nom de *claudens bursam,* le *cadenas de la bourse,* et il travaille à ce qu'on ne paie point ses dettes. Or, l'un ou l'autre de ces trois défauts rend inutile le sacrement de Pénitence.

Mais quelle que fût la malice du démon, elle ne put résister à la sage et sainte adresse d'un saint moine bénédictin, pour vaincre l'obstination d'un grand personnage, qui était encore plus grand pécheur, et que les démons portaient à ne point se confesser.

Après une vie qui n'était qu'un tissu d'iniquités, cet homme tomba enfin dans une maladie mortelle. Le danger ne put le tirer de son indifférence. Visité par de pieux amis, en vain était-il pressé de mettre ordre à sa conscience et d'assurer son salut par la digne réception des sacrements. Il branlait la tête et se contentait de répondre qu'il avait plus besoin de remèdes que de sacrements. Cependant le mal faisait des progrès. On appela des prêtres et des religieux qui lui dirent ouvertement que les médecins désespéraient de sa vie, et tâchèrent de le déterminer à se confesser, soit en le menaçant des peines de l'autre vie, soit en excitant sa confiance dans les miséricordes de Dieu. Tout fut inutile. L'endurci répondit à tout, qu'on ne faisait qu'empirer son état par toutes ces funestes instances.

La famille était extrêmement désolée de voir cette obstination. Enfin, pour dernière ressource, elle recourut à un moine bénédictin qui jouissait d'une grande réputation de sagesse et de vertu. Le religieux s'approche du lit du malade, et s'ingénie à lui ouvrir le cœur par les paroles les plus insinuantes et les plus charitables. Mais c'était chanter devant un sourd. Il changea donc de méthode, et lui dit d'une voix terrible qu'il ne lui restait plus que peu de temps à vivre, que s'il ne se confessait sans retard, il allait perdre avec la vie l'éternité et le paradis, que les démons étaient déjà tout prêts à l'entraîner dans l'enfer. — Alors cet obstiné, soupirant amèrement : A quoi bon, dit-il, me confesser, moi qui n'ai rien fait de bon, qui ai au contraire tant péché, et qui suis hors d'état de satisfaire à la justice divine? — A ces mots, l'habile

confesseur se hâta de lui dire : S'il n'y a que cela qui vous embarrasse, je veux assurer votre salut éternel à mes dépens, sans qu'il vous en coûte. Faisons un échange : Je prends sur moi tous vos péchés et j'en répondrai au tribunal de Dieu, et je vous abandonne toutes mes bonnes œuvres, mes jeûnes, mes oraisons et toutes les messes que j'ai célébrées depuis tant d'années que je suis religieux. Acceptez-vous ? — Le malade, surpris d'une telle générosité, n'osait y croire. Le saint prêtre ajouta : Je proteste devant Dieu et en présence de toute la cour céleste, que je fais sincèrement cet échange, autant qu'il est en mon pouvoir. Que Jésus-Christ daigne l'accepter au ciel, comme je vous l'offre sur la terre.

A une déclaration si extraordinaire, le pécheur s'attendrit un peu ; il répondit qu'il acceptait de grand cœur un échange si charitable. Le serviteur de Dieu, pour le consoler et l'encourager d'autant plus, en dressa aussitôt l'acte authentique qu'il signa avec le malade et les témoins, et qu'il remit entre les mains du pauvre pécheur. Celui-ci se sentit comme déchargé du poids énorme de ses péchés et enrichi au contraire d'une foule de mérites. Il s'affectionna grandement à son charitable bienfaiteur, et alla jusqu'à dire qu'il lui était plus obligé qu'à aucun homme du monde, et que, s'il revenait à la santé, il se ferait un devoir de le servir le reste de ses jours. S'emparant de ces bonnes dispositions, le prudent confesseur lui dit alors : Maintenant que nous avons fait cet accord que mes mérites sont à vous et vos péchés à moi, en sorte que c'est à moi à les expier, la raison veut que vous me donniez secrètement connaissance de leur qua-

lité et de leur nombre. Sans cela, comment pourrais-je savoir à quoi je suis tenu vis-à-vis de l'éternelle justice?

La demande parut très-raisonnable au malade : rien de plus juste, se dit-il, que de faire connaître à mon ami l'étendue de son obligation charitable, pour qu'il s'en acquitte dès ce monde. Mon père, lui dit-il, il vous reste à faire une grande pénitence; car mes crimes sont très-nombreux et très-griefs; et là-dessus, il se mit à raconter l'histoire de sa vie, à commencer de sa jeunesse. Le bon religieux l'écouta paisiblement, et de temps en temps, il faisait quelques prières jaculatoires pour le recommander à la miséricorde divine et lui obtenir la componction du cœur. A la fin, il lui dit que pour le délivrer tout à fait de ces péchés, il voulait lui donner l'absolution sacramentelle, et qu'afin de la recevoir avec fruit, il n'avait qu'à ratifier sa confession, en y joignant un vrai regret d'avoir offensé la souveraine Bonté. O merveille de la divine grâce! Soudain ce cœur obstiné est changé, il s'attendrit, il fait des actes de la plus vive contrition et répand une abondance de larmes. Ensuite, de lui-même, il demanda et reçut avec une tendre piété les autres sacrements. Ils lui furent administrés par son confesseur. Les ayant reçus, il ne savait comment lui exprimer sa reconnaissance. La mort, jusque-là sa terreur, devint l'objet de ses désirs. Et en effet, il rendit heureusement son âme à son Créateur, en laissant à tous l'espérance consolante de son salut éternel.

La joie que ressentit le confesseur d'une telle conversion, fut immense, d'autant plus qu'elle avait été

plus combattue par les démons. Dieu la combla en daignant lui faire voir cette âme portée par les anges au séjour du salut. De retour au monastère, il se mit aussitôt à satisfaire à la divine justice pour les péchés dont il s'était chargé, multipliant ses jeûnes, ses disciplines et ses autres austérités. Il y avait une année entière qu'il persévérait dans ces exercices de pénitence, lorsqu'une nuit, pendant qu'il était en oraison, il entendit un ange qui lui dit : Serviteur du Très-Haut, sache qu'en récompense de cette charité avec laquelle tu fais pénitence depuis un an pour les péchés d'autrui, le Dieu de toute clémence te remet toute la peine qui leur serait due et qui devrait durer au moins quarante ans. Je t'assure en outre que ta charité a été très-agréable à ses yeux ; tu as renoncé au fruit de tes bonnes œuvres pour racheter ce pécheur ; en revanche, le Seigneur en double le prix, et il veut que dans le ciel tu en aies une double récompense.

Trait admirable où se voient réunies de la manière la plus parfaite les deux qualités requises d'un bon confesseur par les saints Conciles, c'est-à-dire la prudence et la charité. *Prudens et benevolus ;* la prudence d'abord qui fait trouver les moyens convenables : *Invenit media ad finem ;* puis une charité désintéressée, qui, comme le dit l'Apôtre, s'oublie elle-même pour le bien du prochain. *Benigna est, non quærit quæ sua sunt.* (I Cor. 13.)

F. Valerius Venetus. *In prato florum. L. 5. cap. 53.* Cæsarius, *In Dialog. ibid. cit.*

---

# LXXX^e MERVEILLE.

## L'INNOCENCE VENGÉE D'UNE ÉNORME CALOMNIE.

*Feci judicium et justitiam, non tradas me calumniantibus me.* Ps. 118. 12.

J'ai pratiqué la justice et la vérité, ne me livrez pas à mes calomniateurs.

On verra plus tôt un corps sans ombre que la vertu à l'abri de la calomnie. C'est ce dont l'illustre Bonaventure Toloméi fit personnellement l'expérience. Entré dans l'ordre de Saint-Dominique, il fit une guerre active aux vices par ses éloquentes prédications. Il n'en fallut pas davantage pour exciter contre lui la rage de l'enfer. Les esprits de ténèbres se réunirent en conseil et résolurent de l'accuser des deux crimes contre lesquels il s'élevait le plus souvent, c'est-à-dire l'impudicité et l'injustice. L'un d'eux s'étant donc transformé en une jeune débauchée de Sienne, choisit, pour ourdir sa trame, le moment, où deux séculiers, atteints sans doute de la lèpre flétrie par le serviteur de Dieu, se trouvaient au voisinage de son couvent. Alors la rusée, guettant du regard et paraissant vouloir se dérober, mais tout en se faisant bien remarquer; s'élança d'un bond dans l'intérieur du monastère. Nos deux hommes épièrent ses démarches et la virent entrer dans la cellule du bienheureux. C'en fut assez pour leur persuader qu'ils avaient pris le renard au

filet. A l'instant, ils vont trouver le prieur, et affectant de l'indignation, ils accusèrent le saint prédicateur de relations infâmes. Ils l'engagèrent à aller sur-le-champ s'assurer de la chose par ses propres yeux. Le prieur fut bien éloigné de croire à ce rapport ; toutefois pour mieux éclaircir la chose, il alla aussitôt avec eux à la cellule du serviteur de Dieu. Il en ouvre la porte brusquement, et au lieu de la débauchée, ils voient le Saint agenouillé devant le crucifix, environné d'une splendeur céleste, s'entretenant pieusement avec le Sauveur. Frappés de ce spectacle, ils reconnurent l'illusion diabolique, firent des excuses au prieur et se retirèrent confus.

Mais les esprits malins, fâchés de ce que les deux séculiers, au lieu de diffamer le saint homme dans la ville, étaient allés découvrir leur manége au couvent, au grand avantage de leur ennemi, voulurent se venger sur les maladroits. A peine étaient-ils hors du monastère, qu'ils les attaquèrent sous la forme de nègres et leur donnèrent une rude bastonnade. Oh ! si les calomniateurs des religieux étaient souvent châtiés de la sorte, combien on en verrait diminuer le nombre !

Cet échec ne suffit pas pour engager les démons à cesser leurs tentatives. Ils s'avisèrent de discréditer le Saint, en le taxant de vol. Il était arrivé au couvent de Sienne un célèbre docteur de théologie qui y avait apporté avec lui quantité de livres de choix. Un démon en prit occasion de répandre des nuages sur l'intégrité de notre Saint. Il alla secrètement à la cellule du docteur, et s'emparant de ses plus précieux ouvrages, il les transporta et les cacha dans celle de Bonaventure.

Le docteur, s'étant aperçu du vol, alla se plaindre au prieur, et lui dit qu'il n'aurait jamais cru que dans une maison aussi sainte, il se fût trouvé un voleur assez audacieux pour lui dérober ses meilleurs livres. Le prieur, à cette nouvelle inouïe, convoque aussitôt tous les frères au chapitre, afin de faire une exacte perquisition. Là, il ordonne à chacun de lui remettre toutes ses clés. Puis, accompagné des deux pères les plus respectables du monastère, il alla visiter une à une toutes les chambres. Enfin on découvre les livres cachés sous d'autres petits objets dans l'armoire du bienheureux. Etourdis de la découverte, ils retournent au chapitre, et fixent des regards mécontents sur le frère Bonaventure, lui montrant ainsi qu'on l'avait surpris en faute. Pour lui, sûr de son innocence, il pensa soudain que Dieu le voulait éprouver, et il résolut de ne point ouvrir la bouche pour se disculper et d'abandonner sa cause à la divine Providence.

Mais ensuite voyant le scandale, les reproches, les murmures qui circulaient dans le couvent, et craignant avec raison qu'ils ne transpirassent en ville, il jugea devoir recourir à l'intervention du Ciel par de ferventes prières : C'est à vous, Seigneur, dit-il, à vous, notre secours dans les tribulations qui nous accablent, qu'il appartient uniquement de défendre mon innocence. Je vous supplie, non pour ma satisfaction, mais pour votre gloire et pour la confusion de l'ennemi, de daigner manifester le véritable auteur de ce vol. Faites qu'il soit forcé de reporter publiquement ces livres à l'endroit d'où il les a enlevés. — Sa prière à peine terminée, il fut exaucé. Le menteur infernal fut contraint d'opérer publiquement le transport. Il

comparut au chœur ou au chapitre où les frères étaient réunis ; il avait la figure d'un maure hideux, avec une tête monstrueuse armée d'une corne, et avec la queue d'un renard. Il tenait sous les bras les volumes dérobés, les regardant de travers et faisant entendre des hurlements sauvages. En passant, il s'écria : Maudit celui qui me force à faire cette restitution ! Je croyais l'avoir abattu sous le poids de l'infamie, et voilà que je contribue à sa gloire. Ayant reporté les livres à la chambre du docteur, il se précipita avec un fracas horrible dans les gouffres les plus profonds de l'enfer, laissant toute la communauté atterrée de ce spectacle. Le bienheureux Bonaventure les anima à ne point craindre les embûches et les menaces du démon ; il leur montra que l'innocence est pour les serviteurs de Dieu comme un bouclier impénétrable qui renvoie les flèches du tentateur et les fait tourner à sa honte et à son préjudice. *Justitia rectorum liberabit eos, et in insidiis suis capientur iniqui.* (Prov. 11. 6.)

P. Dominic. Mariæ Marchesius. *In Sacr. Diar. Domin.* 26 decembr. et Fast. Senens. *Ibid. cit.*

---

# LXXI<sup>e</sup> MERVEILLE.

## LE RAVISSEUR PRIS AU PIÉGE.

*Captio, quam abscondit, apprehendat eum, et in laqueum cadat in ipsum.* Ps. 34. 8.

Qu'il tombe dans l'embûche qu'il a préparée et qu'il soit pris dans son propre piége.

Sur le point de raconter l'aventure d'un jeune homme qui fut pris, quand il croyait prendre, il me souvient d'avoir lu quelque chose d'analogue dans Aldobrand. (*Liv. 2. des crustacées.*) Un pêcheur de Marseille avait, un soir, laissé sur le bord de la mer, sa barque chargée de poissons. Il y avait là quelques écrevisses de mer dont les pinces, comme on sait, accrochent les objets avec tant de force qu'il est impossible de les en arracher. Or, un renard, ayant senti de loin l'odeur du poisson, se glissa dans la barque abandonnée pour prendre part à la pêche. Mais ayant mis les pattes entre les serres des écrevisses, il y fut pris comme dans des ceps, sans pouvoir se dégager. Le pêcheur, revenant le matin, trouva donc que ses poissons avaient été à la chasse.

Le jeune homme que j'ai en vue eut un destin à peu près semblable, pour avoir voulu jouer du renard. Une jeune demoiselle de Soria, appartenant à une famille noble et riche, vint à mourir à la fleur de l'âge. Bien qu'elle eût le désir de consacrer à Dieu sa

virginité, ses parents l'avaient destinée à une magnifique alliance; ils ressentirent un vif chagrin de sa perte, et en témoignage de leur regret, ils résolurent de lui faire les obsèques les plus splendides. Ils la revêtirent, non comme une morte, mais comme une fiancée, des riches habits et des joyaux précieux qui avaient été à son usage, et ils la firent inhumer en cet état. Oh ! c'est bien ici qu'on peut appliquer le reproche de saint Jérôme aux riches ambitieux : *Cur mortuos vestros auratis obvolvitis vestibus? Cur ambitio inter luctus lacrymasque non cessat? An cadavera divitum, nisi in serico, putrescere nesciunt?* (L. 3. ep. de V. Paul.) A quoi bon envelopper les morts dans des tissus d'or? Comment votre ambition ne disparaît-elle pas au milieu du deuil et des larmes? Est-ce que le cadavre des riches ne saurait pourrir, sinon dans la soie?

Assistait à ces funérailles somptueuses un jeune homme à la main légère, qui, voyant la richesse des vêtements mortuaires, jugea qu'ils seraient de bonne prise et feraient mieux son affaire que celle de la défunte. Plein de cette idée, il eut la dévotion de passer la nuit suivante dans l'église. Quand tout le monde fut parti, il alla au tombeau, en souleva la pierre et en descendit les marches ; il se mit ensuite à dépouiller le corps et à faire un paquet de ses vêtements. Mais quand il voulut enlever le dernier, la jeune fille, comme par un sentiment de pudeur, se leva sur son séant, et le saisit par la main avec une force irrésistible : Indigne voleur, lui dit-elle en même temps, quoi ! tu ne respectes pas les morts? Tu as l'audace de troubler ainsi mon repos? Jamais pendant ma vie, un homme n'a pu voir mon visage à décou-

vert, et tu voudrais me dénuder après la mort? Tu paieras cher cet attentat. — Le malheureux larron, terrifié, répondit tout tremblant : Laissez-moi, laissez-moi, jamais plus je ne recommencerai. — Non, non, répondit la jeune fille, je ne te lâche pas. Tu es entré ici de ton plein gré; tu n'en sortiras pas comme tu voudrais. — Le voleur la conjura avec larmes et gémissements, au nom du Ciel; il lui promit avec serment de s'abstenir à l'avenir d'une telle profanation.

Enfin la jeune fille, émue de ses larmes et de son repentir : Si tu veux, dit-elle, recouvrer ta liberté, il faut que tu me promettes, qu'au sortir de cette église, tu te rendras dans un monastère et que tu y prendras l'habit. Surprise par la mort, je n'ai pu exécuter le dessein que j'avais; tu le feras à ma place. — Il en fit le serment. Remets donc mes vêtements, continua la jeune fille. — Et la chose exécutée, elle s'étendit de nouveau dans sa tombe, sans plus faire un mouvement.

Plus pâle que la mort, le jeune homme sort du caveau et va droit au monastère, appelé des Géants, qui était gouverné par l'abbé Jean, vieillard aux traits austères. Il frappe. L'abbé lui demande qui il est et ce qu'il désire. — Dieu, répond le jeune homme, m'envoie chez vous pour me faire religieux. — Cet état, jeune homme, ne vous convient pas, répliqua le vieillard; il n'est pas aussi facile que vous l'imaginez. D'autres jeunes gens de votre âge ont essayé et n'ont pu soutenir les épreuves. — Le postulant, se mettant alors à genoux, raconta au milieu des larmes et des sanglots, la scène qui venait de se passer et la promesse qu'il avait faite. Il ajouta qu'avec

la grâce de Dieu et les prières de tant de bons serviteurs de Dieu, il deviendrait un disciple digne d'un si grand maître.

L'abbé comprit à ce récit que cette vocation venait du Ciel. Il l'introduisit dans l'église et lui donna l'habit. Bien que pauvre et grossier, cet habit parut à notre jeune homme bien plus précieux et plus doux que ceux qu'il avait osé enlever à la jeune fille défunte.

Joan. Abbas in prato spirit. et Sophron. apud Joan. Marium Verdizottum de *Vit. SS. PP. l. 6. narr. 71.*

---

## LXXXII[e] MERVEILLE.

### AVERTISSEMENTS AUX JUGES ET AUX JURISCONSULTES.

*Erudimini qui judicatis terram: servite Domino in timore.* Ps. 2. 10.

Instruisez-vous, vous qui jugez la terre, et servez le Seigneur avec crainte.

L'illustre martyr saint Cyprien déplorait en ces termes les injustices du barreau : *Inter leges ipsas delinquitur, inter jura peccatur. Innocentia nec illic, ubi defenditur, reservatur. Qui sedet crimina judicaturus, admittit, et, ut reus pereat innocens, fit reus judex.* (Lib. 2. ep. 2.) On prévarique au sein même des lois ; on pèche sur le siége même de la justice. L'innocence n'est pas en sûreté dans le lieu où on la défend. Tel

est assis pour juger les crimes, et en commet lui-même; et pour condamner l'innocent, le juge se fait coupable.

Pour prévenir ou combattre autant qu'il est en nous un si grave dérèglement, citons ici deux traits fort instructifs, empruntés, le premier aux annales des Dominicains, le second, à celles de l'ordre séraphique.

Le bienheureux Pierre Jérémie, qui était d'une noble famille de Palerme, fut envoyé à Bologne pour y faire des études de droit et prendre le doctorat. Ses progrès furent si rapides et si brillants qu'il fut reçu aux applaudissements de l'Université. Or, pendant qu'il se préparait à la défense de ses thèses, il entend tout à coup pendant la nuit frapper violemment à sa fenêtre. Un froid glacial parcourt ses membres. D'où pouvait venir ce bruit? La fenêtre était fort élevée au-dessus de la rue. Il ne pouvait venir de là. Pierre se hasarde à demander : Qui est là? — Une voix effrayante lui répond au milieu des lamentations : Je suis l'âme de votre parent. Après avoir pris le bonnet de docteur, j'ai exercé la profession d'avocat; dans cet état, j'ai défendu plusieurs causes injustes, et pour ce motif, j'ai été condamné aux peines éternelles par le Juge suprême. Je suis sur le point d'aller subir mon châtiment; mais auparavant, Dieu a voulu que je vinsse vous avertir de vous tenir en garde contre un tel malheur. Soyez sage à mes dépens.

Pierre fut si atterré de la vision, qu'il en trembla longtemps de tous ses membres. Revenu à lui, il se dit : A quoi pensé-je? Dieu m'avertit par un message effroyable de ne point m'exposer à perdre mon âme, pour défendre les intérêts des autres. Au lieu d'étudier

les lois, je ferais bien de m'appliquer à la pratique des conseils évangéliques. — Après avoir mûrement délibéré, il prit son parti. Le lendemain matin, au lieu de paraître, il envoya sa renonciation aux docteurs qui se disposaient à lui conférer le bonnet. Puis, il se rendit secrètement chez les Dominicains et demanda l'habit. L'académie apprit bientôt qu'il était admis dans l'ordre. Professeurs et étudiants, tous voulurent assister à la cérémonie de sa profession, et autant ils témoignaient de regret d'avoir perdu un sujet si distingué, autant celui-ci marqua sa joie d'avoir échangé les palmes corruptibles de la science pour la couronne éternelle.

Le second fait est raconté dans les chroniques des Frères mineurs. Jean Parent, ayant quitté Pistoie pour se fixer à Rome, y avait acquis la réputation d'un habile jurisconsulte. Créé citoyen romain à cause de son mérite, il s'occupait de procès et d'affaires. Un soir qu'il était allé se promener dans un bois voisin de la ville, il vit un porcher qui se donnait beaucoup de peine pour faire entrer ses pourceaux dans l'étable; il n'en venait pas à bout, les uns fuyant d'un côté, les autres de l'autre. Outré de dépit, il en vint aux imprécations, et se mit à dire dans sa colère, chose qui ne peut s'entendre que des juges iniques : Puissé-je vous mettre tous tout d'un coup dans l'étable, comme les juges entrent dans l'enfer! — A ce mot, les porcs de se précipiter tous à la fois, en se jetant les uns sur les autres, dans la dite étable. — A cette vue, notre jurisconsulte fut saisi d'une secrète horreur : Qu'ai-je entendu? qu'ai-je vu? se dit-il. Ah! il y a ici quelque avis du Ciel sur le danger que je cours.

C'en est fait : Adieu, barreau ! adieu, clients ! je vous quitte et je renonce aux procès. — En même temps, il se dépouille de sa toge, et précipitant sa marche, il médite, s'il ne ferait pas bien d'entrer dans un couvent de Saint-François. C'est à quoi il se détermina finalement, et il y devint un parfait modèle de toutes les vertus religieuses. Dans la suite, il fut élu ministre général de tout l'Ordre, et en devint une des plus brillantes étoiles.

A ces deux faits, joignons-en un troisième tiré de la chronique des Augustins. Le vénérable Augustin d'Iterano était regardé dans le siècle comme l'oracle de la jurisprudence. Un jour qu'il était à étudier une cause importante, il fut saisi d'une fièvre mortelle qui menaçait de le traduire au tribunal du souverain Juge. Il se mit donc à se replier sur lui-même et à examiner par quel moyen il pourrait y défendre la cause de son salut, quels arguments et quels témoins il aurait à produire en sa faveur. Frappé de cette pensée que toute sentence doit être révisée à ce tribunal et que son jugement est sans appel, il se sentit pressé de changer d'état et d'office. A peine rétabli, il ferma ses codes, et se déguisant, il se rendit incognito chez les ermites de Saint-Augustin, où il demanda d'être admis en qualité de frère convers. Reçu selon son désir, il exerça dans l'Ordre les emplois les plus humbles, comme de balayer les cloîtres, de servir à la cuisine, d'aller à la quête, et autres semblables. Il se tenait ainsi caché, quand il plut au Seigneur de le découvrir à l'occasion que voici.

Le couvent avait perdu, par suite d'un procès, une possession qui était sa principale ressource. Les reli-

gieux se voyaient par là réduits à la dernière indigence. Touché de compassion, Augustin demanda au père procureur papier et plume, afin d'écrire pour la révision de la cause. Le procureur se mit à rire, pensant qu'il maniait beaucoup mieux le balai que la plume. Cependant, sur les instances du frère, il lui procura ce qu'il désirait. Il marqua en peu de mots les raisons qu'on pouvait alléguer et cita les lois à l'appui ; le plaidoyer était si péremptoire que le procès fut gagné. Le procureur mit ce papier sous les yeux du juge Jacques de Payliare, qui était un jurisconsulte très-estimé à Sienne. Celui-ci l'ayant parcouru : C'est, dit-il, ou un démon, ou un ange, ou Mathieu d'Iterano qui a écrit ce plaidoyer. (Augustin s'appelait dans le monde du nom de Mathieu.) — Non, répond le procureur ; c'est l'œuvre d'un pauvre frère servant de notre monastère. — C'est impossible, réplique le docteur ; je vais de ce pas visiter ce grand homme. — Il se rendit en effet au monastère, et après avoir adressé quelques questions au frère, il finit par reconnaître, sous le nom d'Augustin, le célèbre avocat Mathieu d'Iterano. Se tournant alors vers les pères, il leur dit du ton le plus pénétré : Gardez avec respect ce trésor et cet oracle de sagesse.

P. Domin. Mariæ Marchesius. *In Sacr. Diar. Dominic.* 3 martii. — F. Lucas Vadingas. *In hist. Francisc. t. I.* an. Christi 1211. — P. Jord. à Saxonia in V. fr. erem. S. Aug. ap. Gran. *Germ. dist. 7. ex. 67.*

---

# LXXXIIIe MERVEILLE.

## SIMPLICITÉ D'UN ENFANT PLUS SAGE QUE LA MATURITÉ D'UN VIEILLARD.

*Justitia simplicis dirigit viam ejus.*

La droiture de l'homme simple le guide dans toutes ses voies. PROV. 11. 4.

L'innocence fait les délices du cœur de Jésus. Nous en avons la preuve dans une pauvre petite fille, nommée Dominique du Paradis. Née de pauvres cultivateurs, cette enfant avait reçu du Ciel une grande âme et avait été prévenue de grâces extraordinaires. A peine eut-elle achevé son premier lustre, qu'elle conçut un tendre amour pour le Sauveur du monde et la Reine du ciel, dont elle tenait l'image dans sa chambrette. Elle avait coutume de faire là ses prières avec une piété au-dessus de son âge. Souvent, elle allait cueillir les plus belles fleurs du jardin, et en formait des bouquets dont elle ornait l'image de Jésus et de Marie. Ce pieux hommage plut tant à la Vierge-Mère, qu'elle étendait quelquefois la main pour prendre ces fleurs et en faire respirer le parfum à son divin Enfant. Quelquefois le saint Enfant rejetait ces fleurs sur la tête et dans le sein de la petite fille, afin qu'elle jouît à son tour de leur parfum. Ce parfum lui ôtait le sentiment des plaisirs terrestres et lui en donnait même du dégoût, surtout quand elle y voyait une ombre de péché. Elle

était dès lors d'une extrême vigilance pour éviter tout ce qui aurait pu altérer, même légèrement, la candeur de son âme. Donnons un trait qui montre sa délicatesse.

Etant un jour indisposée, sa mère voulut lui faire manger un peu de viande. C'était un vendredi. L'enfant obéit simplement; mais ensuite il lui vint une inquiétude d'avoir transgressé la défense de l'Eglise; elle fut tellement tourmentée de cette peine qu'elle ne savait plus trouver de repos. Elle eût voulu aller sur-le-champ se confesser; mais, malade, comment aller à l'église? et puis, n'ayant personne à sa disposition, comment le faire venir? Elle était donc très-affligée, se croyant dans la disgrâce de son Jésus. Heureusement, il lui vint à la pensée un excellent expédient. Elle avait remarqué que les femmes de son village, avant d'aller s'agenouiller aux pieds du confesseur, commençaient par se prosterner devant un autel où l'on voyait l'image de la Vierge avec son divin Fils. Comme ces femmes remuaient les lèvres en priant, la bonne petite pensa que c'était leur confession qu'elles faisaient là, d'abord, avant d'aller au prêtre. Dans l'impossibilité où elle se trouvait de se confesser à celui-ci, elle jugea donc qu'elle pourrait du moins le faire à l'image de Jésus et de Marie. Elle se lève, comme elle peut, et va faire sa confession qu'elle accompagne de soupirs et de larmes. Elle s'attendait qu'elle allait voir Jésus et Marie lever la main et faire le signe de la croix pour l'absoudre à la manière des prêtres. Voyant qu'ils ne remuaient pas, elle en ressentit un nouveau chagrin, parce qu'elle en conclut que sa faute n'était pas si facile à pardonner. Elle se remit donc à pleurer et à gémir pour en obtenir le pardon.

Que ne peut la prière simple et fidèle d'une âme innocente? Le Fils et la Mère condescendirent à cette pieuse simplicité. Ils levèrent la main, lui donnèrent la bénédiction, et même posèrent leurs mains sur la tête de l'enfant. Celle-ci, pleine de joie, se remit au lit. Elle était guérie de corps et d'âme.

Il serait long de rapporter les autres faveurs qu'elle reçut de la sainte image. Je n'en citerai plus qu'une seule. Elle avait élevé un jeune étourneau, et lui avait appris à prononcer les doux noms de Jésus et de Marie. L'oiseau, les répétant souvent, lui servait de réveil, et l'excitait à louer et à bénir la sainte Mère et son divin Fils. Or, un matin, elle le trouva mort de je ne sais quel accident, ce qui lui causa un chagrin très-sensible. Elle prend le pauvre petit et va le porter devant l'image. Là, se plaignant avec une simplicité enfantine : Mon aimable Jésus, dit-elle, voilà que j'ai perdu celui qui m'excitait à vous louer et à vous aimer. Je suis exposée à vous oublier, si vous ne faites ici un miracle de bonté. — Elle avait à peine proféré ces mots, que l'étourneau se ranime, étend les ailes et salue l'image bénie, en prononçant joyeux les saints noms de Jésus et de Marie. A la vue d'un tel prodige, la pieuse enfant éclata en actes de tendresse et de reconnaissance, et son cœur fut comme embrasé d'amour.

Ce sentiment s'accrut dans la suite sans mesure, lorsque la Reine du ciel, non contente de la favoriser par le moyen de son image, daigna l'honorer de sa présence réelle. Elle lui apparut en effet un matin qu'elle était en prière, plus brillante que le soleil, environnée d'une gloire éclatante : Grandis, ma fille,

lui dit la Vierge; je veux te donner mon fils pour époux, si tu me promets de l'aimer. — Ah ! je voudrais avoir mille cœurs pour les lui donner, répondit la fillette. O tendre Mère, ajouta-t-elle, je vous demande une seule grâce, c'est que vous vouliez bien me faire voir un jour sa face divine. — Alors la Vierge découvrit son divin Fils qui se tenait caché sur son sein. A cette vue, la jeune fille faillit mourir de joie. Ayant repris ses esprits, elle s'écria tout étonnée : Mais qu'il est encore petit, votre Fils et mon époux ! — Il grandira, reprit la Mère, à mesure que vous grandirez vous-même. Mais il s'agit de grandir, non pas en âge seulement, mais en vertu. — A ces mots, la fille exhala son cœur en actes de charité les plus fervents, et elle vit que l'enfant Jésus était déjà sensiblement grandi. Cette vision la laissa si embrasée de l'amour divin, qu'elle n'avait plus de pensées, de soupirs, de désirs que pour Jésus.

Quand elle eut remarqué qu'à la fête de Pâques, les jeunes filles s'approchaient avec leurs mères de la sainte table, elle s'imagina dans sa simplicité qu'en communiant, elles avaient le bonheur de voir le céleste époux. Aussi leur portait-elle une sainte envie, et se consumait-elle du désir de jouir aussi de la même grâce. Mais comme la faiblesse de l'âge lui interdisait la communion, elle se retira dans un coin de l'église, et là fondit en larmes de ce qu'elle était privée d'une telle faveur. Ses larmes touchèrent le Sauveur. Il lui apparut plein de beauté et de gloire : Pourquoi pleures-tu, mon épouse? lui dit-il. Tes compagnes ne jouissent pas de ma vue dans la communion, comme tu le supposes ; mais elles me reçoivent sous les espèces

sacramentelles. — Elles sont d'autant plus dignes d'envie, répliqua l'enfant. Quel bonheur pour elles de s'unir ainsi cœur à cœur avec leur Dieu, et quel malheur pour moi d'être privée d'un si grand bien ! Oh ! quand est-ce que je pourrai goûter ces délices ! Je crains bien de mourir de désir. — Ainsi parla la fillette. Pour la consoler, Jésus ajouta : Eh bien ! puisque tu es trop jeune pour communier, je veux te donner un avant-goût des douceurs que la sainte Communion peut procurer. — Cela dit, il ouvrit sa poitrine, lui montra son côté percé, et exprimant de sa plaie sacrée une goutte de sang sur les lèvres de Dominique, il la combla d'une si grande suavité qu'elle fut comme ravie hors d'elle-même. Il lui en resta dans l'âme je ne sais quelle impression qui l'excitait toujours à l'amour divin, et cette impression ne dura pas seulement, pendant qu'elle vécut sous le toit paternel, mais encore quand elle fut entrée au couvent. Cette âme bénie eut donc le droit de dire avec l'épouse des sacrés cantiques : *In odorem unguentorum tuorum currimus; adolescentulæ dilexerunt te nimis.* (Cant. 1. 2.)

P. Dominic. Maria Marchesius. *In Sacr. Diar. Dominic.* 5 augusti. *In Vita Dominicæ à Paradiso.*

---

# LXXXIVe MERVEILLE.

## L'INNOCENCE ACCUSÉE A TORT ET JUSTIFIÉE AVEC GLOIRE.

*Liberabitur innocens de manu ultoris.*
L'innocent sera délivré des mains de son persécuteur. NUMER. 35. 25.

Le bienheureux Junipère, cet homme d'une admirable simplicité, avait remporté tant de victoires sur l'esprit d'orgueil, qu'il était devenu la terreur des démons. Son nom seul les faisait trembler et fuir. Aussi chaque fois que saint François avait à conjurer un énergumène et qu'il voulait en bannir le démon, il avait coutume de le menacer d'appeler le frère Junipère pour le chasser. L'enfer conçut donc une telle rage contre le serviteur de Dieu, qu'il résolut de le perdre et de le faire périr d'une mort infâme. Il ne tarda pas à mettre son plan à exécution.

Les habitants de Viterbe et Nicolas, châtelain de Fermo, se faisaient à cette époque une guerre acharnée et se poursuivaient à outrance. Le démon prit de là occasion de tramer la perte du frère. Il attendit que celui-ci se mît un matin en quête dans la direction du château de Fermo. Alors, se déguisant en courrier, il se hâta d'aller au château et prévint le châtelain que les Viterbiens avaient machiné sa perte; qu'il allait venir un homme, en habit de mendiant, vêtu de bure rapiècetée, pour faire le coup. Cet homme, lui

dit-il, est muni de tout ce qu'il faut pour cela. Faites le fouiller; vous trouverez dans ses vêtements un poignard, une mèche, une pierre à feu, pour vous tuer et mettre le feu au château. Nicolas était un homme d'un caractère farouche et soupçonneux. Il prêta facilement l'oreille à la dénonciation, et plein d'indignation, il manda aussitôt près de lui le chef chargé de la garde des portes : Si vous tenez à ma vie, lui dit-il, soyez sur vos gardes. Bientôt passera à la porte un brigand déchaussé, vêtu de bure. Arrêtez-le et conduisez-le au juge criminel, pour qu'on l'interroge.

Cependant le frère Junipère poursuivait sa route, ne se doutant de rien. Chemin faisant, il rencontra une troupe d'enfants insolents qui, le voyant si mal vêtu, et peut-être aussi à l'instigation des démons, l'assaillirent, et pour s'amuser, lui arrachèrent la tunique du dos, lui enlevèrent le capuchon et le laissèrent tout en lambeaux. Cet accident ne l'empêcha pas de continuer son voyage. Arrivé à la porte du château, les gardes lui mirent la main au collet, et sans mot dire, le menèrent au juge. Celui-ci, avant de commencer l'enquête, fit d'abord fouiller sa besace, selon l'ordre qu'il en avait reçu. Il se trouvait précisément dans une des poches une alène dont il se servait pour raccommoder les sandales des frères, une pierre à feu et une mèche, pour s'éclairer pendant la nuit.

Il n'en fallut pas davantage pour le convaincre de mauvais desseins. Il fut donc condamné à la question. On lui demanda s'il était traître. — Je ne le suis que trop, répondit le saint homme, pensant à ses péchés. — On lui demanda s'il n'avait pas machiné la mort

de son seigneur et l'incendie du château. Il avoua qu'il aurait fait pis, si Dieu l'avait permis, tant sa malice était grande. Tous ces aveux faits par lui dans un bon sens, mais mal interprétés par le juge, furent aussitôt rapportés à Nicolas qui, regardant le coupable convaincu de trahison, commanda qu'il fût lié à la queue d'un cheval, traîné par les rues de la ville et attaché à la potence. En entendant cette sentence, Junipère ne se troubla pas; mais il mit toute son espérance en Dieu, sans faire d'autre disposition pour bien mourir, ni demander même les Sacrements; il montra au contraire de la joie et un grand mépris de la mort.

A cette vue, un bon soldat, désireux de sauver l'âme du malheureux condamné, courut au couvent des frères et informa le gardien qu'il y avait un condamné à mort qui ne paraissait pas se soucier de se confesser, ni de se préparer à ce terrible passage d'où dépend l'éternité. Il le pria de venir en personne ou d'envoyer par charité quelque religieux pour encourager et assister ce malheureux dans un moment si critique. Le gardien qui était fort zélé, fit aussitôt diligence. Il voit et reconnaît le frère Junipère, les fers aux pieds et aux mains, mais impassible, serein et les yeux attachés au ciel. Etonné d'un tel spectacle, il soupire et pleure. Il témoigne sa surprise aux gardes et les supplie de surseoir au supplice jusqu'à ce qu'il ait pu aller conférer avec le seigneur du château. Il les assure qu'ils n'ont rien à craindre et qu'il répond de tout.

Il va donc trouver le châtelain, et lui dit d'un ton de pitié et d'admiration : L'homme que vous avez

condamné est l'innocence même; c'est le frère Junipère, ce grand serviteur de Dieu, qui s'est voué au mépris du siècle pour l'amour de Dieu. Tous les environs le connaissent et révèrent sa sainteté. Au seul nom de Junipère, dont il avait ouï dire des merveilles, le châtelain reste interdit. Aussitôt il quitte son palais et va en toute hâte à la prison. Là il appelle les ministres de la justice et leur ordonne de mettre le saint homme en liberté. Non content de cela, il se jette à ses genoux et lui demande humblement pardon de son erreur, fruit non de la malice, mais d'une excessive crédulité. Mais le serviteur de Dieu, l'embrassant avec un doux sourire, lui répondit qu'il avait plutôt à le remercier, parce qu'il lui avait donné une belle occasion de mérite.

C'est ainsi que les artifices mêmes employés par les démons pour le diffamer et le perdre, servirent dans les mains de Dieu à accroître le crédit et la réputation de son serviteur. Les peuples conçurent dès lors pour lui une estime beaucoup plus grande et lui donnèrent des marques plus multipliées de respect et d'amour; mais ces témoignages d'honneur furent plus pénibles au bon frère que ne l'avaient été les affronts et les outrages. Voilà donc comment on peut lui appliquer ce qui a été dit de saint Pierre et de saint Paul, que les instruments de leur supplice sont devenus les trophées de leur gloire.

P. Matthæus Raderus. S. J. *In virid Sanctor. cap. 2. de contemptu sui ex chronic. Minor.*

---

# LXXXVe MERVEILLE.

## LA SAINTETÉ GLORIFIÉE ET SERVIE PAR LES ÊTRES PRIVÉS DE RAISON.

*Non solum homines serviunt illi, sed et bestiæ agri obtemperant.* JUDITH. II. 5.

Ce ne sont pas seulement les hommes qui le servent, mais même les bêtes sauvages.

Ce que Martial a dit par hyperbole, parlant de Vespasien, qu'il apprivoisait les bêtes féroces, on peut le dire à la lettre du bienheureux Jean de Vicence, dont la sainte éloquence ne touchait pas seulement les cœurs les plus endurcis, mais adoucissait même la férocité des bêtes sauvages :

*Quos decet esse hominum tali sub principe mores,*
*Qui jubet ingenium mitius esse feris.* (L. 1. epigr. 10.)

Le serviteur de Dieu, allant un jour de Brescia à Bologne, fut invité par un curé de village à adresser quelques paroles d'exhortation à ses paroissiens. Bien que fatigué du voyage, le Saint ne rejeta pas la demande. Il prêcha avec tant de zèle qu'autant il encouragea ce bon peuple à la vertu, autant il s'épuisa lui-même, si bien qu'il n'avait plus la force de poursuivre son voyage. En conséquence, il pria le curé de lui procurer une monture. Celui-ci s'excusa, alléguant qu'il n'avait qu'un cheval féroce et indompté qui ne

sentait pas plus tôt le cavalier qu'il se mettait à bondir et à ruer, jusqu'à ce qu'il l'eût jeté à terre. Le Saint le pria de le lui prêter malgré ce défaut; il espérait, disait-il, que Dieu, pour l'amour de qui il faisait ce voyage, l'aurait préservé de tout danger. Le curé, accédant à sa demande, fait amener le cheval qui déjà se met à trépigner et à sauter. Mais le Saint, s'approchant, fit le signe de la croix sur le front de la bête : Que Jésus-Christ, le prince de la paix, t'adoucisse, lui dit-il. — Chose étonnante! dès ce moment, le cheval cessa de ce cabrer et devint extrêmement doux. Il se mit même à genoux devant le serviteur de Dieu et resta très-docile tout le temps qu'il le porta.

Témoin d'un tel prodige, le curé fit présent du cheval au prédicateur qui s'en servit dans la suite à raison de ses infirmités; car jusque-là il avait toujours voyagé à pied.

La bête conserva toujours la même douceur et la même docilité; il ne manquait jamais de s'agenouiller, quand le Saint devait la monter.

On se rappelle ici, non pas le bucéphale d'Alexandre-le-Grand, mais la monture du saint pape Jean, laquelle se montrait indomptable pour tout autre et n'était docile qu'à la voix du Saint.

Notre bienheureux reçut des hommages à peu près semblables de la part d'un aigle. Il était allé prêcher dans une ville du Bolognais, quand un villageois, occupé à labourer son champ, voit descendre et s'arrêter sur un petit arbre un aigle d'une grandeur extraordinaire. Poussé par on ne sait quel sentiment, ce villageois, se tournant vers l'oiseau, lui crie d'un

ton plein d'assurance : Reste-là, jusqu'à ce que j'aie terminé mon travail ; car je vais te prendre pour t'offrir au bon père qui prêche chez nous. — L'aigle, docile à l'injonction, attendit sans faire un mouvement ; puis se laissa prendre sans la moindre résistance. Le paysan le porta au Saint qui le reçut avec plaisir, le caressa et le rendit tellement familier que l'aigle le suivait partout, à la grande stupéfaction de tous ceux qui le rencontraient ou assistaient à ses prédications. L'aigle en effet suivait toutes ses traces, et quand le Saint allait prêcher, il se tenait à ses côtés, attentif et recueilli. Le Saint l'avait-il béni ; il prenait joyeusement l'élan et semblait applaudir aux paroles du prédicateur. On conçoit combien ce spectacle devait disposer le peuple à profiter des exhortations du saint Apôtre, Dieu manifestant sa vertu par un symbole si frappant.

Le fait suivant n'est pas moins digne d'admiration. Le serviteur de Dieu était ami d'un gentilhomme de Padoue, qui avait chez lui une pie familière à qui il avait appris à parler. La pie jasait surtout, quand le Saint venait chez son maître. Elle répondait à son salut et à certaines questions qu'il lui faisait, comme si elle eût eu l'usage de la raison. Or, il advint qu'un domestique glouton s'empara secrètement de l'oiseau, le tua et le mangea. Le jour même, le bienheureux Jean alla faire visite au gentilhomme, et s'étant informé de la pie, il apprit qu'elle était perdue et qu'on ne savait ce qu'elle était devenue. Le saint homme, qui sans doute le savait, se mit à parcourir la maison, en disant : Ma chère pie, où es-tu? — En circulant ainsi, il rencontre le domestique qui l'avait

dévorée. Une voix sortit en ce moment des entrailles du coupable, et dit : Père, je suis ici, je suis ici. — Et cette voix raconta tout ce qui s'était passé. Pas n'est besoin de dire quelle fut la confusion du gourmand. La même voix se fit entendre plusieurs jours de suite, et une foule de personnes vinrent pour voir et entendre cette étrange merveille.

P. Dominic. Maria Marchesius. *In Sacr. Diar. Dominic.* 2 julii. *In Vita B. Joan de Shio Vicent.*

---

## LXXXVI^e MERVEILLE.

### L'HUMBLE MANSUETUDE SE CHANGEANT EN UN ZÈLE PLEIN DE RIGUEUR.

*Accipiet armaturam zelus illius ad ultionem inimicorum.* SAP. 5. 18.

Son zèle prendra des armes pour châtier ses ennemis.

L'humilité et la mansuétude étaient si propres au séraphique saint François, qu'il a pu dire, à l'exemple du Sauveur : Apprenez de moi ; car je suis doux et humble de cœur ; *discite a me, quia mitis sum et humilis corde.* (Matth. 11. 29.) Il y eut pourtant des occasions où il se montra très-sensible aux injures faites à son Ordre ; c'est quand il en résultait du préjudice pour la gloire de Dieu et le salut des âmes

Pour donner une idée de sa bénignité, je me contente de dire que non-seulement il ne montra jamais

la moindre humeur contre ceux qui le persécutaient, mais qu'il souffrait même paisiblement les importunités des insectes les plus fâcheux. Il ne chassait pas les mouches qui s'attachaient à son visage; il les laissait de plein gré se nourrir de son sang. Lorsqu'il était à la Portioncule, un bienfaiteur lui fit présent d'un agneau vivant, pour qu'il fît la pâque avec ses religieux. Le voyant si doux, François n'eut pas le cœur de le faire tuer; il lui donna au contraire le nom de frère et l'exhorta à vivre dans la communauté, sans troubler les frères, et même à prendre part aux divins offices. Chose admirable! l'agneau, comme s'il eût été un être raisonnable, suivait la communauté à l'église pour la psalmodie, et s'y tenait fort tranquille. Il saluait l'autel de la Vierge, en se mettant à genoux et en donnant quelque petit bêlement. A la messe, au moment de l'élévation, il s'agenouillait aussi comme pour l'adorer.

Le Saint prêchant un jour dans un village de l'Ombrie, une foule d'hirondelles se mirent à jeter des cris si perçants, que la prédication en était troublée. Les villageois, fâchés de leur impostunité, les voulaient chasser; le Saint les en empêcha; mais s'adressant à ces oiseaux, il leur dit avec douceur : Hirondelles, mes sœurs, c'est mon tour à parler; vous avez assez chanté; taisez-vous donc et écoutez attentivement jusqu'à ce que j'aie fini le sermon. — Elles firent soudain silence et cessèrent de se remuer jusqu'à la fin du sermon. Le Saint leur donna alors la bénédiction, et elles se mirent à redoubler leurs chants, comme pour applaudir à son discours.

Mais tout plein de bénignité qu'il était, même envers

les êtres sans raison, il ne laissa pas quelquefois de se montrer sévère et rigoureux envers ceux qui faisaient la guerre à ses religieux. Voici un fait rapporté par de graves auteurs. Quelques prélats, on ne sait par quel motif, s'étaient concertés pour expulser et anéantir l'Ordre des Frères mineurs. A cet effet, ils convoquèrent un Concile de plusieurs évêques. Or, l'église dans laquelle ils se réunirent, avait de grandes verrières, où l'on voyait représentés saint Paul, tenant une épée à la main, et saint François, tenant une croix. La nuit, le sacristain crut entendre saint Paul dire à saint François : Que faites-vous? pourquoi ne défendez-vous pas votre Ordre? — François répondit : Que voulez-vous que je fasse? Je n'ai que cette croix en main, et elle m'invite à la patience. — Alors l'Apôtre l'engagea à ne pas tolérer l'injure qu'on faisait à sa religion, au grand dommage de la gloire de Dieu ; il l'exhorta à s'armer pour sa défense : Donnez-moi votre croix, ajouta-t-il, et prenez mon épée ; elle vous servira au besoin.

Frappé de ces discours, le sacristain ne vit pas plus tôt paraître le jour, qu'il courut à l'église et vit de ses yeux que les deux images avaient changé leurs attributs. Saint Paul tenait la croix, et saint François, l'épée encore rouge de sang. Pendant qu'il réfléchissait tout ému sur ce qu'il voyait, il apprit que l'évêque qui avait été le principal auteur de ce triste dessein, avait été trouvé mort, la tête tranchée. Lui de son côté se mit à raconter la vision dont il avait été témoin et les discours qu'il avait entendus la nuit ; et en témoignage de sa véracité, il fit remarquer l'état des deux images, ce qui causa autant de terreur que de surprise.

C'est ainsi que la divine Providence permet que les Saints, qui ont été comme des agneaux dans leur vie pour souffrir toutes les injures, deviennent comme des lions pour protéger leurs enfants spirituels qui n'ont d'autres armes que la prière. Dieu en effet a les yeux et les oreilles ouvertes pour exaucer leurs supplications. Il les laisse pendant un temps à la merci des tribulations; mais il vient un jour où il sait aussi les en délivrer pleinement. *Oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum. Multæ tribulationes justorum, et de his omnibus liberabit eos Dominus.* (Ps. 33.)

Laurent. Surius. 4 Octobr. *Vita S. Francisci.* — *Chronic. fratr. minor. l. 9. cap 36.* — P. Anton. Dauroult. *Cath. hist. part. 4. cap. 7. tit. 92.*

---

## LXXVIII^e MERVEILLE.

### LES SONGES SONT QUELQUEFOIS DES AVERTISSEMENTS DU CIEL.

*Audivit Deum per visionem noctis vocantem se.* GENES. 46. 2.

Il entendit Dieu qui l'appelait pendant une vision nocturne.

On lit dans la Genèse que Dieu a souvent révélé en songe ses desseins mystérieux aux patriarches Abraham, Jacob et Joseph. Il tient parfois la même conduite dans son Eglise, et il manifeste par le même moyen à ses serviteurs les secrets de sa providence. C'est ce

dont les annales ecclésiastiques nous offrent des preuves nombreuses. En voici une des plus récentes.

Catherine Godignez Sandoval, née d'une famille très-distinguée de l'Andalousie, était extrêmement fière de sa beauté et de ses autres avantages naturels. En conséquence, elle refusa tous les partis que lui proposèrent ses parents, les estimant peu dignes d'elle. Un jour qu'elle se promenait dans ses appartements, elle fixa les yeux sur l'image du Crucifix, et ce regard lui changea le cœur et la remplit de saintes affections, selon ce que Notre-Seigneur avait dit à sainte Gertrude : Que ceux qui regarderaient avec piété son image, il les regarderait lui-même d'un œil de miséricorde. Pénétrée soudain d'une vive connaissance de son néant, elle conçut en même temps un ardent désir de se consacrer entièrement à Dieu, et se proposa dès lors de lui vouer sa virginité. Ses parents, ignorant cette disposition, continuaient de lui offrir toute sorte d'alliances. Les prétendants affluaient à cause de sa rare beauté; pour elle, jalouse d'échanger son palais pour un monastère, elle sollicitait instamment ses parents de consentir à son départ; et quand elle sortait, c'était sans parure aucune et avec une toilette négligée, espérant de refroidir ainsi l'ardeur des prétendants. Mais comme sa beauté contrariait son désir, elle tâcha de la ternir par des jeûnes et des macérations secrètes. Comme sainte Agnès, elle se disait : Périsse le corps qui peut plaire à des yeux profanes. *Pereat corpus quod amari potest oculis quibus nolo*. (S. Ambros. l. 1. de Virg.)

Cependant ses parents moururent, et elle se trouva libre de disposer de sa personne et de ses richesses.

Il ne lui restait plus qu'à faire choix de l'ordre religieux. Dieu la tira d'incertitude au moyen d'une vision. Une nuit, il lui sembla dans un songe qu'elle marchait, par un sentier étroit et rocailleux, entre deux précipices, en sorte qu'à chaque pas, elle risquait de rouler dans un abîme, ce qui lui causa une sueur froide. Mais elle vit venir à elle un frère carme déchaussé, qui lui dit d'un air serein : Venez avec moi, ma sœur, je vous conduirai sûrement. — Et l'accompagnant, il la conduisit dans une grande maison où se trouvaient grand nombre de religieuses qui tenaient chacune un cierge en main. Catherine les regardant attentivement, leur demanda de quel ordre elles étaient. Mais au lieu de répondre, elles gardèrent le silence et levant leurs voiles, elles lui montrèrent un visage épanoui et un sourire modeste. La mère prieure la prit alors par la main et lui dit : Ma fille, je vous choisis aujourd'hui pour être notre compagne ; puis elle lui présenta à lire un petit livre : Considérez attentivement ces constitutions et ces règles, lui dit-elle, parce que vous devrez les garder. — La jeune personne les lut, et ferma le livre.

C'est en ce moment que, s'éveillant de son songe, Catherine revint à elle-même. Une joie sensible lui fit goûter alors quelque chose des délices du paradis. Pendant qu'elle avait les règles toutes fraîches dans sa mémoire, elle les écrivit en fort beaux caractères. Mais elle ne savait encore de quel institut ces religieuses étaient membres. Enfin s'entretenant de ses desseins avec un père de la Compagnie de Jésus, elle lui mit sous les yeux les règles en question, ajoutant que si elle connaissait l'ordre où on les observe, elle y entre-

rait sur-le-champ. — Eh bien! lui répondit le père, ces constitutions et ces règles, ce sont précisément celles des monastères que la mère Térèse de Jésus est occupée en ce moment à fonder.

Il ne lui en fallut pas plus pour se décider. Elle écrivit sans retard à sainte Térèse, pour lui offrir de fonder un couvent dans sa terre de Veas, la suppliant avec les plus chaleureuses instances, de venir en personne y mettre la main et la recevoir au nombre de ses filles. L'exécution éprouva certains délais à cause d'une foule d'obstacles qui surgirent. Mais enfin, toutes les difficultés ayant été aplanies, sainte Térèse se transporta à Veas avec six religieuses de sa réforme, et y fonda une nouvelle et sainte colonie du Carmel. Elles y furent accueillies comme des anges descendus du ciel. Catherine, à la première vue, les reconnut pour les religieuses qui lui étaient apparues en songe, et la mère Térèse était celle qui l'avait choisie pour son institut. De plus, apercevant dans leur compagnie un frère déchaussé, nommé Jean de la Misère, elle assura que c'était celui-là même qui était venu à sa rencontre et qui l'avait guidée dans ce sentier étroit et périlleux, où elle marchait entre deux précipices.

La joie que ressentit la pieuse fille à cette rencontre ne saurait s'exprimer. Elle consacra ses grandes richesses à l'érection du nouveau monastère, auquel on donna le nom de saint Joseph du Sauveur. Elle y entra pour y vivre, non comme fondatrice, mais comme servante de toutes. Elle se voua si parfaitement à l'amour du céleste Epoux, et le servit toujours avec une pureté et une ferveur si grandes, qu'elle justifia

à merveille le nom qui lui avait été donné de Catherine de Jésus.

Nous pouvons donc comparer la merveilleuse vocation de cette heureuse Vierge à celle du jeune Samuël. L'un et l'autre furent appelés pendant le sommeil au service du Seigneur; et leurs songes, pour me servir de l'expression de saint Augustin, étaient aussi clairs que les pensées de l'homme qui veille. *Tam felicia erant somnia dormientium, quam vita vigilantium.* (L. 5. Contra Julian.)

P. Franciscus Ribera. S. J. *Vita S. Teresiæ. l. 3. cap. 3. et aliis vitis ejusdem.*

---

## LXXXVIIIe MERVEILLE.

### LE JEU DES SAINTS A POUR BUT LE GAIN DES AMES

*Ludebant coram Deo omni virtute.*
I PARALIP. 13. 8.
Ils jouaient en présence de Dieu de tout cœur.

La sainteté ne se montre pas toujours rigide et austère au point de fuir les conversations, de haïr les délassements et de ne se plaire que dans la solitude et dans l'exercice de la pénitence et des macérations. Elle se permet quelquefois de prendre part à d'innocentes et joyeuses récréations et à converser agréablement avec le prochain. Que d'autres louent la gravité de saint Bernard que ses religieux ne virent jamais rire.

Je veux ici rappeler une de ses condescendances. Que mes lecteurs n'aillent pas pourtant se scandaliser de lui voir manier des dés.

Le Saint, à peine rétabli d'une maladie, voyageait un jour, monté sur un beau coursier, que lui avait donné un bienfaiteur de son monastère. Chemin faisant, il rencontra un de ses amis qui s'étonna de le voir si bien équipé. Celui-ci fit route avec lui. Père Bernard, lui demanda-t-il tout en chevauchant, comment se fait-il que vous ayez un si beau cheval? Je ne suis pas joueur; mais je risquerais volontiers ce que j'ai de mieux et ma personne même pour en gagner un pareil. S'il était en d'autres mains, je ferais volontiers un défi à son propriétaire. — Le Saint, entendant qu'il était prêt à se risquer lui-même, répondit : Et moi, je ne refuserais pas de jouer ce cheval, si je savais le jeu. — Il ne faut ni art ni science, répliqua l'ami, pour jeter sur une table quelques dés, et voir qui des deux fera le plus de points. — S'il en est ainsi, reprit le Saint, j'accepte le défi; mais prenez garde à la promesse que vous avez faite : si je perds, je vous abandonne à l'instant le cheval; mais si je gagne, je veux que de votre côté vous vous livriez à ma discrétion pour faire de vous selon que Dieu m'inspirera. Qui sait s'il ne vous sera pas plus avantageux de perdre que de gagner?

La convention est faite. Ils poursuivent leur route jusqu'à un certain lieu. Là, le joueur se hâte de tirer de sa poche quelques dés, et renouvelle sa demande. Bernard lui dit qu'il lui cède l'avantage de tirer le premier. L'autre jette trois dés et tire un bon

numéro. Déjà il se croit vainqueur et il met la main sur la bride du cheval. Doucement, mon ami, lui dit le Saint ; ne chantez pas victoire avant la fin de la bataille. Vous savez bien que les dés contiennent un chiffre plus haut que le vôtre. Laissez-moi tirer à mon tour. — Il jette les dés, et Dieu lui dirigeant la main, il emporte tous les points.

A ce coup, son compétiteur demeura interdit; il retira la main de la bride du cheval, s'avoua vaincu et se déclara prêt à accomplir la convention : Me voici, mon père, entre vos mains. Je vois clairement que Dieu veut me faire quelque grande grâce par votre moyen. — Le saint abbé, l'embrassant avec tendresse, l'invita à se rendre avec lui à Clairvaux. Là, voyant son changement et ses saintes dispositions, il lui donna l'habit religieux. Le novice s'appliqua avec ardeur à la perfection. Il devint un miroir de vertu et d'observance religieuse.

Heureux joueur qui, en perdant une partie, a gagné la vie éternelle, que la victoire lui eût peut-être fait perdre.

L'exemple de saint Bernard fut imité avec le même succès par saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus. Etant à Paris, il tâchait par toute sorte d'industries de gagner des âmes. Dans ce dessein, il alla faire visite à un certain docteur en théologie. Il le trouva s'amusant à jouer au billard avec un ami. Reçu avec beaucoup de civilité, il s'approcha du billard pour voir la partie. Le docteur, soit pour faire honneur à son visiteur, soit pour son propre amusement, l'invita à faire une partie avec lui. Le Saint s'excusa fort poliment sur son inhabileté, attendu qu'il

n'avait jamais manié les instruments du jeu. Mais le docteur insiste. Ignace de son côté se sent inspiré d'accepter : Soit, dit-il, Monsieur, je me rends à votre invitation. Toutefois je voudrais jouer pour quelque chose, car les pauvres comme moi, n'ont pas le moyen de jouer comme passe-temps. Mais parce que je suis pauvre, je n'ai que ma personne, et je la mets en jeu. Si je perds, je vous servirai un mois avec obligation de faire tout ce que vous jugerez bon ; mais si je gagne, vous, par contre, vous serez obligé de faire pendant le même espace de temps tout ce que je désirerai de vous. Et je vous déclare que je ne vous prescrirai rien que pour votre profit et votre consolation.

Dieu qui avait inspiré cette proposition au Saint, la fit goûter du docteur, d'autant plus que celui-ci se tenait bien assuré de la victoire. Les voilà donc à l'œuvre. Ignace, à qui il fallut d'abord apprendre à tenir la queue, passa immédiatement maître, et ne manqua pas une seule bille. Le docteur y mit aussi toute sa science, mais il ne put réussir une seule fois : Ignace ! s'écria-t-il à cette vue, ce ne sont pas là de vos coups, mais des coups de providence. Je reconnais ici la main victorieuse de Dieu qui veut que je me soumette à votre direction. Je me rends ; me voici à vos ordres ; faites de moi ce qui vous plaît. — Alors le Saint ajouta en souriant : Et moi je vous accepte avec la confiance que Dieu m'aidera à vous rendre à vous-même avec usure. Je ne vous demande que de passer un certain temps dans les exercices spirituels que je vous proposerai. — Le docteur agréa ce parti. Il se mit à méditer un mois entier sous la direction d'Ignace, mais avec tant de profit et de consolation qu'il avoua

n'avoir jamais rien expérimenté de semblable. Il bénissait le jour où il avait perdu au jeu, parce qu'il n'eût pas mieux réussi, disait-il, quand il aurait gagné le royaume de France.

Ah ! si tous les jeux avaient de si heureux résultats, saint Jean Chrysostôme n'eût pas eu sujet de les condamner, comme entraînant la perte de trois choses précieuses, savoir : l'argent, le temps et l'âme.

F. Valerius Venetus. *In prato florum, l. 1. de ludo,* et Henricus. *In Spect. ib. cit.* — P. Daniel Bartolus S. J. *In Vita S. Ignatii, l. 1. in fine.*

---

## LXXXIXe MERVEILLE.

### LA CHARITÉ ET LA DOUCEUR CONVERTISSENT LES GRANDS PÉCHEURS.

*Charitas operit multitudinem peccatorum.*
2 PETRI. 4. 8.
La charité couvre la multitude des péchés.

Certains pécheurs ressemblent à ces perles de l'orient qui se durcissent dans le vinaigre et s'amollissent dans l'huile. C'est ce que le séraphique saint François sut et enseigna à merveille. Il avait nommé pour gardien du couvent, situé près du bourg Saint-Sépulcre, le vénérable frère Ange, religieux d'une éminente vertu, mais qui inclinait plutôt vers la sévérité que vers la douceur, comme l'éprouvèrent trois fameux brigands dont les rapines et les meurtres étaient l'épouvante des

environs. En effet, ces brigands s'étant présentés un matin au couvent et ayant fait appeler le gardien, le sommèrent de leur fournir de quoi boire et manger. Le zélé gardien, les reconnaissant, leur fit l'aumône d'une bonne réprimande, et sans s'effrayer de leur contenance, il leur dit qu'il s'étonnait qu'ils osassent s'attaquer aux maisons religieuses ; eux qui dévalisaient les passants tout à leur aise, pourquoi vouloir encore arracher leur pain aux pauvres serviteurs de Dieu? Mais sachez, ajouta-t-il, que la foudre des vengeances célestes est au-dessus de vos têtes. Fuyez donc aussitôt de ce lieu, et n'ajoutez pas à vos scélératesses. — A ce discours, nos brigands se regardaient l'un l'autre en frémissant. Ce fut un miracle qu'ils ne tirèrent pas leurs armes pour mettre le gardien en pièces et le couvent au pillage. Mais la divine Providence les retint, afin d'accomplir ses desseins sur eux. Ils partirent de mauvaise humeur, et s'étonnaient eux-mêmes d'avoir eu la patience de souffrir des reproches si durs; aussi se promirent-ils de s'en venger à la première occasion.

A peine s'étaient-ils éloignés que saint François revient de la quête avec son compagnon, chargés l'un d'un sac de pain et l'autre d'une bouteille de vin. Le gardien le voyant va à sa rencontre, et l'informe tout joyeux de la visite des brigands et de leur réception. Il s'attendait à recevoir des éloges pour son zèle et sa fermeté ; mais le Saint, qui était toute charité et toute douceur, témoigna un grand chagrin de ce qu'il les avait traités si durement : Frère Ange, lui dit-il, vous semble-t-il que ce soit là la bonne manière de traiter le prochain? Refuser à manger à qui en demande?

Vous mériteriez qu'on vous en fît autant, quand vous demandez l'aumône. Et puis, au lieu de pain, leur donner des reproches et leur jeter leurs vols à la figure? Qu'ils soient des voleurs et des brigands, ce sont des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ, qui déclare être descendu des cieux pour le salut des pécheurs. Il nous apprend par ses exemples comment nous devons nous comporter avec eux. N'a-t-il pas traité familièrement avec les publicains? C'est par cette charité qu'on gagne les pécheurs, tandis que par la rigueur, on ne fait que les aigrir et les désespérer. Vous avez donc outrepassé les limites du vrai zèle, et, en conséquence, pour pénitence, je vous commande de prendre ce pain et ce vin et d'aller à la recherche de ces pauvres gens. Quand vous les aurez rejoints, vous vous mettrez à genoux devant eux, et vous confesserez humblement la faute que vous avez faite en les recevant mal et vous leur en demanderez pardon pour l'amour de Dieu. Ensuite vous leur offrirez en mon nom ce pain et ce vin, et vous vous excuserez de n'avoir rien de mieux. Puis vous leur direz que s'ils prennent la résolution de ne plus nuire à autrui et de se convertir, moi, pauvre mendiant, je me charge de pourvoir à leur subsistance; et j'ai confiance que la divine bonté me fournira de quoi.

Le bon gardien, rentrant en lui-même, se soumit sur-le-champ à l'obéissance. Il se chargea du pain et du vin, et puis il alla par monts et par vaux à la recherche des brigands. Cependant saint François se retira pour prier. Il conjura avec larmes la divine clémence d'éclairer ces aveugles et d'amollir leurs cœurs. Il ne tarda pas à être exaucé. Le frère Ange

finit par découvrir les brigands assis derrière un massif. Il alla courageusement à leur rencontre, et les ayant salués poliment, il commença par leur demander pardon de son incivilité, puis il leur offrit des provisions et leur transmit avec fidélité ce que son supérieur lui avait enjoint. — Ils agréèrent son offrande, et touchés de sa démarche, ils le chargèrent de témoigner leur reconnaissance au père François pour son don et pour ses offres. Le frère congédié, ils mirent tout joyeux la main sur les provisions. Mais à peine en eurent-ils essayé, qu'ils se sentirent changés en d'autres hommes. Jamais ils n'avaient éprouvé un tel mouvement de repentir et de piété. La parole de l'Ecclésiastique s'accomplissait en eux : Le Seigneur les a nourris du pain de vie et d'intelligence. L'un d'eux s'écrie : ne sommes-nous pas des malheureux? Jusqu'à quand continuerons-nous cette vie? Toujours en danger d'être tués, ou pris. Et quand nous réussirions à esquiver la justice des hommes, comment éviter celle de Dieu et l'enfer qu'il réserve à nos crimes? Oh! si la mort nous frappait en ce moment, que devenir? — Et moi aussi, dit un second, je me sens le sang tout glacé, quand je pense à nos scélératesses. Quelle espérance de salut nous reste-t-il, si nous ne faisons pénitence? Voyez ce pauvre moine qui, pour nous avoir un peu trop réprimandés, vient s'humilier à ce point devant nous. — Eh bien donc, compagnons, conclut le troisième plus contrit que les deux autres, acceptons l'offre que nous a fait faire le grand serviteur de Dieu, François; allons nous jeter à ses pieds, et voyons s'il y a encore espoir pour nous d'obtenir miséricorde. S'il nous en donne l'assurance, prenons les moyens

qu'il nous indiquera pour nous convertir et éviter la damnation.

Tous les trois goûtèrent cet avis. Au moment même ils partent pour le couvent et demandent à parler au père François. Celui-ci savait déjà par révélation leur prochaine arrivée. Il va les recevoir. Les brigands lui témoignèrent leurs sentiments de repentir, lui confessèrent leurs forfaits sans nombre, lui demandèrent s'il y avait encore lieu pour eux d'espérer leur pardon : si vous nous l'affirmez, bon père, lui dirent-ils, nous sommes tout prêts à changer de vie, à faire pénitence et à suivre vos avis. Le saint jubilait de cœur en les entendant et sa figure était rayonnante de bonheur. Il les reçut comme le père de l'enfant prodigue, les embrassa l'un après l'autre et les fit entrer dans une pièce du couvent. Là il leur montra les entrailles de la miséricorde divine toujours ouvertes pour recevoir les pécheurs contrits et les rétablir dans la grâce. *Expectat Dominus ut misereatur vestri.* Quel que soit le nombre ou l'énormité de nos péchés, la miséricorde de Dieu les surpasse infiniment, leur dit-il. Il suffit que vous les détestiez de bon cœur. Dieu proteste qu'il n'en tirera pas vengeance. Le Sauveur n'a-t-il pas déclaré en propres termes qu'il était descendu du ciel, non pas tant pour les justes que pour les pécheurs? quelle grande confiance vous devez donc concevoir, si vous considérez que c'est justement à un pauvre larron qu'il a promis le paradis pour un acte de contrition.

Ces exhortations firent une grande impression sur nos pauvres pécheurs; ils fondirent en larmes et se jetèrent aux pieds du saint en criant miséricorde; ils le conjurèrent de les admettre dans son couvent pour

faire pénitence. Attendri et touché de leurs bons sentiments, le père leur répondit qu'il les admettait volontiers et qu'il espérait de la bonté de Dieu, qu'en prenant le saint habit, ils obtiendraient avec le pardon une grande abondance de grâces. Ce fut pour ces pauvres gens une indicible consolation d'être reçus par François. Ils se vouèrent à une pénitence vraiment exemplaire. Deux d'entre eux, après s'être perfectionnés dans la vertu, terminèrent bientôt leur carrière par une sainte mort. Le troisième survécut longtemps et fut témoin de la mort de son bienheureux père, saint François, qu'il s'attacha à imiter dans son amour pour l'oraison, pour le jeûne et les macérations. Aussi mérita-t-il de recevoir des grâces extraordinaires. La principale consista dans la merveilleuse vision que voici.

Une nuit, après matines, il fut conduit en esprit par un ange dans les enfers et y vit les tourments réservés à ses crimes, s'il ne s'était pas converti. Puis il lui sembla être transporté à la porte du ciel, où on lui demanda qui il était. Sur sa réponse qu'il était frère mineur : attendez ici, lui fut-il dit, jusqu'à ce que le père François vienne vous reconnaître. — Le saint patriarche vint en effet, tout environné de gloire, et l'ayant reconnu, il l'embrassa et l'introduisit dans la céleste Sion, dont il lui fit voir les beautés et les délices. Le frère croyait pouvoir s'y fixer; mais le saint lui dit que ce n'était qu'une entrevue et qu'il devait retourner sur la terre pour s'y préparer mieux; qu'au bout de sept jours, il viendrait en personne prendre son âme pour la conduire au ciel.

C'est ce qui eut lieu en effet. Le frère s'étant réveillé

de son extase raconta la vision au gardien. Bientôt il fut saisi de la fièvre et réduit à l'extrémité. Alors le séraphique père lui apparut, entouré d'un cortége de saints, et il rendit paisiblement son âme entre ses mains. François la transporta aussitôt au séjour de la gloire.

Quel pécheur ne se convertirait, s'il considérait bien ce trait de la miséricorde divine? quel cœur si dur ne s'amollirait, en voyant cette charité paternelle avec laquelle Dieu reçoit l'enfant prodigue et repentant? *In amplitudine sinus sui mater charitas prodigos suscepit revertentes.* (S. Cypr. serm. de prodig.

*In chron. latin. Minor. l. 10. cap. 8.*— Henricus Gran. *German. in mag. spec. dist. 7 ex. 25.*

---

## XC^e MERVEILLE.

### LES SAINTES FOLIES DE LA CHARITÉ.

*Si quis videtur sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat, ut sit sapiens.* I Cor. 2. 18.
Si quelqu'un semble être sage selon le monde, qu'il devienne fou pour être sage.

Je n'oserais appeler du nom de folie certains traits de charité, si je n'avais pour auteur le sage saint Bernard qui ne fait pas difficulté de dire que l'amour est comme une sainte folie : *Amor sancta quædam insania est.*

Le lecteur jugera si cette qualification ne convient

pas à certains actes du bienheureux Junipère, disciple de saint François. Ce grand serviteur de Dieu était si embrasé d'amour pour Dieu et pour le prochain qu'il étonnait même son séraphique père. Celui-ci faisant allusion au nom de Junipère qui signifie genévrier, avait coutume de dire : Je voudrais avoir une forêt entière de ces genévriers. Cet amour le portait parfois à des œuvres qui semblent sortir des bornes de la raison. En voici un exemple.

Etant au couvent de la Portioncule, on l'avait chargé du soin d'un frère infirme. Comme ce frère avait un dégoût universel des aliments, Junipère lui demanda une fois ce qu'il désirerait pour son repas. Les appétits des malades sont parfois étranges : Je mangerais volontiers un pied de porc, répondit le malade. — Junipère va à la cuisine, prend un couteau, court aux champs vers un troupeau de porcs, et, en voyant un bien gras, il lui coupe un pied, sans s'inquiéter de ses grognements. Il prépare ce pied et s'empresse d'aller l'offrir au malade.

Cependant, le gardien du troupeau, qui avait tout observé, s'en va informer son patron du méfait commis par le frère. Le patron furieux court exhaler sa bile au couvent. Il fait appeler le père François et vomit un torrent d'injures contre ses religieux. Ce ne sont que des loups couverts de la peau de brebis, lui dit-il; non contents des aumônes qu'on leur fait, ils rapinent où ils peuvent, témoin ce qu'un de ses frères venait de se permettre à son préjudice.

Le Saint fit tout ce qu'il put pour adoucir le mécontentement de cet homme. Il lui dit qu'il ne pouvait se persuader qu'un de ses religieux aurait eu cette

témérité ; que si néanmoins l'un deux s'en était rendu coupable, il ne négligerait rien pour donner complète satisfaction à l'intéressé. Mais tout cela ne suffit pas pour apaiser cet homme. Il se retira en marmottant contre les moines. Quand il fut parti, François réunit les frères au chapitre, et exposa avec un profond sentiment de peine les plaintes qu'on venait de lui faire ; il demanda ensuite s'il était vrai, ce qu'il ne pouvait croire, que l'un d'eux aurait eu la hardiesse de mutiler un porc à cet homme. Les religieux, surpris de la question, se regardaient les uns les autres, quand le frère Junipère se leva, avoua sans le moindre détour qu'il était l'auteur de ce méfait, et qu'il l'avait commis pour remplir son office, parce que, comme infirmier, il avait dû pourvoir au besoin de son malade, et que celui-ci, dégoûté de tout, avait désiré ce régal. A ces mots, François s'écria : Frère Junipère, quelle imprudence vous avez faite ! Vous avez provoqué contre nous l'aversion et la malveillance de toute la ville d'Assise, où votre conduite ne manquera pas d'être divulguée. Allez maintenant à la quête. Vous rapporterez à la maison toute autre chose que du pain. Il est nécessaire de remédier à cette erreur. Allez bien vite vous jeter aux pieds du patron, et demandez-lui pardon, en lui offrant toutes les satisfactions possibles. — Me voici, mon père, répondit le religieux, tout prêt à vous obéir. Je vais demander pardon d'un fait pour lequel je croyais qu'on me remercierait ; car je ne comprends pas qu'un homme puisse se croire lésé pour avoir contribué au soulagement d'un malade.

Junipère alla donc à la recherche du maître du

troupeau et se jeta humblement à ses pieds, en lui avouant qu'il était l'auteur du délit dont il se plaignait. Il ajouta que, bien loin toutefois d'en être fâché, il avait plutôt sujet de se réjouir de la chose, parce que son porc avait contribué à un grand acte de charité, c'est-à-dire, au soulagement d'un malade qui souffrait beaucoup. Il allait continuer. L'offensé jugeant qu'il se moquait de lui, se mit d'autant plus en colère et l'accabla d'injures, le traitant d'insensé, de téméraire, de fourbe et de mille autres noms. Junipère, sans s'émouvoir, l'embrassa tendrement, et croyant qu'il ne l'avait pas compris, se remit à lui dire : Mon cher frère, je vous disais que nous devons nous féliciter et rendre des actions de grâces à Dieu, de ce qu'il nous a fourni l'occasion de faire un acte de charité envers un malade : vous par votre bien, et moi par mon travail.

Il discourait de la sorte. En ce moment, il plut à Dieu de changer la rage de cet homme en douceur, en lui faisant tout à coup admirer la simplicité et l'innocence du bon frère. Il le relève, l'embrasse et déclare que c'est plutôt à lui à faire des excuses ; il lui demande pardon de ses invectives, et se montre prêt à l'obliger en tout à l'avenir, lui et la communauté. Et ce ne fut pas une vaine protestation.

Rentré chez lui, il fait achever le porc mutilé, objet de la querelle ; le fait dépecer et l'envoie au père François et au frère Junipère. Les frères le reçurent avec beaucoup de reconnaissance, et en firent un festin joyeux.

L'historien conclut son récit en ces termes : Voilà, dit-il, comment Junipère soulagea un infirme par sa

charité et apaisa un homme en courroux par sa mansuétude. Pour un pied qu'il avait enlevé, il reçoit en don le corps entier.

P. Matthæus Raderus. S. J. *In Virid. Sanctor. cap. 3. de contemptu sui ex Chron. Minor.*

FIN.

# TABLE.

Tournai, typ. Casterman.

